This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

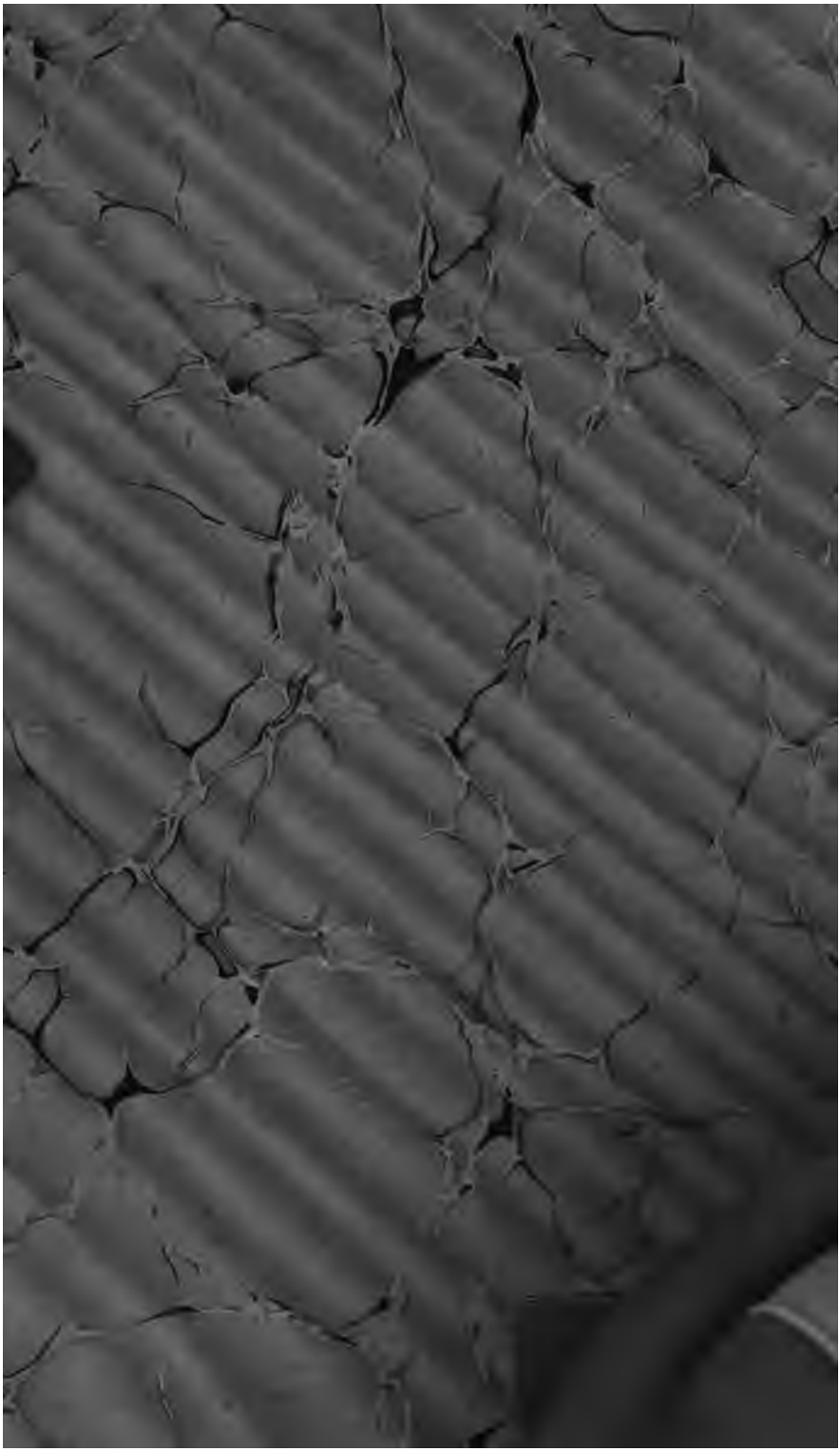
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

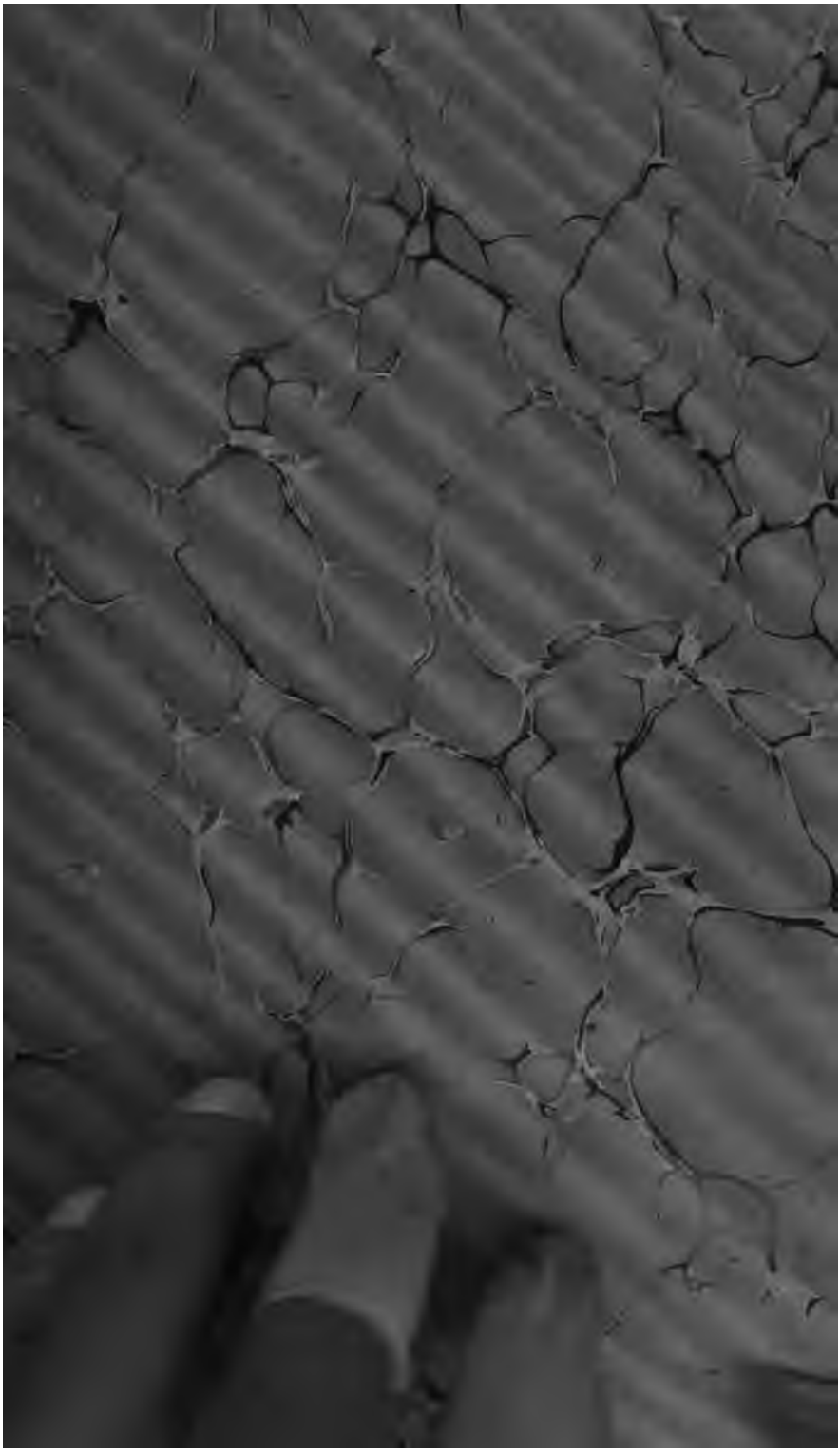
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

UN

TROUVÈRE

ALLEMAND

Imprimerie de Poissy — S. Lejay et Cie.

UN

TROUVÈRE ALLEMAND

ÉTUDE

SUR

WALTHER VON DER VOGELWEIDE

PAR

A. LANGE

PROFESSEUR AU COLLÈGE ROLLIN

PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

C.-G. FISCHBACHER, successeur

33, RUE DE SEINE, 33

1879

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

Henri Heine raconte que lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, il ne visita, à son arrivée, aucun des monuments de la grande ville ; mais, cédant à un ardent et ancien désir, il se rendit à la bibliothèque, il se fit remettre la collection des Manesse et contempla dans le manuscrit les œuvres de Walther von der Vogelweide, le plus grand poète lyrique de l'Allemagne [1]. Ce pélerinage à la bibliothèque de Paris, beaucoup d'Allemands l'avaient fait avant Heine, beaucoup l'ont entrepris depuis. Tous ceux à qui l'ancienne gloire poétique de leur pays tient à cœur, aiment à contempler le recueil précieux qui renferme les œuvres des Minnesaenger et qu'ils se consolent difficilement de voir en des mains françaises ?

[1] H. Heine : *Ludwig Boerne*, p. 179. Hambourg, 1862.
[2] H. v. C. *Gartenlaube*, 1869, cahier 2.

La possession du manuscrit des Manesse nous impose à nous-mêmes des devoirs. Depuis les désastres qui récemment sont venus fondre sur notre pays, l'opinion presque unanime a vu dans nos malheurs une suite de notre ignorance de l'Allemagne et de sa langue; une impulsion nouvelle a été donnée à l'étude des langues étrangères. Mais il ne semble pas que nous ayons le droit de nous arrêter là. Il importe notamment que les maîtres chargés d'enseigner l'allemand à la jeunesse s'initient aux travaux qui ne sont en réalité que le reflet des préoccupations nationales de nos ennemis d'hier. Une grande partie de ces travaux, et des plus importants, ont pour objet l'histoire de la littérature allemande au moyen âge. Nous possédons une des sources les plus riches auxquelles les savants allemands viennent puiser; avons-nous le droit de laisser de côté le précieux manuscrit, l'objet le plus vénéré de la dévotion littéraire de l'Allemagne?

Les poètes dont il reproduit les œuvres ont cultivé sans exception ce qu'on est convenu d'appeler la poésie de cour. En effet, la poésie germanique, comme celle de la France, de l'Angleterre et de tous les pays où, quelques siècles auparavant s'étaient heurtées et confondues la civilisation ancienne

et la civilisation chrétienne, comprend deux branches bien distinctes, la poésie populaire et celle des cours. La première, représentée surtout en Allemagne par le poème des Nibelungen, a pour principal objet les antiques légendes nationales, elle est tout imprégnée d'éléments paiens et ne rappelle que de loin les mœurs nouvelles venues de France, mises en vogue par les croisades et qui constituent la chevalerie. La poésie des cours elle-même se subdivise en poésie lyrique et en poésie narrative.

La poésie lyrique allemande présente avec celle de la France du Midi et du Nord une analogie frappante, et si l'on traduisait en langue d'oc ou en langue d'oil le haut allemand moyen de Walther, et si parfois on substituait un nom propre à un autre, on attribuerait volontiers maintes pièces du poète allemand à tel chevalier gascon ou picard.

Ces ressemblances ne sauraient être fortuites; les poésies des divers peuples au moyen âge exercèrent, en effet, les unes sur les autres une influence incontestable.

A première vue, la langue des Minnesaenger semble, à bien des égards, offrir une plus grande ressemblance avec celle du Midi de la France qu'avec celle du Nord. La langue souabe, comme

la langue d'oc, se distingue par son harmonie; l'une et l'autre se prêtent admirablement au chant; l'une et l'autre enfin, bien supérieures, sous le rapport de la sonorité, aux langues de l'Ile de France et de la Saxe, finirent par être refoulées insensiblement et enfin vaincues par leurs rivales du Nord, pour ne plus subsister dans les deux pays qu'à l'état d'idiomes provinciaux et de patois.

Cependant, malgré les grandes analogies qui existent entre la poésie allemande et celle de la France méridionale[1], cette dernière n'agit sur la poésie des Minnesaenger que par l'intermédiaire de celle de la France du Nord.

Sans doute, les croisades avaient beaucoup rapproché les peuples de l'Europe, et plus d'un chevalier souabe ou autrichien a pu connaître en Syrie les poésies de ses compagnons d'armes languedociens et provençaux; mais les ressemblances

[1] On peut y distingner trois époques principales. De 1090 à 1140, elle se dégage de la poésie populaire et devient poésie de cour. Chez Guillem de Poitiers, qui est le principal représentant de cette période, les strophes sont encore peu compliquées et les mètres, peu nombreux, sont répétés dans plusieurs pièces. La poésie provençale atteignit son apogée de 1140 à 1250 avec Bernard de Ventadour, Bertran de Born et Arnaut Daniel. De 1250 à 1290, elle ne jette plus que de rares lueurs; son principal représentant est Guiraut Riquier.

tiennent bien plus au milieu dans lequel se développèrent les deux poésies, à l'analogie de l'état social des divers pays, à l'augmentation du luxe, aux cours princières et à la similitude des goûts des différents peuples qu'à une influence directe exercée par les uns sur les autres.

La poésie de la France du Nord, au contraire, est fille de celle du Midi. Il ne s'agit ici, naturellement, que de la poésie lyrique, car les fabliaux, les lais et surtout les grands poèmes de chevalerie ont pris naissance dans la France proprement dite, au même titre que les chansons et les sirventes dans les comtés du Midi.

Dès le XIe siècle, les modes et les goûts du Midi pénétrèrent à la cour de Paris, surtout par le mariage de Constance de Provence avec le roi Robert. Plus tard, Éléonor de Guienne fut suivie par de nombreux troubadours aux cours de France et de Normandie (1137-1152), et dans le nombre fut un des plus illustres, Bernard de Ventadour. Richard cœur de lion, grand ami des poètes et qui composa lui-même des poésies en langue d'oil, était duc de Guienne (1169) et avait de nombreux rapports avec les chevaliers-poètes du Midi, notamment avec Bertran de Born. Thibaut de Champagne, le plus célèbre d'entre les chan-

sonniers français, au moyen âge, était en même temps roi de Navarre (1234), et plusieurs poètes du Midi, entre autres Richard de Barbezieux, le suivirent à la cour de Troyes; il se rendit lui-même dans le Midi pour combattre les Albigeois et plus tard pour rétablir la paix entre Simon de Montfort et le comte de Toulouse; il y connut certainement de nombreux poètes. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, très-aimé des trouvères, devint un des plus puissants seigneurs du Midi (1246); son mariage avec Jeanne de Provence, ainsi que le mariage de son frère Alfonse avec Béatrix de Toulouse, cimentèrent les liens entre le Midi et le Nord, et la poésie méridionale ne resta pas inconnue aux chevaliers qui les accompagnèrent. Aussi plusieurs poètes du Midi versifièrent-ils en français en même temps qu'en provençal; Pierre II d'Aragon lui-même fit un jeu parti en langue d'oil [1], de même que Simon d'Authie composa une pièce farcie, moitié française, moitié provençale [2]. La poésie française fut donc une imitation directe de celle du Midi, à laquelle elle emprunta ses modèles, ses mètres et même

[1] *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 755.
[2] *Ibid.* XXIII, 758.

ses mélodies. Elle fut une poésie de cour bien plutôt que le développement original du chant d'église et de la poésie populaire nationale [1].

Si les troubadours furent, pour la poésie lyrique, les initiateurs et les modèles des trouvères, ceux-ci furent à leur tour imités par les Minnesaenger. La poésie lyrique de la France du Nord, quoique moins brillante que celle du Midi, quoique inférieure peut-être à celle de l'Allemagne, ne mérite pas cependant le dédain dans lequel elle a été tenue trop longtemps. Dans toutes les provinces septentrionales de notre pays, et particulièrement dans l'Artois, en Picardie et en Champagne, de nombreux seigneurs et de nombreux bourgeois [2] chantèrent le printemps et l'amour, et plusieurs, tels que le châtelain de Couci [3], Quênes de Béthune [4], Gasse Brulés et surtout le roi de Navarre, Thibaut de Champagne [5], sont des poètes d'un vrai mérite.

[1] Wilhelm Wackernagel : *Altfranzoesische Lieder und Leiche aus Handschriften zu Bern und Neuenburg.* Basel, 1846.

[2] Au XIIIe siècle seul, on en compte jusqu'à 136.

[3] 23 pièces publiées par de la Borde. (*Hist. litt.*, XIV, 579, 587, XVII, 644-648.)

[4] *Hist. litt.* XVIII, 845-848.

[5] 66 pièces publiées par De la Ravallière. (*Hist. litt.*, XVI; 29, 152, 209, 211, 271, XXIII.) c. f. Bodmer, : *Neue kritische*

Aussi ne nous étonnerons-nous pas de l'admiration dont ils furent l'objet de la part de leurs voisins allemands, qui ne se contentèrent pas de traduire les romans des poètes français, mais qui imitèrent encore leurs chants d'amour. La chevalerie française passait en Allemagne pour la première du monde, Thibaut de Champagne surtout y était regardé comme un modèle de toutes les vertus chevaleresques [1], et Conrad de Wurzbourg lui fait jouer un rôle distingué au tournoi de Nantes, dont il fait la description. Aussi la France exerça-t-elle, dès cette époque, une attraction puissante sur les Allemands. Les étoffes flamandes étaient recherchées en Autriche [2], et, tandis que les Allemands passaient généralement en France pour des rustres, la civilisation française, la coupe des habits, l'architecture, la science théologique, les danses de la France étaient imitées en Allemagne [3]. Si Guyot de Provins figura à la cour royale de Frédéric Ier, à Mayence (1184), où il rencontra

Briefe. 1763. J. Grimm, *Der deutsche Meistergesang.* 1811. Goerres : *Altdeutsche Meister und Volkslieder*; *préface.* 1817. cf. Ms. N°. 7222 de l'anc. fds ; les figures et les sceaux des principaux trouvères y sont représentés par les lettres initiales.

[1] Wachsmuth de Mulhausen, Voy. *Von der Hagen*, I, 327.

[2] *Helbing* II, 77. *Nithart* 52, 10.

[3] Wackernagel : *Altfr. Lieder und Leiche.*

peut-être Henri de Veldeke [1], plus d'un chevalier allemand vint de son côté en France, assistant aux tournois et aux joutes poétiques. Walther von der Vogelweide parle de son voyage à Paris [2]; Conrad, l'échanson de Landek, parle également des bords de la mer, de la Seine et de l'Aisne, d'où, avouons-le, il aspire à regagner son pays natal et les rives du lac de Constance [3].

Ce fut surtout en Flandre et dans la vallée de la Meuse que les deux nations et les deux poésies se trouvèrent en contact. Jean Ier, duc de Brabant, composa des chansons allemandes [4], un duc de Brabant composa également des chansons françaises [5], et il n'est pas impossible que ce soit le même personnage. Chrestien de Troyes, du reste, et Gautier d'Épinal, antérieurs aux premiers chansonniers célèbres de la France du Nord, le châtelain de Couci et Quênes de Béthune et même à Richard et à son ménestrel Blondel, comptèrent parmi leurs protecteurs le comte de Flandre, Philippe d'Alsace [6].

[1] *Aeneis* v. 100.

[2] *Walther von del Vogelweide, herausgegeben von Franz Pfeiffer*, 118.

[3] Von der Hagen, I, 357.

[4] *Ibid.* I, 156.

[5] De la Borde, 2, 172.

[6] *Hist. litt.*, XXIII, 574. Si la poésie française fut imitée par

Les poèmes épiques des Allemands sont, comme leurs chants d'amour, une imitation de ceux de la France. Mais, si les troubadours furent les maîtres et les modèles des trouvères et des Minnesaenger pour la poésie lyrique, ils leur furent inférieurs pour la poésie narrative. Ils composèrent

les poètes allemands, ces derniers paraissent avoir été peu connus en France. Si la poésie lyrique allemande a été connue et imitée dans un pays étranger, c'est en Italie.

Dans ce dernier pays, il est vrai, l'influence française s'est fait également sentir. Les fabliaux français, aussi bien que les chansons provençales, y trouvèrent de nombreux imitateurs ; les mots de *canzone* et de *sonetto* eux-mêmes sont d'origine provençale ; Sordello et le marquis de Malaspina sont de véritables troubadours.

Dans le royaume de Naples, cependant, la poésie allemande ne paraît pas avoir été inconnue. Henri VI, Frédéric II, Conrad et Manfred y avaient attiré des poètes et des musiciens allemands. Quoique le mot canzone ne soit pas d'origine germanique, la facture des canzoni italiennes, qui renferment toujours trois parties, rappelle plutôt les lieder allemands que les cansons provençales (voy. l'introduction rimée du « *Welsche Gast* »). La forme des sonnets italiens diffère également de celle des sonnets français. Le nom de « piedi » désignant les parties distinctes d'une même strophe, rappelle l'allemand « stollen ». La « ballata » italienne ressemble beaucoup aux poésies allemandes qui reproduisent des airs de danse. La « coda » italienne pourrait bien être une imitation des fins de pièces allongées, fréquentes dans la p ésie allemande. Les « envois » enfin et les « tornadas », dont les poètes français et provençaux accompagnaient si souvent leurs poésies sont rares chez les Allemands et restèrent inconnus aux poètes siciliens ; ils ne se retrouvent que sous la forme du « commiato » des Florentins.

L'Italie, dont la poésie nationale ne jeta un grand éclat

cependant des récits à l'instar de la France du Nord, et Arnaut Daniel mérite particulièrement d'être cité parmi les conteurs du Midi. Quelques romans existaient à la fois dans la langue d'oc et dans la langue d'oil, d'autres, tels que la chanson de Geste de Fier-à-Bras, Jaufre, Philomène et le récit de Flamenca sont l'apanage exclusif du Midi. Les troubadours rimèrent également des nouvelles et des légendes; rappelons surtout la chronique rimée de la guerre des Albigeois.

Les trouvères, au contraire, excellèrent dans la poésie narrative, qui fut cultivée dans tous les pays de langue d'oil, tandis que la poésie lyrique ne l'était guère qu'en Champagne, en Artois et en Picardie; aussi cette dernière fut-elle peu nationale en France. Les grands romans de chevalerie, au contraire, et les fabliaux, que déclamaient les trouvères, et les lais qu'ils chantaient étaient prisés également par la noblesse, par le peuple et par les clercs. Ils étaient tantôt gais, tantôt sérieux, et revêtaient un caractère tantôt plus lyrique, tantôt

qu'un peu plus tard, connut donc et imita la poésie de ses deux voisines. Ce fut en français que Brunetto Latini écrivit son « Trésor » et Thomassin della Chiara son livre sur la Courtoisie et la Fausseté ; mais ce dernier écrivit en allemand son poème « der Welsche Gast. »

plus épique [1]. Aussi les épopées françaises furent-elles fréquemment imitées, que les héros en fussent des Grecs ou des compagnons de Charlemagne, les personnages de la cour du Lion ou les chevaliers de la Table Ronde.

La poésie épique de l'Allemagne ne s'est donc pas inspirée de celle de la Provence et la poésie lyrique pas directement. Il n'y avait entre les deux pays aucune frontière commune et les rapports entre leurs chevaliers étaient rares. La poésie lyrique française, au contraire, a été connue des Allemands et imitée par eux, surtout par les Souabes; elle s'acclimata même plus vite en Allemagne que l'épopée, à cause des analogies qu'elle présentait avec la poésie ecclésiastique.

Est-ce à dire que la poésie lyrique, composée dans le dialecte haut allemand moyen, soit d'importation française? Nous ne le pensons pas [2]. La poésie lyrique allemande est née en Allemagne; mais elle fut fécondée sous l'influence française,

[1] Diez, *Die Poesie der Troubadours.*

[2] Tandis que nous trouvons beaucoup d'expressions communes à la poésie provençale et à la poésie française, telles que « mot » (vers), « son » (air), « sonet » (chanson), « chanson » (poésie à strophes), « lai » (poésie destinée à être chantée, mais sans strophes) « serventois » ou « sirvente, » etc. ces mots « Sang », « Tanz », « Reihen », « Spruch », « Lied », etc. ne sont pas empruntés à une langue étrangère.

et cela d'autant plus facilement qu'à l'origine de l'une et de l'autre se trouve la poésie religieuse. Ajoutons que bien des expressions touchant à la poésie, par exemple les noms des instruments de musique, sont souvent français.

Les Allemands ont donc connu et même imité la poésie lyrique française; mais ils l'ont perfectionnée. Les chants d'amour français font à peine connaître le poète et la dame qu'il célèbre; ils pénétrèrent peu dans la vie du peuple, tandis que les poésies allemandes étaient chantées non-seulement par le poète et par son messager, mais encore par les dames et par le peuple. Ce qui domine dans la poésie lyrique française, c'est l'esprit et la réflexion; la poésie lyrique allemande, au contraire, s'adresse davantage au sentiment, et la réflexion ne l'emporta que lorsqu'arriva la décadence, par exemple avec Frauenlob. La poésie lyrique française se borne à chanter l'amour, tandis qu'en Allemagne on y trouve beaucoup plus de variété; plusieurs poètes allemands n'ont même traité que des sujets de politique et de morale. La forme elle-même est, en général, plus soignée en Allemagne qu'en France; ainsi les Allemands n'admettent pas qu'un poète emploie un mètre ou un air ayant déja servi à un autre,

tandis que ni les Français ni les Provençaux ne se croient tenus à cette règle. Les Allemands enfin observent rigoureusement l'unité de la composition, tandis que Pierre Vidal, entre autres, passe, dans une même pièce, de son amour à une exhortation aux rois espagnols contre les Maures, ou abandonne brusquement un thème politique pour chanter son amie.

Parmi les lyriques allemands du moyen-âge, le plus illustre est, de l'aveu de tous, Walther von der Vogelweide.

Nous avons cité le jugement de Heine; parmi les contemporains de Walther, les plus célèbres et notamment le grand poète de Strasbourg, Godefroi, le reconnaissent pour leur maître dans l'art de chanter la riante nature et les nobles dames, la beauté et l'amour.

Mais si Walther occupe un rang distingué comme lyrique, il est vraiment incomparable comme poète politique. L'époque à laquelle il vivait était assurément une des plus importantes de l'histoire non-seulement de l'Allemagne, non-seulement du moyen-âge, mais de l'histoire de tous les temps et de tous les pays. D'un côté, une série de princes redoutés, éminemment sympathiques à leurs peuples, amis du beau langage et des ac-

tions chevaleresques, nourrissent des plans gigantesques, la conquête de l'Europe par le César allemand. D'autre part des projets non moins grandioses et une ambition non moins gigantesque tendent à soumettre tout le monde chrétien au pouvoir pontifical. Tout aussi audacieux qu'un Barberousse ou qu'un Henri VI, mais plus persévérants, plus habiles et plus maîtres d'eux-mêmes, apparaissent les plus grands peut-être d'entre les pontifes romains. En face des Hohenstauffen se dressent les austères et indomptables figures d'Innocent et de Grégoire. La lutte est engagée entre l'Allemagne et Rome, lutte séculaire que le XVIe siècle n'a fait que renouveler et dont nous n'avons pas vu les dernières batailles.

Pendant ce temps des maux sans nombre viennent s'abattre sur l'Allemagne. Les plus grands princes meurent à la fleur de l'âge, au moment où leur suprématie allait s'établir sans contestation. La guerre civile, fomentée par la curie romaine, désole tout le pays. En même temps les velléités d'indépendance des princes et des seigneurs, jusque-là comprimées par la main de fer des empereurs souabes, se trahissent et grandissent de jour en jour. La Saxe, la Thuringe, la Bavière, la Bohême, sans parler des grandes prin-

cipautés ecclésiastiques de Cologne, de Strasbourg, de Mayence, de Magdebourg, commencent à traiter de puissance à puissance avec l'empereur élu et lui vendent chèrement leur appui ou même leur neutralité.

Et tandis que l'Allemagne se morcelle et devient de plus en plus cette agglomération de petits États rivaux sans unité, sans action commune, si souvent déplorée par ses poètes patriotes, nous voyons, avec une véritable fierté nationale, la France de Philippe-Auguste se dégager peu à peu des entraves de la féodalité. La poésie et la chevalerie y sont aussi vivantes, aussi florissantes que jamais; mais les Français de toutes les provinces comme de toutes les conditions commencent à se sentir un peuple et un grand peuple, alors que la féodalité, en ce qu'elle a de pire, maintient la division en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, en Italie.

Le poète que nous voudrions faire connaître a assisté aux diverses péripéties de ce drame émouvant. Il y a assisté non en spectateur indifférent, mais en acteur convaincu. La grandeur de l'Allemagneet la suprématie du César allemand étaient pour lui des articles de foi, aussi bien que la divinité du christianisme.

Depuis plus de soixante ans, les idées et les sentiments dont Walther a été l'interprète se sont réveillés d'un sommeil de plusieurs siècles. Avec une passion de néophytes les poètes et les publicistes ont reparlé depuis 1807 d'indépendance et de grandeur nationales, de la suprématie allemande et de saintes haines contre l'ennemi héréditaire, contre le romanisme représenté surtout aujourd'hui par la France. Comme au temps des Hohenstauffen, la germanisation de l'Occident a recommencé, il y a quelques années, a être le but rêvé, quelquefois avoué, de l'ambition des Allemands [1]. Quels ne sont pas leurs rêves et leurs appétits aujourd'hui que la barrière, qui s'opposait jadis au torrent germanique, a paru un instant ébranlée ?

Aussi avec quelle ferveur le patriotisme fanatique de l'Allemagne écoute les mâles accents de son poète national ! « C'est une poésie de combat, » capable de faire sortir des armées de terre ; elle » mettra en déroute les incendiaires français et » fera rentrer dans leur néant les prétentions » coupables de Rome ; elle blessera à mort le par- » ticularisme, la cause unique des divisions et de

[1] R. Menzel, *Das Leben Walthers v. d. Vogelweide*. Leipzig, 1865, p. 280.

» la faiblesse de l'Allemagne[1]. Les travaux d'érudi-
» tion sur Walther ont une portée non-seulement
» scientifique, mais encore nationale[2]. Ce n'est
» plus dans des traductions, qui ne rendent jamais
» qu'imparfaitement les nuances délicates de la
» pensée, qu'on lira Walther; des éditions popu-
» laires, pourvues de tous les éclaircissements,
» mettront à la portée de tous la langue harmo-
» nieuse et les mots mêmes du poète[3]. Comme il
» n'est pas possible de rendre générale immédia-
» tement l'étude du haut allemand moyen, la cri-
» tique se dérobera autant que possible, afin de
» permettre aux illettrés mêmes la lecture du poète
» prophète, tout en le leur présentant dans le
» costume antique... A cet effet, l'étude n'en sau-
» rait commencer trop tôt, et ne devrait en aucun
» cas être renvoyée au-delà de l'école secondaire[4].»
L'édition populaire de Franz Pfeiffer [5] eut, en effet, un immense succès; en cinq ans, il s'en écoula deux mille exemplaires.

[1] K. Simrock, *Walther v. d. Vogelweide, herausgegeben, geordnet und erlaeutert.* Bonn, 1870; Introd.

[2] R. Menzel, *Das Leben...*

[3] F. Pfeiffer, *Walther v. d. Vogelweide*; 3e édition, Leipzig, 1870.

[4] R. Menzel, *Das Leben...*

[5] Leipzig, 1864.

A d'autres cependant revient l'honneur d'avoir fait connaître Walther au monde savant, avant de le présenter au public. Ce fut Bodmer qui le premier rappela aux Allemands du XVIIIe siècle leur ancienne gloire littéraire, en publiant une partie des poésies des Minnesaenger [1]. Le manuscrit dont il tira parti n'était autre que le recueil de la bibliothèque nationale, connu sous le nom de manuscrit des Manesse, et qui lui avait été confié en 1746 par le gouvernement français, ainsi qu'à l'illustre savant de Strasbourg, Schoepflin.

Dès la fin du XIIIe et dans les premières années du XIVe siècle, Roger Manesse, chevalier et conseiller de Zurich, et son fils, chanoine de la cathédrale, firent copier les œuvres d'environ cent-quatorze poètes, dont plusieurs ne doivent qu'à cette circonstance d'être parvenus à la postérité [2]. Le poète Hadolub, qui fut peut-être leur collaborateur, les loue avec effusion de leur entreprise [3]. Le recueil fut conservé quelque temps à Zurich ; plus tard il passa par donation à la bibliothèque

[1] *Proben der alten schwaebischen Poesie.* Zurich, 1748.

[2] UHLAND : *Zur Geschichte der Dichtung und Sage ;* vol. 5, p. 269.

[3] EICHHOFF : *Tableau de la littérature du Nord*; p. 302.

de l'électeur palatin, et de là des mains inconnues le transportèrent, pendant la guerre de trente ans, à la bibliothèque de Paris.

Il est inscrit au catalogue sous le n° 32 du fonds allemand et sous ce titre : « Recueil des poésies des Minnesaenger, anciennes chroniques en allemand, avec figures (codex 7266) ». C'est un volume de format in-fol. Il renferme 429 feuilles de beau parchemin, il est magnifiquement relié en maroquin rouge et orné de trois fleurs de lys; la reliure paraît remonter à l'époque de Louis XIV; le dos porte cette inscription : « Recueil d'anciens poètes allemands ». On lit sur la première feuille : *Cantilenae veteres, germanica lingua, quarum aliae laudes imperatorum, regum et aliorum illustrium virorum enarrant; aliae, amatoriae et jocosae, de mulieribus, vino variisque rebus tractant, aliae demum, paraeneticae, morum doctrinam inculcant. Singulis figurœ miniatatœ sed minus elegantes praefiguntur. Singulis praemittitur index germanicum eorum qui haec carmina scripserunt.* Le ms. est écrit sur deux colonnes, d'une grosse écriture du commencement du XIVe siècle; les vers n'y sont pas séparés. Au commencement de chaque pièce est une grande lettre en couleur ou une initiale ornée; le recueil contient les œuvres de 114 Minnesaenger.

En tête figurent les princes poètes et, avant tous les autres l'empereur Henri VI, *imperator Henricus*, et Conradin, *rex Cunradus junior ;* puis viennent les seigneurs et les barons, entre autres le margrave de Misnie, *Henricus marchio Misniae*, peut-être le fils de l'hôte de Walther, (N° 7), Walther lui-même, *Dominus Walther a Vogelweide*, (N° 42) Wolfram, *dominus Wolfram Eschelbachensis*, (N° 43), Ulric de Singenberg, *dapifer Sancto-gallensis a Singenberg*, (N° 45), Ulric de Lichtenstein, (N° 66), un autre margrave de Misnie, *Misniensis major*, (N° 98). A la fin du volume se trouvent les poètes des dernières années du XIIIe siècle, qui forment la transition entre les Minnesaenger et les maîtres chanteurs.

Les œuvres de la plupart des poètes sont précédées d'une peinture occupant toute la page du ms. et représentant chaque poète seul ou dans une scène de sa vie. Les peintures sont assez grossières et ont tout à fait le cachet de l'art allemand de cette époque ; il n'est pas probable qu'elles représentent des types antérieurs. La première, qui porte l'inscription *Keiser Heinrich*, est moins bien conservée que la plupart des autres et la couleur a en partie disparu. L'empereur tient le sceptre à la main, une épée est placée à sa droite et deux

aigles occupent les angles du haut de la page. C'est bien, en effet, par Henri VI que les Manesse ont voulu ouvrir la série des Minnesaenger, et non par Henri, fils de Frédéric II, ni par Henri Raspon, surnommé le roi des prêtres, ni enfin par Henri VIII de Luxembourg. Le titre d'empereur, *Keiser*, ne permet pas d'admettre la première de ces suppositions, et la présence de l'aigle noire de Souabe s'oppose aux deux autres [1]. Une des peintures les plus brillantes est la douzième, représentant Conrad de Kilchberg, *Grave Chunrat von Kilchberg*. Une dame se tient sur un balcon et remet une lettre à un seigneur. Ce dernier est à cheval, et ses cheveux blonds sont couronnés de fleurs ; sur aucune des peintures que renferme le volume l'or n'est répandu avec une telle profusion.

Celle qui représente Walther est une des moins chargées (fol. 124). Elle est encadrée de rouge et de vert et, au haut de la page, se trouvent ces mots : *Her Walther von der Vogelweide*. Le poète, jeune encore, est assis sur un rocher ; ses boucles brunes retombent sur ses épaules; une toque blanche, rayée de vert et garnie d'une bande rouge, couvre sa tête; sa robe est bleue, doublée

[1] HEINRICH : *Parceval*, p. 15.

de jaune et de rouge; ses souliers se terminent en pointe [1], selon la mode du temps. Devant lui est son épée dont la poignée est d'or. Il tient à la main un rouleau qui monte jusqu'à l'extrémité de la peinture. Les deux angles du haut sont occupés par deux cages, et dans chacune se trouve un oiseau, qui rappelle probablement le nom du poète. Celui-ci a l'air de se livrer à de tristes pensées et son attitude rappelle sans doute, dans l'intention de l'artiste, la pièce qu'il composa à son arrivée à la cour de Philippe de Souabe.

Walther est encore représenté au f° 121, dans le bas d'une peinture représentant le landgrave « *Hermann von Duringen* » et sa femme. Au-dessous d'eux il y a une rangée de personnages assis. Le premier est indiqué comme étant Walther, le deuxième Wolfram von Eschilbach.

Parmi les pièces de Walther que contient le recueil la première place appartient au Lai. Les lettres initiales des strophes et les bords du côté gauche des pages sont peints alternativement en rouge et en bleu. Les couleurs des initiales restent généralement les mêmes lorsque les strophes appartiennent à une même pièce. Quelquefois cepen-

[1] Ces pointes s'appelaient pigaches. V. J. Quicherat : *Hist. du costume en France*... p. 155. Paris, 1875.

dant la couleur ne change pas, bien que les strophes fassent partie évidemment de pièces différentes (v. fol. 130). Les armoiries qui précèdent les œuvres de chaque poète paraissent avoir été imaginées par le peintre plutôt qu'empruntées à des documents authentiques.

Parmi les manuscrits plus anciens dont les Manesse ont certainement tiré parti, se trouve celui de Weingarten [1]. Il diffère assez sensiblement, dans plusieurs de ses parties, du recueil de Zurich; les Manesse en ont modifié certaines poésies, en y faisant des corrections qui ne sont pas toujours heureuses [2]. Certaines pièces aussi ont été attribuées par eux à des poètes qui ne sauraient en être les auteurs.

Les deux manuscrits qui se trouvent aujourd'hui à Heidelberg sont également plus anciens que celui de la bibliothèque nationale et ont pu être consultés par les collectionneurs de Zurich, du moins l'un d'entre eux; l'autre était alors à la bibliothèque du Vatican.

[1] UHLAND : *Zur Gescheihte...* p. 272. Il appartenait autrefois au couvent des Bénédictins de Weingarten; depuis 1810, il se trouve à Stuttgart, et fait partie de la Bibliothèque particulière (*Leibbibliothek*) du roi de Wurtemberg

[2] Cf entre autres : *Weing.* str. 30 de Walther v. d. Vogelweide et *Man.* 1, 154. a, 3 — *Weing.* str. 107, 108 et *Man.* 1, 127, b. 2, 3

Le premier porte le N° 329. C'est un volume en parchemin in-fol. beaucoup moins volumineux que le recueil de Paris. Il a pour titre : *Ein alt liederbuoch*, et renferme quarante poésies, sans indication d'auteur, mais dont plusieurs sont incontestablement de Walther. L'écriture y est plus grande et plus lisible que celle du ms. des Manesse et les vers s'y suivent sur des lignes différentes ; chaque page en renferme deux colonnes. Il n'y a aucune peinture formant tableau, comme dans le recueil de Paris, et moins d'or, mais les lettres initiales produisent les figures les plus variées et les plus gracieuses. Plusieurs chants religieux contenus dans ce volume sont accompagnés d'annotations musicales qui ne diffèrent pas de celles qui sont encore en usage de nos jours. A la fin du volume se trouvent les armoiries du comte de Montfort, vraisemblablement le premier possesseur et, sur la page qui y fait face, ces mots en lettres d'or :

Comes Hugo de monte forti dominus de Brigantia.
O wer ich aller sunden fry
so wurd ich in selden gra [1].

[1] Ce recueil et celui de *Weingarten* ont été publiés par Franz Pfeiffer, Stuttgart, 1843. 1844.

Le ms. inscrit sous le N. 357 forme un volume in-16, et renferme les poésies de trente-quatre Minnesaenger spécifiés et de plusieurs qui ne sont pas nommés; ces derniers appartiennent à une époque plus récente, la liste en commence à la feuille 43. L'écriture est petite et les initiales des strophes sont seules en couleur, ainsi que les noms des poètes qui sont placés en tête des œuvres de chacun d'eux. Aucun intervalle ne sépare ni les strophes ni les œuvres des différents auteurs. Les poésies de Walther occupent les feuilles 5 verso à 13 verso.

Les deux manuscrits de la bibliothèque de l'Université de Heidelberg sont mis avec une bonne grâce parfaite à la disposition des visiteurs. Nous n'avons pas besoin de rappeler l'empressement que met l'administration de la bibliothèque nationale de la France à faire profiter de ses trésors les savants et les simples curieux.

Au nombre des manuscrits les plus importants, qui renferment des poésies de Walther, figurent encore celui de Colmar, qui est aujourd'hui à Munich, et celui de Wurzbourg, qui se trouve actuellement à Landshut; les éditeurs de Walther et les critiques qui se sont occupés de lui ont naturellement tiré parti de ces divers documents.

Aucun savant n'a mieux mérité de l'ancienne littérature allemande que Lachmann. Il est le premier et le plus illustre représentant, en Allemagne, de cette école critique dont le principal souci est de rétablir les textes dans leur pureté primitive, en tenant un compte minutieux des moindres variantes. Les travaux qu'il a consacrés aux Nibelungen et aux Minnesaenger ne le cèdent en rien à sa remarquable édition de Lessing (1838-1840) ni à ses éditions d'auteurs anciens. L'école représentée surtout par Pfeiffer, et qui a pris à tâche de rendre accessibles au grand nombre les chefs-d'œuvre de la poésie nationale, s'adresse à un autre public, plus nombreux, mais ne fera jamais oublier les efforts persévérants ni la merveilleuse perspicacité de Lachmann. On lui a reproché, il est vrai, d'avoir suivi avec une trop minutieuse exactitude le manuscrit des Manesse et d'avoir, à leur exemple, attribué à Walther des poésies dont il ne saurait être l'auteur; on l'a blâmé de ne pas avoir séparé dans son édition les chants d'amour des pièces politiques [1]; il n'en est pas moins vrai que les autres savants n'ont fait que suivre l'impulsion qu'il avait donnée à l'étude approfondie et critique des manuscrits.

[1] WACKERNAGEL ET RIEGER, p. X, XI.

Nous aurions mauvaise grâce néanmoins à refuser des éloges à l'édition de Wackernagel et de Rieger [1] et à celle de Simrock [2]. L'une et l'autre se recommandent à notre attention par la manière souvent ingénieuse et toujours consciencieuse dont les auteurs ont distribué et groupé les poésies de Walther. Ils ont su en former ainsi un ensemble plus facile à lire et à entendre, tout en contrôlant, en rectifiant et en complétant les éclaircissements de Lachmann. Wackernagel et Rieger ont, plus que ce dernier, tenu compte des manuscrits plus anciens de Stuttgart et de Heidelberg [3]. Ils ont en outre retranché des œuvres de Walther plusieurs poésies que Lachmann lui avait attribuées sur la foi du manuscrit de Paris [4], et d'autres que leur appréciation personnelle leur a fait considérer comme étant peu dignes du grand poète [5]. Simrock a rendu en outre au public un service signalé par son excellente traduction des œuvres de Walther von der Vogelweide en allemand moderne et en vers,

[1] *Walther v. d. Vogelweide nebst Ulrich v. Singenberg u. Leuthold v. Seven, Herausgegeben von* Wilhelm Wackernagel u. Max Rieger. Giessen, 1862.

[2] *Walther v. d. Vogelweide, Herausgegeben, geordnet u. erlaeutert von* Karl Simrock. Bonn, 1870.

[3] Wack. et Rieg., p. xxix.

[4] *Ibid.* p. x, xi.

[5] *Ibid.* p. xix, xx.

ouvrage en tous points digne d'être placé à côté de sa remarquable traduction des Nibelungen [1].

Parmi les savants qui ont rendu Walther von der Vogelweide populaire en Allemagne par des travaux spéciaux, nous devons signaler tout d'abord Uhland. Ce poète, un des plus grands de l'Allemagne moderne, s'est inspiré plus d'une fois, dans ses propres œuvres, des poésies de Walther. Il a fait plus. Par un travail dont les résultats ne s'accordent pas toujours, il est vrai, avec la critique contemporaine, il a puissamment contribué, dès 1827, à la popularité du Minnesaenger [2]. Depuis lors, la presse, les revues, des travaux spéciaux ont répandu les recherches des savants et élucidé bien des points qui étaient restés obscurs. Fedor Beck, Reinhold Bechstein, Karl Bartsch, Rod. Hildebrand, Rod. Menzel, C. A. Hornig, Karl Köpke, Wilhelm Wackernagel, H. von der Hagen, Reuss, Th. H. von Karajan, H. Kurz, Othon Abel, A. Daffis, G. A. Weiske, J. O. Opel, E. H. Meyer, Max Rieger, M. Wilmann, A. Thurn-

[1] *Gedichte Walthers v. d. Vogelweide uebersetzt von* KARL SIMROCK : fünfte neu geordnete Auflage. Leipzig, 1873.

[2] *Walther v. d. Vogelweide, ein altdeutscher Dichter, geschildert von* LUDWIG UHLAND. *Uhlands Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage.* Stuttgart, 1870, vol. V.

wald, Jean Schrott, F. X. Frühe, Karl Lucae, M. Lexer et entre tous le Viennois Franz Pfeiffer ont consacré à Walther des travaux souvent approfondis et refait de lui un poète vraiment national.

En France, Walther von der Vogelweide n'a encore été l'objet d'aucun travail particulier, bien qu'il soit loin d'être un inconnu pour nous, grâce à l'ouvrage de M. Eichhoff sur la littérature du Nord [1], à celui de M. Bossert sur la littérature allemande au moyen âge, à l'Histoire de la littérature allemande de M. Heinrich [2], au livre de M. Octave d'Assailly sur les chevaliers poètes de l'Allemagne [3]. La grande période poétique de l'Allemagne, contemporaine de son apogée politique sous les Hohenstauffen, a été étudiée parmi nous par les hommes les plus compétents. Grâce à leurs travaux, qui peuvent rivaliser avec les grands ouvrages critiques de l'Allemagne, le Parceval et

[1] *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge: en Angleterre, en Allemagne, en Scandinavie, en Slavonie.* Paris, Didier, p. 268-273.

[2] *La littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique.* Paris, Hachette, 1871, p. 273-288.

[3] *Histoire de la littérature allemande.* Paris, Frank, 1870, vol. I, p. 103-109.

[4] *Les chevaliers poètes de l'Allemagne* (*Minnesinger*). Paris, Didier, 1862, p. 20-71; p. 303-305.

Tristan et Iseult ont été révélés à la France. Nous ne prétendons pas, par notre étude sur Walther von der Vogelweide, nous élever au niveau de ces maîtres ; leurs conseils et leur exemple nous encouragent et nous serons fiers de pouvoir nous dire leurs disciples.

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME
DANS WALTHER VON DER VOGELWEIDE

Walther von der Vogelweide nous intéresse surtout par ses poésies et par son rôle politique. L'homme dans Walther mérite également de fixer notre attention. C'est un caractère fortement trempé, digne de toute notre estime. Walther n'est pas parfait, il est vrai ; peut-être aime-t-il trop les fêtes à une époque où la guerre civile désole son pays ; l'accueil que lui font les princes et leurs largesses ne sont pas sans influence sur la manière dont il les juge. Constatons-le, sans trop lui en vouloir de ces côtés tout humains de sa nature, dont il est le premier à s'accuser, et reconnaissons que les critiques allemands ont peut-être trop voilé ses défauts, au point de les présenter souvent comme des qualités. L'Allemagne est enthousiaste dans ses admirations autant que tenace

et implacable dans ses haines. Aussi les moindres détails concernant Walther ont-ils été l'objet des recherches les plus patientes, nous osons dire les plus passionnées. Nous ne suivrons pas les critiques dans leurs savantes et minutieuses investigations; mais nous n'avons pas le droit d'ignorer les travaux qui ont été consacrés à Walther, et nous serons amenés, avant d'étudier sa vie politique, à faire connaître les résultats auxquels nous sommes arrivés nous-même sur le lieu et sur la date de sa naissance et de sa mort, et surtout à retracer les traits les plus saillants de son caractère.

I

LE LIEU DE NAISSANCE DE WALTHER

La patrie de Walther a été l'objet de contestations nombreuses de la part des régions allemandes, comme celle d'Homère de la part des villes grecques.

W. Grimm, se fondant sur l'identité de Walther et de Freidank, et sur son dévouement pour les princes de la famille de Hohenstauffen, la place dans l'ancien duché de Souabe. Le roi Louis Ier de Bavière, se rappelant sans doute que Walther a

été le contemporain, peut-être le disciple de Reinmar de Haguenau, l'a rangé, dans la Walhalla de Ratisbonne, parmi les poètes des pays rhénans. D'autres se sont souvenus que Walther avait été le sujet du duc Louis de Bavière, et en ont conclu que ce dernier pays devait être son berceau. D'autres encore ont voulu qu'il ait vu le jour en Misnie ou en Bohême, à cause de ses rapports avec le margrave Thierry ou pour certaines traditions des maîtres chanteurs, lesquelles du reste ne remontent pas au-delà du XIVe siècle.

Ces diverses suppositions sont abandonnées aujourd'hui ; nous n'avons aucune raison dès lors de discuter les arguments par lesquels on a essayé de les défendre.

Des raisons moins spécieuses ont été alléguées en faveur de la Suisse, de l'Autriche et de la Franconie.

M. Henri Kurz, l'auteur d'une des meilleures histoires de la littérature allemande [1], s'est fait, dans les derniers temps, le principal défenseur de l'opinion d'après laquelle Walther von der Vogelweide serait né dans le canton suisse de Saint-Gall. Dans un travail spécial et approfondi il soutient cette thèse par de nouveaux argu-

[1] H. KURZ : *Geschichte der deutschen Litteratur*, vol. I^e^ p. 48-54.

ments [1]. Ajoutons que Uhland a regardé également la Suisse comme le berceau de Walther [2].

Ils se fondent l'un et l'autre sur le témoignagne de Stumpf, lequel, dans sa chronique suisse de 1548, parle d'une famille de Vogelweide, de Saint-Gall. L'assertion de Stumpf est confirmée par le continuateur de ce dernier, Waser [3] (1606) qui mentionne en outre un château « de la Vogelweide » en Thurgovie, lequel d'après lui aurait vu naître l'illustre poète Walther. L'opinion de Waser ne tarda pas à être adoptée généralement. Goldast (1611) appelle Walther son compatriote, *popularis meus* [4]. Opitz [5] (1624), Wiedeburg, Grasser, enfin Bodmer lui-même [6], sans parler de quelques critiques plus récents, M. Eichhoff entre autres [7], placent son lieu de naissance en Thurgovie.

M. Kurz considère les Vogelweide de Saint-Gall et les maîtres du château dont parle Waser comme une seule et même famille, mentionnée

[1] H. Kurz : *Ueber Walthers v. d. Vogelweide Herkunft und Heimath, im Programm der aargauischen Kantonschule von* 1863.

[2] *Walther v. d. Vogelweide ein altdeutscher Dichter*, p. 9.

[3] Fol. 375 b.

[4] *Replicatio pro sacra caesarea et regia Francorum majestate*, p. 281.

[5] *Von der deutschen Poeterey*, éd. de Bodmer, p. 23.

[6] *Proben der schwaebischen Dichtung*, p. 33.

[7] *Tableau de la littérature du Nord*, p. 268.

non seulement par Stumpf, au sujet d'un acte passé en 1430, mais encore dans des documents remontant jusqu'en 1377. Nous n'avons garde de le suivre dans les longs développements qu'il donne à son argumentation. Pourquoi n'admettrait-on pas cependant que le nom de Vogelweide doive son origine aux occupations de ceux qui le portaient ou à celles de leurs ancêtres ? Une Vogelweida était, au moyen-âge, un endroit où l'on nourrissait les oiseaux destinés à la table des grands. Il a donc pu arriver souvent et dans bien des contrées que les hommes préposés à la garde de ces faisanderies aient été appelés « von der Vogelweide. » Les princes abbés de Saint-Gall ont eu certainement des établissements de ce genre ; de là sans doute le nom des Vogelweide de Saint-Gall ; de là encore peut-être le nom de Vogelweide signalé par Waser en Thurgovie. Si Waser a placé la patrie de Walther dans cette dernière contrée, c'est que la réputation du poète venait de briller d'un nouvel éclat grâce au manuscrit des Manesse qui fut terminé à la même époque ; Waser a donc facilement pu être amené à conclure de la similitude des noms à l'identité des personnes.

L'opinion d'après laquelle Walther serait né en Autriche n'a pas eu pour défenseurs les écrivains qui ont fait sortir de l'oubli l'ancienne poésie allemande, mais elle a été soutenue avec une con-

viction et une science qui ne le cèdent en rien au zèle ingénieux et infatigable que M. Kurz a mis au service de sa thèse. Elle a pour principal représentant Lachmann ; elle est partagée en outre par Karajan [1] et Daffis [2], deux des hommes qui ont le plus contribué, de leur côté, à la popularité de Walther.

Le cadre de ce travail ne nous permet pas d'analyser les passages sur lesquels Lachmann a établi son opinion [3]. Nous ferons observer seulement qu'il paraît regarder à tort Walther comme l'auteur de plusieurs des passages sur lesquels il s'appuie. L'un des manuscrits de Heidelberg les attribue expressément à Ulric de Singenberg (N. CCCLVII, p. 283) ; Wackernagel et Rieger n'hésitent pas à les faire remonter à ce dernier, et Pfeiffer les supprime complètement dans son édition de Walther. L'argumentation de Lachmann ne résiste pas enfin à l'examen de la pièce dans laquelle Walther parle de son pays natal et qui fut composée, Lachmann lui-même le reconnaît, en 1227 ou 1228 [4]. Le poète y déclare qu'il ne l'a

[1] *Ueber Zwei Gedichte Walthers v. d. Vogelweide, ein akademischer Vortrag von* TH. G. VON KARAJAN. Wien, 1851.

[2] *Zur Lebensgeschichte Walthers v. d. Vogelweide, von Dr.* ANTON DAFFIS. Berlin, 1854.

[3] PF. 107. 8 ; LACHM. 32. 14. — PF. 116. 5 ; LACHM. 34. 18. — PF. 16 . 7 ; LACHM. 107. 25. — WACKERN. 214. l. 18 ; LACHM. 107. 25. — WACKERN. 215. l. 8 ; LACHM. 107. 33.

[4] PF. 188. — LACHM. 124. 1-7.

pas revu depuis sa première jeunesse. Quant à l'Autriche, il la visita à plusieurs reprises après 1198, année où il la quitta pour s'attacher à Philippe de Souabe; il dut d'ailleurs la parcourir dans tous les sens, ayant séjourné tantôt à Vienne même, tantôt en Misnie, tantôt à Médlik, tantôt en Carinthie, tantôt à Aquilée. L'Autriche fut l'éducatrice poétique de Walther; il l'aimait pour l'accueil hospitalier qu'il y avait reçu, pour les souvenirs de jeunesse qui se rattachaient à ce pays, pour les sentiments que lui inspiraient la mémoire du duc Frédéric et l'amitié du duc Léopold. Que l'Autriche se contente de cette gloire, sans prétendre à celle de lui avoir donné le jour.

Le séjour prolongé de Walther en Franconie, où se trouvait son fief, nous disposerait plutôt à admettre qu'il est né dans ce dernier pays. C'est l'opinion non-seulement de von der Hagen [1], mais encore de Wackernagel [2]. Ajoutons qu'elle était la plus répandue, il y a quelques années encore, et que Pfeiffer lui-même l'a partagée assez longtemps [3]; il ne l'a abandonnée que dans son édition populaire.

[1] *Minnesaenger IV.* 160.

[2] *Hist. de la littérature*, p. 241. Cf. Pf. 161. 7.—Wackern. et Rieg. 61. l. 4.

[3] *Germania. V.* 1-20.

L'argumentation de Wackernagel ne paraît pas fondée cependant, si nous plaçons la pièce de vers sur le pays natal de Walther [1] en 1227 ou 1228, et il y est forcé lui-même par les allusions très-claires qu'elle renferme à la croisade de Frédéric II et aux évènements qui la précédèrent immédiatement. Les sentiments que le poète y exprime ne peuvent lui avoir été inspirés par la vue de sa patrie qu'après une longue absence. Cependant la Franconie ne fut pas seulement son séjour principal depuis 1214, mais il paraît difficile encore d'admettre que, dans toute la période si riche en voyages, qui s'écoula de 1198 à 1214, il n'ait pas traversé cette contrée, la plus centrale de l'Allemagne, surtout à cette époque.

Nous ne partageons pas davantage l'opinion de ceux qui prétendent que le lieu de naissance de Walther ne saurait être établi d'une manière précise [2].

Walther von der Vogelweide naquit dans le Tyrol. Nous n'hésitons pas à admettre, quoi qu'avec de légères restrictions, l'hypothèse de Pfeiffer [3], à laquelle adhère également Rod. Menzel dans sa

[1] Pf. 188. Wackern. et Rieg. str. 129-131 ; p. 74-76.
[2] V. la conférence faite par M. Lexer, à Wurzbourg, 1873.
[3] Ed. de 1870 : Introd.

biographie de Walther [1]. Pfeiffer s'appuie sur la pièce mentionnée plus haut et placée par Lachmann en 1227 ou 1228, dans laquelle le poète dit qu'il n'a pas revu son pays natal depuis sa jeunesse [2]. On peut donc admettre que Walther y revint l'année même où il se rendit en Italie, pour prendre part à la croisade de Frédéric II. La route, qui de Wurzbourg mène en Italie, traverse le col du Brenner, pour tomber plus bas dans la vallée de l'Adige. Pourquoi ne placerions-nous pas le lieu de naissance de Walther sur cette route, au sud toutefois de Tegernsee où nous savons qu'il se rendit pendant ses voyages [3].

Cette opinion paraît confirmée par la découverte faite par Pfeiffer, à la bibliothèque impériale de Vienne [4], d'un document manuscrit, faisant mention d'une propriété du nom de Vogelweide, située au sud du Brenner, dans le Wibthal, entre Mittenwalde et Schellenberg, près de la petite

[1] *Das Leben Walthers v. d. Vogelweide.* Leipzig, 1865. — G. Frühe : *Zwei Vorlesungen ueber Walther v. d. Volgelweide.* Constanz, 1867.

[2] Pf. 188. — Nous suivrons, pour nos citations, l'édition de Pfeiffer, qui est la plus répandue et la plus facile à consulter. Nous ne renverrons aux autres éditions que pour les pièces que Pfeiffer n'a pas insérées et pour celles qui, dans son recueil, présentent des variantes que nous n'avons pas cru devoir adopter.

[3] Pf. 155. 1.

[4] N. 2699. Le manuscrit en question date du temps du duc Meinhard de Tyrol et de Carinthie, mort en 1295.

ville de Sterzing et non loin de la ville plus importante de Brixen. Le nom de Vogelweide se retrouve encore de nos jours dans une forêt dont une partie s'appelle Vordervogelweide et l'autre Hintervogelweide, et que le chanoine Mairhofer, de Brixen, a signalée dès 1863 sur le territoire de la commune de Telfes.

Il ne paraît pas cependant que ce soit encore là l'ancienne demeure de Walther. M. Jean Halden, curé de Layen, vient, en effet, d'appeler l'attention sur deux fermes situées, non loin de là, dans le Layener Ried, et qui portent l'une et l'autre le nom de Vogelweiderhof. La plus petite, appelée Ausservogelweiderhof, placée à l'ouest, paraît être plus récente; elle fut construite, sans doute, à la suite des défrichements dont se plaint Walther [1]. La plus importante, par contre, l'Innervogelweiderhof, répond à toutes les conditions requises pour le domaine patrimonial du poète. Elle est baignée à l'ouest par l'Eisack [2], qui vient de recevoir le Groeden. C'était une terre noble, et, jusqu'en 1848, ce fut là, à la maison portant le numéro 75, que les habitants de l'Ausseried payaient les deux tiers de la dîme. C'est là enfin que les admirateurs tyroliens de Walther viennent de faire placer, au-dessus de la porte d'entrée, un tableau commémoratif du poète [3].

[1] Pf. 188. v. 10.

[2] Pf. 188. v. 11.

[3] Le 3 octobre 1874. Le discours prononcé à cette occasion

Nous rappellerons en outre que sur la rive opposée de l'Eisack se trouvent, à une heure de marche, les ruines du château de Savione ou Seven[1]. Or, dans les manuscrits de Weingarten et de Manesse, Walther figure entre les poètes tyroliens Rubin et Walther de Metze, dont les châteaux étaient baignés par l'Eisack, et ses poésies y sont confondues avec celles de Leuthold de Seven[2]. Cette confusion peut être accidentelle; mais l'accord qu'il y a entre la pièce citée et la contrée dont nous parlons, et surtout l'existence de l'Innervogelweiderhof ne laissent plus subsister de doute sur la naissance de Walther dans la vallée de l'Eisack, dans le Tyrol méridional.

Lorsque nous visitâmes, il y a quelques années, le pays natal de Walther von der Vogelweide, nous fûmes vivement frappé de la magnificence de ce paysage tout alpestre, que relève encore, pour le touriste qui vient d'Italie, le contraste qu'il forme

par M. Jean Schrott, exprime bien l'admiration enthousiaste des Allemands pour « leur plus grand poète lyrique et didactique au moyen âge. » — Cf. ANZOLETTI; *Programme du Gymnase de Botzen*, 1870. — T. B. ZINGERLE : *Im neuen Reich*, 1874. N. 12, p. 459.

[1] Oswald de Wolkenstein, seigneur de Hauenstein et de Castelrutt, qui se trouvent non loin de là, ne nomme pas Walther, il est vrai; mais il l'a imité et l'a certainement connu. V. le travail publié par M. J. Schrott dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*.

[2] Savene, selon le ms. de Paris. *Cf.* WACKERN. ET RIEG., p. 250 270.

avec la plaine de Venise et avec la gracieuse vallée de la Brenta. Semblable à un mur infranchissable, le Brenner se dresse couronné de forêts séculaires, hérissé de rochers, encadré de cimes neigeuses. L'Eisack, resserrée entre de hautes montagnes, se fraie son lit tortueux à travers les rochers, et ses eaux, plus rapides et plus impétueuses que l'Adige dans lequel elles vont se perdre, roulent d'énormes blocs de pierre. Çà et là les pierres éparses de quelque vieux manoir en ruine attestent la vie guerrière et tumultueuse que menaient les preux chevaliers jusque dans ces régions à peine accessibles; elles évoquent encore le souvenir des chants et des travaux poétiques de ceux qui les habitaient. Rarement une mince traînée de fumée, se détachant sur le fond noir des rochers, et sur les forêts sombres, trahit la présence, dans ces ruines, de la misérable habitation de quelque pâtre ou de quelque bûcheron, et l'imagination ne se représente que plus vivement la vie bruyante et poétique, les tournois et les chants d'amour dont ces mêmes pierres furent témoins autrefois.

Nous n'avons garde d'attribuer une influence exagérée au milieu dans lequel se développe le génie des poètes. Il paraît impossible néanmoins d'admettre que le spectacle journalier d'une contrée à la fois riante et majestueuse n'élève pas une âme portée aux sentiments nobles et forts. Il ne paraît pas admissible que Walther n'ait pas été

inspiré de bonne heure par le paysage sublime qui frappa ses yeux dès son enfance.

Aujourd'hui la transformation qu'il déplore dans une de ses plus belles pièces a fait un nouveau pas. Le Brenner a ouvert ses flancs au chemin de fer qui de Munich mène à Vérone, portant la civilisation avec ses bienfaits et avec sa prose jusque dans ces contrées que la nature paraissait avoir, plus qu'aucune autre, mises à l'abri de ses envahissements. Mais la patrie de Walther est d'un accès plus facile, et nul doute que, malgré les nouveaux bouleversements qu'elle vient de subir, plus d'un pieux admirateur du noble poète ne se sente transporté encore au spectacle qui inspira, il y a sept siècles, Walther von der Vogelweide.

II

DATE DE LA NAISSANCE DE WALTHER

La date de la naissance de Walther ne saurait être déterminée d'une manière aussi précise que son pays natal. La première, la seule date à laquelle nous puissions nous arrêter, c'est l'année 1190. A cette époque il quitta la cour de Vienne, où il avait passé sa jeunesse, pour s'attacher à Philippe de Souabe. Les deux pièces de vers qu'il

lui adresse [1], et dans lesquelles il s'exprime avec une grande maturité sur la situation d'alors, ne paraissent plus être d'un jeune homme. Peut-être pourrait-on admettre sans invraisemblance que Walther avait au moins trente ans, lorsqu'il les composa. Nous savons, d'un autre côté, qu'il prit part en 1228 à la croisade de Frédéric II. Il était alors vieux et fatigué et se demandait même s'il arriverait au terme de son voyage [2]. Il ne parait pas téméraire dès lors d'admettre qu'il avait, en partant pour la terre sainte, plus de soixante ans. Ces deux dates s'accordent facilement et nous autorisent à placer la naissance de Walther environ en 1168. C'est à cette dernière date que s'arrête également Pfeiffer.

Menzel rappelle un troisième passage [3], qui ne modifie en rien le précédent résultat quoique Menzel croie devoir placer la naissance de Walther, quelques années avant l'époque adoptée par Pfeiffer. Le poète y dit que depuis quarante ans et même plus longtemps, il a chanté l'amour autant qu'aucun autre homme. Il est difficile d'assigner une date précise à la strophe dans laquelle il s'exprime ainsi. Rieger suppose qu'elle fut composée en 1217, époque à laquelle Walther retourna pour quelque temps à la cour de Vienne;

[1] Pf. 81. 1, 2.
[2] Pf. 188.
[3] Page 2; cf. Pf. 75. 7.

il serait donc né avant 1157. Cette supposition toutefois ne parait pas fondée ; il n'aurait guère pu, dans ce cas, prendre part à la croisade de 1228; il aurait eu 71 ans en partant pour l'Orient. Rien, au contraire, ne s'oppose à ce que nous placions peu d'années seulement avant 1228 la pièce dans laquelle il parle de sa carrière de plus de quarante ans comme chantre d'amour. Il semble avoir renoncé à ce genre de poésie quelque temps avant de prendre la croix ; les pièces qui appartiennent à ses dernières années ont toutes un caractère très-sérieux et le plus souvent religieux, et dans celle que cite Menzel il renonce expressément à l'amour terrestre ; son seul désir est de se rendre utile aux autres [1] et de devenir meilleur [2]. Il parait donc inutile d'assigner à cette pièce une date antérieure. Les sentiments très-sérieux et très-dignes que le poète y exprime n'ont rien de contraire à la disposition d'esprit grave et religieuse dans laquelle il s'est trouvé pendant les dernières années de sa vie. En admettant qu'il l'ait composée en 1224 et qu'il ait commencé à chanter l'amour et les dames à l'âge de seize ans, nous arriverions encore, avec Pfeiffer, à l'année 1168, comme époque vraisemblable de la naissance de Walther.

[1] Vers 11.
[2] Vers 11.

III

MORT DE WALTHER

Nous ne possédons aucun renseignement précis sur la fin de la vie de Walther. La dernière pièce de vers qui nous reste de lui est de 1229 [1]. Qu'elle ait été composée en Allemagne ou en Palestine, ce qui paraît plus probable, c'est à Wurzbourg qu'il mourut vers 1230. C'est là, dans une cour intérieure du nouveau monastère, appelée jardin de saint Laurent, que se trouva sa tombe pendant plus d'un siècle [2].

« Sous un tilleul, ajoute une chronique manuscrite, s'élève une pierre qui sert de mausolée à Walther, et dans laquelle sont taillés quatre trous. Il a voulu que les oiseaux se réunissent sur sa tombe, eux qui avaient si souvent fait la joie de sa vie. Il fit donc au chapitre du monastère un legs, à charge de placer tous les jours pour les oiseaux des grains de blé dans les trous pratiqués dans la pierre. Les chanoines observèrent quelque temps

[1] Pf. 167.

[2] V. le manuscrit dit de Wurzbourg, actuellement à la Bibliothèque de la cour de Munich (1re moitié du XIVe siècle). Oberthür : *Die Minne u. Meistersaenger aus Franken*. Wurzb., 1818, p. 30.

la volonté du poète ; mais bientôt ils négligèrent de faire la pieuse offrande aux oiseaux, et se contentèrent de célébrer par des gâteaux qu'ils mangeaient eux-mêmes le jour de la fête de Walther[1]. » Faut-il croire à l'exactitude de la gracieuse légende, ou admettrons-nous que le nom de Vogelweide, *pâture des oiseaux*, y ait donné naissance ? L'empereur Henri l'Oiseleur, en effet, passe également pour avoir institué un legs en faveur des oiseaux.

Quoi qu'il en soit, le souvenir de Walther von der Vogelweide se perpétua à Wurzbourg, comme le marque une inscription latine qui subsista longtemps dans le cloître du monastère, et dont la pieuse intention fera pardonner le style :

Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
Qui flos eloquii, qui Palladis os obiisti,
Ergo quod aureolam probitas tua possit habere,
Qui legit, hic dicat : Deus istius miserere.

Le cloître qui faisait autrefois le tour du jardin a complètement disparu, nous n'en avons plus retrouvé les traces que d'un côté, en face de l'église qui porte aujourd'hui le nom de Nouveau Monastère ; elle n'est séparée de la cathédrale que par le palais de justice. Elle est du XIIe siècle, mais la façade et la belle coupole qui la recouvre furent

[1] V. sur ce sujet la poésie de Seidl (Bifolien) : Walther... war ein wackrer Saengersmann... Cf. Lucae : Leben u. Dichten Walthers v. d. V. Halle, 1867, p. 36.

ajoutées en 1716 par l'évêque Jean Henri. Le jardin lui-même, dans lequel on entre par la rue saint Martin, est dans un état d'abandon complet. C'est un espace de quatre-vingts mêtres carrés, couvert de gazon. Aucune inscription n'en rappelle plus l'ancienne destination, ni le poète qui y repose.

Ce même jardin sert de cadre à une fresque d'Echter, au Musée bavarois de Munich, dans ce monument que le roi Maximilien II a élevé aux grands hommes des différentes provinces de son royaume. Le peintre y représente les funérailles de Walther von der Vogelweide, au moment où le convoi fait son entrée par la porte de la rue saint Martin. Le poète, dont le visage pâle a conservé toute son expression et a gardé la trace de l'inspiration poétique, est porté sur un brancard élevé par des Minnesaenger, la lyre suspendue au côté; il est escorté d'enfants de chœur, de dames et de chevaliers revenus de la croisade. Un essaim de petits oiseaux voltigent autour de lui, comme pour lui rendre un dernier hommage. Cette composition, qui est d'un grand effet, fait face à une autre, représentant le triomphe, à la Wartbourg, de Wolfram d'Eschenbach, une autre gloire de la Franconie.

C'est enfin au mur extérieur du chœur du Nouveau Monastère que la Société historique de la Basse Franconie et d'Aschaffenbourg fit poser en 1843 une plaque commémorative, représentant

une coupe dans laquelle des oiseaux viennent picoter des grains de blé [1].

D'autres écrivains ont été de la part de leurs contemporains et des âges suivants l'objet d'une admiration, d'un culte, qui semblaient défier tous les coups de la Fortune. Cependant la critique est venue, tardive mais impitoyable, dissipant l'auréole qui éclairait leurs fronts; l'indifférence suivit bientôt et peu à peu l'oubli s'empara d'eux, les enveloppant pour toujours de son linceul. Walther, plus heureux, meurt au milieu de l'effondrement de ses plus chères espérances, et son nom même reste longtemps enseveli dans un profond oubli. Mais soudain son image sort du sépulcre, personnification vivante des vœux et des aspirations de son pays, et son nom, après plusieurs siècles d'abandon, demeure irrévocablement acquis à l'immortalité.

IV

CARACTÈRE DE WALTHER

On est tout d'abord frappé, quand on considère la vie de Walther, de sa prodigieuse activité. A tout moment ce sont de nouveaux objets qui le

[1] Elle porte l'inscription suivante : « Das Leben erzog ihn, « aus dem Leben sang er, nur Vaterlandsliebe beseelte meistens « seine Lieder; teutscher war kein Saenger. Walhallagenosse « Koenigs Ludwig v. Baiern. »

sollicitent. Tantôt il est en route pour des motifs politiques, négociant des alliances, ranimant les amis qui paraissent hésitants, amenant au parti national de nouveaux soutiens. Tantôt ce sont les cours des princes allemands qui attirent son attention ; il loue la générosité des seigneurs, il critique les fêtes trop bruyantes, il détourne les chevaliers et les dames des poètes indignes. A d'autres moments, il s'absorbe dans la contemplation des sujets les plus élevés ; entraîné par la profondeur de son sentiment religieux, il chante avec effusion Dieu et la Vierge et les mystères de la religion. Puis ses regards se tournent vers la Terre sainte ; il fait l'éloge des princes qui sont partis pour le lointain voyage et décerne la couronne du martyre à ceux qui sont morts en combattant pour la cause du Christ ; il stimule le zèle de l'empereur qui tarde à se mettre en route et poursuit de ses invectives la politique pontificale qui place les intérêts de sa domination au-dessus des intérêts de la croisade ou, comme dit le poète, au-dessus de la cause de Dieu.

On comprend que les aventures romanesques ne tiennent aucune place dans sa vie. Mais les préoccupations politiques n'ont pas absorbé son activité au point d'étouffer dans son cœur le sentiment et l'amour. « Désirer et rêver, voilà, dit-il, ce qui m'a bien souvent rendu heureux » [1].

[1] Pf. 57. — Pf. 54.

Aussi les critiques aiment-ils à voir en lui un représentant du génie allemand, tel qu'il se manifeste encore de nos jours dans les meilleurs poètes de l'Allemagne et en particulier dans Uhland. Chez l'un et l'autre se trouvent la même tendance rêveuse, le même amour du sol natal, le même patriotisme, la même fidélité pour l'empereur, le représentant le plus illustre de la grandeur nationale. Nous le leur accordons volontiers, tout en faisant remarquer que l'amour, le patriotisme, le dévouement le plus absolu pour la cause à laquelle on s'est voué ne sauraient être revendiqués par les Allemands comme des sentiments exclusivement germaniques. Nous les trouvons chez Walther, il est vrai ; mais les autres pays, et la France en particulier, pourraient facilement invoquer des noms qui ne craindraient pas la comparaison.

Il y a un trait de son caractère qui paraît être plus particulièrement allemand ; c'est une certaine naïveté, toute charmante d'ailleurs, et qui, loin de le déparer, ne le rend peut-être que plus sympathique. C'est ainsi que, parlant du contre-temps qui lui arriva au couvent de Tegernsee, il fait avec une candeur remarquable le portrait de son esprit hésitant. « Je suis un singulier homme, dit-il, de « ne jamais savoir m'en rapporter à mon pro- « pre jugement, et de ne me décider que sur « l'avis d'autrui » [1]. Nous estimons que cet aveu ne

[1] Pf. 155.

surprendrait pas dans la bouche de beaucoup de compatriotes modernes de Walther qui, comme lui, ne se décident qu'après avoir longtemps consulté, mais qui, comme lui, une fois leur décision prise, n'en agissent pas avec moins de vigueur. On pourrait en dire autant de son amour-propre. « C'eût été grand dommage pour les honnêtes « gens, si j'étais mort [1], » dit-il en rappelant une maladie qui avait failli l'emporter; et ailleurs: « Je ne veux pas parler des services que j'ai ren- « dus à Thierry; mais si je le loue, je désire que « de son côté il dise du bien de moi [2] ».

Sa mauvaise humeur toutefois ne dure pas longtemps et sa bienveillance reste la même. C'est qu'il est bon et compatissant et incapable de voir les autres dans la peine, sans faire ce qui dépend de lui pour les en tirer. S'il regrette une chose, c'est qu'il ne lui soit pas possible de contenter également tout le monde. « Comment m'y prendre, dit-il, « pour satisfaire chacun? L'un est triste, l'autre « est gai; comment accorder cela? L'un est ainsi « fait, l'autre est fait différemment. Si je savais « ce que tous désirent, je chanterais bien comme « chacun voudrait [3]. » C'est la disposition des autres qui le porte lui-même à la joie ou à la tristesse, bien plus que les évènements de sa propre vie. Il le dit en propres termes : « Je prends part

[1] Pf. 73.
[2] Pf. 157 b.
[3] Lachmann, 110. — Simrock, 183.

« volontiers à la gaîté des autres, lorsqu'elle est « raisonnable, et je n'aime pas à rire lorsqu'on « pleure près de moi. Ce sont les hommes qui me « rendent gai ; ce sont eux aussi qui me rendent triste...[1] » Ajoutez à cela que s'il est une chose dont il se sache gré et qui doive assurer le salut de son âme, c'est d'avoir donné de la joie à tant d'hommes [2].

Son caractère, on le voit, n'est rien moins que maussade. Sa dame lui a souri ; il en est tout transporté : « Jamais, s'écrie-t-il, mon cœur n'a ressenti « une joie aussi complète ; je ne puis faire autre- « ment, il faut que je chante ! » [3] « La gelée, dit-il « encore, a fait souffrir les petits oiseaux, et ils « ont cessé leurs chants ; mais aujourd'hui je les « entends, et ils me causent plus de bonheur que « jamais ; la bruyère est fleurie ; j'ai vu les fleurs « lutter contre les feuilles de trèfle, pour savoir « lesquelles étaient les plus longues. Tout cela je « l'ai conté à ma dame [4] ». Aussi bien l'indifférence prolongée de sa dame le décide facilement à changer d'humeur. « Si j'ai souffert sans aucun « résultat, je veux désormais mieux me conduire. « Qui sait ? la joie lui plaît peut-être mieux que la « tristesse. Quant à moi, je le désire. Et si l'une « ne devait pas être de son goût plus que l'autre,

[1] Pf. 68.
[2] Pf. 75.
[3] Pf. 53.
[4] Pf. 73.

« moi du moins je préfère l'une des deux; la tris-
« tesse, au surplus, ne me mènerait à rien [1] ».

Sa gaîté, il est vrai, n'est pas bruyante, et les compagnies trop tumultueuses ne lui plaisent nullement; il n'en est pas moins éminemment sociable. Son fief, si ardemment désiré, ne saurait le satisfaire; il se sent attiré vers le monde; et sa venue est saluée avec transport dans les cours hospitalières de l'Allemagne. Il ne se dissimule pas les imperfections ni les vices de la société dans laquelle il vit; mais il se garde bien pour cela de la fuir ou de la maudire. « Comment faut-il s'y prendre pour te plaire? » dit-il au Monde, déjà sur le déclin de sa vie. « Pourquoi te détourner ainsi?
« Penses-tu m'échapper? O non, moi aussi je sais
« me retourner... Je ne suis point du tout disposé
« à te dédaigner? » [2] Il sait d'ailleurs se conduire en homme de bonne compagnie; il n'ignore pas combien un visage morose déplaît; aussi est-il capable de se dominer et de faire bon visage aux autres, lors même que la gaîté n'est pas au fond de son cœur. « Aux yeux du monde, dit-il, personne
« n'a l'air plus satisfait que moi. Quelque peine qui
« m'afflige, je parais tout gai et je me console. Je
« me suis ainsi fait illusion à moi-même, et j'ai
« feint devant les hommes d'être joyeux. Mon men-
« songe cependant était-il blâmable [3] ? »

[1] Pf. 57.
[2] Pf. 62.
[3] Pf. 60.

Est-ce à dire que la gaîté domine dans son caractère? Il était trop sérieux, trop bon patriote, trop sensible aux maux dont il était le témoin pour qu'il pût en être ainsi. En sa qualité de Minnesaenger, d'ailleurs, le genre qu'il devait cultiver c'était l'élégie bien plus que le dithyrambe. Les circonstances enfin si graves, au milieu desquelles il vivait, et la pente naturelle de son esprit le disposaient à la mélancolie. C'est surtout dans sa vieillesse que son caractère s'assombrit. Quoi de plus touchant, mais en même temps de plus propre à réveiller dans notre cœur de pénibles rapprochements, que la pièce dans laquelle il parle de la visite qu'il fit à son pays natal? « Hélas, s'écrie-t-il, que sont de-
« venues toutes mes années? Ma vie est-elle un
« rêve ou une vérité? Les évènements que je
« croyais arrivés ont-ils vraiment eu lieu? Peut-
« être ai-je rêvé sans le savoir. Me voici réveillé,
« et j'ignore ce que je connaissais autrefois aussi
« bien qu'une de mes mains connaît l'autre. Les
« hommes et le pays où je fus élevé me sont de-
« venus étrangers, comme si mes souvenirs n'é-
« taient qu'illusions. Ceux qui furent les compa-
« gnons de mes jeux sont vieux et cassés; les
« champs sont cultivés, la forêt défrichée, l'eau
« seule coule encore comme elle coulait jadis...
« Certes, je suis bien malheureux. Beaucoup
« hésitent à me saluer, qui autrefois me connais-
« saient bien. Partout le monde est fécond en
« disgrâces. Tant de jours fortunés, évanouis pour

« jamais, me rappellent ces ronds qui sur l'eau « s'élargissent jusqu'à ne plus laisser de traces. « Je m'écrierai donc plus que jamais : Hélas! « hélas[1] ! » Les joies du monde, qui autrefois lui paraissaient enviables, ne se montrent plus à lui maintenant que sous leurs côtés âpres et tristes. « Monde, j'ai compris la valeur de tes « dons; ce que tu me donnas tu le reprends... Je « suis vieux et tu fais de moi ton jouet, et quand « je me fâche, tu te mets à rire[2]. »

Le caractère mélancolique de sa vieillesse s'accentue davantage, lorsqu'il lui arrive de penser à la mort. « Le soir, lui fait dire le manuscrit de « Colmar, le soir s'avance; le jour va disparaître « à mes yeux ; mes fleurs si éclatantes se fânent... « Je crains que le faucheur ne vienne pour fau- « cher mon herbe... Le faucheur que je veux dire « c'est la cruelle mort[3] ».

Sa tristesse s'accroît encore quand il se rappelle le temps passé. Semblable au vieillard d'Horace, il voit en beau les années de sa jeunesse. Alors tout était brillant, le monde était heureux et joyeux ; maintenant un voile de tristesse couvre tous les visages. « Je serais gai bien volontiers, « dit-il, si quelqu'un voulait partager ma gaîté. « Mais tout le monde est triste ; comment alors « ne le serais-je pas aussi? On me montrerait du

[1] Pf. 188.
[2] Pf. 75.
[3] Wack. et Rieg. XLIV.

« doigt si, pour complaire aux autres, je ne fuyais « pas tout plaisir[1]. » Sa vie d'autrefois ne lui apparaît pas toujours cependant sous un aspect riant. « La joie du cœur, dit-il, chaque fois que « je l'ai ressentie, a été accompagnée de peines du « cœur... Je suis un homme qui jamais n'a passé « la moitié d'un jour dans un bonheur sans mé- « lange. Toutes les joies qui m'ont jamais été « accordées sont passées et je reste seul. Nul ne « saurait trouver le bonheur ici-bas ; il s'évanouit « comme l'éclat des fleurs[2]. »

Les biens de ce monde ne lui avaient pas été dispensés avec usure et ses déceptions avaient été nombreuses et souvent amères. Aussi ne sait-il point gré à la Fortune de la manière dont elle l'a traité. « Dame Fortune, dit-il, distribue ses dons « tout autour de moi, et elle me tourne le dos... « Conseillez-moi, mes amis, ce que je dois faire. « Elle n'abaisse pas volontiers ses regards sur moi. « Lors même que je m'avance vers elle, elle s'é- « loigne de moi... Je voudrais bien qu'elle eût les « yeux sur la nuque (?) ; elle serait bien forcée « alors de me voir, bon gré malgré[3]. »

Ce serait mal juger Walther toutefois que de le croire surtout sensible à ses propres revers. « Que « n'as-tu attendu un peu encore ? » s'écrie-t-il en

[1] Pf. 12.
[2] Pf. 56.
[3] Pf. 29.

apprenant la mort du poète Reinmar. « Je t'au-
« rais tenu compagnie, car mon chant ne sera
« plus long [1]. » Sa tristesse est plus grande peut-être, lorsqu'il parle de la mort de Frédéric d'Autriche, le jeune prince généreux et ami de la poésie, qui l'avait accueilli à Vienne et qui avait été moins son seigneur que son ami. « Lorsque
« Frédéric d'Autriche, dit-il, se conduisit si no-
« blement qu'il sauva son âme, en perdant la vie,
« ma démarche altière, comme celle d'une cor-
« neille, devint humble et, comme un paon, je ne
« marchai plus qu'en me traînant sur le sol, et je
« laissai retomber ma tête sur mes genoux (?) [2]. »
Son amitié pour le landgrave Hermann lui inspira des paroles non moins touchantes, et c'est avec une émotion vraie qu'il fait l'éloge de la « fleur de Thuringe [3]. »

Comment d'ailleurs un homme doué d'un sentiment si délicat et si ardent n'aurait-il pas connu l'amitié? Mais comment aussi n'aurait-il pas exprimé avec énergie sa haine et son amertume? Quelle n'est pas son indignation, en apprenant le meurtre de l'archevêque Engelbert [4], ou en parlant d'Othon de Brunswick, et de la pénible déception que lui causa le refus de ce fief qu'il lui

[1] Pf. 128, II.
[2] Pf. 98.
[3] Pf. 109.
[4] Pf. 162.

avait promis? « C'était au point, dit-il, que mon haleine en était tout infectée[1]. »

L'irritation que trahissent ces paroles est aussi forte et plus justifiée lorsqu'il songe aux déboires que lui valut la fermeté même de ses principes et l'énergie de son caractère. C'est qu'il n'agissait ni par intérêt ni par caprice; au contraire, il traversa les temps troublés, au milieu desquels il vivait, inébranlable et les yeux fixés sur son but et, plus qu'aucun autre, il put, dans ses vieux jours, s'écrier : « Laissez-moi, appuyé sur mon « bâton, marcher vers la vraie valeur, par un la- « beur incessant, comme j'ai fait depuis mon en- « fance[2]. » Il se montre aussi noble avec ses adversaires qu'avec ses amis. Cette noblesse le suit dans ses amours et il s'en inspire comme moraliste et comme pédagogue. Elle le dispose à la tolérance à une époque de fanatisme et donne une singulière élévation à sa piété dans un temps où les passions humaines se couvraient si souvent du manteau de la religion. Elle préserve de toute bassesse ses relations avec les grands et ne laisse pas dégénérer en servilité sa vénération pour son suzerain. Car, à cet égard, il peut se comparer aux héros de l'ancienne poésie allemande. Chez lui, comme chez Hagen, dans les Nibelungen, la fidélité au suzerain est un article de foi. Rien d'é-

[1] Pf. 150.
[2] Pf. 75.

tonnant dès lors à ce que, dans sa vieillesse, le calme succède dans son cœur aux agitations de la passion et que son irritation même contre l'ambition romaine fasse place à des appréciations beaucoup plus modérées. Au nombre des malheurs qui affligent son temps, il cite encore, il est vrai, les bulles sévères venues de Rome; mais l'outrage ne tombe plus de ses lèvres et il n'est plus qu'un témoin impartial[1].

La vie de Walther n'a été qu'une longue lutte, et peu d'existences ont été au même point abreuvées de revers et de déceptions; mais son caractère était trop fortement trempé et son talent trop généreux pour être altérés par l'infortune; sa figure reste une des plus nobles et des plus sympathiques de toutes celles dont l'imagination aime à former le cortège des empereurs souabes et l'élite de l'armée de la croisade.

[1] Pr. 188, 26.

CHAPITRE II

WALTHER CONSIDÉRÉ COMME HOMME POLITIQUE

I

PATRIOTISME DE WALTHER

Heine appelle Walther von der Vogelweide le plus grand des Minnesaenger; c'est parmi les œuvres des Minnesaenger que ses poésies ont été classées dans les recueils et dans les manuscrits, et certes il occupe, parmi les chantres d'amour, un rang distingué. Et cependant, la moitié seulement de ses œuvres portent le nom de chants, *Lieder*. L'autre moitié, plus importante, nous n'hésitons pas à le soutenir, non-seulement pour l'historien, mais encore pour le critique qui ne veut qu'étudier un homme et un écrivain, est intitulée Proverbes, *Sprüche*.

Il n'y est plus question de dame, ni d'amour, mais le poète y traite, avec une grande autorité, les questions les plus importantes de son époque. Et nul certes ne fut mieux placé pour bien juger. Il vécut successivement dans la familiarité de trois empereurs ; sa réputation poétique et les habitudes voyageuses des chevaliers poètes l'amenèrent aux cours des plus illustres princes de son époque ; c'était enfin un esprit ferme, et il entrait dans la vie avec des idées arrêtées et raisonnées.

Nulle époque d'ailleurs n'était mieux faite pour exercer le jugement et pour mettre à l'épreuve le caractère d'un homme aussi constamment mêlé aux évènements contemporains ; car il occupe, à cet égard surtout, une place unique parmi les poètes. Ulric de Lichtenstein, il est vrai, s'intéressa aussi aux affaires de son pays pendant ses dernières années. Il combattit l'influence de Béla de Hongrie (1246) ; il défendit l'union de l'Autriche et de la Styrie ; il lutta contre la Carinthie (1258), et s'empara de Laybach, à l'âge de soixante-dix ans. Mais, pendant la plus grande partie de sa vie, le sort de sa patrie lui fut absolument indifférent ; d'un autre côté, la part qu'il prit aux démêlés de l'Autriche et de la maison de Salzbourg ne fut nullement motivée par sa prédilection pour une politique bien déterminée. Il ne mérite donc, à aucun titre, d'être comparé à Walther[1].

[1] O. D'ASSAILLY, *Les Chevaliers poètes*... p. 154.

Le sentiment qui, chez ce dernier, domine tous les autres, c'est le souci de la grandeur et de la puissance de l'Allemagne; le mobile de tous ses actes c'est son patriotisme. L'idée qu'il se fait du rôle de sa patrie dans le monde, est celle que s'en font la plupart des Allemands modernes; aussi les critiques annonçaient-ils, déjà avant les guerres des dernières années, l'accomplissement prochain de ses vœux. L'évènement a prouvé, malheureusement pour nous, qu'ils ne se sont pas trompés. L'avenir prouvera, nous en avons la confiance, non pas que le réveil de l'Allemagne n'a été que passager, mais que ce pays pourra conserver sa dignité intacte, sans que les autres pays, et en particulier la France, aient à en souffrir dans leur puissance ni dans leur honneur.

Nous nous étonnerons d'autant moins de la sympathie enthousiaste des Allemands modernes pour le patriotisme de Walther, que ce sentiment a été plus rare parmi eux au moyen âge. Les plus grands poètes, qui furent ses contemporains, sont loin de le valoir à cet égard. Le sentiment national paraît inconnu à Godefroi de Strasbourg; Ulric de Lichtenstein est absorbé par les tournois et par sa dame; Wolfram lui-même ne prend qu'une part peu active aux affaires de son pays et s'attache plutôt aux adversaires de l'unité allemande qu'à ses représentants naturels.

Si les trouvères imitèrent en général, à cet égard,

la réserve des poètes allemands[1], il en fut autrement des troubadours. Souvent la passion que respirent leurs pièces patriotiques, aussi bien que celles de Walther, se tourne contre les princes et éclate en imprécations d'une violence extrême. Celui-ci, exaspéré de l'ingratitude et de la grossièreté d'Othon de Brunswick, lui prodigue les plus sanglantes injures, l'appelant méchant, avare et menteur. Sordello, plus véhément encore, s'attaque à tous les rois de l'Europe et, l'insulte à la bouche, leur offre en pâture le cœur sanglant de Blacas.

Les sirventes des poètes du Midi ne sont pas seulement des satires personnelles, mais encore des manifestes politiques, des appels à la bataille, des descriptions de combats. Ils sont pleins de verve et ont le mérite de faire dominer l'esprit dans un temps où la force matérielle était si puissante. Les chantres de la croisade eux-mêmes font généralement des digressions sur le terrain de la politique et de l'histoire contemporaines[2].

Le plus souvent, il faut le dire, les sirventes ne poursuivent pas une politique bien définie et s'attachent moins à faire triompher certains principes qu'à servir les amis et à nuire aux ennemis; si Folquet de Lunel demande au pape Grégoire X de soutenir la candidature d'Alfonse X

[1] *Romancero fr.*, p. 182, 186, 189.

[2] Diez : *Leben und Werke der Troubadours*, p. 324.

de Castille à l'empire[1], Bertram de Born se répand en invectives contre Alphonse II d'Aragon.

La même activité et la même ardeur se retrouvent chez Walther, mais éclairées et comme sanctifiées par la noblesse du but qu'il poursuit, la grandeur et l'honneur de sa patrie. La guerre civile l'arrache subitement aux douceurs de la cour de Vienne. A la cour de Philippe, à celle d'Othon, en Thuringe, en Misnie, en Carinthie, à Aquilée, à Wurzbourg, toujours en route, négociant, suppliant, menaçant, son activité infatigable ne finit qu'avec sa vie. Bertram de Born lui-même, plus hardi et plus fier que les autres poètes du Midi, ne saurait lui être comparé. Sans doute, l'inaction lui pèse; mais il aime la guerre pour elle-même. Loin de consacrer ses efforts, comme Walther, au rétablissement de la paix, il gourmande l'inaction de Richard, qu'il appelle *oc et no*, le trouvant trop lent à suivre ses conseils, et s'il prend les armes lui-même, ce n'est pas contre les ennemis de sa patrie, mais contre son propre frère. Si certains troubadours recommandent la paix, ce n'est pas à des princes ambitieux qu'ils s'adressent, dont les compétitions menacent la puissance de leur patrie, c'est à des seigneurs turbulents à qui ils en veulent de les avoir arrachés à leur existence douce et calme.

Walther, au contraire, est un patriote, non un

[1] Raynouard IV, 239.

homme de parti. Les querelles des Guelfes et des Gibelins sont pour lui un sujet de tristesse et un scandale. S'il se range du côté des Hohenstauffen Philippe de Souabe et Frédéric II, c'est qu'il les croit les plus capables d'assurer la puissance et l'honneur de sa patrie, et il n'hésite pas à prêter son concours le plus empressé au chef de la maison des Guelfes, lorsqu'à la mort de Philippe il pense qu'Othon est plus en état qu'aucun autre de défendre l'indépendance de l'Allemagne.

Si désolant que soit l'état de son pays, Walther en fait en maint endroit le plus magnifique éloge. Sans doute, il ne chante pas, à la façon d'Uhland, la vie allemande sous ses différents aspects, mêlant à l'amour de la patrie, à la nature, aux chansons à boire, à la haine de la France, aux chants de victoire, des poésies qui célèbrent le thé, et les festins de porc, et la philologie[1]. Sans en demander autant à Walther, nous voudrions bien qu'il nous donnât, sur la vie de son siècle et de son peuple, des renseignements qui nous seraient précieux. Rappelons-nous cependant qu'il était gentilhomme et que, selon les idées de son temps, la vie des seuls nobles était intéressante. Rappelons-nous surtout que les affaires de sa patrie l'absorbaient à un tel point que les détails de la vie commune, même de la vie des châteaux, lui paraissaient très-secondaires.

[1] *Uhlands Gedichte :* Stuttgart, Cotta, 1833 ; p. 86, 88, 90, 91, 92.

Il y a un point sur lequel il appuie avec une grande insistance, c'est l'éloge des femmes allemandes. « De l'Elbe au Rhin, et du Rhin jusqu'en « Hongrie, c'est là qu'habitent les meilleures que « j'aie connues sur toute la terre[1]. » L'Allemagne, en général, est à ses yeux le premier de tous les pays. Il a vu beaucoup de contrées et observé volontiers les avantages de chacune d'elles. « Mais, « dit-il, qu'il m'arrive malheur, si mon cœur « pouvait se résoudre à trouver du plaisir aux « mœurs étrangères. » Stolberg ne s'exprime pas autrement lorsqu'il dit que son voyage a eu pour résultat de lui faire aimer les mœurs allemandes[2]. Hoffmann de Fallersleben enfin, qui vient d'être enlevé à la poésie, et dont la vie et le génie offrent tant d'analogie avec ceux des Minnesaenger, reproduit les sentiments et presque les termes de Walther, dans l'une de ses poésies les plus populaires : « L'Allemagne, l'Allemagne par dessus « tout, par dessus tout au monde[3] ! »

Toute la vie de Walther atteste son patriotisme. Aussi le voyons-nous, à la mort de Frédéric d'Autriche, repousser avec indignation, le conseil qui lui était donné de se rendre à l'étranger où, di-

[1] Pf. 39.

[2] Und das ist meiner Reise Frucht
Dass mir gefaellt die deutsche Zucht.

[3] Deutschland, Deutschland ueber alles,
Ueber alles in der Welt!

sait-on, son art serait plus apprécié qu'en Allemagne[1].

Il est d'ailleurs de son temps. Comme Uhland, il est triste ou gai selon la situation de l'Allemagne; mais la liberté politique ne le préoccupe pas comme ce dernier et, quand il parle de la responsabilité des rois, il ne leur demande que de veiller à la force du pays, à sa puissance, à son honneur, sans réclamer en faveur de sa liberté.

D'un autre côté, il n'épouse pas la haine aveugle de certains poètes allemands modernes contre la France; bien loin de dénigrer tout ce qui n'est pas allemand, il rend volontiers justice aux qualités des étrangers[2]. Avouons même que les troubadours français sont loin d'imiter sa réserve, et que les saillies, et que les médisances contre l'Allemagne et contre les Allemands abondent dans leurs œuvres[3]. S'il est un pays cependant auquel Walther en veut, c'est l'Italie. L'immixtion incessante de la papauté dans les affaires allemandes l'exaspérait, et il s'indignait de l'exploitation de son pays par le clergé[4]. Il est juste d'ajouter qu'un amour-propre national inspirait d'autre part à tout le peuple italien un orgueilleux dédain pour ces barbares d'au delà les monts, pour ces Teutons

[1] LACHM., 107. — SIMR., 18.

[2] PF. 39.

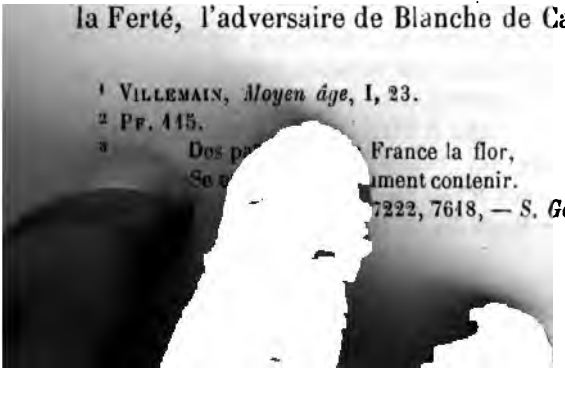
[3] *Peire de la Caravane*, *Vidal*, *Cairel*. O. D'ASSAILLY, p. 300, 302.

[4] UHLAND, V, p. 87. — PF. 116.

qui venaient en foule mourir en Italie[1]. Quoiqu'il en soit, nous trouvons là chez Walther un sentiment très-commun, encore de nos jours, chez les Allemands, surtout dans leurs relations avec les autres peuples, la crainte de prêter le flanc à la raillerie. Il exprime cette crainte en termes très-clairs, et il semble que l'ambition et que la cupidité des Welches l'irritent encore moins que leurs sourires moqueurs[2].

Est-ce à dire que le patriotisme ardent, qui rend Walther si sympathique aux Allemands, fasse défaut aux poètes français? Non, assurément! Si Walther a vanté les mérites de l'Allemagne, Andrieux Contredit ne vante pas avec moins d'ardeur ceux de la France[3]; et si Hue de la Ferté en veut à la reine Blanche, c'est qu'il accuse la Castillane de travailler non pour la France, mais pour l'Espagne et pour Rome, et il demande qu'on renvoie les clercs chanter dans les églises, et qu'on fasse repasser la mer aux Anglais.

Les deux partis qui divisaient l'Allemagne et l'Italie, et dont l'un représentait la centralisation, et dont l'autre défendait l'indépendance des seigneurs, existaient également en France. Hue de la Ferté, l'adversaire de Blanche de Castille, est,



[1] Villemain, *Moyen âge*, I, 23.
[2] Pf. 115.
[3] Des p… France la flor,
Se … ment contenir.
…222, 7618, — *S. Germain*, 1989.

au contraire, tout dévoué au duc de Bretagne; Hue d'Oisi soutient, de son côté, les seigneurs et combat dans ses poésies l'autorité centrale[1]. Lorsque la maison d'Anjou eut pris racine dans le Midi, la plupart des troubadours lui témoignèrent une grande hostilité qui se fit jour dans des sirventes[2].

Le parti de la royauté fut, au contraire, vigoureusement défendu en France par Quênes de Béthune et par Andrieu Contredit[3]. Dans le Midi, l'autorité du roi de France n'eut aucun défenseur parmi les poètes; mais plusieurs troubadours prirent parti pour l'empereur contre les princes italiens. Lanfranc Cigala reproche à Boniface III de Montferrat d'avoir trahi Frédéric II, et de s'être vendu à Milan (1242)[4]. Guillaume Figueira blâme l'opposition des Lombards contre l'empereur et somme ce dernier de rétablir ses droits[5]. Sordello, au contraire, aime aussi peu les Allemands que Walther n'aime les Italiens, et il prodigue ses railleries à l'empereur, que les Milanais ont conquis malgré ses Allemands[6]. Chez Figueira le

[1] *Romancero fr.* p. 98.

[2] DIEZ : *Die Poesie der Troubadours.*

[3] Or si t'en va au roi droit mon signor
De France, à cui nous ne devons faillir,
Son droit devons aider à détenir.
Anc. f. 7222, 7618. — *S. Germain*, 1989.

[4] RAYNOUARD IV, 210.

[5] DIEZ : *Leben und Werke der Troubadours*, p. 567.

[6] VILLEMAIN : *Moyen âge*, I, 162.

patriotisme est exalté par le spectacle des maux qui se sont abattus sur son infortuné pays, et les prédications traîtresses, dirigées contre Toulouse, remplissent son cœur de colère et de haine.

Il en est de même de Walther. Son patriotisme reprend une élévation singulière, il s'accroît même, au spectacle des guerres et des fléaux de tout genre qui infestent l'Allemagne pendant la plus grande partie de sa carrière. Aussi fait-il entendre souvent la note du désespoir, et son cœur saigne quand il compare la décadence présente au temps glorieux où toute agression contre l'Allemagne appelait une défaite certaine[1]. Les phénomènes célestes, qui furent remarqués en 1207, ne l'étonnent plus; sa patrie est tombée si bas qu'il s'attend encore à de plus grands malheurs[2].

Rarement, nous l'avons dit plus haut[3], un pays a offert un spectacle plus désolant que l'Allemagne à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle.

Comme après la mort de Henri III, elle venait de perdre, en 1198, un puissant empereur, et les destinées du pays reposaient sur un enfant de trois ans. Comme après la mort de Henri III encore, le siége pontifical était occupé par un homme ambitieux, très-disposé à profiter des divisions de l'Allemagne. Comme après la mort de Henri III

[1] UHLAND, V, p. 25. — PF. 172.
[2] PF. 81. — PF. 60. — MENZEL, p. 145.
[3] D. 10.

enfin, l'énergie des Allemands, qui s'était manifestée avec tant d'éclat sous les premiers Hohenstauffen, se retournait contre eux-mêmes, et les Guelfes et les Gibelins, les Césariens et les pontificaux ne songeaient plus qu'à s'entredéchirer. Aux ruines de la guerre civile vinrent s'ajouter la peste et la famine; des bandes de misérables, ruinés par la guerre, infestaient les chemins, répandant partout l'incendie, le brigandage et la terreur. Rarement s'étala avec plus d'insolence le droit du plus fort [1].

Rarement aussi la guerre s'est faite avec plus de férocité, et les chefs de parti, les rois et les empereurs, semblaient vouloir rivaliser à cet égard avec les derniers chefs de bande. Othon ravagea, en 1213, l'archevêché de Magdebourg, le pays de Naumbourg et la Thuringe. En 1215 il porta la dévastation dans le nord, entre l'Elbe et la Havel. Frédéric, si généreux et si humain en d'autres occasions, ne le lui céda en rien l'année suivante en mettant le duché de Brunswick à feu et à sang. Othon recommença en 1217, dans les environs de Brême, et couronna sa carrière, peu avant sa mort, par l'incendie d'Aschersleben.

Il fallut que le mal fût bien grand pour qu'un homme aussi frivole qu'Ulric de Lichtenstein l'ait déploré et se soit élevé contre les chevaliers pillards qui couraient les grands chemins. Il ne s'en émeut pas trop, il est vrai; il les laisse s'entredé-

[1] Ursp. Chron. p. 304 et 306.

chirer et continue à chanter[1]. Walther, au contraire s'écrie, dès 1197, avec une profonde tristesse : « La violence règne sur les chemins; « la paix et le droit sont bien malades[2]. » Pendant les années suivantes, ses plaintes redoublent et ses appels à la concorde deviennent plus pressants; et quand, quatre ans après la mort de Philippe de Souabe, il s'attache à Othon, il ne lui recommande rien avec une plus grande insistance que de rétablir la paix en Allemagne (1212)[3].

La guerre civile avait amené avec elle une démoralisation effrayante. Walther le constate avec douleur déjà avant la mort de Philippe (1207). Partout il ne voit qu'infidélité; la force règne en souveraine, la justice des jugements n'existe plus[4]. Plus tard, sa douleur devint plus véhémente et, dans une image pleine de grandeur, il montre le chemin du ciel infesté par l'assassinat, l'incendie, l'usure, l'envie, la haine, l'avarice impudente[5] (1220). S'il regrette la décadence de l'art, c'est qu'elle est l'indice de l'affaissement moral de son pays. Il ne s'en étonne donc pas; quand la chose publique est en si mauvais état, il n'est pas étonnant qu'on ne chante plus[6].

[1] Uhland, V, 230.
[2] Pf. 81.
[3] Pf. 136.
[4] Pf. 84.
[5] Pf. 138.
[6] Pf. 59, 60, 172. — Uhland, V, p. 25, 26.

Non content de signaler le mal, il en fait connaître les causes, la cupidité romaine et l'avarice allemande exploitée par les ennemis de l'Allemagne et, dans une apostrophe éloquente aux richesses, il les accuse d'être le motif de la désolation de l'empire romain[1]. Le sentiment qui domine dans toute sa poésie politique se résume en ces mots, qui se trouvent dans une des dernières et peut-être dans la plus belle de ses strophes : « Malheur! combien s'en va l'honneur « du pays allemand [2]! »

Sa désolation est d'autant plus grande que la puissance de l'empire avait été plus formidable pendant sa jeunesse. L'Allemagne était alors à l'apogée de sa grandeur et de sa gloire; elle était respectée et redoutée au dehors, et à l'intérieur le pouvoir impérial s'imposait à tous, aux princes et au clergé comme aux villes, avec une vigueur qui bravait toute résistence. Depuis 1191, le sceptre de Barberousse se trouvait dans les mains de son fils Henri VI, aussi ambitieux que son père, mais plus inflexible encore et moins scrupuleux. C'est bien là le caractère que trahit, au Roemer de Francfort, la pâle figure de Henri VI. Les princes allemands qui, craignant la puissance de Henri le Superbe, avaient élevé à l'empire, en 1137, Conrad de Hohenstauffen, n'avaient pas

[1] Pf. 118.
[2] Pf. 187.

pensé que, sous son deuxième successeur déjà, l'indépendance des seigneurs serait sur le point de disparaître à jamais. Par son mariage avec Constance, l'héritière des princes normands, Henri VI étendit son pouvoir sur toute l'Italie méridionale. La papauté, resserrée entre ses états au nord et au sud, se pliait docilement à ses volontés. En Allemagne son autorité fut affermie encore par la mort de Henri le Lion (1195), le chef du parti guelfe, et dès 1196 le fils de Henri VI fut, même avant son baptême, élu roi des Romains; c'était un premier pas, peut-être, vers l'établissement en Allemagne de la monarchie héréditaire.

Non content de l'autorité illimitée qu'il exerçait dans ce dernier pays et en Italie, Henri songeait sérieusement à reconstruire dans l'Occident l'empire de Charlemagne, et ne renonçait pas à soumettre même l'Orient. La Méditerranée était sillonnée de ses vaisseaux ; la Sardaigne et les autres îles italiennes reconnaissaient son pouvoir; une partie de l'Afrique septentrionale lui rendait hommage comme à l'héritier de Roger; Bohémond d'Antioche, Léon de Cilicie, Amaury de Chypre le reconnaissaient comme leur suzerain et, depuis 1194, Léon d'Arménie lui-même se disait roi par la grâce de Dieu et de l'empire romain. Richard cœur de lion lui avait été livré par Léopold d'Autriche et n'avait quitté sa captivité du donjon du Trifels qu'en promettant un tribut annuel de cinq mille livres sterling et en se déclarant son vassal

pour ses états anglais et français, et les combats qu'il livrait en France pouvaient amener ce dernier pays à reconnaître la suzeraineté de l'empereur. Constantinople même tremblait. Henri VI avait marié son frère Philippe à Irène, l'héritière d'Isaac l'Ange, détrôné par Alexis Commène. Une ambassade allemande avait réclamé à ce dernier la restitution des conquêtes que les Allemands avaient faites en Grèce et tous les pays qui s'étendent depuis Epidamne jusqu'à Thessalonique et, pour détourner la colère du puissant César allemand, Alexis levait des contributions extraordinaires dans tout l'empire de Byzance et dépouillait les tombeaux des empereurs de leurs joyaux, afin de se procurer le tribut qui lui était réclamé. Enfin une croisade redoutable devait réunir comme dans un faisceau toutes les forces de l'Occident et Henri se proposait d'en disposer selon sa volonté.

C'étaient là les idées dans lesquelles Walther avait été nourri; ainsi devaient se manifester la grandeur et la puissance qu'il rêvait pour l'Allemagne, et plus d'une fois plus tard l'image s'en présenta à sa mémoire. Il ne sépare pas dans sa pensée le christianisme et la chrétienté[1]; il ne comprend pas que le monde chrétien ne reconnaisse pas un chef unique, et ce chef c'est l'empereur. Il n'entend pas d'ailleurs que son autorité soit purement nominale, ni qu'elle s'efface pour

[1] Pf. 80.

permettre aux rois et aux princes de poursuivre à son ombre leurs desseins particuliers. Il n'admet pas, il est vrai, la dignité impériale autrement qu'élective[1]. « Mais, dit-il, tous les êtres de la « création reconnaissent une autorité, et ils per- « draient toute confiance s'ils ne constituaient un « pouvoir; ils choisissent des chefs, ils établissent « des juridictions, les moucherons eux-mêmes « ont leurs rois[2]. » Il part de ces prémisses pour flétrir l'ambition des princes subalternes qui menacent le pouvoir de Philippe de Souabe, et il somme ce dernier de ceindre résolument le diadême et de contraindre à l'obéissance ses vassaux insoumis. Les idées d'autorité qu'il soutint au début de sa carrière conservèrent en lui un champion convaincu. Il appuya avec énergie l'archevêque de Cologne que Frédéric II chargea de le remplacer en Allemagne, et qui défendit contre les entreprises de la noblesse la puissance impériale et la sécurité des routes.

Walther n'ignorait pas que l'adversaire le plus décidé, le plus persévérant et le plus redoutable de l'autorité impériale, telle qu'il la concevait, c'était le pape. Aussi expose-t-il de la façon la plus claire et la plus complète ses idées sur les droits et les attributions de l'empereur, dans une série de pièces qui s'adressent toutes directement ou indi-

[1] Simr., 24.
[2] Pf. 81 b.

rectement à Innocent III, quand ce dernier eut lancé l'excommunication contre Othon IV. Il veut tout d'abord que l'empereur, une fois élu, soit reconnu de tous, et que le caprice ou l'intérêt du pontife ne puissent pas défaire l'œuvre des électeurs. « Seigneur pape, dit-il ironiquement, mon salut « est assuré, car je tiens à vous obéir... Vous « avez prescrit à la chrétienté les devoirs qu'elle « a à remplir envers l'empereur, lorsque vous lui « accordâtes la bénédiction divine. Vous nous « commandiez alors de l'appeler notre seigneur « et de lui rendre hommage... [1] » Aussi ne comprend-il pas que les prêtres soutiennent maintenant autre chose que ce qu'ils soutenaient auparavant. Alors ils demandaient qu'on obéît à l'empereur, aujourd'hui ils veulent qu'on lui désobéisse. « Ils nous ont menti une fois certainement, et je « voudrais bien savoir lequel de leurs deux com- « mandements est le bon [2]. »

Jusqu'ici Walther ne fait qu'accuser le pape d'être en contradiction avec lui-même et semble reconnaître sa suprématie sur l'empire. Tel n'est pas son sentiment. La séparation du pouvoir temporel et du spirituel a en lui un défenseur décidé. « Le fils de Dieu lui-même, dit-il, démasqua « le piége de ceux qui le tentaient, en les enga- « geant à laisser à l'empereur les attributions

[1] Pf. 131.
[2] Pf. 132.

« royales et à Dieu ce qui appartient à Dieu [1]. »
« Seigneur empereur, dit-il ailleurs, je suis un
« ambassadeur, et je viens vous apporter un mes-
« sage de Dieu. C'est vous qui possédez la terre
« et lui le ciel [2]. »

La couronne impériale est donc indépendante de toute autre autorité ; mais elle est encore supérieure à toutes les autres couronnes, qui ne font que relever d'elle. « Seigneur empereur, dit-il « à Othon, à son retour d'Italie (1212), soyez le « bienvenu ; le titre de roi n'existe plus pour vous ; « aussi l'éclat de votre couronne surpasse-t-il « l'éclat de toutes les autres. A vous appartiennent « la puissance et la richesse... vous avez le droit « de punir et de récompenser... les autres princes « vous sont soumis [3]. » Et Walther demande qu'Othon fasse valoir sa puissance et qu'il sévisse contre les récalcitrants, en ne reculant devant aucun moyen extrême et sans craindre de recourir à la corde. « A cette condition, dit-il, les peuples « étrangers vous respecteront [4]. »

Il va plus loin encore. C'est l'empereur, et non plus le pape seulement, qui est le vicaire de Dieu sur la terre ; c'est lui qui doit être l'exécuteur des jugements divins et prendre l'initiative de la

[1] Pf. 133.
[2] Pf. 135.
[3] Pf. 134.
[4] Pf. 136.

guerre contre les infidèles[1]. Rarement, on en conviendra, l'indépendance et la suprématie du pouvoir séculier ont été affirmés avec une telle énergie. L'image de Henri VI, on le voit, est toujours présente à l'esprit du poète et inspire jusqu'à la fin ses jugements et ses actes.

II

WALTHER ET PHILIPPE DE SOUABE

(1198-1208)

Tout à coup ce magnifique édifice de grandeur et de gloire s'écroula et, sans la moindre transition, l'Allemagne fut le théâtre d'un désordre, d'une confusion, d'une anarchie qui dura pendant des siècles, et dont la guerre de 1866 n'est peut-être pas le dernier épisode. Walther fit ce qui dépendait de lui pour empêcher la ruine politique de son pays. Il pouvait avoir trente ans[2], lorsqu'il apprit presque en même temps la mort de Frédéric d'Autriche et celle de Henri VI[3]. La cour de Vienne, où il avait passé sa jeunesse, n'avait désormais

[1] Pr. 135.

[2] V. p. 25.

[3] Ce dernier mourut à l'âge de trente-deux ans, le 28 septembre 1197.

plus de charme pour lui, et la situation de l'Allemagne était telle que son patriotisme ne lui permettait plus d'assister en spectateur insensible, ni même oisif, au drame qui allait se dénouer.

Frédéric, le jeune fils de Henri VI, n'avait que trois ans; il avait été, il est vrai, élu roi des Romains; mais, en présence de l'opposition soudaine et énergique qui, à la mort de l'empereur, se manifesta contre la maison de Hauhenstauffen, à Rome et dans le reste de l'Italie aussi bien qu'en Allemagne, il devenait évident que les intérêts de l'empire, comme ceux de la maison de Souabe, ne pouvaient pas être remis aux mains d'un enfant. Innocent III d'ailleurs, qui occupa à la même époque le trône pontifical, refusait de reconnaître l'élection de Frédéric, sous prétexte qu'elle avait été faite avant son baptême. Il lui importait de s'opposer de toutes ses forces à la reconstitution de la puissance de Henri VI; il tenait surtout à ce que la couronne de Naples ne fût point placée désormais sur la tête de l'empereur d'Allemagne, et il voulait empêcher à tout prix que les états pontificaux se trouvassent resserrés encore entre les possessions d'un même souverain. Les intérêts de la papauté et ceux de l'Allemagne s'accordaient ainsi à exclure de l'empire le jeune roi de Sicile.

Mais en Allemagne les affaires prenaient une tournure de plus en plus menaçante. Dans une belle pièce de vers, composée peut-être encore à Vienne, dans les premiers jours de l'année 1198,

Walther fait un triste tableau de l'anarchie qui commençait à régner dans ce pays. « J'étais assis « sur un rocher et je passais un de mes genoux « sur l'autre, j'y appuyais le coude et j'appliquais « contre ma main mon menton et l'une de mes « joues. Alors je me demandai avec anxiété quel « est l'objet de notre vie sur la terre. Et il m'était « impossible d'accorder trois objets, de telle « sorte qu'aucun des trois ne fît de tort aux au- « tres. Deux de ces objets sont l'honneur et les « biens de ce monde; ces deux choses ont beau- « coup de peine déjà à s'accorder; la troisième « est la grâce de Dieu, préférable de beaucoup « aux deux autres. J'aurais bien voulu renfermer « ces trois trésors dans un coffret. Malheureuse- « ment il n'arrive pas que les richesses et l'honneur « terrestre et enfin la grâce de Dieu entrent en- « semble dans un cœur. Les sentiers et les che- « mins sont interceptés, l'infidélité dresse ses em- « bûches, la violence règne sur les routes, la paix « et la justice sont bien malades; les richesses, « l'honneur et la grâce divine sont sans protec- « tion, si la paix et la justice ne sont rétablies[1]. »

[1] Pf. 82ª — C'est dans l'attitude si nettement indiquée au commencement de cette strophe que Walther von der Vogelweide est représenté dans les peintures qui se trouvent en tête des deux manuscrits de Paris et de Stuttgart. Le poème de Karlmeinet montre Charlemagne assis, comme Walther, sur un rocher, les jambes croisées et le menton appuyé sur sa main. Plusieurs autres romanciers allemands et français représentent

Il ne suffit pas à Walther de signaler le mal et de le déplorer; il flétrit hardiment les coupables : « La grande cause de nos querelles, autrefois et « dans l'avenir, ce sont les divisions des prêtres « et des laïques... Les prêtres luttent vaillam- « ment, mais les laïques sont les plus nombreux[1]. » C'était, en effet, à l'hostilité du parti pontifical contre la prépondérance de la maison de Hohenstauffen qu'il fallait attribuer les convulsions dans lesquelles se débattait l'Allemagne; sans l'appui de Rome, les Guelfes eussent fait, sans doute, de vains efforts pour s'opposer à l'avènement à l'empire soit du jeune Frédéric, soit de quelque autre membre de la famille de Souabe. Le prince sur lequel les Guelfes et les électeurs ecclésiastiques avaient porté leur choix était Berthold de Zaehringen, un des seigneurs les plus riches de cette époque. Il fut également question du principal représentant de la famille des Guelfes, du comte palatin Henri, fils aîné de Henri le Lion, l'ancien

leurs personnages dans une attitude semblable : *Wigalois*, v. 6022-6027; *le Chevalier au Cygne*, v. 2879 : « sa main a son menton; » — *Gui de Bourgogne*, p. 29 : « sa main a sa maisselle »; Ed. Gueffard et Michelant, Paris, 1858; *le Lai d'Aristote*, dans les fabliaux de Méon, 3, 18 :

Lez un vergier, lez une fontenelle,
Dont clère est l'onde et blanche la gravelle,
Siet fille à roi, la main à sa maisselle,
En soupirant son doux ami rapele.

Cf. *Romancero fr.*, p. 37.

[1] Pf. 81 c.

et redoutable adversaire du parti gibelin. Ce dernier parti porta ses vues sur Philippe de Souabe, l'oncle du jeune Frédéric.

Philippe avait alors vingt ans. Il était le troisième fils de Frédéric Barberousse ; son frère aîné, Othon de Bourgogne, soutenait à cette époque une guerre acharnée contre ses voisins et avait été écarté pour cette raison. Philippe possédait d'ailleurs au plus haut degré les qualités qui avaient valu à son père une si grande popularité. Il était blond, d'un extérieur agréable, et son caractère était plein de douceur. D'un commerce facile, grand amateur de tournois et de poésie[1], c'était le vrai représentant de ce peuple souabe, au caractère honnête, enthousiaste, poétique, un peu lourd peut-être et un peu naïf, dont les qualités et les défauts ont si longtemps passé parmi nous pour les qualités et les défauts de l'Allemagne entière. Il avait été destiné d'abord à la carrière ecclésiastique ; mais il aimait trop le monde pour subir la contrainte, peu pénible cependant, que l'opinion imposait aux princes de l'église. Il était devenu le confident des sentiments et des projets de Henri VI, qui lui avait donné, dès 1195, la Toscane, Spolète et les anciens biens de la comtesse Mathilde ; l'année suivante, il l'avait chargé du gouvernement de la Souabe et de la gestion des biens de sa famille en Allemagne.

[1] *Ursp. chron.* — UHLAND, V, 23.

Il avait appris à Montefiascone la mort de son frère, et ce fut à grand peine qu'il réussit à s'échapper de l'Italie. Il se rendit en Thuringe, décidé tout d'abord à soutenir les droits de son neveu. Mais l'opinion publique ne tarda pas à le désigner lui-même comme le successeur de Henri VI. Walther von der Vogelweide devint un de ses plus ardents partisans. Il soutint ses droits avec toute son énergie et tout son talent et protesta, probablement avant même de quitter Vienne, contre l'ambition des autres princes qui prétendaient écarter du trône le fils de Frédéric Barberousse.

Berthold de Zaehringen ne tarda pas à renoncer à ses projets; les prétendants ne manquaient pas pour cela. Bernard de Saxe fit les plus grands efforts pour obtenir l'appui des partis hostiles à Philippe; ce fut en vain. L'archevêque de Cologne, Adolphe, qui, en sa qualité de grand prince de l'Église, exerçait une influence considérable sur le parti guelfe, auquel il pouvait procurer l'appui si important du clergé, avait un autre candidat, bien plus redoutable pour les Gibelins que tous les autres. C'était Othon de Poitou, le troisième fils de Henri le Lion, duc de Bavière et de Saxe, et de Mathilde, fille de Henri II d'Angleterre, par conséquent un des chefs naturels du parti guelfe. Son père avait été mis au ban de l'empire par Frédéric Barberousse, et il ne lui était plus resté que les seigneuries de Lunebourg et

de Brunswick. On comprend dès lors la haine qu'Othon devait porter aux Hohenstauffen. Il était d'ailleurs soutenu par le frère de sa mère, Richard cœur de Lion, qui avait pour lui une vive affection; il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans l'ouest de la France et était devenu ainsi presque Normand.

Les menées hardies des ennemis de sa maison décidèrent Philippe à agir. Ses partisans le poussaient à accepter la couronne et Walther le somme nettement de placer sur son front le Solitaire, le célèbre diamant donné, d'après la légende, à l'empereur Othon Ier, par le duc Ernest, qui l'avait enlevé de « la montagne creuse »[1]. Philippe n'hésita plus et, espérant peut-être empêcher encore l'élection d'Othon par les Guelfes, il accepta, le 6 mars 1198, la couronne royale à Arnstadt; il la ceignit à Worms, le 5 avril. Mais les Guelfes ne renoncèrent pas à leurs projets, et Othon fut élu à son tour roi d'Allemagne le 1er mai.

L'élection était nulle sans le couronnement. Il eut lieu pour Philippe de Souabe à Mayence, par les mains des évêques de Trèves et de Tarentaise, le 8 septembre 1198. A partir de ce moment seulement il devenait le chef du parti gibelin. Walther von der Vogelweide assista sans doute à la cérémonie; il paraît même qu'il ne quitta la cour

[1] Pf. 81e. — Uhland : *Ueber die Sage vom Herzog Ernst.* Inauguralrede, gehalten am 22 November 1832.

de Vienne que pour gagner Mayence. Mais, pour avoir tardé quelques mois avant de se rendre auprès de Philippe, il n'avait rien négligé pour hâter sa résolution et servir sa cause; et quand la cérémonie de Mayence vint sanctionner l'œuvre des électeurs gibelins, il inaugura un mêtre nouveau[1], que Simrock appelle, non sans raison, le ton du roi Philippe.

La joie et l'enthousiasme que lui inspire l'heureuse tournure que les évènements ont prise pour Philippe, sont indescriptibles. « La couronne, « dit-il, est plus vieille que le roi Philippe; mais « voyez tous si cela a pu se passer sans miracle, « tant l'ouvrier l'a faite juste à sa tête. Sa tête « impériale sied si bien à la couronne, qu'aucun « honnête homme ne saurait plus les séparer... « L'un rehausse l'éclat de l'autre, la noble pierre « et le doux jeune homme; c'est un spectacle que « les princes contemplent volontiers. Si mainte- « nant quelqu'un me demande où est l'autorité « impériale, qu'il regarde celui qui porte sur sa « tête le Solitaire; cette pierre est l'étoile polaire « de tous les princes[2]. »

Le sacre de Mayence ne rendit pas seulement à Walther l'espérance pour son parti; il lui rendit également un foyer et assura sa vie. Rien ne pouvait le remplir de joie comme d'être reçu dans la

[1] Pf. 97-101. Simr. 19-23.
[2] Pf. 97.

maison et dans l'intimité du maître de l'empire, du fils de Barberousse, du chef de l'illustre maison de Hohenstauffen. Le bonheur qu'il en ressent déborde dans la pièce où, tout en payant un juste tribut d'éloges et de regrets au duc Frédéric d'Autriche, il se félicite de l'accueil que lui a fait Philippe. « Maintenant, s'écrie-t-il, je relève la « tête, et j'en ai le droit. J'ai retrouvé un foyer, « l'empire et la couronne m'ont accueilli. Courage « donc, ô vous tous qui voulez danser au son de « la viole! Ma tristesse est dissipée; je puis de « nouveau me présenter avec assurance et m'a- « bandonner à la joie[1]. » Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler qu'au moment où Walther s'attachait si étroitement au chef du parti gibelin, un autre poète illustre, Wolfram d'Eschenbach, accompagnait à son sacre le compétiteur de Philippe, Othon de Brunswick.

Le couronnement de Mayence n'avait refroidi en rien le zèle des Guelfes, bien que Philippe comptât parmi ses partisans des princes nombreux et puissants, Ottokar de Bohême, Bernard de Saxe, les margraves de Misnie et de Lusace, l'archevêque de Magdebourg, presque tous les seigneurs et toutes les villes de l'Allemagne du sud, et qu'il fût en outre énergiquement appuyé par le roi de France, Philippe Auguste. Walther ne fut pas pour lui un hôte oisif ni un allié indolent. Sa popularité était déjà

[1] Pf. 98.

grande, et il ne perdit aucune occasion de recruter pour le roi gibelin de nouveaux auxiliaires. Les deux partis restèrent en présence pendant deux ans (1198, 1199), sans obtenir ni l'un ni l'autre d'avantage décisif. Les chances de Philippe augmentèrent sensiblement vers la fin de 1199; il réussit à ce moment à s'attacher l'évêque de Strasbourg, le comte de Dabo et le puissant et populaire landgrave de Thuringe, Herrmann, qui lui promit son concours le 15 août de cette même année[1].

Ce fut dans ces conditions favorables que Philippe tint une cour plénière à Magdebourg, le 25 décembre 1199. Walther y assista, et le tableau qu'il en trace est fait de main de maître; rarement les qualités pittoresques de son style se sont manifestées avec autant d'éclat : « Le « jour anniversaire de la naissance de Notre-Sei- « gneur, dit-il, s'avançait à Magdebourg le beau roi « Philippe. Là marchait le frère et le fils d'un em- « pereur; ces trois noms cependant n'appartiennent « qu'à une seule personne. Il portait le sceptre de « l'empire et la couronne; il marchait à pas lents « et sans précipitation[2]. » La sympathie de Walther pour Philippe et son émotion lui suggèrent les rapprochements les plus hardis; il emprunte

[1] Othon n'avait pas payé à Herrmann la somme qu'il lui avait promise, et Philippe s'engagea à lui donner plusieurs fiefs importants; de là son changement de parti.

[2] Pr. 100.

ses images aux mystères les plus sacrés de la religion, et il ne lui en coûte pas de comparer la jeune reine Irène à la Vierge elle-même. « Derrière le roi s'avançait, en effleurant le sol, une « auguste reine, rose sans épine, colombe sans « fiel. » La gracieuse fille d'Isaac l'Ange ne fut peut-être pas étrangère à l'accueil bienveillant que le roi fit au poète, à qui la fête de Magdebourg inspira les meilleures espérances pour l'avenir. Parmi les princes qui, ce jour-là, figurèrent dans la suite de Philippe, se trouvaient le duc de Saxe et le landgrave Herrmann. La réconciliation paraissait assurée. « Tous les hommes sages, dit Walther, devaient s'en réjouir. »

Les Guelfes ne déposèrent pas les armes, mais les heureux résultats de l'accord conclu entre Philippe et les plus puissants princes de l'Allemagne ne se firent pas attendre, et, de plus, le nouveau roi d'Angleterre, Jean, fit la paix avec Philippe Auguste, partant avec ses alliés, les Gibelins (1200). Mais la Fortune ne favorisa pas longtemps ces derniers. La mort de l'évêque Conrad fit monter sur le siége épiscopal de Mayence Luitpold de Worms, un des ennemis les plus implacables de Philippe. Fort de son appui, Othon reprit l'offensive et s'avança en vainqueur jusqu'à Wissembourg (1201). D'autre part, il accrut encore ses forces dans le Nord, en s'alliant aux Danois. Refoulé vers le Sud, Philippe alla tenir une cour plénière à Besançon. Peut-être Walther

se rendit-il de là à Paris, pour demander à Philippe Auguste un concours plus efficace[1]. Peut-être encore fut-ce à son retour qu'il composa son éloge des femmes allemandes[2].

Les affaires de Philippe de Souabe ne prenaient pas pour cela une meilleure tournure. Il s'affaiblissait malgré la mort de l'évêque Conrad de Strasbourg, dont l'amitié n'avait pas été de longue durée, et malgré les dispositions plus pacifiques de son successeur. Son chancelier, Conrad de Wurzbourg, l'abandonna le premier; Herrmann de Thuringe, Ottokar de Bohême, l'évêque de Trêves, et le clergé en général, suivirent son exemple. Philippe eut à peine le temps de se jeter dans Erfurt, où il fut assiégé. Sa cause paraissait désespérée.

Rien n'était perdu cependant. Le duc Louis de Bavière intervint énergiquement en sa faveur (1204). Othon avait, d'autre part, indisposé contre lui la plupart de ses alliés allemands. Les libéralités, les promesses, les concessions de Philippe firent le reste ; Herrmann et Ottokar revinrent à lui, et le puissant archevêque de Cologne lui-même, le patron et le premier allié d'Othon, fit sa soumission.

Il ne paraît pas que Walther ait continué à suivre Philippe de Souabe pendant tout le temps que durèrent ses épreuves. La pauvreté du roi ne lui permettait pas alors de donner des fêtes ; d'ailleurs

[1] Pf. 118.
[2] Pf. 39.

le concours du poète lui était plus utile au dehors qu'à Erfurt. Peut-être ce dernier ne fut-il pas étranger aux efforts que fit le duc de Bavière pour sauver le parti gibelin d'une ruine certaine. Il se pourrait encore qu'il ait contribué au retour de Herrmann à la cause de Philippe. Nous admettrions volontiers qu'une des strophes dans lesquelles il recommande au roi de se montrer libéral ait été composée à la cour de Thuringe [1]. Dans cette pièce il dit à Philippe « tu », ce que ne lui auraient pas permis les usages de l'époque, s'il avait composé sa strophe à la cour du roi et s'il l'avait récitée lui-même, tandis qu'à distance rien ne s'opposait à cette licence poétique. D'un autre côté, les princes allemands ne négligeaient aucune occasion de se faire payer chèrement leur appui. Il ne serait donc pas étonnant que Walther se fût rendu auprès de Herrmann, pour le ramener à la cause des Gibelins. Celui-ci a dû faire ses conditions, et le poète, sachant que le roi était réduit à la dernière extrémité, a pu l'engager, par la strophe qu'il lui adressa, à ne pas reculer devant les sacrifices d'argent ou de territoires que l'alliance du landgrave de Thuringe pouvait lui coûter.

Le concours d'Adolphe de Cologne n'avait été obtenu par Philippe qu'à la condition de se soumettre à un nouveau couronnement. La cérémonie eut lieu à Aix-la-Chapelle (1205). Walther n'y

[1] Pr. 102.

assista pas, mais il inaugura à cette occasion un nouveau mêtre[1]. Comme il l'a déjà fait auparavant, il recommande encore la libéralité à Philippe, qui a d'ailleurs des trésors et des honneurs à distribuer[2].

Les conseils qu'il lui donne, il n'est pas besoin de le dire, ne sont nullement intéressés. Il s'est déjà séparé de lui avant le couronnement d'Aix-la-Chapelle; peut-être lui reproche-t-il les concessions qu'il a faites au clergé et l'abandon de la politique vigoureuse de son frère et de son père. Il n'avait, en effet, que trop bien suivi les recommandations de Walther; il avait tant donné qu'il ne lui restait plus rien à lui-même. Le poète ne se dissimule pas les torts du roi; mais il en veut surtout aux grands officiers de la cour, qui abusent de sa générosité. Il les compare spirituellement à des cuisiniers qui découpent un rôti, mais qui en font tant de parts, et si grandes, qu'il n'en reste rien... « Il vaudrait mieux, dit-il en terminant, que celui qui perd ainsi son empire, ne « l'eût jamais gagné[3]. » Wolfram fait allusion à la pièce des cuisiniers[4] qui eut un grand retentissement.

Les pressentiments de Walther se réalisèrent plus tôt et plus terribles, mais tout autrement

[1] Simr. 29-33.
[2] Pf. 102.
[3] Pf. 103.
[4] *Wilhalm*, 286, 19,

qu'il n'avait pensé. Philippe s'était rendu à Bamberg pour assister au mariage de sa nièce Béatrix de Bourgogne et d'Othon de Méranie. Il y fut assassiné par Othon de Wittelsbach, le 21 juin 1208, au moment où il allait recueillir le fruit de ses peines et du dévouement de ses amis. Le crime de Wittelsbach troubla profondément le poète. Il avait été loin, depuis quatre ans, d'approuver la politique du roi ; sa mort n'en fut pas moins pour lui un coup terrible. Aussi n'hésita-t-il pas à y rapporter les phénomènes célestes, les comètes, les éclipses de soleil qui, d'après les chroniques [1], avaient été remarquées l'année précédente. Il ne saurait se résigner à employer encore le mêtre qu'il a inventé en l'honneur de Philippe, et il reprend pour cette circonstance celui dont il s'est servi autrefois à Vienne. Sa strophe rappelle les passages bibliques d'où l'on a quelquefois voulu conclure la fin du monde [2], et elle reproduit presque les termes des chroniqueurs contemporains.

[1] Pf. 84. — O. Abel, p. 142.

[2] *Marc*, 13, 12. — *Luc*, 21, 16. — *Apocalypse*, 6, 12. — 8, 12.

III

WALTHER ET OTHON IV

(1208-1214)

Walther von der Vogelweide aimait trop son pays pour ne pas sacrifier volontiers ses sympathies personnelles à l'intérêt général. Deux prétendants s'étaient jusque-là disputé l'empire. L'un disparaissait de la scène; quoi de plus naturel que de s'attacher à l'autre ? Othon de Brunswick était désormais le seul empereur possible, le seul qui pût rendre à l'Allemagne sa grandeur. La politique de concessions et de compromis avait été poussée par Philippe bien plus loin que Walther ne l'eût désiré. N'y avait-il pas lieu d'espérer qu'Othon, une fois maître du pouvoir, reprendrait résolument la politique des Hohenstauffen ?

Ces considérations devaient nécessairement s'imposer aux hommes qui, comme Walther, aimaient leur pays plus que leur parti. Othon d'ailleurs leur rendait la tâche singulièrement facile. Non-seulement il profita du trouble, dans lequel la mort de leur chef avait jeté les Gibelins, en brisant résolument toute résistance. Il se montra en

même temps disposé à la conciliation, en accueillant tous ceux qui voulaient venir à lui. Il fit plus. Il se fiança à Béatrix, la fille de Philippe, effaçant ainsi les dernières traces de division entre les Guelfes et les Gibelins (11 novembre 1208). Il avait été élu de nouveau à Halberstadt, dès le 22 septembre, et les principaux alliés de Philippe, le landgrave de Thuringe, le duc de Saxe et le margrave de Misnie l'avaient reconnu. Le parti pontifical, qui jusque-là avait combattu plus ou moins ouvertement les Hohenstauffen, ne retirait pas son appui à Othon et, en 1409, celui-ci partit pour l'Italie, afin de recevoir des mains du pape la couronne impériale; la plupart des princes allemands l'y suivirent.

Walther avait pris son parti dès la mort de Philippe, sans toutefois se prononcer publiquement pour Othon; il avait été lié trop étroitement au roi gibelin, pour se déclarer dès le premier jour en faveur de son adversaire. D'autre part, les concessions que le nouveau roi fit au pape à Spire, et par lesquelles il le décida à le couronner comme empereur, ne disposaient pas le poète patriote à accueillir son avènement par des démonstrations de joie.

Othon ne devait cependant ni ne pouvait rester longtemps un instrument docile de la politique pontificale. Dès qu'il eut obtenu la couronne impériale, et avant même de retourner en Allemagne, il montra au pape qu'il avait eu tort de croire

qu'il n'imiterait pas ses prédécesseurs. Il lui jeta le défi le plus sanglant, en entrant, dès 1210, en Apulie.

Innocent III releva aussitôt le gant; il excommunia Othon le 18 novembre 1210, et lui fit, à partir de ce moment, ainsi qu'à l'Allemagne, une guerre acharnée.

Mais la seule excommunication serait restée sans effet. Innocent ne l'ignorait pas et, dès l'année suivante, il se décida à prendre l'unique parti qui pût briser la puissance d'Othon. L'hostilité qu'il avait montrée jusque-là pour la famille des Hohenstauffen s'effaça devant des motifs plus impérieux; il ressuscita le parti gibelin et en 1211 le fils de Henri VI, Frédéric, roi d'Apulie, était élu à Nuremberg, sous les auspices du pape, comme roi d'Allemagne.

Les négociations avaient été aussi secrètes qu'habiles, et Othon ne dut pas être peu surpris en apprenant que plusieurs princes très-puissants, réunis à Bamberg, se détachaient de lui et se déclaraient pour le jeune roi d'Apulie. Parmi eux se trouvaient les archevêques de Mayence et de Magdebourg, le landgrave de Thuringe, le roi de Bohême, le margrave de Misnie; Philippe-Auguste adhérait également à la ligue. Il était guidé par l'intérêt de la France qui s'opposait à l'établissement, en Allemagne, d'un empire puissant et d'une autorité incontestée; il espérait, d'autre part, amener le pape à consentir à son divorce avec Ingeburge de

Danemark et à son union avec la fille d'Herrmann, Hedwige de Thuringe.

Walther, on peut le croire, n'accueillit pas sans douleur la nouvelle de l'élection de Frédéric et de la defection des princes. Sans doute il avait regretté le désastre du parti gibelin ; sans doute il ne sympathisait pas à bien des égards avec Othon. Mais il se disait que l'ère des guerres civiles allait se rouvrir. Il devait convenir, d'autre part, qu'Othon avait brisé bien vite les entraves par lesquelles Innocent avait tenté de le retenir, et qu'il avait montré une décision peu commune contre le pouvoir pontifical, l'ennemi né de l'unité et de la grandeur de l'Allemagne. L'appui enfin que prêtaient au jeune prétendant la papauté d'une part et de l'autre le roi de France ne pouvait guère le recommander aux yeux des patriotes allemands. Walther était d'ailleurs intimement persuadé qu'Othon avait le droit pour lui, et il ne pouvait pardonner au pape d'avoir jeté de nouveau le trouble et la confusion dans son pays [1].

Tant que l'empereur resta en Italie, Walther se contenta cependant de protester contre son excommunication. Il ne s'adressa directement à lui que lorsque la défection des princes allemands l'eut forcé de repasser les Alpes. Othon tint une cour plénière à Francfort, le 4 mars 1212, et l'on peut croire que les efforts de ses partisans, et

[1] Pf. 131, 133.

notamment de Walther, n'avaient pas été stériles ; car nous voyons figurer dans sa suite Louis de Bavière et le même Thierry de Misnie qui, peu de temps auparavant, avait fait cause commune avec ses ennemis.

Walther salue avec bonheur le retour de l'empereur [1], et proteste de la fidélité des princes. Il invente, selon son habitude, un nouveau mètre pour cette circonstance.

Il était d'autant plus disposé à soutenir énergiquement l'empereur guelfe, que Frédéric venait de faire au pape les concessions les plus compromettantes, par lesquelles il semblait renier absolument la politique de son père et de son grand-père [2].

Rien ne retenait plus désormais le poète, qui entra au service d'Othon à la cour plénière que ce dernier tint à Nuremberg (1212) [3]. Il défendit avec plus d'ardeur que jamais le pouvoir impérial et poursuivit de ses traits le clergé, dont l'immixtion dans les affaires de l'empire ruinait toute autorité. « Tous les princes, dit-il, vivent « maintenant honorés ; le premier d'entre eux est « seul sans force. Voilà ce qu'a fait l'élection des « clercs... Je m'en plains à toi, o mon doux Dieu, « les clercs ont renversé le droit des laïques [4] »

[1] Pf. 134. — Simr., 34.
[2] Pf. 134-136.
[3] Pf. 147.
[4] Pf. 85.

Son hostilité contre Innocent s'accentue à mesure que le parti d'Othon s'affaiblit davantage. « Ah! s'écrie-t-il en 1213, lorsqu'Innocent eut décrété une imposition extraordinaire pour la « croisade, ah! que le pape rit chrétiennement de « nous, lorsqu'il raconte à ses Italiens comment « il s'y est pris! Ce qu'il dit maintenant il n'aurait jamais dû le penser. Il leur dit en effet : « J'ai placé deux Allemands sous une même couronne, afin qu'ils troublent l'empire et qu'ils y « répandent l'incendie et la dévastation. Pendant « ce temps je remplis mes coffres [1]. »

La présence d'Othon en Allemagne, jointe à l'irritation que provoquèrent les nouveaux troubles suscités par Innocent III, produisit les meilleurs effets pour la cause impériale. L'empereur, sans perdre de temps, marcha contre le plus puissant et à coup sûr le plus remuant de ses adversaires allemands, Herrmann de Thuringe. Celui-ci s'enfuit à Weissensée, où Othon l'assiégea; la ville fut même prise, à l'exception de la citadelle dans laquelle le landgrave se renferma.

Il était perdu sans l'intervention de Walther. Celui-ci ne nie pas le crime de félonie commis par Herrmann. Il invoque à sa décharge sa franchise; lui du moins a été l'adversaire loyal d'Othon, tandis que d'autres, peut-être les ducs d'Autriche et de Bavière, l'évêque de Spire, l'archevêque de

[1] Pr. 115.

Mayence, avaient feint la soumission et l'amitié, tout en complotant secrètement contre lui. Il ajoute d'ailleurs qu'Herrmann n'a agi qu'à l'instigation de Rome; donc les vrais coupables sont ceux qui l'ont poussé à la révolte[1]. Il est loin, toutefois, de demander à l'empereur de se montrer faible. Il l'engage, au contraire, à ne pas reculer devant les moyens les plus rigoureux pour rendre la paix à l'Allemagne. Son bouclier porte un aigle et un lion, symboles de la valeur et de la force. Qu'il ne craigne pas de châtier ses ennemis. Ainsi il se fera respecter au dehors, et réconciliera toute la chrétienté[2].

Othon, cependant, n'avait pas de temps à perdre. Frédéric, soutenu par le crédit d'Innocent III, s'avançait victorieux par Vérone et Coire sur Bâle. Au lieu de suivre la route habituelle et facile du Brenner, au pied duquel Othon aurait pu l'attendre, il choisit les passages les plus dangereux des Alpes, à l'ouest de la grande route ordinaire, et se montra soudain dans la vallée supérieure du Rhin.

Ce fut alors que l'empereur, voulant prouver à tout le monde qu'il n'était pas l'ennemi des Gibelins, mais le chef légitime de toute l'Allemagne, épousa Béatrix de Souabe, avec laquelle il s'était fiancé antérieurement; puis il marcha sur Con-

[1] Pf. 156.
[2] Pf. 136.

stance, pour disputer l'entrée de l'Allemagne au jeune prétendant.

Mais la fortune cessa dès-lors de le seconder. Rodolphe de Habsbourg, l'évêque Henri de Strasbourg et Frédéric II, duc de la Lorraine supérieure, se rallièrent à Frédéric de Hohenstauffen, dont les largesses détachèrent d'Othon une partie notable de son armée. Il dut se replier en toute hâte vers le nord, et s'enferma d'abord dans Brisach; mais il dut quitter également cette forte place et chercha un refuge dans ses états héréditaires. Béatrix de Hohenstauffen enfin était morte trois jours après son mariage, et sa mort avait entraîné la défection des Souabes et des Bavarois [1].

Frédéric suivit de près son adversaire. Il fit son entrée dans Haguenau et y reçut la soumission des seigneurs et des villes d'Alsace. Ce fut à cette époque que Conrad, évêque de Metz et de Spire, négocia une entrevue entre Frédéric et Louis, l'hériter présomptif de la couronne de France. Elle eut lieu entre Toul et Vaucouleurs, à l'endroit où se trouvait alors la frontière entre la France et l'Allemagne (novembre 1212). Louis remit à Frédéric, de la part de Philippe-Auguste, 20,000 marcs. Mais le jeune Hohenstauffen distribua aussitôt cette forte somme aux seigneurs qui l'entouraient.

Les succès éclatants de ce dernier n'engagèrent

[1] THURNVALD : *Dichter, Kaiser u. Pabst*, Wien, 1872.

pas Walther von der Vogelweide à se séparer d'Othon. Il l'exhorta au contraire à suivre l'exemple de son rival et à se faire à son tour des amis à force de largesses. Mais la cause de ce prince était perdue. Il chercha un refuge dans la forteresse de Brunswick; le désastre de Bouvines et la défection de Jean sans terre (27 juillet 1214), devaient lui porter le coup fatal, après lequel il n'allait plus se relever. Il mourut misérablement dans le Harz (1218).

IV

WALTHER ET FRÉDÉRIC II

(1214-1225)

Walther avait contre Frédéric deux griefs, d'une part l'irrégularité de son élection, qui ressemblait assez à une usurpation, Othon ayant été nommé légalement et reconnu comme roi d'abord, puis comme empereur, en Allemagne et au dehors; d'autre part Frédéric était compromis aux yeux du poète par ses patrons; ils n'étaient autres, en effet, que ces hommes, presque tous étrangers, pour qui l'Allemagne n'était rien, pour qui les intérêts de l'Eglise et de la papauté étaient tout, et qui ne pouvaient défendre plus utilement leur

cause qu'en discréditant le plus possible la dignité impériale et l'Allemagne.

Mais Frédéric avait aussi des titres qui le recommandaient à Walther. D'abord il était le représentant de l'illustre famille des Hohenstauffen, à laquelle ses défauts, peut-être autant que ses qualités, avaient valu une si grande popularité. Il était le fils de Henri VI, et il était peu probable qu'une fois au pouvoir, il continuerait à être un instrument aveugle de la politique ultramontaine.

Ajoutons que le caractère de Frédéric était éminemment sympathique au poète, comme le montrent toutes les pièces dans lesquelles ce dernier parle de lui, soit qu'il le remercie de son fief[1] ou de la distinction honorifique qu'il lui envoya d'Italie[2], soit qu'il le mette en garde contre ses ennemis, les princes[3] ou les gens d'église[4]. Son amour de la poésie devait d'ailleurs le rapprocher non-seulement de Walther, mais encore de tous ceux, et ils étaient nombreux, qui tenaient alors en honneur la poésie allemande. L'entrevue si cordiale qu'il eut à Francfort avec Herrmann, le Mécène des grands poètes allemands de la fin du XIIe et du commencement du XIIIe siècle, peu de temps après avoir quitté la Rhétie, nous montre bien qu'il y avait entre eux plus qu'une communauté d'inté-

[1] PF. 150.
[2] PF. 160.
[3] PF. 153.
[4] PF. 163.

rêts, mais une conformité de goûts et de tendances. Frédéric enfin était généreux ; ses largesses lui avaient valu de nombreux partisans dès son entrée en Allemagne ; aussi Walther fait-il de lui le plus grand éloge, peut-être même avant d'avoir rompu définitivement avec Othon.

Le changement de parti du poète et l'appel qu'il adressa à Frédéric eurent lieu sans doute vers le mois de mai 1214, peut-être à l'époque des fêtes qu'Othon célébrait alors à Aix-la-Chapelle, sous l'influence de motifs à la fois politiques et personnels. Frédéric n'était certainement pas encore roi d'Allemagne, car Walther l'appelle expressément roi d'Apulie et bailli de Rome, sans lui donner aucun titre rappelant une dignité qu'il aurait eue en Allemagne. « Songez à ma peine, lui dit-il dans sa pièce, afin que votre propre peine cesse bientôt [1]. » Ces derniers mots, notamment, prouvent que la situation de Frédéric n'était encore rien moins que certaine. Ce fut seulement, comme nous l'avons vu, après le désastre d'Othon à Bouvines que tout danger avait disparu pour lui ; nous sommes fondés dès lors à placer l'appel de Walther peu de jours ou peu de semaines avant cette journée mémorable.

Quand Othon fut mort et que les princes allemands commencèrent à regretter de s'être donné un maître, Walther dévoila impitoyablement leurs

[1] Pf. 149.

secrètes pensées; il dénonce à la face du peuple les seigneurs qui voudraient bien être débarrassés du roi et fait des vœux pour son prompt et heureux retour[1].

Il ne parle pas moins franchement aux prêtres, qui eux aussi n'avaient pas tardé à s'apercevoir que Frédéric ne consentirait pas longtemps à leur servir d'instrument, et, comme ils commencent à lui susciter des difficultés, il leur rappelle que leurs bénéfices ne leur sont nullement assurés, et que bien des gens n'attendent qu'un signe ou le consentement du roi pour les en dépouiller[2].

Pendant les années qui suivirent la défaite d'Othon, son heureux rival avait affermi son autorité en Allemagne et tenu de nombreuses cours plénières; il y en eut plusieurs notamment en Franconie (mars 1215, janvier 1217) et il est probable que Walther quitta plusieurs fois son fief de Wurzbourg pour y assister. Ce ne fut cependant qu'en novembre 1220 que Frédéric alla recevoir à Rome la couronne impériale. C'était l'occasion ou jamais pour le poète d'inaugurer un nouveau mètre[3]. Il s'en sert pour adresser ses conseils à l'empereur et pour lui exprimer son inaltérable attachement. Il le prémunit en particulier contre

[1] Pf. 153.
[2] Pf. 165.
[3] Pf. 160. — Simr., 108.

les mauvais prêtres, qui s'efforcent de jeter le trouble dans l'empire[1].

En quittant l'Allemagne, Frédéric avait été bien aise d'y laisser Walther, dont le crédit n'avait fait que grandir. Leurs idées et leurs sentiments s'accordaient, en effet, sur bien des points. De part et d'autre ce sont les mêmes vues sur le rôle et les attributions de la dignité impériale; l'un et l'autre voyaient dans l'ambition du clergé le plus grand danger du pays et de l'autorité du souverain, sans partager du reste les préjugés de leurs contemporains contre les Juifs et les Musulmans; enfin ils étaient unis par le même amour de la poésie.

L'attitude du poète, cependant, ne fut nullement agressive contre le clergé. Innocent III était mort le 16 juillet 1216, et avait été remplacé par Honorius III. Le nouveau pape était d'un caractère doux et beaucoup plus conciliant que son prédécesseur. Mais, à côté de lui, se trouvait un prélat d'une rare énergie, le cardinal Ugolin d'Ostie, dont l'influence était prépondérante dans le conclave. Frédéric devait de la reconnaissance à Innocent, Honorius ne lui témoignait que de la bienveillance, et le caractère d'Ugolin demandait les plus grands ménagements. Aussi l'empereur recommandait-il, depuis la défaite d'Othon aussi bien qu'auparavant, à ses partisans de ne pas soulever d'hostilité contre la papauté.

[1] Pr. 163.

Walther se garda bien de compromettre en rien la cause de l'empereur, et ce dernier ne fit qu'affermir son autorité, en favorisant autant que possible les membres les plus influents du haut clergé allemand. L'évêque Conrad de Metz était un de ses conseillers habituels, et, en se mettant en route (août 1220) pour traverser le Brenner, il confia la régence de l'Allemagne à Engelbert, archevêque de Cologne.

Ce fut à lui que Walther s'attacha désormais avec un dévouement entier. Engelbert n'était pas un caractère vulgaire ; il était ambitieux, sans doute ; mais son ambition, comme celle d'autres grands prélats, dans d'autres pays et à d'autres époques, avait avant tout pour objet la grandeur de son pays et l'affermissement de l'autorité royale en Allemagne. C'est à lui qu'on a attribué l'institution de ces tribunaux occultes (Fehmgerichte) [1], dont les arrêts s'exécutaient dans l'ombre, et qui inspirèrent une si salutaire terreur aux mille petits tyrans qui, aux époques de trouble et d'anarchie, répandaient la désolation dans le pays, rançonnant les marchands et rendant toutes les transactions impossibles. Sans doute, ces tribunaux paraissent avoir eu pour objet tout d'abord de rechercher les hérétiques ; mais ils ne tardèrent pas à être dirigés surtout contre les brigandages dont maints seigneurs commençaient à se rendre

[1] Uhland, V, p. 93.

coupables. Engelbert réprima avec vigueur les excès de la petite comme de la grande noblesse, et s'appuya sur la partie la plus éclairée, dès cette époque, et la plus laborieuse de la population, sur la bourgeoisie des villes [1].

Sa politique lui suscita bientôt de nombreux adversaires. Mais Walther, qui partageait complètement sa manière de voir sur les prérogatives de l'autorité souveraine, l'affermit contre les menaces qui lui étaient adressées. « Si votre mérite, « lui dit-il, porte ombrage à quelque méchant, ô « chef des princes, regardez ses menaces comme vaines. » (1221) Il rend, dans la même pièce, le meilleur témoignage à la politique d'Engelbert. « Vous « êtes exempt de tout reproche, lui dit-il, vous « avez bien servi l'empire, et vous continuez à le « faire; aussi votre gloire grandit-elle et monte-« t-elle bien haut [2]. »

L'union étroite qui existait entre l'archevêque et le poète ressort aussi bien de la confiance avec laquelle Walther lui demande conseil [3], que des plaintes que lui inspira la mort d'Engelbert. En effet, le grand prélat ne soutint que pendant quelques années la politique gibeline en Allemagne.

[1] Caesarius. d'Heisterbach raconte que lorsqu'Engelbert donnait son gant à un marchand, personne n'aurait osé l'attaquer.

[2] Pf. 159a.

[3] Pf. 159b..

Le 7 novembre 1225 il fut assassiné par son propre parent, Frédéric d'Isenburg Altena. Ce meurtre arracha à Walther un cri d'indignation. « Malheur, s'écrie-t-il, malheur à celui qui a tué « le digne prince de Cologne ! Malheur à la terre « qui consent encore à le porter... je m'attends à « ce que l'enfer l'engloutisse vivant[1] ! »

Le recueil des poésies de Walther renferme une pièce qui atteste l'irritation causée à la noblesse par la politique d'Engelbert. Le poète parle de la cour plénière, tenue à Nuremberg le 23 juin 1223. « A Nuremberg, dit-il, il a été bien « jugé », rappelant ainsi l'énergie avec laquelle Engelbert maintenait intacte l'autorité impériale. Mais il signale également la tiédeur et la parcimonie des seigneurs franconiens, qui n'ont nullement fait les honneurs de la fête comme ils l'auraient dû ; « car, ajoute-t-il, je ne saurais dire le con- « traire de la vérité[2]. »

L'animosité des nobles fut telle que, lorsqu'il s'agit de juger le meurtrier d'Engelbert, une véritable bataille s'engagea entre ses anciens amis et ses adversaires, et les blessés et les morts furent nombreux. Beaucoup de seigneurs laïques accordèrent ouvertement leur protection à l'assassin, tandis que les ecclésiastiques demandaient énergique-

[1] Pf. 162.

[2] Les seigneurs dont il parle sont probablement ceux de Wiltberg, de Schlusselberg, de Rothenburg, d'Arnberg, de Truhendingen. — Pf. 161.

ment sa condamnation. Ils l'obtinrent, non sans peine, et Frédéric subit le supplice de la roue, un an après avoir commis son crime (1226); on se rappelle que Walther, de son côté, avait demandé pour lui un jugement exemplaire[1].

Après la mort d'Engelbert, le prince Henri, fils de Frédéric II, prit en main les rênes du gouvernement. Il était né en 1211, et fut couronné comme roi des Romains en 1222. Il n'exerça toutefois le pouvoir que nominalement; le véritable régent était son beau-père, Léopold d'Autriche. Walther aimait et estimait Léopold; mais les autres princes refusaient de lui obéir et même de le reconnaître; il avait été, en effet, l'auxiliaire dévoué d'Engelbert, et les seigneurs lui en voulaient. Le duc d'Autriche se retira et fut remplacé par Louis de Bavière. Les nobles le préféraient à Léopold, et Walther, qui le connaissait de longue date, ne lui marchanda pas son concours. Cette fois, ce fut le prince Henri qui suscita des obstacles au régent dans tout ce qu'il entreprenait.

Henri n'avait jamais tenu compte des recommandations de Walther; il l'écoutait bien moins encore quand il fut sorti de l'enfance. Le poète commençait à sentir la fatigue de l'âge; il était profondément découragé du spectacle de ce qui l'entourait. Il se détourna de la cour, se conten-

[1] Pr. 462.

tant de composer dans son fief des pièces morales et religieuses. Sa carrière politique était terminée.

V

RELATIONS PERSONNELLES DE WALTHER AVEC LES SOUVERAINS D'ALLEMAGNE

Le patriotisme de Walther, nous croyons l'avoir montré, fut la règle de toute sa vie publique. Son souci de la grandeur de l'Allemagne influa également sur ses sentiments personnels à l'égard des différents souverains auxquels il prêta le concours de son activité, de son talent et de son influence.

Nous possédons peu de renseignements sur ses relations avec Philippe de Souabe ; la politique les avait rapprochés, la politique amena entre eux un certain refroidissement, et le bien être qu'il ressentit à sa cour, et dont il parle avec un enthousiasme véritable, ne fut pas de longue durée.

Rien, après la mort de Philippe, ne l'attirait vers Othon de Brunswick, ni ses antécédents, ni ses goûts, ni son caractère, et cependant il le servit avec un dévouement absolu, tant qu'il vit en lui le représentant le plus autorisé de la grandeur allemande.

Il n'était pas riche, et cependant ce qui le tou-

chait le moins c'était son intérêt personnel ; loin de là, il sut garder, dans les plus hautes positions qu'il occupa, sa dignité et sa modestie. Une seule chose cependant lui paraissait le prix mérité de sa vie active. Il eût désiré un petit domaine où il pût se reposer de ses fatigues. Ajoutons que dans ces temps de guerres et de trahisons, il n'était jamais sûr de trouver ses amis et ses protecteurs en état de l'accueillir. L'empereur Othon fut le premier à qui il ait exprimé sa modeste ambition.

« Je vous salue, seigneur hôte ! — Ce sont là « des paroles qui jamais ne me sont adressées. — « Je vous salue, seigneur étranger ! — Quand on « me parle ainsi, je suis forcé de remercier de la « bouche et d'un signe de tête... Puissé-je vivre « assez, pour qu'il me soit donné de saluer l'étran- « ger, afin qu'il ait à me remercier moi-même « comme son hôte ! — Être aujourd'hui par ci, « demain par là, quelle vie de jongleur !... Dis- « pensez-moi d'être étranger, afin que Dieu vous « dispense d'être tenu en échec[1]. »

Il n'est guère possible de déterminer l'époque précise à laquelle Walther composa cette pièce. Il paraît toutefois que son existence errante avait duré déjà assez longtemps, car il en est profondément fatigué. Il s'était jeté dans la vie, plein des plus riantes et des plus généreuses illusions ; la poésie, la chevalerie, l'amour rayonnaient à son

[1] Pr. 117.

horizon. Mais bientôt la lassitude le saisit; le bonheur ne se trouve plus pour lui à la cour des princes; il consiste avant tout à ne plus être étranger. Othon ne paraît pas avoir été, à ce moment, dans une situation prospère. Walther lui souhaite de ne plus être tenu en échec. Les défections sans doute avaient commencé en Allemagne. Peut-être Frédéric de Hohenstauffen avait-il déjà franchi les Alpes et commencé, dans la vallée du Rhin, cette série de succès couronnée par la victoire décisive de Philippe Auguste à Bouvines.

Walther n'eut pas son fief, bien que l'empereur le lui eût formellement promis. Il fut profondément irrité de l'ingratitude et de la mauvaise foi d'Othon, et ses paroles laissent entrevoir sa défection prochaine. « Le seigneur Othon, dit-il, m'a « donné sa parole de m'enrichir. Mais de quelle « façon traîtresse n'a-t-il pas récompensé mes ser- « vices!... Un père autrefois exhorta son fils à « servir le pire des hommes, afin d'être récom- « pensé par le meilleur. Seigneur Othon, je suis « le fils, vous êtes le pire des hommes, car ja- « mais je n'ai eu un plus mauvais seigneur que « vous!...[1] »

La rupture entre l'empereur et le poète était à peu près complète. Mais depuis longtemps Walther avait eu à se plaindre d'Othon. Sans doute ce dernier était l'empereur légitime, sans doute il

[1] Pf. 147.

lui en coûtait de se déclarer pour le roi des prêtres. Mais combien ce dernier lui était plus sympathique! Othon d'ailleurs n'avait-il pas été élevé en France et ne professait-il pas un souverain dédain pour la poésie allemande et pour tout ce qui était allemand, réservant toute son admiration pour les poètes français? Combien, d'un autre côté, les gens dont il faisait sa société habituelle étaient peu dignes d'inspirer ses résolutions! Aussi Walther ne trouve-t-il pas de termes assez énergiques pour flétrir la conduite des hommes malhonnêtes qui trompent sciemment leur maître et lui conseillent de mentir. Il souhaite que leurs jambes soient frappées de paralysie, quand ils se rendront au conseil ; et, s'ils sont assez haut placés pour avoir le droit de s'y asseoir, le poète voudrait que leur langue perfide fût incapable de proférer aucune parole[1].

S'il en veut à l'empereur de sa duplicité[2], il lui reproche encore son avarice, qui paraît d'autant plus que Frédéric se montre plus libéral. « Si « j'avais voulu mesurer la longueur de la libéra- « lité du seigneur Othon, je me serais certaine- « ment trompé de mesure. S'il était libéral autant « que long, il aurait de nombreuses vertus...[3]. » Il reconnaît bien que ses sentiments ne sont pas

[1] Pf. 139.
[2] Pf. 147.
[3] Pf. 148.

ceux d'un chrétien ; il en fait l'aveu et demande à Dieu de diriger son cœur. Mais comment pourrait-il aimer celui qui lui fait du mal ? il doit préférer naturellement celui qui lui témoigne de la bonté[1].

Il ne s'en tient pas longtemps toutefois à ces reproches assez modérés d'inconstance et d'avarice. Il ne tarde pas à flétrir également sa grossièreté et son intempérance. « J'aime bien à boire, « dit-il, là où l'on verse avec mesure et où nul ne « songe à l'intempérance ; car celle-ci fait du « tort à l'homme, à son corps, à ses biens et à « son honneur ; elle en fait aussi à son âme, disent « les sages...[2]. »

« Celui qui boit trop n'a pas bien bu. Comment « peut-il convenir à un honnête homme que sa « langue boite (?) à force de vin ? Je m'imagine « que c'est un péché capital et une honte. Il vau- « drait mieux pour lui de se servir de ses pieds... « Si doucement qu'on le porte, encore vaut-il « mieux pour lui de marcher...[3]. »

Othon ne pouvait pardonner à Walther ces reproches indignés que lui arrachait sa conduite, à un moment où tout paraissait perdu pour lui. La rupture était consommée et rien dès lors n'arrêta plus le poète. « J'ai vu de par le monde, s'écrie-t-

[1] Pf. 137.
[2] Pf. 142.
[3] Pf. 143.

« il, un grand prodige. Ma joie en a été altérée et « ma tristesse ravivée. Il ressemble à un méchant « homme. Si vous mettez son rire à l'épreuve, « vous le trouverez plein de fausseté ; il mord avant « que son visage grimaçant ait déclaré la guerre. « Deux langues sont dans sa bouche, l'une chaude « et l'autre froide[1]... Il ne peut avoir bien com- « mencé, celui qui finit si mal[2]. » Ces strophes sont composées dans un mêtre particulier qu'on a appelé quelquefois le ton du blâme d'Othon[3].

Le sort en était jeté. Après une provocation aussi directe à Othon, qui l'atteignit peut-être comme un amer reproche au milieu du bruit des fêtes, tout rapprochement était devenu impossible. Walther n'abandonna toutefois le parti d'Othon, hâtons-nous de le rappeler, que lorsqu'il se fut convaincu que l'Allemagne n'avait plus rien à espérer de lui.

C'est encore la politique qui le décida à embrasser le parti de Frédéric de Hohenstauffen, le représentant légitime de l'illustre famille qui avait donné Barberousse à l'Allemagne, et seul en état désormais de rendre à ce pays sa splendeur d'autrefois. Bien différent d'Othon, Frédéric admirait et cultivait la poésie ; il était poète lui-même et composa des élégies italiennes en dialecte sici-

[1] Pf. 146.
[2] Pf. 130.
[3] Simr., 75-93.

lien[1]. Il appréciait en outre et goûtait la poésie allemande aussi bien que l'italienne, et Walther n'ignorait pas combien son talent devait le recommander au jeune prince. C'est sous les traits d'un poète plutôt que sous ceux d'un empereur que Frédéric II se montre dans la galerie du Roemer de Francfort. Il y est représenté dans tout l'éclat de la jeunesse, ses cheveux blonds retombent sur ses épaules; un long vêtement aux plis flottants a remplacé le manteau royal et son visage a une expression véritablement inspirée[2].

Walther ne songe pas à vendre son concours; mais il n'est pas fâché d'en retirer quelque avantage. Tout en déclarant que Frédéric ne lui doit rien, et qu'il ne lui a rien promis, il ne cache pas son espoir de trouver auprès de lui une compensation à sa longue et vaine attente. Si Othon est le pire des hommes, il compte que Frédéric sera le meilleur, parce que Dieu l'a mis en mesure de récompenser[3]. Puis, s'adressant directement à lui, il parle en termes émus du bel art qu'il cultive et de sa pauvreté qui l'oblige à s'asseoir toujours à

[1] Si ingénieux que soit le rapprochement, c'est sans raison suffisante que M. Eichhoff regarde Frédéric II comme l'auteur de la première élégie italienne (V. *Tableau de la littérature du Nord*, p. 256), Frédéric Barberousse comme le premier Allemand qui ait cultivé la poésie provençale, et Henri VI comme le plus ancien Minnesaenger. (V. *Tableau*, etc., p. 247).

[2] G.-A. Heinrich, *Parcival*, p. 15.

[3] Pf. 147.

un foyer étranger[1]. Frédéric était libéral et, en écoutant les prières de Walther, il rendait service non-seulement au poète, mais encore à la poésie. Aussi ne le fit-il pas attendre longtemps. Quand la défaite de son adversaire l'eut rendu maître de la situation, il accorda le fief tant désiré. Walther fut transporté de joie en recevant la bonne nouvelle; il convie le monde entier à partager son bonheur; sa reconnaissance pour Frédéric est sans bornes, et il lui prodigue les noms les plus sympathiques.

« J'ai mon fief, s'écrie-t-il, que tous le sachent, « j'ai mon fief! Désormais je ne craindrai plus les « frimas de l'hiver, et n'implorerai plus les mé- « chants seigneurs. Le noble roi, le doux roi s'est « occupé de moi; j'aurai de la fraîcheur en été, « et en hiver de la chaleur. Mes voisins auront « bien meilleure opinion de moi, et ne me regar- « deront plus comme un épouvantail, ainsi qu'ils

[1] La pièce de Walther, si gracieuse et si digne, fut remarquée par les autres poètes de l'époque. Ulric de Singenberg rappelle dans une strophe humoristique les idées exprimées par son maître, mais en se félicitant, au contraire, de son sort : « Bailli du monde, roi du ciel, je vous loue volontiers de m'a- « voir mis dans une situation qui me dispense de m'occuper « de ce que celui-ci ou celui-là pourront dire de mon chant. « Mon maître de la Vogelweide se plaint amèrement de peines « qui ne m'ont jamais affligé. Cela vient de ce que je ne m'é- « loigne guère des miens, sinon pour écouter les remercîments « des grands seigneurs et des belles... Conservez-moi ces « biens, ô doux Dieu! afin que je ne les perde jamais! » — Pf. 149.

« faisaient. J'ai été pauvre trop longtemps, sans « qu'il y ait eu de ma faute[1]. »

Le fief de Walther se trouvait en Franconie, dans une des plus belles parties de l'Allemagne, et il avait les meilleures raisons de se considérer comme faisant partie de la noblesse de cette contrée[2]. Dans les archives de Wurzbourg se trouve, en effet, un document, daté de 1323; il y est question d'une vente, et, dans l'acte de cette dernière, on lit entre autres les mots suivants: *Curia dicta zu der Vogelweide, sita in civitate Herbipolensi, im Sande*. Un autre document, ayant trait à la même vente, se trouve aux archives royales de Munich et signale également une *curia dicta zu der Vogelweide* [3]. De nos jours encore existe à Wurzbourg la rue dans laquelle a été située autrefois la propriété de Walther, et l'on a vu plus haut qu'il fut enseveli dans cette ville[4].

La joie qu'il ressentit en prenant possession de son fief ne fut pas de longue durée. Le revenu no-

[1] Pf. 150. — C'est à tort, selon nous, qu'Uhland place à la même époque que cette pièce (1214), celle dans laquelle Walther se félicite également d'être à l'abri du besoin, grâce à la munificence royale. Uhl., V, p. 46. — Cette pièce (Pf. 98), dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut (p. 90), date, selon toute vraisemblance, de l'année 1198.

[2] Pf. 161.

[3] R. Menzel : *Lebensgeschichte Walthers v. d. Vogelweide*, p. 248. — *Pfeiffer* : *Germania*, vol. X.

[4] V. p. 48-50.

minal en était, il est vrai, assez élevé ; il était évalué à trente marcs, somme assez considérable à cette époque ; une autre pièce de Walther nous apprend, en effet, qu'un cheval pouvait se payer alors trois marcs[1]. Le poète prétend toutefois, dans une strophe qui trahit sa mauvaise humeur, que la valeur de son fief a été singulièrement exagérée : « Le roi, mon seigneur, dit-il, m'a donné un re- « venu de trente marcs... Cela sonne agréable- « ment, mais le profit réel en est si mince que je « ne saurais ni le saisir, ni l'entendre, ni le voir... « Que mes amis me conseillent donc ; faut-il le « garder ou y renoncer[2] ? »

On peut croire que Walther va trop loin, lorsqu'il prétend que son fief ne lui rapporte rien du tout. Nous admettrons cependant que les luttes, qui depuis vingt ans désolaient l'Allemagne, avaient considérablement réduit le revenu ordinaire des terres. Les bras manquaient pour les cultiver ; les déprédations et les réquisitions des gens de guerre ruinaient les propriétaires. Walther s'était cru riche un instant, et voilà que son fief rendait beaucoup moins qu'il n'avait pensé et, de plus, les agents du pape venaient encore réclamer une partie notable du peu qui lui restait, pour la croisade. D'un autre côté, l'uniformité de

[1] Pf. 126.

[2] Pf. 151. — Il aurait pu dire avec un poète latin : « Tan- « tum una littera errasti, non prædium mihi, sed prandium « dedisti. »

la vie de campagne ne pouvait longtemps lui convenir. Il s'était habitué aux fêtes et aux pompes des cours; il était d'ailleurs poète et ne pouvait se résigner à laisser tarir sa verve. Les habitudes voyageuses l'emportèrent; mais souvent, sans doute, il revint à son fief pour s'y reposer de ses fatigues: il savait maintenant qu'il existait quelque part un coin de terre où il ne serait pas traité en étranger.

Ses relations avec Engelbert et l'estime dans laquelle le tenait l'empereur lui valurent un poste de confiance. Engelbert, qui à son titre de régent joignait celui de gouverneur du jeune Henri, fils de Frédéric II, ne crut pouvoir charger un homme plus digne que Walther de l'éducation du prince.

C'est ainsi du moins que la plupart des critiques interprètent plusieurs pièces du poète, en les appliquant aux fonctions pédagogiques dont il avait été investi (1220). Il est possible cependant que les strophes en question se rapportent au gouvernement du prince Henri (1225-1230). Rien ne nous autorise, en effet, à les appliquer, avec certains commentateurs, à Philippe de Souabe, ni à Henri III de Misnie, ni à Henri d'Autriche, fils de Léopold[1]. Rien ne nous empêche, au contraire, d'admettre que Walther ait adressé ses recommandations à

[1] KARAJAN : *Ueber zwei Gedichte Walthers v. d. Vogelweide.* — Vienne, 1851. — L'auteur se fonde sur les deux pièces : « *Selbwahsen kint...* » PF. 169, et « *Liutpolt uz Osterriche...* » — PF. 121.

Henri de Hohenstauffen. Elles portent sur la piété, sur la recherche de la grâce divine et sur celle de l'honneur humain; il essaie d'autre part de le détourner de tout ce qui peut nuire, du péché et de la honte [1].

Les conseils n'étaient pas superflus, s'adressant à un élève aussi rebelle que le prince Henri. Sans avoir les qualités, et en particulier la délicatesse de sentiments de son père, il n'était que trop disposé, comme lui, à donner un libre cours à ses passions. Aussi les hommes, dont il préférait la société, n'étaient-ils pas ceux dont la naissance ou l'éducation auraient dû faire ses compagnons, mais ceux qui flattaient ses caprices [2]. Le mauvais succès de ses leçons affecte péniblement Walther. Il ne sait comment faire; aucun des systèmes d'éducation qu'il a essayés ne lui a réussi; il s'adresse à Engelbert et supplie le noble conseiller royal de lui venir en aide; la strophe que nous rappelons [3] nous paraît inexplicable, à moins que nous ne la rapportions aux fonctions exercées par Walther comme pédagogue. Il en est de même de celle que le poète adresse à son élève lui-même : « Enfant « incorrigible, lui dit-il, personne ne saurait vous « redresser : Vous êtes trop grand, hélas! pour « qu'on se serve avec vous de verges, et trop

[1] Pf. 130.
[2] Pf. 129.
[3] Pf. 159 b.

« petit pour manier l'épée... Je n'ai tenu nul « compte de ma peine... Restez maintenant sans « direction; je n'y puis rien faire [1]. »

Walther ne pouvait se contenter de faire des reproches à Henri. Il s'adresse aux dames et les prémunit contre les dangers auxquels les exposerait l'amour d'un enfant. « Gardez-vous, pures « femmes, leur dit-il, réservez votre oui, quand « vous êtes en présence d'enfants. L'enfance et « l'amour ne s'accordent pas entre eux [2]. » Peut-être aurait-il voulu détourner Marguerite d'Autriche d'accepter la main de Henri, qu'Engelbert avait voulu marier d'abord à une princesse anglaise. Il est possible, d'ailleurs, que les paroles du poète s'adressent aux dames en général, que la conduite dissolue du prince ne pouvait que compromettre.

Comme il fallait s'y attendre, Walther renonça à ses fonctions de pédagogue; il eut pour successeur Werner de Boland (1221). Engelbert ne lui en voulut pas, et se garda de faire retomber sur le poète l'insuccès d'une éducation entravée non-seulement par le mauvais caractère du prince, mais encore par les agitations de l'époque. Les mauvais instincts de Henri, que Walther avait eu tant de peine à comprimer pendant son enfance et sa première jeunesse, se déchaînèrent quelques

[1] Pr. 169.
[2] Pr. 170.

années plus tard et, dès 1231, cédant aux abominables conseils de son entourage, si énergiquement flétri par le poète, il se soulevait contre son père. L'empereur n'en voulut pas davantage à Walther; il savait qu'il avait en lui l'auxiliaire le plus zélé de sa politique et l'ami le plus sincère, et il lui conserva sa confiance et son amitié. Walther, de son côté, avait été ramené au parti gibelin à la fois par son patriotisme et par la sympathie que lui inspirait le caractère de Frédéric, et il garda à ce dernier, jusqu'à sa mort, un dévouement, on pourrait dire, une tendresse illimités.

VI

WALTHER ET LES PRINCES ALLEMANDS

Il nous reste à suivre Walther aux différentes cours où il exerça son art. Les visites qu'il rendit aux princes et les séjours plus ou moins prolongés qu'il fit dans leurs châteaux eurent le plus souvent un but politique ; ses sympathies et ses antipathies elles-mêmes lui étaient généralement dictées moins par les procédés de ses hôtes ou par leurs qualités personnelles que par son patriotisme.

1. *Vienne.*

Parmi les cours allemandes, celle qu'il préfère à toutes les autres c'est la cour de Vienne. Il y

revint à trois reprises après l'avoir quittée en 1198; en 1200, 1207 et 1217, et l'on peut dire que chaque fois ce fut moins encore son affection pour l'Autriche qui fut le mobile de son voyage, que le désir de travailler dans l'intérêt de l'Allemagne.

L'Autriche fut le véritable centre d'action de Walther. C'est à Vienne qu'il vécut ses belles années de jeunesse, dont le souvenir le suivit pendant toute sa vie; c'est là qu'il apprit à faire des vers et à les chanter, et qu'il composa ses premiers chants qui portèrent au loin sa réputation poétique; c'est à Vienne qu'attristé par les luttes civiles et par la grossièreté des mœurs, il alla plus tard chercher un asile; c'est à Vienne enfin qu'il se retrouva avec bonheur, laissant là son fief et la Franconie, qui ne pouvaient rivaliser avec la fortunée capitale de l'Autriche.

Nulle part, en effet, on n'assistait à des fêtes aussi brillantes; nulle part le poète ne rencontrait une plus grande bienveillance, ni une plus généreuse hospitalité. Aussi nomme-t-il Vienne au nombre des trois cours qu'il propose comme modèles à son temps et à la postérité, et nul doute que Vienne, parmi les trois, ne tînt, dans son esprit, la première place [1]. Son amour pour l'Autriche devient une passion; il en parle avec une immense tendresse, et célèbre Vienne parmi les trois objets

[1] Pf. 119.

auxquels il tient le plus au monde, et à côté de la grâce de Dieu et de l'amour de sa dame [1].

Il venait de quitter les montagnes de son pays natal (vers 1184), le cœur ouvert à toutes les nobles impressions, n'ayant eu devant les yeux que le spectacle des Alpes tyroliennes. L'Allemagne, d'ailleurs, que déjà il aimait par dessus tout, était puissante et il pouvait être fier de son pays. A Vienne il trouva tout ce qu'il pouvait désirer, des princes généreux, jaloux de la grandeur de l'Allemagne, amis de la gloire et de la poésie, une brillante chevalerie et une existence toute poétique, sous les auspices de Reinmar le vieux, le plus admiré des poètes de son temps. Il obtint bientôt de grands succès, et la gloire ne fut pas marchandée à sa jeunesse. Les pièces qu'il composa à cette époque sont pleines de fraîcheur, et toutes écrites dans le même mètre, appelé pour cette raison « le ton de la cour de Vienne » (1184-1198) [2].

Cependant le moment de la séparation arriva. Une profonde douleur, des déceptions, peut-être quelques jalousies qu'il avait éveillées, mais par dessus tout le sentiment d'austères devoirs à remplir envers son pays si cruellement frappé par la mort de Henri VI, le décidèrent à quitter le théâtre de ses premiers succès [3]. Il le fit avec une tristesse inex-

[1] Pf. 127.
[2] Simr., 1.
[3] Pf. 98, 117, 119, 150.

primable et il se disait bien que le temps de son repos et de son bonheur était passé.

Ce ne fut pas assurément sans une vive joie qu'il retourna à Vienne deux ans plus tard; peut-être s'y rendit-il au nom du roi Philippe, pour assister aux brillantes fêtes célébrées par le duc Léopold qui, le 28 mai 1200, se fit armer chevalier. Walther, qui avait passé environ quatorze ans en Autriche, devait y avoir laissé de nombreux amis, et nul mieux que lui ne pouvait procurer au parti gibelin l'alliance du puissant duc Léopold. Ce luxe, inconnu à la cour de Philippe, l'éblouit, et il fait le plus pompeux éloge de l'hospitalité viennoise. « Quelqu'un, s'écrie-t-il, a-t-il ja-« mais vu donner davantage[1]? » Son témoignage est confirmé par Ulric de Lichtenstein, dont le récit, composé vingt ans plus tard, décrit de son côté les fêtes données à Vienne en 1222, et pendant lesquelles il fut armé chevalier à son tour; sa description prouve que le faste et que la générosité du duc d'Autriche ne s'étaient pas démentis[2].

Walther ne passa probablement que quelques jours en Autriche en 1200. Les affaires du pays prenaient une tournure fâcheuse. La politique de Philippe n'avait pas de succès et souvent n'était pas approuvée par le poète; la vie de la cour royale était triste, celle des autres cours était sou-

[1] Pf. 83.
[2] Uhland V, p. 63, 212.

vent grossière. Aussi ses regards se tournèrent-ils de nouveau vers l'Autriche[1]. Les ombres, qui avaient assombri son premier séjour, s'effacèrent sous l'influence du temps, de l'éloignement et du malheur. Il se rappelait la sympathique population viennoise, peut-être ses premières amours, la générosité du duc et la vie poétique de la cour. Son appel fut entendu et, de 1207 à 1209, il passa à Vienne deux nouvelles années; la sympathie qu'il ressentit dès lors pour Léopold ne lui en rendit le séjour que plus agréable.

Mais il fallut repartir. La croisade que préparait le duc absorbait toutes les ressources du pays; ce n'était donc pas à Vienne que se célébraient alors les fêtes et les tournois, et que pouvait s'exercer avec succès l'art du poète. D'ailleurs la mort de Philippe de Souabe l'appelait de nouveau à une politique militante.

Ce ne fut que huit ans plus tard qu'il s'arrêta à Vienne pour la dernière fois[2]. Le duc, qui allait repartir pour l'Orient, l'invita, peut-être à Nuremberg (déc. 1216 ou janvier 1217). Il venait de perdre l'aîné de ses fils (oct. 1216), et ce deuil l'avait engagé à rompre avec la Misnie et à confier la reine Théodora et ses six enfants à la garde de la cour de Rome. En acceptant son invitation, Walther espérait, sans doute, empêcher l'Au-

[1] Pr. 127, 107, 108.
[2] Pr. 86, 119, 120, 121, 152.

triche de suivre une politique contraire aux intérêts de l'Allemagne. Léopold revint après deux ans, et le poète quitta Vienne quelque temps après. Son patriotisme fut probablement cette fois encore la principale cause de sa détermination. Frédéric II allait partir pour l'Italie et, comme on l'a vu, la présence de Walther à la cour de son fils Henri lui paraissait très-désirable. Le poète ne pensait pas avoir le droit de refuser; mais nulle part et jamais il ne retrouva le bonheur qu'il avait rencontré à Vienne.

La préférence de Walther pour l'Autriche n'a pas lieu de nous étonner, quand nous nous rappelons le bien qu'il dit de la cour des princes de Babensberg, et surtout les qualités personnelles qui distinguent ces princes.

Pendant son premier séjour, il paraît s'être étroitement lié au jeune prince Frédéric, qui fut lui-même duc d'Autriche pendant les cinq dernières années de ce premier séjour (1193-1198)[1]. Il n'est pas admissible, en effet, que les éloges du poète s'adressent à Frédéric le batailleur, qui régna sur ce duché de 1230 à 1246. Walther loue la conduite irréprochable de Frédéric, la douceur de son caractère, son amour pour la poésie, son instruction. Il l'appelle la couronne des princes savants[2]. Rappelons-nous cependant que sa science

[1] Frédéric I succéda à son père Léopold VI, l'ami et le protecteur de Reinmar.

[2] Simr. 17.

n'a pas été nécessairement très-profonde ; Hartmann d'Aue se dit en effet savant parce qu'il sait « lire dans les livres ». Des critiques compétents[1] attribuent, il est vrai, à Ulric de Singenberg la strophe qui contient l'éloge de la science de Frédéric. Qu'elle soit de Singenberg ou de Walther, les renseignements qu'elle nous donne méritent toute confiance.

Frédéric était parti pour l'Orient et il allait rentrer dans ses États, quand la mort le surprit, le 16 avril 1198, à l'âge de vingt-quatre ans. La douleur du poète fut immense ; il est heureux, sans doute, de se dire que Frédéric a sauvé son âme, en mourant en terre sainte, mais son cœur n'en est pas moins cruellement blessé[2].

La mort de Frédéric lui fut d'autant plus sensible que son frère Léopold, le nouveau duc, ne paraît pas avoir partagé d'abord son amitié pour le poète. Ce fut en vain que celui-ci fit appel à sa générosité. Léopold distribuait ses faveurs et ses trésors à droite et à gauche, mais la porte de la fortune était fermée pour Walther[3] ; il est probable que la froideur du duc hâta son départ de Vienne. Cette irritation réciproque ne fut pas de longue durée. En effet, dès 1200, les sentiments de Walther étaient redevenus très-sympathiques à

[1] Wackernagel, Pfeiffer,
[2] Pf. 98. — Cf. p. 60.
[3] Pf. 82.

Léopold. Ils s'étaient peut-être rencontrés à Nuremberg (mars 1200). Avant de se rendre aux fêtes de Vienne, Walther a pu accompagner le cardinal de Mayence, que Philippe de Souabe avait envoyé en Hongrie pour rétablir la paix entre Emery et André, et ce fut sans doute à leur retour qu'ils s'arrêtèrent à la cour d'Autriche. Les meilleurs rapports continuèrent dès lors à exister entre le duc et le poète.

Une fois, sans doute, lors du troisième séjour de ce dernier à Vienne, Léopold l'engagea, en plaisantant, à se retirer au fond des bois. Il faut voir avec quelle verve Walther, dans une petite pièce humoristique, retourne le conseil à celui qui l'a donné, avec quelle énergie il s'exprime sur son peu de goût pour la solitude[1]. On ne saurait admettre assurément que Léopold lui ait donné à entendre que sa présence fût importune. Ce n'est là qu'une plaisanterie, qui montre bien, au contraire, par la familiarité du langage, combien leurs relations ont dû être intimes.

Il eût été étonnant, en effet, que Walther ne fût pas bien disposé pour un admirateur et pour un protecteur aussi éclairé de la poésie. C'est lui que chante Henri d'Ofterdingen, dans « la guerre de la Wartbourg », et Walther, de son côté, s'adresse plusieurs fois à lui, invoquant son témoignage et son appui.

[1] Pr. 121.

La société grossière d'Eisenach avait dénigré ses chants. A qui devait-il s'adresser plutôt qu'au prince qui avait assisté à ses premiers succès et qui savait juger, à leur juste valeur, les insultes des chevaliers thuringiens [1] ? Léopold est si bien une autorité pour lui, qu'il l'invoque, dans un moment de découragement, comme le seul homme qui puisse l'empêcher d'adopter une manière de chanter contraire au goût et à la politesse chevaleresque [2].

Aussi fait-il de lui le plus pompeux éloge, à la nouvelle de son prochain retour de la croisade. Il alla même à sa rencontre jusqu'à Aquilée. « Soyez-« en bien sûr, lui dit-il, vous serez bien reçu, « vous êtes digne que nous sonnions les cloches à « votre arrivée, et que nous nous pressions pour « vous contempler, comme pour voir un mi-« racle ; vous nous revenez libre de péché et de « honte [3] ! »

On comprend d'autant mieux les éloges de Walther, quand on se rappelle le rôle important et respecté que Léopold joua à plusieurs reprises, non-seulement comme administrateur de l'empire, après la mort d'Engelbert, mais encore comme arbitre écouté et heureux dans les efforts qu'il fit pour amener la réconciliation de l'Istrie et de la

[1] Pf. 107.
[2] Pf. 108.
[3] Pf. 152.

Carinthie, et celle de Frédéric II et de la papauté[1].

La sympathie du poète ne paraît pas s'être étendue à la noblesse viennoise; du moins ne lui ménage-t-il pas des critiques amères. Autant Frédéric, autant Léopold surtout sont généreux, autant la noblesse est peu portée à la dépense. Nous sommes assez éloignés cependant des faits signalés par Walther, pour juger les nobles autrichiens moins sévèrement.

Lorsqu'il composa l'une des strophes dont il est question, en 1217, Léopold était parti pour la Palestine avec l'élite de sa noblesse. La duchesse Théodora et son entourage subissaient l'influence très-directe de la cour de Rome. Les deux jeunes princes, Henri et Frédéric, n'avaient point les qualités de leur père. Rien ne nous autorise, il est vrai, à admettre que Walther ait été leur gouverneur; il n'en avait pas moins été chargé par Léopold de les aider de ses conseils, et il devait souffrir de voir ses instructions si mal suivies. Le pays enfin était épuisé par les dépenses qu'entraînait la croisade, et la noblesse qui restait, pauvre et en partie ruinée par des sacrifices extraordinaires, n'était nullement disposée à continuer, en l'absence du duc, la vie de fêtes et de tournois à laquelle sa présence l'avait en quelque sorte obligée. Aussi Walther se plaint-il amèrement de

[1] Uhland V, p. 63.

l'abaissement de la cour de Vienne. « Autrefois, « lui fait-il dire, la cour du roi Arthur pouvait « seule rivaliser avec moi. Aujourd'hui mon toit « tombe en ruines... je n'ai plus ni couronnes, ni « rubans, ni dames pour danser. Hélas [1] ! »

Après le retour de la croisade, les nobles autrichiens persistèrent dans leur parcimonie. Là encore nous les jugerons avec plus d'indulgence que ne le fait Walther. Ils n'avaient nulle raison de se livrer à de grandes réjouissances, la guerre étant restée presque sans résultat, malgré tous les sacrifices, qui pesaient encore lourdement sur le pays. Le poète ne se demande pas pourquoi les chevaliers viennois ne dépensent plus autant qu'autrefois ; il se contente de les railler. « Autre- « fois, dit-il, les nobles gardaient leur bien, pour « faire comme Léopold, et il semblait qu'ils « n'aient osé faire aucune dépense. C'était bien ; « on doit toujours régler sa vie sur la cour... « Mais si aujourd'hui ils ne suivent pas également « l'exemple de Léopold, leur conduite de jadis « n'aura été que blâmable [2]. »

La parcimonie de la noblesse, la rareté croissante des fêtes et l'amoindrissement de leur éclat ne furent pas étrangers, sans doute, au départ de Walther ; mais ses rapports affectueux avec Léopold n'en subirent aucune atteinte.

[1] Pf. 86.
[2] Pf. 120.

2. *Eisenach.*

Un prince plus célèbre que Léopold d'Autriche dans l'histoire des lettres allemandes c'est Herrmann de Thuringe. Il régna sur le landgraviat d'Eisenach de 1195 à 1215, ainsi pendant les années les plus actives et les plus fécondes du poète. Celui-ci paraît avoir préféré le séjour de Vienne à celui de la Wartbourg, le célèbre château qui domine la ville d'Eisenach et où le landgrave avait établi sa cour; il est certain que la politique du duc d'Autriche avait ses sympathies bien plus que celle de Herrmann. Il fit, cela n'est pas douteux, les plus grands efforts pour amener ce dernier au parti qui seul, à ses yeux, avait le droit pour lui, et qui seul pouvait rendre à l'Allemagne son éclat d'autrefois. Mais le plus souvent ses efforts furent stériles. Herrmann cependant ne lui inspirait pas une affection moins vive que Léopold.

Il devait se sentir attiré vers lui pour la réputation méritée que lui valait la protection qu'il accordait aux poètes; il est probable toutefois qu'il ne se rendit d'abord à Eisenach que comme agent de Philippe de Souabe. En effet, le landgrave, absorbé par les fêtes qu'il célébrait, n'avait pas pris une part active à la lutte des Hohenstauffen contre les Guelfes, et Walther tenta, sans doute,

de le pousser, en 1199, à prêter à Philippe un appui plus efficace [1]. Sa mission échoua complétement. Malgré la mauvaise impression qu'il en reçut, il se sentait vivement attiré vers Eisenach. Il y reçut (1204-1207) l'hospitalité la plus généreuse. Mais bien des choses lui déplaisaient; des rivaux jaloux attristèrent peut-être son séjour; enfin, il avait été si heureux à Vienne qu'il quitta le landgrave sans trop de déplaisir.

Quelques années plus tard cependant il changea de sentiment. Herrmann ne lui sut pas mauvais gré de son premier départ, et il fut heureux d'être reçu à la Wartbourg avec la même bonne grâce qu'autrefois (1210), à un moment où le départ pour Rome de la plupart des princes le privait de tout autre abri. Il en fut vivement touché, et consacra à l'éloge de Herrmann et à l'expression de sa propre reconnaissance une de ses strophes les plus gracieuses : « C'est mon habitude, dit-il, de « m'attacher toujours à ceux qui sont les meil- « leurs... Herrmann ne s'abandonne pas à son « caprice... la fleur de Thuringe fleurit au travers « de la neige; son éloge ne tarit dans ma bouche « ni l'hiver, ni l'été, et il en est digne comme « dans ses premières années [2]. » Le fils de Herrmann, Louis, mari de sainte Élisabeth, qui régna sur le landgraviat de 1215 à 1227, partagea

[1] Pf. 99.
[2] Pf. 109.

l'estime et la sympathie que son père avait inspirées à Walther; celui-ci loue sa constance, sa libéralité et sa conduite irréprochable [1].

Le caractère des deux landgraves plaisait à Walther plus que leur cour. Là, plus encore qu'à Vienne, les tournois et les festins étaient à l'ordre du jour, et le poète, qui cependant aimait beaucoup la joyeuse vie des châteaux, trouvait que les fêtes de la Wartbourg étaient trop nombreuses et surtout trop bruyantes. « Si quelqu'un, dit-il, est « malade des oreilles, je lui conseille de rester « loin de la cour de Thuringe. » Il ne paraît pas non plus trouver que la tempérance soit la vertu favorite des nobles thuringiens, car « jamais les « coupes des chevaliers ne sont vides [2]. » Mais ce qui lui déplaît surtout c'est le mouvement, c'est l'agitation incessante, qui ne lui permettent pas de se recueillir ; ce sont des troupes qui entrent et d'autres qui sortent, et cela dure nuit et jour.

Il ne tarda pas à protester sérieusement contre les manières inconvenantes qui commençaient à régner à la Wartbourg [3]; il était temps que ceux qui troublaient les chants courtois fussent châtiés à leur tour [4]. Il les censura dès sa première visite ; sa plainte s'accentua lors de son second séjour, et

[1] Pf. 166.
[2] Pf. 99.
[3] Pf. 107.
[4] Pf. 108.

il s'éleva avec colère contre « la bouche sonore » des compagnons de Herrmann, qui se vantaient de couvrir par leurs clameurs la voix des poètes véritables et de lui remplir si bien les oreilles de leurs cris que jamais moine, dans son chœur, n'avait crié plus fort [1]. Wolfram lui-même, qui était un des hôtes habituels de la Wartbourg, porte sur elle le même jugement. Rappelons-nous néanmoins que la mission politique de Walther avait échoué; il ne serait pas surprenant dès lors que la sévérité de ses critiques se soit ressentie de sa mauvaise humeur. Nous avons d'autant plus lieu de le croire, qu'il ne se montrait pas généralement d'une austérité rigide. Wolfram l'accuse même d'une complaisance exagérée et qui ne distinguait pas toujours suffisamment entre ceux qui en étaient l'objet. La vérité est que Walther n'a pas eu d'ennemis personnels; il combat les doctrines et ne s'en prend aux hommes que lorsque leurs actes lui paraissent condamnables.

Une fois seulement il raille dans ses vers un personnage dont il a à se plaindre; mais les deux strophes qu'il consacre à cet incident sont marquées au coin de l'ironie bien plus que de la colère.

Pendant son séjour à Eisenach, un certain Gérard Atze lui avait tué un cheval et, pour s'excuser, il avait invoqué un motif ridicule; le cheval

[1] Pf. 125.

qu'il avait tué, prétendait-il, avait été parent d'un autre qui l'avait mordu au doigt. Walther raconte le fait dans une strophe pleine d'humour. « Je jure « des deux mains, dit-il en terminant, qu'ils ne « se sont pas connus [1]. » Dans la strophe suivante, il se laissa aller davantage à son humeur sarcastique. Atze ne lui avait pas donné, sans doute, les trois marcs qui représentaient la valeur du cheval tué. Le poète se venge par un dialogue dans lequel il se figure engagé avec son valet : « Va à cheval à la cour, Thierry, lui dit-il.

« — Seigneur, je ne saurais.

« — Qu'est-ce qui t'en empêche ?

« — Je n'ai pas de cheval que je puisse monter.

« — Je t'en prêterai un... Veux-tu enfourcher « un chat d'or ou bien ce singulier personnage de « Gérard Atze ? S'il mangeait du foin, ce serait « assurément un curieux cheval, il tourne les yeux « absolument comme ferait un singe... [2] »

L'imagination, on le voit, et les idées burlesques ne font pas défaut à Walther. Il ne nous apprend pas d'ailleurs s'il obtint d'Atze une autre satisfaction que celle de l'avoir raillé agréablement.

Tout en faisant ses réserves sur la vie de la cour, Walther dit le plus grand bien des qualités personnelles du landgrave, dont le vrai titre aux éloges de la postérité est l'appui qu'il accorda à la

[1] Pf. 126a.
[2] Pf. 126b.

poésie. Il avait fait, dès la fin du XIIe siècle, de son château de la Wartbourg le centre littéraire et poétique le plus florissant de l'Allemagne. Herrmann à Eisenach joua, à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, un rôle non moins glorieux qu'un autre prince thuringien, Charles Auguste, à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, dans une autre ville thuringienne, Weimar.

Il réunit autour de lui les plus illustres poètes de son temps et contribua puissamment, par sa généreuse hospitalité, à l'éclat incomparable que jeta la poésie allemande au XIIe et au XIIIe siècle. Sans doute ce fut lui également qui procura à ses hôtes les ouvrages français, dont ils traitèrent ensuite les sujets en allemand [1]. Outre Wolfram d'Eschenbach et Walther, il avait reçu à sa cour d'autres poètes remarquables, tels que Henri de Veldeke, Herbert de Frizlar et Albert de Halberstadt.

C'est pendant le premier séjour prolongé de Walther à la Wartbourg (1204-1207), qu'on place ordinairement « la guerre des chanteurs » dont le souvenir ne s'est pas effacé des traditions populaires, et à laquelle un musicien célèbre a rendu

[1] Le *Lancelot* d'Ulric de Zasikoven fut composé d'après un manuscrit qu'un seigneur de Morville, compagnon de Richard Cœur de lion, avait laissé aux mains de Herrmann. Cf. BOSSERT : *Litt. all. au M. a.* p. 268.

une nouvelle popularité [1]. Walther passe pour y avoir pris part en même temps que Wolfram et Henri d'Ofterdingen, qui appartient à la légende plutôt qu'à l'histoire. Les détails manquent absolument d'authenticité, mais le fond même de la tradition paraît vrai.

Walther n'en parle nulle part et, ce qui est plus singulier, il ne loue ni ne signale en aucune façon la protection que le landgrave accordait aux lettres. Il se plaint même du mauvais goût qui règne à Eisenach [2], et engage Herrmann à ne pas confondre les méchants poètes avec les bons [3]. La jalousie, sans doute, n'est pas étrangère à ces jugements, non qu'il en ait éprouvé lui-même pour ses émules, mais il a pu leur en inspirer, et leurs procédés l'ont peut-être poussé à les traiter eux-mêmes avec une certaine sévérité. Quoiqu'il en soit, les séjours de Walther en Thuringe, comme ses séjours à Vienne, lui valurent d'heureux jours et contribuèrent à développer son talent.

3. *Meissen, la Bavière, la Carinthie, Médlik, Aquilée, le Bogner.*

D'autres princes, moins connus que les précédents, furent également les hôtes de Walther.

[1] M. Richard Wagner, par son opéra « le Tannhaeuser ».
[2] Pf. 107.
[3] Pf. 125.

Signalons particulièrement Thierry de Misnie, Louis de Bavière, Bernard de Carinthie.

Ce fut à la cour d'Eisenach qu'il fit la connaissance du gendre de Herrmann, l'époux de Jutta de Thuringe, Thierry, margrave de Misnie. Les princes de Meissen étaient, comme ceux d'Eisenach et de Vienne, des protecteurs zélés de la poésie, et Henri le glorieux, fils de Thierry, figure même avec éclat au nombre des chevaliers poètes [1].

Walther fit un assez long séjour à Meissen (1212). Ses bons rapports avec Thierry remontaient d'ailleurs à quelques années. Ce dernier décida, dès 1209, Louis de Bavière à envoyer au poète un cierge, comme témoignage de son estime. Walther lui en exprime sa reconnaissance en termes émus. « Je ne puis autrement le remercier, « dit-il, d'avoir pensé à moi, qu'en lui adressant « mes salutations. Quelque bien que je puisse lui « faire, je le ferais volontiers à ce digne homme, « qui m'a valu un si grand honneur. Que Dieu « augmente sa gloire de jour en jour. Que toutes « les prospérités lui soient accordées sans res- « triction [2]. »

Bientôt cependant il changea de sentiment et

[1] C'est ce dernier qu'Uhland considère, à tort, selon nous, comme « le Misnien » auquel s'adressent les strophes de Walther. — Uhland, V, p. 74-76.

[2] Pf. 105.

quitta Meissen, froissé, sans doute, des procédés de Thierry. Dans les deux strophes, qu'il composa à cette occasion, il rappelle les services qu'il lui a rendus et ceux, plus grands encore, qu'il aurait été disposé à lui rendre [1]. Il ne lui demande, en retour, qu'une chose ; c'est qu'il réponde par des éloges à ceux qu'il lui a adressés lui-même ; si Thierry devait s'y refuser, il le menace de retirer ceux qu'il lui a décernés autrefois [2].

Rien de semblable dans ses rapports avec Louis, duc de Bavière ; il faut même constater qu'il a reconnu pendant quelque temps ce dernier comme son suzerain immédiat ; car ce n'est qu'à leurs vassaux directs que les princes avaient l'habitude d'envoyer des cierges. Walther fut probablement à son service en 1211, et c'est de là qu'il se rendit en Misnie, tout en gardant au duc de Bavière toute sa sympathie [3].

Il eut également les meilleurs rapports avec Bernard de Carinthie [4]. Rien ne prouve, il est vrai, qu'il ait visité ce dernier à Villach, où il a pu se trouver cependant au commencement de 1209 [5] ; il a pu le rencontrer aussi à l'une des

[1] PF. 157ª.

[2] PF. 157 b.

[3] PF. 105.

[4] Il régna de 1202 à 1256.

[5] M. Schrot (*Gazette d'Augsbourg*, 5 *juillet* 1874, *supplément*) croit que Walther fit un séjour prolongé à Villach, et Rieger est même persuadé que la dame qu'il chanta était Carinthienne ou Styrienne.

cours plénières qui eurent lieu à cette époque, peut-être à celle de Nuremberg. Leurs relations ne sauraient dans aucun cas être postérieures à 1210; car Bernard accompagna cette même année l'empereur Othon en Italie. Quoiqu'il en soit, les deux pièces qu'il lui adresse ont dû être composées après leur séparation. Walther loue le caractère chevaleresque du duc et surtout sa libéralité. Souvent, il le reconnaît hautement, Bernard l'a comblé de ses dons; aussi ne lui refuse-t-il pas les épithètes les plus flatteuses; il l'appelle un martyr de l'honneur, et il ne lui arrive jamais de suspecter ses sentiments à son égard. Et cependant il lui en veut, ou plutôt aux gens de sa cour ou de sa suite; il déplore surtout les calomnies que des courtisans jaloux ont lancées contre lui. Aussi ne ménage-t-il pas les « aboyeurs de cour » que la bassesse et la servilité de leur langage dénoncent suffisamment, « comme les clochettes « qu'on aurait suspendues au cou d'une souris « trahiraient sa présence. » Comme à Eisenach, il ne craint pas d'exhorter le prince à se séparer d'une compagnie qui lui fait si peu d'honneur. « Lorsque dans un jardin, lui dit-il, il y a de « mauvaises herbes, un jardinier avisé se hâte de « les arracher [2]. »

Walther s'était senti attiré vers le duc de Ca-

[1] Pf. 106a, 106b.
[2] Pf. 124.

rinthie comme vers celui de Bavière et vers le margrave de Misnie, pour les qualités personnelles de ces princes et pour leur amour de la poésie ; il le fut aussi par la communauté de leurs idées politiques.

Le rapprochement qui venait de se faire entre Thierry et l'empereur Othon (1212), engageait certainement le poète à accepter son hospitalité. Dans la pièce qu'il adresse à Othon, à son retour d'Italie, il parle avec chaleur de la fidélité à toute épreuve « du Misnien » et termine en affirmant qu'un ange se détacherait plus facilement de Dieu que Thierry de l'empereur [1]. Ses bons sentiments ne se bornèrent pas d'ailleurs à de simples protestations d'affection et de reconnaissance. Othon accorda à Thierry (1212) la couronne de Bohême, dont le possesseur s'était rendu indigne par sa félonie, et il est probable que la recommandation de Walther ne fut pas étrangère à cette faveur [2]. Ce fut encore probablement en partie sur les instances du poète que l'empereur céda au duc Louis le Palatinat, l'éternel objet de l'ambition de la Bavière, et Louis lui envoya, sans doute pour le remercier de son concours, le cierge dont il a été parlé.

Plus tard, il est vrai, la versatilité politique des princes, dont il avait été l'hôte, a dû leur

[1] Pf. 134.
[2] Pf. 157ª.

aliéner les sympathies de Walther. Car, après avoir assisté, en 1212, à la cour plénière tenue par Othon à Nuremberg, les princes de Misnie, de Bavière, de Carinthie et d'Autriche se soumirent, dès l'année suivante, à Frédéric II, ainsi que le landgrave Herrmann.

Ce fut en 1217 que le poète, après trois années passées à son fief, se remit à voyager. Il accepta, nous l'avons vu, l'invitation, que lui avait faite Léopold d'Autriche, de passer à Vienne le temps pendant lequel il allait se trouver lui-même en Orient. Ces trois années furent au nombre des plus agréables de sa vie, et c'est à la cour de Médlik, non loin de Vienne, qu'il paraît avoir voué une affection particulière. Il la nomme, en même temps que celles de Vienne et d'Aquilée, au nombre des trois cours qui l'emportent sur toutes les autres par leur hospitalité [1]. Cette petite principauté était gouvernée par le duc Henri, oncle de Léopold ; il est probable que Walther le visita plusieurs fois, peut-être en compagnie de la duchesse Théodora et de ses enfants. Il y fut reçu avec la plus parfaite cordialité ; aussi n'hésite-t-il pas à comparer le prince de Médlik au généreux Welf, duc de Bavière (mort en 1191), dont l'éloge ne souffre aucune restriction et le suit après sa mort.

La cour d'Aquilée ne se montra pas moins

[1] Pr. 119.

généreuse. Déjà en 1207 le patriarche Wolfger mérita bien de l'Allemagne, en négociant la réconciliation de Philippe de Souabe et d'Innocent III. Son successeur, le patriarche Berthold d'Andechs (1218-1251) fut, en 1219, l'hôte de Walther. Ce dernier s'était rendu à Aquilée pour attendre le retour de Léopold de la croisade. Il paie à Berthold un juste tribut d'éloges, en vantant sa loyauté et en le déclarant exempt de tout défaut. Le patriarche devait, par sa haute naissance et par son caractère, le disposer en sa faveur. Othon de Méranie, le suzerain de Walther et peut-être son voisin en Franconie, où il possédait de vastes domaines, était son frère [1]; Agnès, la deuxième femme de Philippe Auguste, était sa sœur et sainte Elisabeth sa nièce. Son activité, qu'il employa surtout à combattre la prépondérance romaine, le fit excommunier par Grégoire IX. Il devait donc facilement s'entendre avec Walther [2].

La politique paraît être restée étrangère, au contraire, aux relations de Walther avec le sei-

[1] *Discours de M. Jean Schrott, du 3 octobre 1874.*

[2] M. Schrott explique même le silence de Walther après le meurtre de Philippe de Souabe, par ce fait que l'assassin était le plus proche parent de Louis de Bavière, et son principal complice, le margrave Henri d'Istrie, le frère du patriarche Berthold. Il se serait donc tu par considération pour les maisons de Wittelsbach et d'Andechs. Cf. *Gazette d'Augsbourg, 5 juillet 1874.*

gneur qu'il appelle « le Bogner », et qui s'appelait réellement Thierry II de Katzenellenbogen.

De nos jours encore, on voit, dans une des vallées de la forêt Noire, un peu au nord de Bade, une grande maison blanche, au milieu des bois; c'est une ferme plutôt qu'un château; les gens du pays lui donnent le singulier nom de Katzenellenbogen « coude de chat ».

La juridiction du contemporain de Walther s'exerçait sur une partie de l'Odenwald, près de Darmstadt, qui fut même fondée par un des princes de cette famille; mais elle a dû s'étendre plus au sud, du moins sur certaines parties du pays, comme le prouve le domaine de Katzenellenbogen, dans la forêt Noire. Thierry n'eut sans doute des relations avec Walther qu'assez tard, mais elles ne furent pas pour cela moins affectueuses, si nous en jugeons par les deux pièces qu'il lui adresse, et plus encore par le fait qu'il inaugura, en son honneur, un mètre nouveau, le ton du Bogner[1]. Ce fut probablement à Wurzbourg, en 1224, que le poète fit sa connaissance. Il ne paraît pas qu'au début de sa carrière politique il se soit senti attiré vers un prince qui était alors l'adversaire de Philippe de Souabe[2]. Plus tard, quand la paix fut rendue à l'Allemagne pour quelque temps, Thierry prit la croix (1219), et ne revint qu'en

[1] SIMR. 95-101.
[2] UHLAND, V, 36.

1222. Ce ne fut donc qu'après son retour que Walther s'adressa à lui, et l'on est porté à se demander s'il avait repris sa vie errante d'autrefois, et si l'appât du gain était encore à cette heure un des mobiles qui le faisaient agir.

Sans rien demander à Thierry, il lui donne clairement à entendre que ses largesses seraient mieux placées s'il lui en faisait part, que lorsqu'il les distribue à des bavards ou bien à des étrangers, à des Russes ou à des Polonais[1]. On sait que Thierry ne fut pas sourd à sa demande, quoiqu'elle ne fût pas exprimée en termes formels; Walther le proclame un des plus beaux chevaliers, et déclare que les qualités de son cœur et de son esprit ne le cèdent en rien à ses qualités extérieures[2]. Il ne nous apprend pas si ses relations avec Thierry s'arrêtèrent là. Celui-ci mourut en 1245, survivant de beaucoup au poète. Il fut le dernier des princes allemands à qui Walther ait décerné sans rectriction ses éloges. Le poète était vieux et son caractère souvent chagrin. Le Bogner n'en a que plus de mérite de lui avoir inspiré une aussi profonde estime.

L'Allemagne jouissait alors d'une certaine tranquillité; l'autorité de l'empereur du moins était reconnue par tout le pays. Aussi la part que Walther fait à la politique est-elle moins grande pen-

[1] Pf. 180 a.
[2] Pf. 180 b.

dant ses dernières années. L'aperçu que nous venons de donner de ses relations avec les princes et avec les empereurs le montre néanmoins préoccupé avant tout de la puissance et de l'honneur de l'Allemagne. Il resta jusqu'à la fin ce qu'il avait été au début de sa carrière, patriote ardent et souvent militant, et partisan d'un pouvoir central incontesté et fort.

CHAPITRE III

WALTHER VON DER VOGELWEIDE ET L'ÉGLISE

Walther, poète politique et poète moraliste, s'est trouvé, dans toutes les circonstances importantes de sa vie, en présence du pouvoir qui, au moyen âge, fut le plus formidable, dont l'influence se faisait sentir dans les détails les plus communs de la vie, qu'il était impossible d'ignorer et qu'il fallait avoir pour ami ou pour ennemi. Walther était chrétien et profondément attaché à sa religion, mais il était aussi patriote et hostile à tout ce qui pouvait compromettre l'indépendance et la grandeur de son pays. De là, dans sa vie et dans son œuvre, deux courants contraires.

I

WALTHER ADVERSAIRE DE L'ÉGLISE

De tout temps l'Allemagne a supporté avec la plus profonde irritation l'intervention des puissances étrangères dans ses affaires intérieures. On sait la haine que la prépondérance plus de deux fois séculaire de la France a éveillée contre nous parmi les Allemands. Au moyen âge, l'ennemi héréditaire, dont le joug pesa sur l'Allemagne, et qui souleva les colères concentrées de nombreuses générations, ce fut la papauté; on dirait l'esprit de résistance et de révolte, mal comprimé, de l'ancienne Germanie contre la domination romaine[1].

Au XVIe siècle, ces colères éclatèrent dans un formidable incendie et, de nos jours encore, le romanisme apparaît à beaucoup comme un ennemi national, surtout depuis que les désastres de la France ont un peu détourné de nous les sentiments haineux des Allemands, qui sont, il faut en convenir, un des traits les plus saillants de leur

[1] HEINRICH : *Parceval.* — ÉDOUARD LANGERON : *Grégoire VII et les origines de la doctrine ultramontaine*, 1 vol. in-8°. Paris. Ernest Thorin.

caractère. Mais longtemps avant Huss et Luther, des voix se firent entendre contre l'influence romaine qui maintenait en Allemagne, croyait-on, les divisions intestines, et empêchait ce pays de recouvrer l'unité et la puissance d'autrefois.

Parmi ces voix, qui appelaient leurs concitoyens à la révolte contre Rome, une des plus écoutées fut celle de Walther von der Vogelweide.

Ce fut le 22 février 1198 que Lothaire de Signia fut élu pape à la place de Célestin III, sous le nom d'Innocent III. Ambitieux, d'une énergie indomptable, mais en même temps maître de lui comme il entendait l'être des autres, négociateur habile autant qu'homme d'action, sachant attendre et ne craignant pas de foudroyer, il voulait faire une réalité des rêves les plus audacieux de ses plus audacieux prédécesseurs. Ce fut lui qui, parlant des deux lumières qui devaient éclairer l'univers, désignait le pape comme le soleil et l'empereur comme la lune. La dignité impériale n'avait dès lors d'autorité à ses yeux que si elle était non-seulement sanctionnée, mais déléguée par la papauté. C'étaient en effet, à l'en croire, les papes qui avaient transféré l'empire des Grecs aux Allemands[1].

[1] Lorsqu'en 1210, Innocent enjoignit aux princes allemands de reconnaître Frédéric II, il avoua qu'il avait pu se tromper en soutenant d'abord Othon ; mais il s'était trompé comme Dieu

Reconnaissons cependant que la prétention des papes à la domination universelle pâlissait presque en présence de leur patriotisme. S'ils étaient les chefs de l'Église, ils étaient aussi Italiens, et leur constante préoccupation était de défendre l'indépendance de leur patrie contre les entreprises étrangères; ils ne déguisaient pas d'ailleurs leur désir de domination sur l'Italie et, à la mort de Henri VI, Innocent ne couronna Frédéric comme roi d'Apulie qu'à titre de vassal du Saint-siége; il se fit en outre céder Ancône.

Ces prétentions froissèrent singulièrement Walther von der Vogelweide, qui supportait avec peine l'ingérence du clergé dans les affaires de l'empire. Il en veut aux prêtres, à la mort de Henri VI, de se servir des armes spirituelles, d'employer l'étole, comme il s'exprime, contre les princes de Hohenstauffen, et de ne pas excommunier ceux qui le mériteraient, c'est-à-dire ceux qui, selon lui, sont des séditieux et des rebelles. Si l'empire est troublé, ce sont eux qu'il en rend responsables[1].

Lorsque Philippe de Souabe mit en liberté les nobles normands, partisans de Rome, Innocent ne fut point sensible à cette concession; au contraire, il les exposa publiquement pour exciter

lui-même qui, après avoir reconnu Saül, se ravisa et porta son choix sur un roi plus jeune. Cf. THURNWALD: *Dichter, Kaiser u. Pabst*, p. 37.

[1] PF. 84 c.

l'indignation du peuple contre les princes souabes, en attirant les regards sur les traces des mauvais traitements qu'ils avaient essuyés. L'hostilité qu'il continuait à montrer contre l'Allemagne entretint l'irritation de Walther, et l'évêque de Sutri ne l'apaisa pas entièrement, en levant l'excommunication qui avait été prononcée contre Philippe.

Innocent d'ailleurs ne cessait de laisser entrevoir ses préférences pour Othon de Brunswick, qu'il reconnut même ouvertement[1]. Walther avait protesté, dès le début, contre l'appui mal déguisé que le pape accordait à Othon. Il avait appelé l'élection de ce dernier, qui eut lieu sous l'influence de l'archevêque de Cologne, une élection de prêtres[2] et, déplorant la faiblesse du premier d'entre les princes, alors que tous les autres étaient comblés d'honneurs : « Les prêtres, s'é-« tait-il écrié, veulent renverser les droits des « laïques[3] ! »

Après la mort de Philippe, il renouvela ses invectives, et accusa Innocent de troubler l'empire,

[1] Othon est, selon Innocent, un prince pieux, et d'une famille pieuse et soumise à l'Eglise (Bulle du 1er mars 1201). Le nouveau roi jura obéissance absolue au pape, son maître, et à ses successeurs. Il promit en outre de conserver à la cour de Rome ses possessions actuelles et de reconquérir celles qui lui avaient appartenu autrefois.

[2] 1er mars 1198.

[3] Pf. 85.

« en plaçant deux Allemands, Othon et Frédéric,
« sous une même couronne, afin qu'ils se détrui-
« sent, se brûlent et se dévastent réciproquement.
« Ce qu'il a fait, la pensée n'aurait même pas dû
« lui en venir[1]. »

Lorsque Frédéric II fut le maître incontesté de l'empire, Grégoire IX reprit contre lui la politique hostile qu'Innocent avait poursuivie contre Philippe et contre Othon. Cette politique était justifiée d'ailleurs par le danger que Frédéric faisait courir à l'indépendance de l'Italie septentrionale. Walther cependant s'élève de nouveau, tout à la fin de sa carrière, contre l'ambition pontificale, menaçant Grégoire de représailles (1227), et il engage ouvertement l'empereur à attaquer, à son tour, le clergé par son endroit le plus vulnérable, en privant les clercs récalcitrants de leur temporel[2]. Ses conseils, quelque peu violents, ne furent pas toujours suivis, et l'on peut croire qu'il aurait reculé lui-même devant l'application rigoureuse de ses principes. Ses sentiments étaient partagés toutefois par un grand nombre d'Allemands; le Tannhaeuser, entre autres, déclare qu'il ne se pardonnerait pas de toucher à l'argent que le pape envoyait en Allemagne, pour combattre Frédéric II[3].

[1] Pf. 115.
[2] Pf. 165.
[3] O. d'Assailly, p. 228.

Comme Walther, les poètes provençaux et français en veulent au clergé et surtout au Saint-siége d'abandonner le domaine spirituel, qui est le leur, pour s'arroger la puissance temporelle. L'hostilité de Walther fut provoquée, on l'a vu, par les entreprises de la papauté contre la suprématie de l'empire. Comme lui, Figueira reproche à Rome d'être la cause des guerres civiles qui désolent son pays. Bertram d'Alamanon proteste, de son côté, contre l'ambition d'Innocent IV, qui prétend disposer de la couronne impériale (1245)[1], et le Templier reproche à Clément IV de pousser les Arlésans contre les Allemands (Charles d'Anjou contre Manfred) :

« Lo papa fa de perdon gran largueza
« Contr' Alamans ab Arles e Frances
« .... don ieu vo die per ver
« Qu'els vendon dieu e'l perdon per aver[2]. »

C'est l'ambition du pape qui, selon Figueira, a fait perdre Damiette aux chrétiens; car, uniquement préoccupé de détrôner Frédéric, il ne se soucie nullement de combattre les Sarrasins.

Mais c'est surtont la guerre contre les Albigeois qui fait l'objet des sirventes des trouba-

[1] RAYNOUARD, V, p. 72. — *Ibid.* IV, p. 309.

[2] DIEZ : *Leben u. Werke der Troubadours*, VI. — RAYNOUARD, IV, p. 134. — MICHAUD : *Histoire des Croisades*, V, p. 38.

dours contre la papauté. Cependant, si la plupart des poètes du Midi sont hostiles à Rome, quelques-uns aussi se prononcent pour les croisés et contre les princes du Midi, témoin Perdigon, qui pousse des cris d'allégresse, en apprenant la mort, à Muret, de son bienfaiteur, Pierre d'Aragon[1].

Parmi les poètes du Nord, un des rares adversaires de la guerre des Albigeois fut Thibaut de Champagne, qui s'indigne particulièrement contre les prêtres qui poussent au carnage :

« Moult par or est nostre estas perilleus
Et se ne fust li essamples de ceus
Qui tant aiment et noises et tençons,
Ce est des clers, qui ont laissé sermons
Pour guerroier et pour tuer les gens,
Jamais en Dieu ne fust nus hons créans. »

Ce qui n'empêcha pas le même Thibaut de Champagne d'assister, dix ans plus tard, au massacre des Albigeois sur le mont Aimé[2].

Dans le Midi, au contraire, la plupart des poètes défendirent, non sans autorité, leur patrie menacée par les convoitises alliées du Nord et du sacerdoce. On peut même dire que leur poésie ne s'éleva à une gravité et à une puissance véritables que lorsqu'elle fut à son déclin. Elle ne trouva plus son heureux génie après la destruction des Albi-

[1] Diez : *L. u. W. d. T.*
[2] *Hist. litt. de la France*, XXIII, p. 796.

geois. Mais pendant la guerre d'extermination qui fut faite aux heureuses principautés du Midi, au commencement du XIIIe siècle, les poètes se montrèrent les auxiliaires ardents et convaincus des guerriers; ils sentaient que l'anéantissement de leur patrie allait entraîner celui de leur art. Comment s'étonner dès lors que Figueira, dont la patrie, tantôt encore si florissante, vient d'être dévastée à l'instigation de la papauté, et anéantie, comment s'étonner que ce dernier des troubadours toulousains éclate contre Rome dans ce cri de désespoir et de rage : « Le diable t'appelle « comme sa créature... En toi se cache et « s'abaisse et se confond la tromperie de ce « monde ! »

Les cris de détresse des poètes provençaux ne trouvèrent point d'écho en Allemagne, et nous avons lieu d'être surpris qu'ils ne soient pas parvenus à Walther ou que celui-ci y ait été insensible. Bien souvent cependant il s'était montré l'adversaire de la violence et de la cruauté ; souvent aussi il avait montré le peu de cas qu'il faisait des foudres de Rome. Cependant, loin de flétrir les horreurs commises à Béziers et à Toulouse, au nom de la papauté, il loue le zèle religieux de Léopold d'Autriche, qui fut l'un des princes allemands les plus âpres à la curée[1]. La passion reli-

[1] Léopold se croisa non-seulement contre les ennemis de la chrétienté, mais encore contre ceux de la papauté. Aussi reçut-

gieuse a pu entraîner ce dernier, mais la richesse du Midi et l'appât du butin ne furent pas sans doute étrangers à sa croisade. L'Autriche, il est vrai, n'est pas un pays deshérité, pas plus que l'Ile de France et que la Bourgogne, dont les princes se jetèrent, avec leurs bandes, sur les provinces méridionales. Mais un climat béni, un ciel clément, les moissons, les vendanges, les richesses amassées dans les villes du Languedoc, et qui ne le cédaient en rien à celles des villes lombardes, étaient des appâts trop tentants pour les appétits tudesques. Le manteau de la religion couvrait d'ailleurs les pillages et les massacres. Le poète détourna les yeux et garda le silence, et vanta même les exploits et le zèle du pieux Léopold. C'est une tache dans la vie et dans la carrière poétique de Walther. Que d'écrivains allemands, hélas! champions zélés de la grandeur nationale et de l'indépendance de la pensée et de la dignité humaine, n'ont trouvé aucune parole pour la cause de la justice et de la liberté foulées aux pieds, et ont chanté la force victorieuse du droit!

il, outre le titre de « magnanime » celui de « catholique. » Il fit une première expédition en 1212 contre les Albigeois et les Maures d'Espagne; il partit pour la Palestine en 1217, et ce fut en route pour une troisième expédition contre les Sarrazins qu'il mourut à San Germano, en 1230. Ce n'est pas lui, mais son père qui prit une part importante à la troisième croisade, et qui plus tard arrêta et livra à Henri VI Richard d'Angleterre, qu'une tempête avait jeté dans ses États.

Peut-être cependant jugeons-nous trop sévèrement un homme qui montra partout ailleurs une remarquable indépendance et une rare force de caractère. Peut-être le sentiment de solidarité qui unit les peuples modernes n'était-il pas susceptible d'être compris même par les meilleurs esprits de ces temps où régnait en maîtresse la force brutale. Peut-être l'objet véritable et les détails atroces de la guerre contre les Albigeois ne furent-ils jamais connus de Walther. Nous serions tentés de le croire, surtout quand nous nous rappelons non-seulement le courage avec lequel il s'est élevé contre l'ambition romaine, ce qui ne nous surprend guère de la part d'un Allemand, mais encore l'indépendance avec laquelle il rejette souvent l'autorité spirituelle de l'Église.

Il peut être compté, à cet égard, au nombre des réformateurs avant la Réforme. Aucun des adversaires de la papauté, au XVIe siècle, ne fut, du moins au début, plus net ni plus énergique dans ses attaques. Il appelle, en propres termes, faux les enseignements des prêtres. Hâtons-nous d'ajouter qu'il est profondément affligé d'avoir à les juger si sévèrement[1].

Ses accusations ne s'adressent pas seulement au clergé inférieur; elles s'accentuent davantage lorsqu'il parle de la papauté. Les enseignements de Rome lui paraissent bien éloignés de leur pu-

[1] Pr. 114.

reté primitive; au lieu de prêcher la vérité et de fortifier la foi, c'est le pape lui-même qui maintenant augmente l'incrédulité[1]. Dans un mouvement d'irritation, Walther va jusqu'à accuser Innocent de travailler dans l'intérêt de l'enfer : « Qu'il consulte son livre noir, s'écrie-t-il, que « Satan lui a donné[2] ! »

L'autorité de l'Église n'aurait cependant été l'objet d'aucune atteinte si la papauté s'était renfermée dans le domaine spirituel. Mais du moment qu'Innocent et que Grégoire intervinrent dans les affaires temporelles, excommuniant les princes qui leur déplaisaient, ces princes et tous leurs partisans se raidirent contre les anathèmes; ce premier pas étant fait, leur opposition se manifesta également contre l'autorité du pape dans d'autres matières.

L'excommunication de Frédéric II, en particulier[3], révolta au plus haut point Walther, qui ne veut pas reconnaître au pape le droit de délier les sujets du serment qu'ils ont prêté à leur souverain[4].

L'indépendance de la pensée était plus grande, l'exemple de Walther le prouve, qu'on ne se l'imagine quelquefois, même aux époques du

[1] Pf. 90, 114.
[2] Pf. 111, 132.
[3] Grégoire IX la prononça à Anagni, le 29 sept. 1227.
[4] Pf. 189. — Cf. Uhland V, p. 84.

moyen âge où la domination de l'Église paraissait la plus absolue. Les poètes, plus éclairés que leurs contemporains, devaient particulièrement protester contre les prétentions de ceux qui auraient voulu asservir la pensée humaine. Une légende ancienne s'est faite l'écho de leur amour pour l'indépendance, en racontant que les douze premiers maîtres chanteurs furent accusés d'hérésie[1].

Un des principaux griefs de Walther contre l'Église c'est son amour pour les richesses. L'avarice est, selon lui, un des vices capitaux du clergé. Et cependant quels trésors de bénédictions les prêtres ne pourraient-ils pas recueillir, si leur main disait au pauvre : Voici pour toi! Combien alors leurs enseignements seraient plus écoutés! Mais il est rare que la main d'un clerc ait distribué un grand trésor[2]. Celui d'ailleurs qui est responsable de l'avarice du clergé tout entier c'est le pape lui-même; tous les autres ne font que suivre son exemple[3].

L'accueil inhospitalier que le poète reçut au couvent de Tegernsée, peu de temps probablement avant sa mort, n'était pas de nature à modifier son opinion. Ses attaques contre le clergé avaient dû parvenir au monastère bavarois, dont les habi-

[1] Uhland V, p. 91.
[2] Pf. 104, 116.
[3] Pf. 112.

tants n'avaient pas dû être disposés à accueillir avec empressement un adversaire de leur caste. Quoiqu'il en soit, il en ressentit un vif dépit, et ce fut pour cette raison, sans doute, qu'il ne donna que le titre de moine à l'abbé Henri de Tegernsée[1].

Il s'exprime, non sans amertume, sur les richesses du clergé, incompatibles, selon lui, avec l'austérité de ses fonctions. Ses reproches naturellement ne s'adressent pas au clergé inférieur, mais aux grands dignitaires de l'Église. « Vous, « cardinaux, dit-il, vous recouvrez bien votre « chœur, tandis que notre maître-autel est ex- « posé à toutes les intempéries[2]. » Le pape n'est pas plus ménagé que les cardinaux, et à lui aussi le poète reproche de se préoccuper surtout de remplir ses coffres[3].

Aussi exprime-t-il plusieurs fois les regrets que lui inspire la munificence de Constantin, à qui il fait remonter, comme tout le monde à cette époque, l'origine du pouvoir temporel des papes. « Lorsque « Constantin, dit-il, combla pour la première fois « les papes de trésors, s'il avait su l'usage qu'ils « en feraient, il aurait certainement épargné ce « malheur à l'empire[4]. » Ailleurs il suppose un

[1] Pr. 155.
[2] Pr. 111.
[3] Pr. 115.
[4] Pr. 164.

ange qui se plaint à son tour des largesses excessives de Constantin. « Celui-ci donna à la cour « de Rome l'épée, la croix et la couronne; mais « loin de servir l'Église, il a laissé dégoutter sur « la chrétienté un véritable poison[1]. » La Chronique des empereurs s'exprime presque dans les mêmes termes, et plus tard Ottokar de Hornek s'est encore fait l'écho des mêmes sentiments.

Walther pardonnerait peut-être à la cour de Rome ses richesses, si elle ne cherchait pas à les augmenter au détriment de l'Allemagne. Aussi son irritation fut-elle à son comble, quand Innocent fit installer dans toutes les églises des troncs destinés à recevoir les offrandes des fidèles en vue de la croisade. Celle-ci n'est, aux yeux du poète, qu'un prétexte, et le seul but du pontife est d'exploiter la naïveté des Allemands. « Ah! s'écrie-t-il, « que le pape se moque chrétiennement de nous! « Je les ai poussés, dit-il, vers mon tronc; tout « leur bien sera à moi. Vous, clercs, mangez des « poulets, buvez du vin, et laissez ces sots laïques « allemands... jeûner[2]. »

Dans une autre pièce, il s'adresse au Tronc lui-même. « Seigneur Tronc, lui dit-il, le pape vous a-« t-il envoyé ici afin de l'enrichir et de nous « appauvrir, nous autres Allemands, et de nous « rançonner? Mais quand ces trésors seront arri-

[1] Pf. 85.
[2] Pf. 115.

« vés au Latran,... il demandera que toutes les « paroisses remplissent encore le tronc... Seigneur « Tronc, vous avez été envoyé ici pour notre « malheur, afin de chercher parmi les Allemands « des dupes et des fous [1]. »

Comme Walther, beaucoup de troubadours accusent également le clergé d'avarice. Figueira reproche à Rome sa cupidité [2]; Pierre Cardinal, plus véhément, s'écrie que, semblables à des vautours, les prêtres découvrent les hommes riches, qu'ils se font leurs amis et que, s'ils tombent malades, ils leur arrachent des donations au préjudice de leurs parents [3]. Les poètes français, quoiqu'ils soient en général moins acerbes, expriment les mêmes griefs que leurs voisins du Midi et de l'Est.

« Li prestre dient bien : « Pour Dieu, Seigneur, donez.
Mais ils dient petit aux povres gens : « Tenez ».
Ains ont les doiz au prendre ouvers et desnoez,
Et au rendre les ont crampis et engluez [4].»
« .....
Ils ont toz les biens corporaux
.... Mes de lor biens ne vuelent despartir [5]. »

L'Allemagne s'est souvent plainte, en effet, avant le XVIe siècle, de l'exploitation dont elle était

[1] Pr. 116.
[2] Raynouard IV, p. 309.
[3] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours.*
[4] *De Triacle et de Venin.* — Jubinal, *Nouveau rec.* t. I, p. 360-71. — *Hist. litt.* XXIII, 246.
[5] *Cangé* 7222, *anc. n.* 65.

l'objet de la part des Italiens. Walther cependant a singulièrement dépassé la mesure [1]. Il ne rend point justice aux grandes qualités d'Innocent III, et son propre patriotisme l'empêche de reconnaître celui du pontife. Il est incontestable, d'un autre côté, que ce dernier prenait son projet de croisade très-au sérieux; il ne se contentait pas de placer des troncs dans les églises; il s'imposait à lui-même et il imposait aux cardinaux le sacrifice du dixième de leur revenu, en vue de la guerre sainte.

Les moyens qu'il employa pour se procurer des ressources ne consistaient pas seulement dans les cotisations volontaires ou obligatoires des prêtres et des fidèles; il se servit encore de la vente des indulgences, et au moyen âge comme au XVIe siècle ce procédé souleva des plaintes nombreuses. Walther se récrie « contre cet achat et contre cette « vente des dons de Dieu, contre ce trafic qui « nous a été défendu par le baptême [2]. » Dans une autre pièce il reproche à Innocent « le trésorier « de Dieu » de disposer dans son propre intérêt des biens immortels dont il est le dépositaire; il le compare à Sylvestre II [3], que ces connaissances en histoire naturelle avaient fait accuser de sorcellerie. Mais, dit-il, « Gerbert n'a fait condamner

[1] Pf. 116, v. 7.
[2] Pf. 111.
[3] 999-1003.

« à l'enfer que lui-même, tandis qu'Innocent y « précipitera avec lui toute la chrétienté [1]. »

De nombreux poètes allemands marchèrent sur les traces de Walther, entre tous Freidank et Reinmar de Zweter, et protestèrent comme lui contre la vente des indulgences qui, plus que toute autre chose, contribua à soulever l'Allemagne contre Rome. Les mêmes protestations se firent entendre en France et surtout en Provence, et des voix indignées s'y élevèrent plus d'une fois contre la simonie, la vente des indulgences et les excommunications motivées uniquement par des raisons politiques. Si Walther s'irrite contre le trafic des biens célestes, Figueira signale, presque dans les mêmes termes, la convoitise de Rome, si grande qu'elle pardonne les péchés pour de l'argent [2]. Il accuse le pape d'abuser des indulgences pour perdre la France et Louis VIII, et il s'indigne contre les prêtres qui excommunient ceux qui leur reprochent leur inconduite et qui ne pardonnent qu'à prix d'argent [3]. Bertram d'Alamanon reproche à Innocent IV d'être prodigue d'indulgences mais avare d'argent, et le Templier accuse Clément IV de vendre à prix d'argent Dieu et les indulgences, au lieu de venger la défaite de Louis IX [4]. Thibaut de Champagne enfin

[1] Pf. 110.
[2] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 450.
[3] Rayn. IV, p. 207.
[4] *Ibid.* IV. p. 131.

se joint lui-même au concert indigné qu'avait soulevé l'excommunication de Frédéric II :

« Au tans de felonie
D'envie et de traïson,
De tort et de mesprisons
Sans bien et sans courtoisie
Qu'entre nos barons faison
Tout le siècle empirier,
Que je vois escumenier
Ceaus qui plus sivent raison,
Lor voil dire une chanson[1]. »

Les goûts mondains et la vie souvent licencieuse de beaucoup de membres de l'Église n'échappent pas davantage aux attaques des poètes en France et en Provence aussi bien qu'en Allemagne. Walther avait beaucoup voyagé et le spectacle « des choses antichrétiennes dont était remplie la « chrétienté [2] » l'irritait profondément. C'est surtout aux prêtres qu'il reproche leur vie peu conforme à leurs enseignements; leur doctrine est bonne, il l'accorde, mais elle ne produit aucun bon effet, parce que leurs actes sont mauvais [3]. Ce qui lui paraît le plus scandaleux, c'est la prétention de quelques-uns de s'affranchir ouvertement de la loi morale, et l'audace avec laquelle ils osent demander aux fidèles de se conformer à leurs paroles, mais non à leurs actes. Walther trouve

[1] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, p. 793.
[2] Pf. 90.
[3] Pf. 113.

d'ailleurs qu'ils ne remplissent pas avec la conscience nécessaire les devoirs les plus ordinaires de leur ministère. Il leur recommande expressément de dire leurs messes et revient, à ce propos, sur la donation de Constantin ; sans leurs richesses, ils ne s'occuperaient pas d'autres questions et se consacreraient exclusivement à leurs fonctions [1]. Il voudrait, d'autre part, que les prêtres choisissent mieux leur société; trop souvent ils fréquentent des gens peu recommandables, ce qui compromet leur autorité ; car, de même que les femmes, les prêtres s'amoindrissent en frayant avec les méchants [2].

Il ne se contente pas de blâmer les goûts mondains du clergé; il l'accuse de mensonge et de tromperie, et c'est jusqu'au pape lui-même qu'il fait remonter ses reproches [3]. Le vice sur lequel il insiste particulièrement c'est l'impudicité; les prêtres cependant, à ce que croit Walther, devraient être plus chastes que les laïques. Mais il n'en est rien ; leur vie est trop souvent honteuse; aussi la chrétienté n'a-t-elle jamais été troublée à ce point... c'en serait trop si un sot laïque faisait ce qu'ils font. Et le poète demande avec instance que les prêtres ne convoitent plus les femmes [4]. Ce

[1] Pf. 164.
[2] Pf. 69, 179.
[3] Pf. 84, 84 c, 112.
[4] Pf. 113, 164.

qu'il déplore surtout c'est l'effet désastreux que leurs vices exercent sur les fidèles; aussi rend-il le pape responsable des vices de l'Allemagne et ne craint-il pas de l'appeler un nouveau Judas [1].

Les mêmes invectives, nous l'avons dit, se retrouvent fréquemment chez les poètes français et provençaux. Tantôt ils flétrissent l'amour des moines pour la bonne chère :

« Les vins ont blans comme cristaus
A guersoi boivent parigaus[2]. »

Tantôt ils accusent les prêtres d'aimer les chevaux, l'oisiveté, la luxure [3]. Peire Cardinal ne ménage pas plus les évêques et les abbés que les simples clercs, et il déclare que plus ils sont élevés, moins ils ont de vertu. Figueira est plus explicite encore et s'indigne contre les prêtres qui, après s'être plongés dans la débauche, ne craignent pas le lendemain de prendre en main le corps de Dieu [4]. Peire Mauclerc exprime, presque dans les mêmes termes, une idée dont Walther se fait également l'écho, lorsqu'il reproche aux prêtres d'exhorter les fidèles à suivre leurs commandements, mais non leur exemple :

[1] Pf. 112.
[2] *Cangé* 7222. *Anc. n.* 65.
[3] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 450.
[4] Rayn. IV, 307.

« Quand li prestre sermone
Au fet de sa persone
Dist que n'esgart on mie
Fors au conseil qu'il done. »

Il n'est pas de crime enfin, ni de vice dont, à en croire certains poètes, surtout dans le Midi, les prêtres ne se rendent coupables. Peire Cardinal les appelle assassins, hypocrites, avides de pouvoir, et Bertram Carbonel les accuse de mensonge, de trahison, de parjure, de vol, d'impudicité, d'incrédulité, d'usure [2]. Tandis que Walther reproche aux prélats romains d'abuser de la crédulité germanique pour remplir leurs coffres, Figueira les appelle des faussaires pleins de tromperie. Celui-là compare le pape à un berger qui tond de trop près la laine de ses brebis, celui-ci l'appelle un loup dévorant qui se jette sur la bergerie [3]. Le poète allemand l'accuse de faire dire à l'Évangile des choses qui lui sont étrangères; le troubadour toulousain lui demande dans quel livre il a trouvé qu'il faut tuer les chrétiens. L'un et l'autre lui reprochent d'être l'allié secret des Sarrasins et, tandis que Walther prétend qu'il fait plus de mal aux chrétiens qu'aux infidèles, Figueira s'indigne de ce qu'il fasse peu

Mss. S. Germ. n. 0439, fol. 114. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, p. 687.

[2] RAYN. IV, 284.

[3] *Ibid.* IV, 307.

de dommage à ces derniers, mais qu'il pousse les Grecs et les Latins à la destruction. Walther représente Innocent comme étant, de même que Sylvestre II, en relation avec les puissances infernales. L'auteur du récit en vers de la croisade contre les hérétiques Albigeois raconte, de son côté, qu'Innocent invoqua l'autorité de l'enchanteur Merlin [1] :

« Car be ouit Merlis que fo bos devinaire
Quencar vindra la peira e cel que la sap traire
Si que per totas partz auzitz dir e braire
Sobre pecador caia. »

On peut blâmer les sentiments haineux de Figueira et de Walther et la violence de leur langage. On conviendra néanmoins qu'il fallut à ce dernier du courage pour se prononcer avec une telle énergie dans un siècle où les plus grands s'inclinaient et tremblaient devant le pape tout-puissant et où les « bruslements » des hérétiques étaient à l'ordre du jour. Jamais, en effet, il ne tint compte des excommunications pontificales. Elles étaient pour lui comme si elles n'existaient pas. Jamais il ne se demanda, avant d'accorder son appui à un prince, si le pape l'avait reconnu. Au contraire, presque constamment son attitude est hostile au pape ; presque toujours aussi il appuie les adversaires d'Innocent. Ses invectives contre Rome eu-

1 Publié par FAURIEL ; v. 3590.

rent le plus grand retentissement et les reproches et les regrets de Thomassin de Zerclaere (della chiara), qui attribue l'influence de Walther à l'estime dont il était l'objet [1], sont, on en conviendra, le meilleur témoignage qui ait pu être rendu à son génie et à son caractère.

Il est question plusieurs fois, dans les poésies de Walther, d'un ermite, dans la bouche de qui il met des paroles de blâme contre la manière dont les affaires de l'église étaient dirigées. Celui dont il parle, et qu'il appelle son bon ermite, assiste en gémissant au triste spectacle que présente l'Église, à la confusion qui règne dans tous les cœurs et au désespoir qui s'est emparé du monde laïque; ces sentiments n'ont d'autre cause que l'influence du pape qui est trop jeune pour gouverner l'Église avec la sagesse nécessaire [2].

On a fait les suppositions les plus diverses sur ce fameux ermite; il n'est pas démontré toutefois que ce soit un personnage historique. En admettant cette hypothèse, on a songé à Gualtérius de Mapes et à Conrad de Halberstadt, avec lesquels Walther a pu avoir des relations et qui peut-être lui firent leurs doléances.

S'il a réellement existé, il a dû représenter dans l'Église le parti exclusivement national, ni guelfe ni gibelin, mais hostile à toute ingérence de l'é-

[1] *Der waelsche Gast.* 11163-11250.
[2] Pf. 114. 10, 84 c. 22, 165.

tranger, et particulièrement de Rome, dans les affaires allemandes. Il nous paraît plus probable toutefois que ce n'est qu'un personnage imaginaire, un type de l'ermite, tel que Walther a dû se le représenter. Nous sommes d'autant plus disposé à lui refuser un caractère historique qu'il apparaît déjà dans la première pièce politique du poète et qu'il figure encore, près de trente ans plus tard, dans une de ses dernières poésies. Quoi qu'il en soit, la principale cause de l'hostilité de Walther contre l'Église, c'est le danger que la papauté faisait courir à l'indépendance de l'Allemagne. Comme son attitude politique, elle s'explique par son patriotisme.

II

LE CHRÉTIEN DANS WALTHER VON DER VOGELWEIDE

On aurait tort de croire que Walther ait été un adversaire déguisé du christianisme ou tout au moins un indifférent. Le sentiment religieux et vraiment chrétien l'anima au contraire pendant toute sa vie, et s'il se manifesta plus souvent et avec plus d'éclat pendant sa vieillesse, il se montre déjà très-intense dans les premières pièces que nous connaissons de lui. Ce ne fut pas d'ailleurs pendant sa jeunesse, mais pendant son

âge mûr que se fit jour son hostilité contre Rome et contre le clergé.

Walther est chrétien par le sentiment et par la foi. De là les cris de douleur qu'il pousse en songeant à son égoïsme. De là ces strophes empreintes d'une ferveur religieuse, qui rappelle les grands mystiques des siècles suivants. De là son Lai, cette manifestation si poétique et si touchante de ses croyances et de sa foi.

Il regarde l'autorité de l'Église elle-même comme incontestable; elle lui paraît aussi nécessaire qu'à tous ses contemporains, et il professe pour ses doctrines et pour ses représentants le plus profond respect, tant que ceux-ci ne sortent pas de leur rôle exclusivement spirituel [1]. Un ermite est pour lui le type de toutes les vertus chrétiennes; sa vie est toute de contemplation et de renoncement et, plus que toute autre, à l'abri des passions et des faiblesses humaines [2].

Il ne ressent que de la vénération pour les fonctions des prêtres; ce titre lui paraît un des plus beaux qu'il lui soit possible de citer [3], et, parmi les conseils qu'il donne aux jeunes gens, il leur recommande expressément de se conformer à leurs bons enseignements [4]. Ces derniers sont, en effet,

[1] Pf. 112.
[2] Pf. 36. 5.
[3] Pf. 67.
[4] Pf. 123.

l'expression de la vérité divine; il y croit lui-même et il contribue à les répandre [1].

Jamais, d'autre part, le scepticisme ne paraît avoir effleuré son esprit. Si, comme Wolfram, il avait écrit une épopée, il n'eût pas hésité plus que lui à placer dès le début de l'ouvrage une protestation énergique contre le doute; ce n'est pas lui qui se serait permis, comme certains poètes modernes, de laisser croire, même en badinant, que sa foi religieuse avait pu être ébranlée [2].

Mais il n'a de crédulité que pour ce que l'Église admet, et ne partage pas toutes les croyances de son temps. Ce n'est qu'en plaisantant qu'il consulte la longueur d'un brin d'herbe, pour y lire sa destinée, et il ajoute, non sans quelque malice, que pour le faire avec plus de succès il faudrait avoir la foi [3]. Il ne croit pas davantage aux sorcières, et se permet même de se moquer de ces personnages si redoutés par un grand nombre. Ce n'est pas sérieusement, à coup sûr, qu'il parle

[1] Pr. 413.

[2] Ich glaub' nicht an den Himmel,
Wovon das Pfaefflein spricht;
.....
Ich glaub' nicht an den Herrgott,
.....
Ich glaub' nicht an den Boesen,
An Hoell und Hoellenschmerz.
.....
HEINE : *Dichtungen* I, 164, Hamburg, 1862.

[3] Pr. 24.

de cette femme, merveilleusement vieille, qui un jour arriva pour le consoler[1]. Il n'ajoute pas enfin une foi bien robuste à certaines rencontres réputées funestes, lorqu'elles ont lieu à certaines heures, et ce n'est pas sérieusement qu'il appelle celui qui ne prend pas plaisir à une belle femme « un être portant malheur, qu'il ne faudrait pas « rencontrer le matin[2] ». Le ton moqueur avec lequel il parle des préjugés de son temps est même une preuve de sa foi. Son sentiment religieux est si profond qu'il perce même dans les occasions où l'on s'y attendrait le moins, lorsque par exemple il parle de l'amour[3].

Il a le même accent dans les pièces inspirées par une pensée grave. Dans la première de ses poésies politiques, l'une des plus belles qu'il ait composées, il représente la grâce de Dieu comme préférable de beaucoup aux biens du monde et aux honneurs terrestres[4]. « La grâce divine et la « vertu, dit-il ailleurs, sont les deux biens que les « hommes devraient surtout rechercher[5] », associant ainsi la grâce de Dieu qui est la sanction de nos efforts et la volonté humaine par laquelle nous travaillons à nous en rendre dignes. Elles lui pa-

[1] Pf. 4.
[2] Pf. 64.
[3] Pf. 3.
[4] Pf. 81.
[5] Pf. 90.

raissent l'une et l'autre devoir dicter au sage les plus grands sacrifices ; pour elles il donnerait sa vie, sa femme et ses enfants[1].

Aussi adresse-t-il à Dieu de nombreuses et ferventes prières, dans lesquelles se font jour tous les sentiments de l'homme, avec ses moments de faiblesse et avec ses mouvements d'enthousiasme, avec ses colères et avec ses viriles résolutions. Un matin il a quitté la cour de Vienne, pour prendre part aux luttes qui sont sur le point d'éclater ; il chevauche à travers la campagne, le cœur plein de souvenirs, de craintes et d'espérance, et c'est dans une prière qu'il exprime tous ces sentiments. Il implore le Christ et lui demande sa protection pour l'amour de sa mère[2]. La conduite d'Othon a rempli son cœur de colère, il s'accuse de ne point l'aimer, et c'est encore dans une prière que s'exhalent ses regrets[3]. Il invoque tour à tour Dieu le père, le Fils, le Saint-Esprit et la Vierge, pour leur demander d'avoir pitié de lui dans un temps où la plus grande partie de sa vie est déjà derrière lui et où se dresse devant lui le fantôme de la mort[4]. Chaque phase de sa vie est marquée par un nouveau mètre. Mais en tête des pièces qui sont composées sur un même ton se

[1] Pf. 91.
[2] Pf. 88.
[3] Pf. 137.
[4] Wackernagel, p. XLIII.

trouve chaque fois une strophe inaugurale, sous forme de prière, qui est comme la consécration à Dieu des poésies qui vont suivre. Ainsi les poèmes contemporains débutent généralement par une invocation, par laquelle les poètes appellent sur leurs œuvres la bénédiction divine.

Souvent aussi les élans lyriques de Walther font place aux pensées les plus lugubres. Il se dit que les crimes des hommes ne sauraient rester impunis et, d'un ton de prophète, il menace le monde des feux de l'enfer[1]. La vie est courte, et à toute heure Satan nous tend des piéges; aussi songe-t-il avec terreur au moment suprême et à l'heure du jugement[2]. Dès 1207 des phénomènes célestes, joints à la perversité des hommes, lui faisaient croire à la fin prochaine du monde. Les chroniques de cette même année s'expriment sur ces faits dans les mêmes termes qu'il le fait lui-même : « Éveillez-vous, s'écrie-il, le jour approche « où la crainte va s'emparer des cœurs de tous « les chrétiens, des Juifs et des païens; nous avons « vu de nombreux signes qui nous en annoncent « l'arrivée, ainsi que l'Écriture nous l'a révélé avec « vérité. Le soleil a assombri son éclat, l'infidélité « a partout répandu sa semence par les che- « mins[3]... »

[1] Pf. 76.
[2] Pf. 78.
[3] Pf. 84. Cf. *Marc* 13. 12. — *Luc* 21. 16. — *Apocal.* 6. 12.

Une tempête effroyable, qui se déchaîna sur une partie de l'Allemagne, réveilla ses premières appréhensions. « Malheur, dit-il, un vent souffle qui « s'abattra avec fureur sur tous les royaumes... « Les arbres sont déracinés et les tours s'écroulent « devant lui!...[1] » Il décrit même le jugement, non qu'il énumère les tourments des damnés, à la façon de Dante, mais il représente Dieu comme un juge sévère, qui punira immédiatement les fautes non expiées. « Jamais dit-il, un jugement aussi « sévère n'aura été prononcé ici-bas[2]. » Aussi implore-t-il avec ferveur l'assistance de la Vierge, non pour qu'elle efface ses péchés, mais pour qu'elle l'aide à vivre de telle sorte qu'il n'ait pas à trembler devant le tribunal de Dieu[3]. L'assertion d'Uhland ne paraît donc pas fondée quand il dit que Walther ne parle jamais de la mort[4]. La mort est, au contraire, très-souvent présente à son esprit et à son imagination, sous son aspect le plus sombre et le plus effrayant.

On devine de quels yeux il a dû, sous l'empire de ces pensées, considérer les joies du monde. « Je m'étais attaché, dit-il, à une belle apparition; « malheureux que je suis d'en avoir été frappé!... « Elle a perdu sa beauté... Sa couleur de lys et de « roses est ternie, et elle n'a plus maintenant ni sa-

[1] Pf. 187.
[2] Pf. 79.
[3] Pf. 89.
[4] Uhland V, p. 4.

« veur ni éclat... [1] » C'est encore l'instabilité de tout ce qui est terrestre qui inspire le dialogue que Walther imagine avoir avec le Monde, considéré comme l'hôtellerie de Satan. Le Monde emploie toutes ses séductions pour l'attirer à lui; il regrette que le poète n'ait pas eu recours à lui plus souvent et se met tout à sa disposition pour lui faire obtenir ce qu'il pourrait désirer. Mais Walther refuse absolument d'avoir affaire à lui; il n'a pas de comptes à régler avec lui et il n'entend pas qu'il le regarde comme un de ses débiteurs. En vain le Monde lui sourit : « Regarde-moi, lui dit-il, ne « fût-ce qu'à tes moments d'ennui. » Mais Walther est sourd à sa voix : « Tes douceurs, lui dit-il « à son tour, m'ont trop longtemps abusé... Mais, « quand je t'eus bien considéré en face, ton re- « gard était étrange... Ta honte cependant a été « au comble, lorsque je te vis par derrière [2]. »

Les mêmes pensées ascétiques se retrouvent dans d'autres pièces où, non content de songer à

[1] Pf. 76.

[2] Pf. 77. L'idée exprimée par Walther est empruntée à un poème intitulé « le Monde », par Conrad de Wurzbourg. Celui-ci raconte que Wirndt de Grafenberg, l'auteur de *Wigalois*, reçut un jour la visite d'une belle dame, qui, pour le remercier d'avoir été son chevalier, lui proposa de le convaincre de sa beauté. Là-dessus elle lui tourna le dos, et Wirndt n'aperçut plus que des vipères, des crapauds et d'horribles plaies. La même allégorie est représentée sur le portail de la cathédrale de Bâle, où le Monde se montre d'un côté plein de grâce, et de l'autre hideux et repoussant.

son salut éternel, Walther se reproche d'avoir chanté jadis comme la cigale, au lieu d'amasser des provisions pour l'hiver, à l'exemple de la fourmi[1].

Il considère les richesses comme l'amorce la plus dangereuse dont se sert l'enfer pour attirer à lui les mortels. « Elles ne seront dans l'autre « monde, dit-il, qu'un sujet de souffrances. Celui « qui ne demande que les biens de ce monde, ne « doit pas, à l'heure du jugement, compter sur « une autre récompense; il a eu sa part[2]. »

Peu d'écrivains, et nous n'exceptons pas les plus rigides parmi les mystiques, ont exprimé sur leur propre valeur des sentiments plus conformes aux enseignements évangéliques; peu se sont jugés avec une plus grande sévérité. La pénitence est, selon lui, le point de départ de la régénération morale, et sans elle il est impossible que nous soyons sauvés[3]. Il ne comprend pas que les hommes soient assez insensés pour ne pas recourir à ce seul moyen efficace, si simple d'ailleurs, de faire leur salut. Un léger repentir, en effet, suffit pour les délivrer d'un lourd péché[4].

Ces sentiments sont communs aux plus grands poètes de cette époque, et Godefroi de Strasbourg

[1] Pf. 187. 22-25.
[2] Pf. 123.
[3] Pf. 90.
[4] Pf. 188.

lui-même s'accuse de ses fautes. Walther, beaucoup plus sérieux que ce dernier et plus pénétré des sentiments chrétiens, demande pardon à Dieu de ne pas faire le bien et de ne pas aimer son prochain[1].

Dans une autre pièce, il exprime les mêmes idées, mais avec une énergie et avec une émotion bien plus grandes encore. « Le moment est venu, « dit-il, de faire pénitence... J'étais aveugle ; « quoique mes yeux fussent ouverts, tous les bons « sentiments existaient à peine en moi, et mon « péché était grand. » Il termine par une invocation pleine d'élan au Christ. « Rends-moi pur, « s'écrie-t-il, avant que mes os descendent dans « la vallée de perdition[2]. »

Des sentiments tout évangéliques et d'une largeur peu commune au moyen âge, se montrent enfin dans les passages où Walther s'exprime sur l'égalité de tous les hommes devant Dieu. L'origine de tous est la même, et tous sont formés de la même matière. Il ne saurait donc regarder comme étant sain d'esprit quiconque refuserait de considérer les autres hommes comme ses frères. On croirait entendre Villon ou Shakespeare[3], lorsqu'il s'écrie : « Qui pourrait reconnaître les « ossements du maître de ceux du serviteur[4]. »

[1] Pf. 135.
[2] Lachmann 122. — Simr. 198.
[3] V. *Hamlet*.
[4] Pf. 87.

Mais ce qui paraît plus surprenant c'est l'absence de tout fanatisme dans sa manière de juger ceux qui ne sont pas chrétiens, et cela à une époque où Frédéric II lui-même, sans doute par politique plus que par conviction, persécutait les hérétiques, où la guerre la plus cruelle était faite aux Albigeois, où la guerre de religion contre les Maures d'Espagne et contre les Musulmans d'Orient était passée à l'état d'institution sociale, où les Juifs enfin étaient réputés une nation vile et rançonnable à merci. Freidank, qu'on ne saurait, en général, accuser d'étroitesse, se plaint de ce que Dieu accorde aux Juifs le même soleil qu'aux chrétiens[1]. Walther, au contraire, n'hésite pas à regarder comme ses égaux ceux qui ne partagent pas sa foi. Ce n'est pas chez lui de la tolérance, c'est le respect d'une opinion humaine qui peut avoir sa raison d'être à côté de la sienne. Sans doute, il lui arrive de s'exprimer sur le compte des Juifs sans beaucoup d'égards, et il n'a pas l'air de les croire des banquiers bien scrupuleux[2]. Peut-être cependant n'est-ce de sa part qu'un badinage, en présence de déclarations formelles où il reconnaît que les Juifs et les païens servent Dieu comme les chrétiens[3].

Cette indépendance d'esprit ne porte aucune

[1] Uhland, V, 83.
[2] Pf. 77.
[3] Pf. 87.

atteinte à ses croyances, qui sont celles de son temps. Fidèle aux enseignements de l'Église catholique, il croit à la Trinité; il admet la chose et il emploie le mot, dont il développe le sens au commencement de son Lai[1]. L'idée de Dieu le jette dans une véritable extase. Son immensité le remplit d'admiration et d'épouvante. « Tu es trop « grand, s'écrie-t-il, et tu es trop petit! Qui son- « dera ce mystère? » Et il accuse de folie celui qui passerait ses jours et ses nuits à vouloir apprendre ce qui n'a jamais été prêché ni enseigné[2]. L'éternité lui inspire les mêmes sentiments ainsi que la toute-puissance, et il adresse un hymne ému à ce Dieu qui n'a pas eu de commencement et qui est la cause de tout ce qui existe[3]. S'il ne croit pas utile d'approfondir les attributs métaphysiques de la Divinité, il insiste d'autant plus sur les attributs moraux. Ce qui le touche plus que tout le reste c'est la bonté de Dieu; c'est de Dieu qu'il attend son salut, car c'est lui qui fait naître dans les cœurs le repentir[4]. C'est à lui encore qu'il demande de délivrer les hommes du diable, qu'il accuse d'avoir obscurci notre jugement[5].

Dans l'un de ses chants de croisade il loue avec

[1] Pf. 80. 1...
[2] Pf. 158.
[3] Pf. 173.
[4] Pf. 80, 90, 140.
[5] Pf. 80. 9.

émotion le Saint-Esprit et la miséricorde divine se manifestant par l'incarnation[1], car c'est en se faisant homme que Dieu a donné la plus grande preuve de son amour[2]; il a traversé l'enfance sans avoir les sentiments d'un enfant et ayant toujours conscience de sa divinité. L'objet de son humanité a été de mourir pour nous et de laver de son sang la tache que nous laissa Ève[3]. Walther s'étend longuement, en effet, sur le crucifiement[4], quoique ailleurs le Christ fasse naître dans son esprit des images moins sombres quand, par exemple, il l'appelle l'agneau entouré de blanches vierges[5].

Il est peu explicite d'ailleurs sur la nature et sur l'œuvre du Christ, non plus que sur l'essence et les attributs de Dieu. Il se plait d'autant plus à prodiguer toutes ses ressources poétiques, quand il parle de Marie. Il ressemble en cela à la plupart des chevaliers poètes et rappelle ce Conrad de Wurzbourg qui consacra tout un long poème à chanter les vertus de la mère du Christ.

La reconnaissance qu'il ressent pour elle est extrême; car c'est pour l'humanité que la Vierge pure et douce a donné le jour à Jésus[6]. Il cé-

[1] Pf. 78.
[2] Pf. 80. 75.
[3] Pf. 80. 46.
[4] Simr. 42.
[5] Pf. 80. 53.
[6] Pf. 80. 27.

lèbre l'Annonciation, et implore Marie, au nom de la joie que lui annonça l'ange[1]. Mais les images les plus variées et, selon le goût moderne, les plus épineuses abondent chez lui quand il parle de la Conception[2], et le prodige qui, à ses yeux dépasse tous les autres, c'est que la demeure du Christ ait été pendant quarante semaines, et sans dou-

[1] Pf. 89.

[2] Daz ist die reine maget alleine, diu mit magetlicher art
Kindes muoter worden ist
An aller manne mitewist
Und wider menneschlichen list.
Pf. 80. 39-42.

Also die sunne schinet durch ganz geworhtez glas,
Also gebar die reine Krist, die maget und muoter was.
Ein bosch der bran, da nie niht an besenget noch verbrennet [wart :
Gruen' unde ganz beleip sîn glanz vor fiures flamme und [unverschart.
Pf. 80. 35-38.

.....
Ein wort ob allen worten
Entsloz dins oren porten.

Pf. 80. 72. Cf. Conrad de Wurzbourg : *Goldene Schmiede*, v. 1278.....

La même idée est exprimée par les images qu'on voit encore dans l'église d'Oppenheim et dans le couvent de Marienthal, et par un bas relief qui surmonte le portail principal de la chapelle de la Vierge, à Wurzbourg. On y voit au centre la Vierge qui paraît se livrer à une profonde contemplation ; de son oreille un tube s'élève jusqu'à la bouche de Dieu le père, représenté sous les traits d'un vieillard, qui occupe le haut de la sculpture.

leur, le sein d'une vierge[1]. Ces images ne sont pas de l'invention de Walther; elles ne sont que la reproduction du style ecclésiastique et poétique de son époque; le langage figuré et naïf du temps ne s'opposait pas d'ailleurs à ce que nous pourrions de nos jours y trouver de choquant.

Ce n'est pas seulement la mère du Christ que Walther voit en Marie; c'est la femme. A la différence de la plupart des troubadours, les hommages des Minnesaenger ont pour objet non-seulement la reine d'un tournoi, mais encore la reine des cieux. Godefroi de Strasbourg, le poète peu vertueux du Tristan, composa des hymnes en son honneur. Frauenlob l'appelle la dame entre les dames, et il va jusqu'à lui dire : « Tu es ma dame »; il est si disposé à la retrouver partout, que le Cantique des Cantiques aurait été, selon lui, composé en l'honneur de Marie. D'autres poètes, et les religieux aussi bien que les laïques, lui adressèrent de petites pièces mignardes, qu'on croirait composées pour une amante. Wernher de Tegernsée lui dit : « Tu es à moi et je suis à toi » comme il aurait fait à une maîtresse, et Spervogel est cité expressément comme le seul d'entre les poètes de son époque qui se soit interdit ces jeux d'esprit.

Walther n'emploie pas, en s'adressant à la Vierge, des images ayant un caractère particuliè—

[1] Pf. 80. 75; 49.

rement religieux, sans confondre cependant les termes dont il se sert pour elle avec ceux dont il désignerait une autre dame. Marie est pour lui la douce Vierge, la reine, la rose sans épines[1], l'aurore naissante; elle a l'éclat du ciel et les anges la célèbrent[2]. Ailleurs il l'appelle, comme les chants d'église, perle et arbre à parfums, ou, en se servant d'images toutes bibliques, toison de Gédéon, branche fleurie d'Aron, siége auguste du trône de Salomon, porte d'Ézéchiel, qui n'a jamais été ouverte et par laquelle le roi est entré et sorti[3]. La piété de Walther et son admiration pour les dames l'amenaient nécessairement à puiser à cette source si abondante.

Marie est autre chose encore pour lui. Son concours est du plus grand prix pour le pécheur repentant qui désire, par une vie nouvelle, effacer ses anciens péchés : « Aide-moi, ô Dame, s'écrie-t-il, à expier mes fautes ici-bas[4] ! » La pénitence est nécessaire assurément; mais, à côté de Dieu, il n'y a que Marie qui puisse la faire naître[5].

C'est elle encore que le poète implore en faveur

[1] Pf. 173; 180. 49.
[2] Pf. 80. 135.
[3] Pf. 80. 49; 33; 27.
[4] Pf. 89.
[5] Pf. 80. 140.

de la chrétienté tout entière; elle est bonne et compatissante et ne refusera pas certainement de jeter un regard de pitié sur les misères qui affligent l'humanité[1]. Frauenlob reste dans le même ordre d'idées quand il supplie Marie de sauver les mortels de l'enfer, et Dante ne dit au fond pas autre chose que ce que Walther avait dit avant lui [2].

Ce n'est pas que ce dernier reconnaisse explicitement à Marie la puissance d'accomplir elle-même tous les actes qu'il lui demande. Il la supplie seulement d'intercéder auprès de son fils en sa faveur : « Prie-le, lui dit-il, de nous accorder ce que « réclame notre misère; envoie-nous des consolations du haut des cieux, afin que tes louanges « en soient accrues[3]. » « Nous te prions, dit-il « plus loin, au nom de nos péchés, de nous être « favorable, afin que ta prière soit accueillie de « celui qui est la source de toute miséricorde[4]. » Il a pleine confiance d'ailleurs en l'efficacité de la

[1] Pf. 80. 27.

[2]
Vergine Madre, figlia del tuo figlio,
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d'eterno consiglio,
.....

Paradiso, canto XXXIII.

[3] Pf. 80. 63-67.
[4] Pf. 80. 147-151.

prière de Marie, et il est bien persuadé que jamais son fils ne lui refuse rien [1].

Il adresse encore ses vœux aux anges; il croit à leur existence et, le plus souvent, il ne parle d'eux qu'avec un profond respect. Il sait particulièrement gré à Gabriel d'avoir veillé avec tant d'humilité sur le berceau du Christ [2].

Ailleurs cependant il refuse aux anges ses prières. Il reconnaît leur puissance, mais il leur reproche de ne pas en faire le meilleur usage. « Seigneur Michel, s'écrie-t-il d'une façon assez « irrévérencieuse, seigneur Gabriel, Raphaël, en« nemi du diable, vous avez la sagesse, la force « et la bonté; mais si vous désirez mes louanges, « commencez par faire du mal aux infidèles; com« bien en avez-vous détruits depuis qu'ils ne vous « ont plus vus? Si je vous louais auparavant je « serais leur risée [3]. »

Les réminiscences bibliques abondent dans un grand nombre de ses pièces. Les faits qu'il a puisés dans les Évangiles et dans les Epitres ne sont pas rares, et l'on en retrouve la trace dans ses sentiments, façonnés en quelque sorte par l'éducation chrétienne qu'il avait reçue. L'Ancien Testament a laissé aussi son empreinte dans ses poésies. On vient de voir un épisode de la vie

[1] Pf. 173.
[2] Pf. 88.
[3] Pf. 173. 25-32.

d'Aron et un passage d'Ézéchiel rapportés à propos de Marie. Une de ses pièces se rattache tout entière au songe de Nabuchodonosor[1]. Salomon enfin est cité à propos de la mauvaise éducation des enfants, auxquels leurs parents font, selon le poète, le plus grand tort en ne se servant pas de verges, comme le leur recommande le sage roi[2].

Les traditions et les légendes, pieusement recueillies par la foi des fidèles, étaient des autorités aussi incontestées au moyen âge que les faits mentionnés dans les Évangiles eux-mêmes. L'aveugle Longin, qui transperça de sa lance le corps du Christ, est pour Walther un personnage historique au même titre que les personnages les plus connus de l'histoire profane, ou que les patriarches ou que les apôtres des livres bibliques[3]. Les miracles relatifs aux trésors de la cathédrale de Cologne sont l'objet de sa foi et de son respect, et il n'hésite pas à appeler l'archevêque Engelbert le chancelier des trois rois et des onze mille vierges[4]. Enfin, tout en riant parfois des sorcières et des mauvais génies, il ne se prononce jamais contre la sorcellerie, ni contre les génies malfaisants, en général; une pareille hardiesse ne lui

[1] Pf. 94.
[2] Pf. 95.
[3] Simr. 43.
[4] Pf. 159.

aurait pas été pardonnée par son siècle ; il aurait d'ailleurs été seul à la commettre, et il n'est pas sûr qu'un gant qu'on laissait tomber ne lui parût pas, comme à l'auteur de la chanson de Roland, un événement de mauvais augure.

III

WALTHER ET LA CROISADE

L'ardeur religieuse de Walther se montre aussi dans les efforts qu'il fit pour arracher la Palestine aux mains des infidèles. Le zèle pour la guerre sainte s'était considérablement ralenti depuis les véhémentes prédications de Pierre l'ermite et de saint Bernard, sans pourtant s'éteindre. Le contact de la civilisation orientale avait déjà produit son effet et, sous l'influence des expéditions contre les Sarrasins, la chevalerie avait changé de caractère et revêtu une forme inconnue aux rudes compagnons de Godefroi et de Baudouin ; la galanterie avait fait des progrès rapides, les tournois étaient devenus plus nombreux et plus brillants ; la poésie elle-même s'était amollie. Beaucoup cependant continuaient à regarder la guerre contre les infidèles comme un service de vasselage auquel la chevalerie chrétienne était tenue

envers Dieu[1]; mais nulle part le caractère héroïque des croisades ne se peint plus vivement que dans les poésies des Minnesaenger[2].

Il se montre avec un éclat particulier chez Walther, pour qui la raison unique de la guerre contre les Sarrasins c'est d'accomplir la volonté de Dieu. Les phénomènes de la nature eux-mêmes lui servent d'arguments pour engager les princes à prendre la croix. Quel meilleur moyen aurait, en effet, l'humanité de conjurer les fléaux qui accompagneront la catastrophe finale, que le voyage armé en terre sainte? « Quiconque, dit-il, a du courage « et de l'or, ne saurait rester sans honte... Em- « pressons-nous de nous rendre au tombeau de « Dieu[3]! »

Il fut, vers la fin de sa vie, un champion plus ardent de la croisade que durant sa jeunesse, mais jamais il ne s'y montra indifférent. A cet égard, du moins, il fut un auxiliaire zélé de la papauté, qui rarement accordait son appui à un prince sans avoir auparavant obtenu de lui la promesse d'une expédition en terre sainte. Philippe de Souabe, malgré la triste tournure que prenaient ses affaires, s'y était engagé en 1202. Othon ne suivit pas son exemple, mais Walther ne lui rappelle pas moins que son devoir l'appelle en Orient.

[1] Uhland V, 155. — Raynouard IV, 131.
[2] Cf. Eichhoff : *Litt. du Nord*, p. 261.
[3] Pf. 185.

« Seigneur empereur, lui dit-il, je suis un messa-
« ger de Dieu... Dans le pays de son fils, les in-
« fidèles lèvent la tête ; soyez son justicier. » (1212)
« Vous aurez, lui dit-il ailleurs, la vertu de l'aigle
« et la force du lion, quand vous vous élancerez
« contre les infidèles[1]. » Les dissentiments qui éclatèrent entre le pape et l'empereur ne permirent pas à celui-ci de quitter l'Allemagne ; mais la croisade était encore si bien encore la préoccupation dominante de bien des personnes, que c'est à cette époque même que fut organisée l'expédition qu'on a appelée la croisade des Enfants (1212).

Si, quelque temps après, Innocent prêta son appui à Frédéric II, ce ne fut pas gratuitement. Ce dernier dut en particulier s'engager à extirper l'hérésie de ses États, et deux ans plus tard, lorsqu'il se fit couronner à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1215, il dut prendre la croix. Ce fut encore pour le décider à partir que la curie lui fit épouser, en 1222, Isabelle de Jérusalem, la fille de Jean de Brienne. Il tarda beaucoup à exécuter son projet et se contenta de remettre dix mille marcs à Léopold d'Autriche, qui partit seul pour l'Orient (1217). Walther le décida peut-être ; il lui rendit certainement le départ plus facile, en lui promettant de passer à Vienne le temps que durerait son absence. La croisade de Léopold, au-

[1] Pf. 135, 136.

quel se joignit André de Hongrie, n'eut pas le succès désiré. Il se contenta de faire, de devant Saint-Jean d'Acre, trois expéditions dans l'intérieur du pays; puis il attaqua Damiette; mais il se remit en route pour ses États sans en attendre la chute. L'empereur, sur lequel il avait compté, n'arrivait pas, malgré les instances de plus en plus pressantes du pape Honorius. Frédéric s'engagea (1225), de la manière la plus solennelle, à San Germano, à s'embarquer, et le pape lui accorda un nouveau délai de deux ans; ce dernier ne devait pas assister au départ de la flotte impériale; il mourut en 1227. Frédéric se mit enfin en route; mais une maladie réelle ou simulée le décida à revenir à Pouzoles au bout de trois jours. Grégoire IX, qui venait de succéder à Honorius III, fut moins endurant que son prédécesseur; il l'excommunia.

Walther avait continué de tous ses efforts à seconder le pape, et engagé Frédéric à hâter son voyage. « Messager, s'écrie-t-il, dis à l'empereur « de partir, et de revenir promptement[1]. » (1227) Il avait pressé également le landgrave Louis de Thuringe de « s'abstenir de tout retard » et sommé ses conseillers de le pousser à partir[2]. Louis, à qui l'empereur accorda quatre mille marcs, suivit

[1] Pf. 163.

[2] Pf. 166. — Cette pièce fut composée sans doute à Wurzbourg, en 1226.

son conseil et partit pour l'Italie; mais il ne lui fut pas donné de voir la terre sainte; il mourut à Otrante (1227).

Il y eut un temps cependant où Walther se montra l'adversaire de la croisade[1]. Sans doute ce ne fut pas la guerre sainte elle-même qu'il combattit, mais plutôt les moyens par lesquels ses promoteurs prétendaient en hâter l'exécution. Le concile du Latran avait ordonné un impôt extraordinaire en vue de la croisade, mais les intentions de la papauté ne lui inspirèrent qu'une médiocre confiance. « Je m'imagine, dit-il, qu'une petite « partie seulement de cet argent parviendra en « terre sainte[2]. » Il est possible encore qu'un intérêt personnel se soit révolté chez lui contre les exigences fiscales des agents pontificaux; il voyait en effet, avec un profond déplaisir, les percepteurs ecclésiastiques frapper son maigre revenu d'un nouvel impôt. « Les déclamations des clercs, « dit-il, me touchent peu; qu'ils cherchent dans « mes coffres par ci, qu'ils cherchent par là; ils « n'y trouveront rien[3]! »

Sa mauvaise humeur contre la croisade ne fut pas de longue durée; il ne tarda pas, au contraire, à s'en déclarer un partisan plus zélé que jamais. Il ne se contente pas de menacer ceux qui restent

[1] V. p. 168.
[2] Pf. 116
[3] Pf. 131.

de la défaveur des dames et des anges. La participation à la guerre sainte peut seule, d'après lui, rendre à l'humanité souffrante une nouvelle énergie et comme une nouvelle vie; elle seule peut mettre un terme à la torpeur et à l'insouciance qui étendent partout leur influence pernicieuse; elle est le seul remède enfin contre les calamités matérielles, la guerre et son lugubre cortége de maux qui, depuis trop longtemps déjà, désolent sa patrie[1].

Lorsque, dans sa vieillesse, il alla revoir son pays natal, la pensée de la croisade put seule le consoler. Elle lui apparaissait surtout comme un moyen de sauver son âme et comme la seule digue qui pût être opposée aux maux de toute sorte qui menaçaient l'humanité d'une ruine complète[2]. Il semble même qu'il la considère comme une condition du salut éternel, pour ceux-là naturellement que leur fortune et leur situation mettent en mesure de l'entreprendre; il dit en propres termes : « Il faut que le corps périsse, pour que nous ga« gnions le prix[3]. » C'était là une opinion généralement reçue, à cette époque. Dans la chanson de Roland les chevaliers chrétiens tombent avec joie sous les coups des Maures, convaincus qu'ainsi leurs âmes seront sauvées. Tel est aussi le sens

[1] Pf. 187.
[2] Pf. 152, 188.
[3] Pf. 78. 41.

des paroles que l'évêque Turpin leur adresse à Roncevaux. Urbain II d'ailleurs n'avait-il pas proclamé heureux le sort des croisés, même de ceux qui périraient pour recevoir la palme du martyre[1]? Walther ne s'écarte donc nullement des idées de son temps lorsque, parlant de la mort de Frédéric d'Autriche en terre sainte, il s'écrie : « Son « âme est sauvée, parce que son corps a péri[2]! »

En France également et en Provence le ton des chants s'élève souvent et acquiert une force et une gravité nouvelles lorsque, semblable à un souffle vivifiant, l'ardeur de la croisade s'empare des chevaliers, des prédicateurs et des poètes. De même que Walther excite au saint voyage les empereurs Othon et Frédéric, et y anime et y décide de nombreux et puissants seigneurs, Thibaut de Navarre, Couci, Quênes de Béthune composèrent des poésies pour engager les guerriers à prendre la croix, poursuivant de leurs invectives les lâches et les indifférents[3]. Les deux derniers partirent eux-mêmes pour l'Orient; le chansonnier Philippe de Nanteuil prit même part à deux expéditions contre les Sarrasins[4].

Les poètes du Midi composèrent aussi, sous forme de sirventes, des appels énergiques à la

[1] V. Eichhoff : *Tableau de la litt. du Nord*, p. 224.
[2] Pf. 98.
[3] V. *Hist. litt de la France*, XXIII, p. 793.
[4] *Ibid.* XXIII. p. 675.

croisade, surtout à la troisième, et leurs voix se firent entendre encore après la mort de saint Louis. Un des plus ardents champions de la guerre contre les Sarrasins fut Folquet de Marseille qui, plus tard, combattit avec tant d'acharnement les Albigeois[1]. Bertram de Born, de son côté, apostrophe le marquis de Montferrat pour son inaction, et châtie l'indolence des rois Richard et Philippe Auguste. Le poète Peyrols ne se contente pas de donner des conseils, il entreprend lui-même le voyage d'outre-mer, il visite les bords du Jourdain et, comme Walther, il rend grâce à Dieu d'avoir été jugé digne de voir le pays dont chaque recoin a été témoin des miracles qui accompagnèrent le salut de l'humanité. Pons de Capdueil est l'auteur de trois beaux chants, dans lesquels il engage ses compatriotes à partir pour la terre sainte; il prit part lui-même à la croisade de Philippe-Auguste et mourut en Palestine[2]. Guillem Figueira, le véhément adversaire de la papauté n'en poussa pas moins la chrétienté à participer à l'expédition de Frédéric II[3], et Folquet de Lunel, sans se préoccuper des divisions des princes et du clergé, se fit le champion d'une formidable croisade entreprise par le pape, de concert avec tous les rois chrétiens[4].

[1] V. Diez : *Leben und Werke der Troubadours*, p. 262.
[2] *Hist. litt.* XV, p. 22.
[3] Raynouard IV, p. 124.
[4] *Ibid.* IV, p. 239.

Avouons cependant que l'ardeur guerrière et religieuse des poètes de la croisade n'était pas toujours dégagée de préoccupations profanes. Ainsi le chastellain de Couci, absorbé tout autant par son amour pour

« La meillor
Qui onques fut amée ne servie »

que par son désir de combattre les infidèles, s'écrie :

« Ains va mes cors servir nostre Seignor,
Mes cuers remains tout en sa baillie [1]. »

Il commence même un de ses chants de croisade par un couplet tout profane[2].

Mais le plus souvent, il faut le reconnaître, c'est un sentiment religieux ardent ou celui d'un devoir impérieux à remplir qui domine dans les chants des poètes français ou provençaux, comme dans ceux de Walther. Ainsi le même chastellain de Couci s'écrie :

[1] *Hist. litt.* XIV, p. 584.

[2] Or me dont Dex en tele honour monter
Que cele où j'ai mon cuer et mon penser
Tienne une fois entre mes bras nuete
Ainz que j'aille outre mer.
Hist. litt. XIV, 583.

« Et cil qui riche et sain et fort seront
N'i puent pas demorer sans hontage[1]. »

et dans une autre pièce :

« Beau sire Dex! que iert donc et coment
Iert la fins qu'il m'estuet congé prendre?
Oïl par Deu, ne puet estre autrement.
Aler m'estuet morir en terre estrange[2]. »

Dans un autre appel à la croisade, tout plein d'entraînement et de pieuses images, nous rencontrons des accents encore plus chaleureux :

« Vos qui amés de vrai amor
Eveilles vos, ne dormeis pais ;
L'aluete vos trait le jor,
Et si vos dit en ses refrais :
Or est venu le jor de pais,
Que Diex par sa très-grant doucor
Promet à ceux qui por s'amor
Penront la creus, et por lor fais
Sofferront paine nuit et jor[3]. »

Des sentiments semblables se retrouvent dans une pièce du troubadour Ramon Gancelon de Béziers, dans laquelle il pousse énergiquement à la guerre contre les infidèles, combattant les faux-

[1] *Hist. litt.* XIV, p. 585.
[2] *Ibid.* XIV, 584.
[3] *Saint-Germ.* fol. 423.

fuyants et promettant aux fidèles la félicité éternelle[1].

L'ardeur que mirent beaucoup de poètes à exciter les guerriers à la croisade, leur inspira naturellement une irritation très-vive, qui souvent se traduisait en objurgations passionnées contre ceux qu'ils regardaient comme les adversaires de la guerre sainte, contre les ambitieux qui faisaient passer l'intérêt de leur domination avant celui du Christ, et contre les indifférents.

Walther ne pouvait nourrir que des sentiments de dépit et d'irritation contre ceux qu'il considérait comme des obstacles au saint voyage. Il ne s'exprime pas en termes formels contre l'empereur lui-même; leurs idées ne s'accordaient pas d'ailleurs sur ce point, et Frédéric II était un admirateur trop épris de la civilisation orientale pour voir dans les Sarrasins de cruels ennemis. Walther l'aimait trop pour s'associer aux récriminations que la papauté élevait contre ses lenteurs; mais il ne négligea aucune occasion pour le presser de partir.

Il en veut d'autant plus aux princes allemands qui, par leur esprit de révolte, rendent la présence de l'empereur nécessaire en Europe. Ils ne montrent d'ailleurs eux-mêmes aucun empressement, et il les rend responsables, en raison de leur propre indifférence et de leur hostilité contre Frédé-

[1] Raynouard IV, p. 135.

ric, des lenteurs de la guerre sainte. « Le héros, « leur dit-il, veut faire le voyage du Christ. Qui- « conque l'en empêche commet un crime contre Dieu et contre toute la chrétienté [1].

Il se montre plus irrité encore contre le clergé, il est indigné contre ces prêtres qui ne cessent de troubler l'empire, et contre ce pape qui vient d'excommunier l'empereur, et il presse ce dernier de se mettre en route, malgré le faible appui que lui accordent les seigneurs laïques et malgré les mauvais prêtres [2].

Mais son indignation est au comble, lorsqu'arrivé lui-même en Palestine, il comprend combien l'influence de Grégoire IX a compromis le succès de l'expédition. « L'armée est bien abandonnée », dit-il en proie au plus grand découragement, et il pleure Jérusalem qui est encore au pouvoir des infidèles et dont rien, à ce moment, ne laissait prévoir la prompte délivrance [3]. Le vrai coupable, à ses yeux, n'est autre que le pape lui-même qui, non content d'avoir excommunié Frédéric II, a interdit au clergé de Palestine d'avoir avec lui aucune relation, et aux Templiers et aux Hospitaliers de lui prêter leur concours. Lorsqu'enfin on apprit en Syrie l'entrée des troupes pontificales en Apulie, il ne se contint plus et cria vengeance

[1] Pr. 153.
[2] Pr. 163.
[3] Pr. 78.

contre ceux qu'il regardait comme les pires ennemis du Christ. « Venge-toi, Seigneur, dit-il, et « venge le fils de la Vierge, ta mère, de ceux qui « sont les ennemis de votre pays héréditaire... Ne « fais pas plus de cas des chrétiens que des in- « fidèles [1] ! » C'est là la dernière poésie de Walther que nous connaissions; c'est en quelque sorte son testament et une preuve éclatante que ses sentiments d'indépendance ne furent pas altérés par les années [2].

De même que Walther s'indigne contre les seigneurs dont les menées factieuses retardent le départ de l'empereur, le troubadour Marcabrun lance ses invectives contre les barons qui refusent au roi Alfons VIII leur concours pour la croisade [3]. Mais les principaux reproches des poètes, en France et en Provence comme en Allemagne, s'adressent aux prêtres qui, par intérêt ou par corruption, entravent la guerre sainte [4], et aux prélats qui par avarice accordent des délais aux croisés, à prix d'argent [5].

Les partisans de la croisade s'irritaient beau-

[1] Pf. 167.

[2] Ce n'est pas seulement Walther qui juge sévèrement l'hostilité passionnée de Grégoire IX contre Frédéric II; elle est condamnée encore, et en termes très-durs, par Reinmar de Zweter et par Freidank.

[3] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*; p. 44.

[4] Cf. Raimon Gaucelm de Béziers; Rayn. IV, 135.

[5] V. Hue de Saint-Quentin; Mouchet, 8.

coup en outre contre ceux qui, tout en s'étant engagés à combattre les infidèles, tardaient à partir. C'est ainsi que Hue d'Oisy reproche amèrement ses délais à Quênes de Béthune [1]. Un autre serventois flétrit les lenteurs de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, de même que les couplets de Walther reprochent ses délais à Frédéric [2].

Plus d'un chevalier poète, il faut le dire, après avoir vanté la guerre sainte et excité les princes à se mettre en route, ne passa pas lui-même des paroles à l'action. Bertram de Born ne partit jamais pour la Palestine, et le motif qu'il allègue, c'est que son courage s'est attiédi auprès d'une dame belle et blonde. Un instant, il est vrai, il s'est proposé de partir, mais en remettant son voyage à plus tard. Néanmoins, ajoute-t-il, si le

[1] Ne chantés mais, Quênes, je vous en pri,
Quar vos chanson ne son mès avenans;
Or menrez vos honteuse vie ci,
Ne volsistes por Dieu morir joians.
... Ja dame Diex qui seur tous est puissans
Du roi avant et de vous n'ait merci.
Hist. litt. XVIII. p. 848.

[2] Por le peuple reconforteir
Qui tant a geu en tenebror,
Vos vuel en chantant rescouteir
Lou grant damage et la dolor
Que li paien font outremeir
De la terre Nostre Signor.
Maître Renas. JUBINAL : *Rapport sur les mss. de Berne. Hist. litt.* XXIII, p. 707.

voyage ne plaît pas à ma dame, je ne crois pas y aller. Sordello, de son côté, ne craint pas de prier son seigneur et maître, Charles d'Anjou, de le dispenser de la croisade, cette manière de gagner la vie éternelle étant trop prompte et trop dangereuse [1]. D'autres, comme Geoffroi Rudel, s'embarquent pour l'Orient; mais ce n'est pas pour conquérir sur les infidèles le tombeau du Christ, c'est, au contraire, pour satisfaire un amour imaginaire, nous osons dire insensé, pour la comtesse de Tripoli [2]; il arrive malade en Palestine, il voit la dame de ses rêves et meurt. D'autres encore, tels que Guillaume de Poitiers, prennent la croix, moins cependant pour obéir à leurs sentiments chrétiens, que dans l'espoir d'expier leurs nombreux crimes.

Il en est enfin, tels que Peyrols, qui vont voir le fleuve du Jourdain; mais la guerre contre les Sarrasins est trop rude et la Provence trop belle; à peine arrivés, ils ont hâte de rentrer. De retour dans sa patrie bien-aimée, Peyrols apprend avec indignation que les boulevards du christianisme en Orient sont plus menacés que jamais, et il apostrophe l'empereur qui, pour sortir d'embarras, a fait serment de se croiser, et qui laisse

[1] RAYNOUARD V, p. 299.

[2] Rudel de Blaye enamoret se de la comtessa de Tripoli.:. e per volunta de lieis vezer et se crozet e mes se en mar. RAYN. V, p. 463.

Damiette pleurer nuit et jour l'aigle impériale qui en fut chassée par le vautour de l'islamisme. Mais il ne se décide pas à repartir lui-même. Un de ses tensons le représente défendant la croisade et l'Amour la combattant. Ce sont les arguments de ce dernier qui paraissent les plus forts.

Walther, au contraire, nous croyons pouvoir l'admettre avec certitude, prit part lui-même à la croisade de Frédéric II. Il serait étrange qu'il se fût contenté de pousser les princes à faire le pieux pélerinage, sans l'entreprendre lui-même; une pareille hypothèse se concilierait difficilement avec son caractère. Dans une de ses dernières strophes il dit clairement, il est vrai, qu'il n'a pas encore fait le voyage d'outre mer [1], mais il exprime tout aussi nettement l'espoir de l'entreprendre encore; il s'estimerait heureux si Dieu le jugeait digne de s'associer à l'expédition, selon toute apparence, victorieuse, qui se prépare, et témoigne de sa confiance de voir son vœu exaucé [2].

Sans doute, il excite plus particulièrement les hommes valides à saisir leurs boucliers, leurs cuirasses et leurs épées, pour prendre une part immédiate à la lutte, et donne à entendre qu'une participation directe aux combats ne lui sera plus possible, en raison de son âge avancé [3]. Mais ne

[1] Pr. 188. 44-50.
[2] Pr. 188. 49.
[3] Pr. 188, 41.

pouvait-il pas espérer, par sa parole enflammée et par sa seule présence parmi les combattants, exercer encore une certaine action sur l'issue de l'expédition et, en même temps, s'accorder l'immense satisfaction de visiter en pélerin les lieux sanctifiés par la vie et par la mort du Christ?

L'objection qu'on a tirée de son âge tombe, dès lors devant ses propres assertions et devant le regret qu'il exprime de ne pouvoir payer plus directement de sa personne. Frédéric Barberousse, d'ailleurs, n'a-t-il pas entrepris sa croisade à l'âge de soixante-sept ans, voyageant toujours à cheval et traversant la Hongrie, et non la Méditerranée, comme a dû le faire Walther, dont l'itinéraire était assurément plus commode et moins fatigant?

On a prétendu encore que la tiédeur, que le manque d'élan des chants de croisades semblent indiquer qu'ils ne furent pas composés en Syrie. Ce manque d'élan toutefois, qui encore est très-contestable, s'expliquerait facilement par l'attitude hostile des chrétiens de Palestine envers Frédéric II. Il ne faudrait pas oublier, d'un autre côté, que ces pièces sont destinées à être chantées par les pélerins; Walther y a exprimé dès lors non-seulement ses propres sentiments, mais encore ceux qui devaient être communs à tous les chrétiens qui faisaient le voyage en terre sainte, et cette pensée, présente à son esprit, a dû arrêter quelque peu l'essor de ses élans lyriques.

Il nous paraît difficile, au contraire, d'admettre

que plusieurs des poésies de Walther aient été composées en Allemagne [1]. « Ce n'est qu'aujourd'hui, s'écrie-t-il, dans le 2e des chants de « croisade, que ma vie a de la valeur pour moi ! « Tout ce que Dieu a fait de merveilleux a eu ici « son commencement et sa fin. C'est ici que Dieu « s'est fait baptiser... c'est ici qu'il s'est laissé « vendre, afin de nous rendre libres... Les chré- « tiens, les Juifs et les païens disent que ceci est « leur héritage [2]. » En s'exprimant ainsi, Walther a dû se trouver lui-même sur les lieux qu'il désigne avec une si grande précision. Le poème de la Warthourg dit qu'il a été à Bagdad et à Babylone. Sans attacher à ce poème une valeur historique quelconque, nous n'en conclurons pas moins que, selon l'opinion de l'Allemagne, peu après la mort de Walther, celui-ci a été en Orient.

Nous ne nous arrêterons pas à l'hypothèse d'après laquelle il aurait pris part à une croisade avant d'entrer au service de Philippe de Souabe (1196-1198). Il ne serait pas naturel qu'il l'eût fait dans sa jeunesse sans qu'aucune allusion, ni aucune réminiscence rappelassent ce voyage dans les pièces qu'il composa depuis. Il dit d'ailleurs expressément que, s'il faisait la croisade, il acquerrait une couronne immortelle [3] ; la condition qu'il

[1] Pr. 79; 167.
[2] Pr. 79. 1..., 15. 17..., 78.
[3] Pr. 188. 17.

mentionne n'a donc pas été remplie au moment où il en parle. L'énumération des pays visités par lui [1] ne nous permet pas enfin d'admettre qu'il ait fait la croisade avant les dernières années de sa vie ; il cite, en effet, le Pô comme la limite méridionale des pays qu'il avait parcourus au moment où il composa cette pièce.

L'époque à laquelle il partit pour l'Orient peut être déterminée avec une grande vraisemblance. Il se trouvait encore à Wurzbourg, quand éclata cette tempête dont il a été question et dont les pélerins qui passaient par la Franconie ont dû lui faire connaître les effrayants détails [2] ; les chroniqueurs la placent au mois de décembre de l'année 1227. Il s'embarqua donc probablement avec Frédéric II, à Brindes, au printemps de l'année 1228, malgré le pape qui, espérant rendre impossible l'expédition, avait délié de leurs serments tous ceux qui avaient pris la croix. Mais Frédéric ne se laissa pas arrêter. Il avait traité avec El Camel d'Egypte, après la mort d'El Mirazan de Damas, et les effets du traité ne se firent pas attendre. Il partit avec quarante galères, le 28 juin, sans tenir compte des foudres que Grégoire IX lançait contre lui à Pérouse. Dès 1229 les saints lieux étaient rendus aux chrétiens et, dès le mois de février de la même année, le royaume de Jéru-

[1] Pr. 118. 1...
[2] Pr. 187. 4.

salem était rétabli; le 17 mars Frédéric se couronna lui-même comme roi; puis il retourna en Apulie et se réconcilia avec le pape par le traité de san Germano (1230). Peut-être Walther, dont les vœux étaient exaucés, n'attendit-il pas le départ de l'empereur, pour revenir en Europe.

Les sentiments que la vue des saints lieux lui fit éprouver sont dignes de ceux qui le décidèrent à partir. Bien des chevaliers s'embarquèrent pour des motifs qui n'avaient rien de religieux, et Ulric de Lichtenstein déclare qu'un baiser de sa dame doit le sacrer pour la croisade; le Tannhaeuser, de son côté, parle de la Palestine et du Jourdain sans aucun ascétisme. Il n'en est pas de même de Walther, et l'ardeur avec laquelle il entreprend le saint voyage est dégagée de toute préoccupation terrestre.

Le premier de ses chants de croisade vit sans doute le jour en Italie, peu de temps avant le départ de la flotte impériale. Le poète y invoque l'Amour, Dieu, la Vierge et proteste implicitement contre tout traité avec les infidèles[1]. Le second fut composé probablement après le débarquement de l'armée à Saint-Jean-d'Acre. Le commencement en respire la simplicité et la grandeur; Walther s'estime heureux de voir de ses propres yeux le pays où Dieu revêtit la forme humaine; il passe

[1] Pr. 78.

ensuite en revue toute la vie du Christ, et s'étend tout au long sur le jugement dernier [1].

La croisade a donc été la consécration de la vie entière de Walther et l'accomplissement du rêve qu'il caressa toujours comme chrétien et comme Gibelin. Il ne vit pas seulement les lieux consacrés par les actes et par les souffrances du Christ; il entra en vainqueur à Jérusalem, à la suite de l'empereur et, revenu dans sa patrie, il pouvait avec orgueil évoquer une carrière noblement couronnée, comme elle avait été noblement parcourue.

Son patriotisme a pu lui inspirer souvent des sentiments hostiles aux représentants officiels de l'Église; il ne porta jamais atteinte à ses sentiments chrétiens.

[1] Pf. 79.

CHAPITRE IV

LE CHEVALIER DANS WALTHER VON DER VOGELWEIDE

La vie publique de Walther, inspirée par un patriotisme sincère, fut laborieuse et extrêmement agitée. Sa vie privée, couverte par moments d'un voile que nous essaierons de soulever, ne fut pas plus tranquille; mais l'élévation de son caractère s'y montre également. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rechercher dans les poésies de Walther, car ce sont presque les uniques documents qui puissent nous guider, la situation qu'il occupa parmi ses compatriotes comme homme privé, les conditions dans lesquelles vivaient au XIIe et au XIIIe siècle les Minnesaenger, les opinions

qu'il s'était faites sur les droits et les devoirs des chevaliers, et enfin ses sentiments sur les dames et sur l'amour.

I

CONDITION SOCIALE DE WALTHER

Malgré ses relations avec les princes, il n'était pas lui-même un grand seigneur, comme son contemporain Ulric de Lichtenstein; tout porte à croire qu'il n'était pas non plus roturier, comme son autre contemporain Godefroi de Strasbourg, mais qu'il appartenait à la petite noblesse, à celle qui s'appelait en Allemagne noblesse de service (*Dienstadel*). Le manuscrit de Wurzbourg l'appelle *miles;* d'autre part, le manuscrit de la bibliothèque nationale renferme ses armoiries, une cage et une épée. Sans doute ces armes ont pu être composées plus tard; sans doute les Vogelweide de Saint-Gall, dont on a voulu représenter le poète comme le parent, et qui ne sont pas nobles, ont des armes également. Mais ces dernières n'ont rien de commun avec celles qui sont attribuées à Walther par les Manesse; elles consistent en trois étoiles, et il n'est pas probable que les savants Zurichois n'en aient pas eu connaissance; il est certain néanmoins qu'au XIVe siècle l'origine noble de Walther ne faisait de doute pour personne.

Wolfram, de son côté, appelle Walther seigneur (*her*), titre que l'on n'accordait qu'aux nobles. D'autres de ses contemporains, Ulric de Singenberg, Reinmar de Brennenbourg, le Marner l'appellent, il est vrai, maître (*meister*); mais cette désignation ne s'applique pas certainement à l'origine plébéienne du poète; ils veulent seulement, en s'en servant, se désigner eux-mêmes comme ses disciples.

L'origine noble de Walther semble ressortir encore de deux pièces[1] dans lesquelles il remercie le duc de Bavière et l'empereur Frédéric de cierges qu'ils lui avaient envoyés. Il résulte, en effet, d'une découverte faite par Wackernagel aux archives de la cathédrale de Bâle, que les princes souverains envoyaient des cierges aux nobles attachés à leur service, pour leur donner un témoignage éclatant de leur faveur.

Il est vrai que le manuscrit de la bibliothèque nationale parle d'une poésie (*liet*) que Louis de Bavière aurait envoyée à Walther. Mais les textes des manuscrits de Heidelberg et de Leipzig parlent expressément d'un cierge (*lieht*); non-seulement ces documents sont plus anciens, mais le sens qu'ils donnent paraît encore plus vraisemblable. Dans la seconde pièce, Walther exprime à Frédéric II sa reconnaissance pour la distinction dont il l'a honoré en lui envoyant d'Italie un cierge[2]. Son

[1] Pr. 105; 160. V. p. 102.
[2] Pr. 160.

fief l'avait élevé à la première classe des officiers royaux, et il est probable que la haute position qu'il occupa auprès d'Engelbert avait éveillé contre lui des jalousies de la part des seigneurs de la cour. « Ils me regardent bien de travers, dit-il « à l'empereur, mais votre don et votre faveur « ont confondu leur envie. »

Il ne croit pas cependant que les nobles aient plus de valeur aux yeux de Dieu que ceux qui ne le sont pas, et il ne doute pas que le simple mercenaire puisse acquérir une couronne immortelle aussi bien que le plus noble chevalier. Wolfram forme, à cet égard, avec lui un contraste frappant. Chaque fois qu'il met en scène un paysan, il a soin de lui prêter des instincts bas et grossiers[1] et il n'accorde à aucun vilain le droit d'approcher de la réunion des chevaliers de la Table ronde[2]. Walther, au contraire, reconnaît expressément, en faisant un retour sur lui-même, que la vraie valeur de l'homme n'a rien de commun avec sa naissance. Si modeste que soit sa condition, il est persuadé que les gens de bien ne l'en estiment pas moins. Il n'en partage pas moins les idées de son temps sur les droits et sur les prérogatives de la noblesse, et il se plaint plus d'une fois que les grands seigneurs soient exclus des affaires de

[1] Heinrich : *Parceval*, p. 165.
[2] Même ouvrage, p. 142, 144.

l'empire, et blâme la prédilection du chef de l'état pour une société indigne de son rang, qu'il parle de la cour d'Othon ou de celle du jeune Henri, fils de Fréderic II[1].

Dans le Midi la plupart des poètes appartiennent également à la noblesse, surtout à l'époque la plus florissante de la poésie, et Bernard de Ventadour, qui n'en était pas, est cité expressément comme une exception. Dans la France du Nord on trouve parmi les poètes beaucoup de nobles, qui prennent les titres de « monseigneur » ou de « messire », mais aussi des roturiers, qui souvent vivent à la cour des grands et qui s'appellent « maistre[2] ». En Allemagne, la poésie est cultivée, il est vrai, par des princes et par des seigneurs appartenant à la petite noblesse (*herr*), mais encore par des bourgeois (*meister*); les uns et les autres s'appellent « *singer* ».

Walther cependant n'était pas chevalier au sens propre et habituel du mot. Sans craindre assurément les combats, il préférait les travaux pacifiques de l'esprit. La qualité de Minnesaenger ne le dispensait d'aucun des devoirs de la chevalerie, mais elle lui imposait un genre de vie qui différait sensiblement de celui des chevaliers ordinaires.

Son existence était beaucoup moins sédentaire. A tout moment on le rencontre, comme les trou-

[1] Pr. 129.
[2] *Hist. litt. de la France*, XXIII, p. 564.

bädours et les jongleurs, chantant ou déclamant (*singend und sagend*) ses vers à la cour royale ou aux cours ducales, égayant et instruisant ses auditoires de chevaliers et de dames[1]. Mais il s'adresse aussi au peuple et se plait également à la campagne, au milieu des laboureurs[2]. Souvent nous le trouvons rêvant à un nouveau chant d'amour ou aux malheurs de sa patrie ou à la décadence des mœurs et de la poésie, ou encore adressant à Dieu une onctueuse prière[3].

Malgré son fief de Wurzbourg, il reste presque pauvre jusqu'à la fin de sa vie[4]. Néanmoins il voyage à cheval. C'est chevauchant à travers le pays que nous le trouvons après son départ de Vienne[5]. C'est à cheval qu'il parcourt les pays étrangers comme simple voyageur ou comme agent politique[6]. C'est à cheval qu'il se présente le soir devant le pont-levis des châteaux, demandant un gîte pour la nuit[7]. Dans la pièce enfin, dirigée contre Gérard Atze, il accuse ce dernier de lui avoir tué un cheval[8].

Selon l'usage des poètes voyageurs, il porte un

[1] Pr. 59.
[2] Pr. 157b, v. 12.
[3] Pr. 188.
[4] Pr. 88.
[5] Pr. 88. 3.
[6] Pr. 46. 34.
[7] Pr. 149. 8.
[8] Pr. 126a. 1.

instrument à cordes, une sorte de viole, suspendu par un ruban derrière le dos. L'hospitalité qu'il demande dans les châteaux n'est pas gratuite; il chante à ses nobles hôtes ses poésies les plus applaudies, et quand il s'arrête parmi les campagnards, les accords de son instrument les convient à de joyeuses rondes : « Debout, s'écrie-t-il, tous « ceux qui veulent danser au son de la gigue[1] ! »

Cet instrument est également mentionné par les trouvères; ces derniers parlent encore de la vièle, de la harpe, de la rote et d'une sorte de cymbale qu'ils appellent timbre; les troubadours parlent de la viole, de la harpe, de la cithare, de la rote à dix-sept cordes et de la lyre; parfois même ils se servaient de tambours ou de castagnettes[2].

On s'est demandé, en considérant le soin que les poètes ont apporté à leur art, s'il n'y avait pas eu d'écoles ou de confréries où l'on aurait étudié la versification ou la musique. Malgré Guiraut Riquier qui parle de docteurs en poésie, rien ne confirme une pareille supposition.

[1] Pf. 98. 9.

[2] Diez : *Die Poesie der Troubadours*, p. 37.

« J'alai a li el praelet
O tout la viele et l'archet. »
Colin Muset. — Mouchet 8.

« ... Bondissent timbres et font feste moult grant
Harpes et gigues et jugleors chantant;
En lor vieles vont les lais vielant. »
Chanson de geste des Lohérains. Ms. 76?8[2], fol. 26?.

Il en est de même des cours d'amour auxquelles l'imagination a plus de part que la réalité. On peut admettre cependant qu'il y eut en Provence et en Allemagne des joutes poétiques, auxquelles les dames s'intéressaient vivement et dont les chanteurs et les conteurs faisaient les frais. Dans la France du Nord il y eut certainement des concours poétiques qui acquirent une certaine célébrité sous le nom de *puys*.

La poésie faisait en outre partie de l'éducation, et, parmi les qualités du baron parfait que Robert de Blois nous présente sous les traits du père de Liriope, figure l'habileté à

« Rimer, versifier, bien escrire en parchemin et en cire [1]. »

Les talents littéraires étaient également fort appréciés chez les dames, dont l'éducation comprenait, outre l'art de

« Bien porter et afaitier
Faucon, tercieul et esprivier »

celui de

Lire romans et conter fables,
Chanter chansons, envoiséures [2]. »

A côté des poètes nous voyons ordinairement figurer les jongleurs. Le jongleur joue un rôle beaucoup plus important dans le Midi que le ménestrel (quelquefois également jongleur) en France ou

[1] *Baudous* v. 3750. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, p. 745.
[2] Ibid. v. 3894.

que le *Spielmann* en Allemagne. Quelquefois on donnait le nom de jongleurs à ceux qui faisaient de la poésie un métier ou qui étaient poètes de cour; c'est ainsi que le *domesday-book* parle d'un « joculator regis »; mais généralement ils chantaient les poésies des autres; souvent aussi ils étaient musiciens ou messagers d'amour; parfois ils étaient en outre danseurs de corde, ils sautaient à travers des cercles, ils attrapaient des pommes avec deux couteaux ou imitaient le chant des oiseaux.

La condition de chevalier poète aussi bien que les préoccupations politiques de Walther l'exposaient à changer fréquement de résidence. Il paraît certain que ses voyages ne se bornèrent pas à l'Allemagne, dont il traversa d'ailleurs successivement toutes les parties. Il parle dans un de ses chants de la Seine [1], et il n'est pas impossible que

[1] Pf. 118. Nous admettons avec tous les manuscrits, avec les éditions les plus répandues et avec les critiques les plus autorisés, la leçon suivante :

« Ich hân gemerket von der Seine unz an die Muore,
Von dem Pfâde unz an die Traben, erkenne ich all ir fuore.

Cf. Lachm. 34, B. — Wackern. et Rieg. 9. 40. — Willmann, 83. 1. — Simr. 55.

Walther, comme nous l'avons supposé, a pu accompagner Philippe de Souabe à Besançon, et se rendre de là sur les bords de la Seine, en 1201. Il ne nous paraît pas impossible cependant qu'il soit allé à Paris dès 1198, pour demander l'appui du roi de France (V. Wackern. 2. 175. Berlin, 1835), ou encore en

l'un des souverains auxquels ils s'était attaché, Philippe de Souabe, peut-être, l'ait envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France; ajoutons que l'auteur de la lutte des chanteurs à la Warthourg met dans sa bouche l'éloge de Philippe-Auguste. Il nomme dans la même pièce la Trave, un petit cours d'eau du nord de l'Allemagne, qui se jette dans la mer, non loin de

1213, comme membre de l'ambassade qu'Othon de Brunswick envoya à la cour de France. — Pfeiffer, tout en conservant dans son édition le mot *Seine*, s'est demandé si la pièce originale n'avait pas renfermé le mot *Reine*, le dialecte autrichien, dont Walther s'est servi quelquefois, ayant pu l'amener à employer ce mot au lieu de *Rîne*, dont il se sert ordinairement pour désigner le Rhin. Cette supposition ne nous paraît pas fondée. Les manuscrits portent *Seine*, et rien ne nous permet d'admettre, à l'exemple de Pfeiffer, que le poète ait voulu désigner, même d'une manière générale, par les quatre cours d'eau qu'il nomme dans sa pièce, la Seine ou le Rhin, la Trave, la Mur et le Pô, les limites de l'empire d'Allemagne. — M. Willmann (Willm. 83. 1) croit également que Walther a voulu désigner les limites de l'empire. Tout en conservant dans son édition le mot *Seine*, il ne pense pas que Walther ait voulu parler de la Seine française, mais de la Sein ou Sain, qui est un petit cours d'eau, se jetant dans le Rhin sur la rive droite du fleuve, entre Ehrenbreitstein et Neuwied. Non-seulement son point de départ nous paraît faux; mais encore la Sain ne saurait en aucune façon désigner la frontière de l'Allemagne à l'Ouest. — M. E. Bezzenberger enfin (*Zeitschrift fur deutsche Philologie, herausgegeben von Dr. Hoepfner, Provinzialschulrath in Koblenz u. Dr. Julius Zacher, Professor an der Universitaet zu Halle*) propose de lire, au lieu de *Seine*, *Saône*, partant toujours de l'idée que Walther avait voulu désigner, par les quatre cours d'eau qu'il cite, les frontières de l'empire. Il rap-

Lubeck; il a pu se rendre sur les bords de cette rivière sous le règne de Philippe, dont Adolphe de Holstein était l'allié, ou sous celui d'Othon, qui fit la guerre à son beau-frère, Waldemar II de Danemark [1]. Il n'est pas probable qu'il faille lire, à la place de Trave, Drave, comme le veulent cer-

pelle, à ce propos, que la Saône, l'Arar de César, la Sagona, Saucona, Saugonna du moyen âge, laquelle, dit-il, prend sa source dans les Vosges, et, après avoir quitté la Lorraine, traverse l'ancien palatinat de Bourgogne, séparait au XIIIe siècle l'Allemagne de la France, jusqu'à son confluent avec le Rhône. L'érudition allemande n'est pas embarrassée, on le sait, sur le choix des droits qu'elle invoque, et on l'a vue en appeler, pour satisfaire ses appétits annexionnistes, tantôt au droit « des nationalités » ou des langues, tantôt au droit « géographique ». Nous nous demandons si elle ne s'avise pas un peu à la légère de faire de Walther un représentant du droit « historique », d'après lequel l'Allemagne devrait revendiquer la rive gauche de la Saône. C'est bien la Saône que Walther a voulu désigner, selon M. Bezzenberger, comme frontière occidentale de l'empire; en effet, elle est citée dans la même intention par Rodolphe de Rotenburg, qui dit en propres termes : « Von Troie unz an die Sône ». L'antique Ilion n'avait pas été compris cependant, jusqu'à cette heure, dans les frontières de l'Allemagne, que l'imagination la plus ambitieuse des Allemands n'a jamais portées, que nous sachions, au delà des Dardanelles. Si Troie ne peut désigner, aux yeux du témoin cité par M. Bezzenberger, la limite orientale de l'empire, il n'y a pas de raison pour que la Saône désigne, dans le passage cité, la limite occidentale. Nous persistons donc à croire, sur la foi des manuscrits, que Walther a bien entendu parler de la Seine française et parisienne, et qu'en disant : « De la Seine à la Mur, et de la Trave au Pô » il a voulu indiquer non les limites de l'empire, mais les pays qu'il a parcourus de l'ouest à l'est, et du nord au midi.

[1] Cf. E. Bezzenberger : *Zeitschrift fur deutsche Philologie*.

taines éditions. Il est question dans la même strophe de la Mur, et c'est cette dernière que Walther considère comme la limite de ses voyages dans la direction de l'Orient; c'est jusqu'à la Trave par contre qu'il s'est avancé au nord. Au sud, il s'avança jusqu'au Pô, du moins à l'époque où il composa la pièce sur laquelle nous nous appuyons (1213), et dans laquelle il fait des allusions assez claires aux nombreux princes qui, cette année, quittèrent le parti d'Othon pour embrasser la cause de Frédéric. On peut admettre qu'il s'avança jusqu'au Pô dès sa première jeunesse et avant son séjour à Vienne; car il ne se rendit qu'en 1219 à Aquilée, qui n'en est pas éloignée, et il visita l'Italie méridionale seulement en 1228.

Walther voyagea donc beaucoup pendant toute sa vie, et dans sa vieillesse encore il quitta maintes fois son fief pour se rendre soit à la cour royale, soit aux nombreuses cours plénières qui se tenaient à cette époque en Allemagne et surtout en Franconie; il parle en particulier de celle qui eut lieu à Nuremberg, le 23 juillet 1224 [1]. La strophe dans laquelle il la mentionne fut composée probablement à Wurzbourg avant les fêtes qui accompagnèrent la réception qui fut faite à Cologne au roi Jean de Jérusalem. En sa quatité de Minnesaenger, il était obligé de rechercher les fêtes et les assemblées; mais plus d'une fois il dut lui ar-

[1] Pr. 164.

river de ne pas savoir à qui s'adresser pour trouver un gîte, notamment en 1209, lorsque l'expédition d'Othon en Italie eut en quelque sorte dépeuplé l'Allemagne de la plupart de ses princes.

La carrière des chevaliers poètes était brillante cependant, et certes les applaudissements n'ont pas dû être marchandés à Walther, un des plus illustres représentants de cette glorieuse phalange. Mais n'était-elle pas aussi féconde en amertume et en humiliations ?

Les chevaliers poètes ne vivaient-ils pas des largesses et souvent de la charité des seigneurs plus fortunés ? Sans doute la vénalité ou même la basse complaisance n'étaient pas des reproches qu'on pût faire à Walther, et ses critiques et ses éloges ne se réglaient pas sur le profit qu'il pouvait en retirer [1]. Mais il lui paraissait naturel que les princes auxquels il rendait service par ses poésies lui en témoignassent quelque reconnaissance [2].

Empressons-nous de dire que les poètes n'élevaient pas ordinairement, comme lui, leurs prétentions aussi haut qu'un fief. Les seigneurs ordinaires n'auraient pas pu d'ailleurs accorder à ceux qui s'attachaient à eux une récompense aussi royale. Léopold d'Autriche donna, et Walther l'en loue pompeusement, des chevaux et du fourrage aux chanteurs qui assistèrent à la fête qu'il célébra [3].

[1] Pf. 180.
[2] Pf. 117, 147, 149, 151.
[3] Pf. 83.

Vienne [3]. Il leur donna encore de l'argent, et en grande quantité, et paya les dépenses qu'ils avaient faites à l'auberge pendant leur séjour. Le Bogner récompensa plus délicatement Walther des éloges gracieux qu'il lui avaient décernés. Il lui donna un diamant, et le poète ne sait comment témoigner au brillant chevalier sa reconnaissance pour la brillante pierre [1].

Le plus souvent, en effet, les princes traitaient moins généreusement les poètes qui les célébraient; ils se contentaient de leur distribuer des habits [2]. Walther lui-même en reçut plus d'une fois; il se plaint même amèrement de n'avoir pas obtenu, par suite du mauvais vouloir des officiers de la cour, ceux que lui avait promis le duc de Carinthe [3]. Il se vante, il est vrai de n'avoir jamais accepté d'habits déjà portés [4]. Mais l'allusion qu'il fait à un usage assez répandu, paraît-il, prouve bien que la condition des chevaliers poètes, si enviable au premier aspect, ne les mettait pas à l'abri de la gêne, ni de dures humiliations.

En Provence et en France les libéralités des princes consistaient aussi quelquefois en dons de terres; de même que Walther reçut de Frédéric II son domaine de Wurzboug, Robert Wace reçut

[1] Pf. 180.
[2] Pf. 83.
[3] Pf. 106.
[4] Pf. 36.

de Henri II une prébende à Baieux pour la première partie du Rou. Souvent les seigneurs se contentaient de distribuer aux poètes de l'argent; Raimond de Toulouse remit cent mille sols à Raimond d'Agout, qui les partagea entre dix mille chevaliers. Parfois aussi les présents des princes consistaient en une malle garnie, en une pelisse, un chaperon, une robe fourrée, un harnais, une armure ou, si la donatrice était une dame, en joyaux; c'est ainsi que la comtesse d'Urgel envoya au jongleur Guillem Mita une couronne d'or de quarante mille sols.

Souvent le poète recevait un cheval. C'est ainsi qu'un troubadour loue le marquis de Malaspini qui

> « Mants caval ferran e brun e bai
> Donava plus soven et autr' armes
> De nulh baron qu'ieu anc vis ni saubas[1]. »

Et Hugues de Rhodez, critiquant l'indiscrétion du troubadour Hugues de Saint-Cyr, lui dit :

> « Pero ben sai, si us dava un palafre
> Dieus que m'en gar, vos le prendriatz be[2]. »

Le plus souvent cependant les cadeaux consistaient en habits. Un trouvère remercie le seigneur

[1] RAYNOUARD IV, 62.
[2] *Ibid.* V, 122.

de Chateauvillain du manteau qu'il lui a donné [1]. Le troubadour Peyrols

« Recep dels baros e draps et denierz et cavals [2]. »

et Guillem de Berguedan donna à Aimeric de Peguilain

« Son palafre e son vestir [3]. »

Souvent même les habits dont les seigneurs faisaient don aux poètes n'étaient pas neufs. C'est ainsi que, parlant du troubadour Ademar, un autre poète dit que

« A pres manh vielh vestimen [4]. »

et Raymon de Miraval, s'adressant à son jongleur, lui dit :

« Mant aur e mant argen
Avez guazanhat, Bayona,
E maint uzat garnimen
E d'avol raub e de bona. »

Le même usage existe en France; ainsi un trouvère, se plaignant de la disparition de l'antique libéralité, s'exprime ainsi :

« Or est li mondes si mal mis
C'on ne done ne vair ne gris;
Fèvre, masson et charpentier
Ont les viés robes en lowier [5].

Le roi Philippe-Auguste, estimant que les sei-

[1] Devers Chateauvillain
Me vient la robe au main... » *Cangé*, fol. 44.

[2] Rayn. V, p. 284.

[3] *Ibid.* V, p. 9.

[4] *Ibid.* IV, p. 370.

[5] Robert de Blois : *Hist. litt.* XIX, 833. — XVI, 219, XXIII, 736. — *Fonds de Sorbonne*, n. 1442, p. 475.

gneurs se livraient à des prodigalités excessives en faveur des poètes, essaya même de réagir contre l'usage de donner à ces derniers les vêtements portés, en faisant distribuer aux pauvres les habits dont il ne se servait plus.

Une des manières dont se manifestait la libéralité des grands consistait encore à admettre le peuple dans la salle du repas pendant qu'ils étaient à table, à jeter aux curieux des morceaux et à permettre à leurs hôtes d'en faire autant. Aussi Rutebeuf se plaint-il amèrement des seigneurs qui mangent les portes fermées [1], et Robert de Blois se fait l'écho du même sentiment [2]; ce qui n'empêche pas le même auteur de recommander la discrétion aux hôtes des princes [3].

Walther n'envisage pas sans tristesse la nécessité où se trouvent les poètes de recevoir des dons. Il fallait bien accepter les moyens de défrayer sa vie. Mais les dons en argent ou en habits ne sou-

[1] Renart Bestourné : *Hist. litt.* XX, p. 751.

[2] « Qui porrait ce de prince croire,
S'il n'oïst ou veïst la voire,
Qu'au mangier font clorre lor huis ! »
Hist. litt. XXIII. p. 737. — *Fonds de Sorbonne* n. 1422, p. 475.

[3] « En autrui maison ne soiez
Trop larges, se vos i mangiez;
N'est cortesie ne proesse
D'autrui chose faire largesse. »
Chastiement des dames. — Méo *Fabliaux*, 11, 201.

raient le contenter; il entend que ses chants soient reconnus autrement encore. Ce qu'il demande à Thierry de Misnie ce ne sont pas des présents, mais des éloges [1].

Il a, en effet, la plus haute idée du noble état qu'il exerce, et il a la franchise de ne pas se faire lui-même le détracteur de son mérite. Il ne nie pas les services que ses chants ont rendus à son siècle ni les plaisirs qu'ils lui ont procurés, et il espère qu'il pourra longtemps encore se rendre utile au monde [2]. Il est vrai que sa modestie proteste contre tout ce que cet aveu pourrait avoir de hardi, et il a soin d'ajouter que son art lui est commun avec beaucoup d'autres [3]. Néanmoins un reproche auquel il paraît très-sensible c'est d'avoir cessé de chanter, et il s'élève énergiquement contre le blâme que ce soupçon lui attire [4]. L'état de chevalier poète ne messied pas du reste aux plus grands seigneurs. Les plus puissants princes et des empereurs l'avaient exercé, et nul ne dédaignait, pour faire sa cour aux dames, de recourir à la poésie. En faisant l'éloge de sa dame, il ne se sert pas d'une image exagérée, ni à ses propres yeux ni à ceux de ses contemporains, en disant

[1] Pf. 157 b.
[2] Pf. 62.
[3] Pf. 38.
[4] Pf. 67.

que, pour la posséder, l'empereur lui-même se ferait son ménétrier [1].

La poésie était honorée en Allemagne comme en Provence et en France. On l'aimait à cause de la gaîté qu'elle inspirait à tous ceux qui s'y livraient pour la cultiver ou pour l'écouter. Walther a pu se vanter d'avoir donné de la joie, pendant sa longue carrière, à bien des seigneurs et à bien des dames, et les poètes du Midi, admirés des guerriers, accueillis par les châtelaines, appelèrent avec non moins de raison leur art « la gaye science ».

En Provence et en France, comme en Autriche et en Thuringe, la poésie servait de cortège aux fêtes auxquelles se livraient les riches et laborieuses populations. Des princes comme Guillaume, comte de Poitiers et d'Aquitaine, se mirent à faire des vers aussi bien que de vaillants chevaliers tels que Bertram de Born, ou que des enfants du peuple, tels que Bernard, le fils du chauffeur du four du comte de Ventadour [2].

[1] Pf. 36.

[2] La grossièreté et la rudesse des hôtes d'Herrmann déparait souvent, à la vérité, la cour hospitalière d'Eisenach, et Walther ne laisse pas de châtier des travers et des vices dont ses compatriotes ont de tout temps eu de la peine à s'affranchir. En France et surtout en Provence les mœurs sont plus polies, mais aussi plus raffinées et peut-être plus licencieuses.

II

LES QUALITÉS CHEVALERESQUES

Les poésies de Walther ne sont pas un code de la chevalerie ; il n'en ressort pas moins des renseignements précieux sur les usages des seigneurs allemands et sur les devoirs qu'ils se croyaient tenus de remplir.

Il fréquentait la plus brillante société de l'Allemagne et rarement la chevalerie jeta un plus vif éclat. Les poèmes épiques du temps font connaître en détail les usages et les fêtes de la noblesse au XIIe et au XIIIe siècle, que les personnages de ces poèmes soient représentés comme des compagnons de Charlemagne, d'Arthur, d'Alexandre ou d'Énée. Les strophes de Walther ne pouvaient renfermer de longues descriptions. Plus d'une fois cependant il nous fait entrer dans les sociétés de Vienne ou d'Eisenach.

Certes il aimait la joie, les princes le voyaient volontiers chez eux, et il est fier de pouvoir rappeler la profonde sympathie qu'il sut de tout temps inspirer à ses hôtes [1], mais il se croit obligé également de reconnaître l'hospitalité des seigneurs

[1] Pf. 121.

non-seulement en les égayant, mais encore en les rappelant à l'observation des lois de la courtoisie; aussi blâme-t-il avec une grande liberté ce qui le froisse aux différentes cours qu'il visite, en Carinthie et en Misnie non moins qu'en Thuringe et en Autriche.

Il ne demande pas, il est vrai, que la conversation et que les chants soient les uniques passe-temps de la vie des châteaux, et il rend toute justice aux exercices plus violents auxquelles se livraient encore les chevaliers; à Thierry de Misnie il souhaite, entre autres, que jamais aucun gibier n'échappe à ses traits [1]. Il ne s'afflige pas moins de la décadence de ces manières distinguées qui, dans son bon temps, avaient été l'honneur de la chevalerie. Sans demander aux seigneurs d'étaler un luxe ruineux, il leur en veut de porter des habits qui ne les distinguent plus des paysans [2], et il ne ménage pas ses expressions quand il lui arrive de parler de la mauvaise éducation des jeunes gens [3].

Ce qui l'irrite surtout c'est que les mauvaises manières gagnent si bien du terrain qu'elles ont fini par être à la mode. La courtoisie ne rend plus que ridicule, les princes sanctionnent l'inconvenance par leurs faveurs et les hommes discourtois sont mieux en cour qu'il ne l'est lui-même [4].

[1] Pf. 105.
[2] Pf. 489.
[3] Pf. 96. 6.
[4] Pf. 108.

Pour obtenir les dons des seigneurs, on a tort maintenant de compter sur l'élégance et sur la distinction. Les dames elles-mêmes pactisent avec le ton du jour, et leurs sourires ne s'adressent qu'à la grossièreté[1].

Walther ne se contente pas de censurer ce qui lui paraît indigne du noble état de chevalier. Ses poésies renferment également des détails nombreux sur les qualités qui, d'après lui, en font l'ornement. La plus importante, à ses yeux, c'est naturellement la libéralité. Le Tannhaeuser va même jusqu'à classer les seigneurs de son temps en différentes catégories, selon leur degré de libéralité[2]. Dans le poème d'Otnit il est question d'une princesse païenne, Sidrat, qui est convertie au christianisme, et instruite dans les vertus chrétiennes; on est assez surpris de trouver la libéralité dans ce nombre[3]. Ulric de Lichtenstein est un grand seigneur et jamais le besoin ne le força de recourir aux largesses d'autrui; et cependant ce qui, parmi les griefs de sa dame, l'afflige le plus, c'est le reproche qu'elle lui fait de thésauriser[4]. On a vu que Walther, de son côté, raille amèrement la parcimonie de l'abbé de Tegernsée, qui, loin de faire honneur à la réputation d'hospitalité

[1] Pf. 107.
[2] Uhland V, 37.
[3] V. 1250.
[4] O. d'Assailly.

dont jouissait son couvent, ne lui avait fait servir que de l'eau claire[1].

Il recommande, d'autre part, aux princes de donner beaucoup pour gagner les cœurs et obtenir l'appui de ceux qui pourraient leur être utiles[2]. Un de ses griefs contre Philippe de Souabe c'est de ne pas se rendre compte de l'utilité qu'auraient pour lui des largesses plus abondantes. Et, pour confirmer son affirmation par un exemple, il cite la parole prêtée à Saladin, et d'après laquelle les mains d'un roi devraient être trouées. Il rappelle encore l'exemple de Richard Cœur de Lion; en effet, si ses sujets ont payé pour lui la forte rançon demandée par Henri VI, Walther est persuadé qu'ils y ont été portés par sa propre générosité[3]. Dans une autre strophe également adressée à Philippe, il représente la libéralité comme des semailles qui rendent bien plus que ce qui a été confié à la terre et, à l'appui de son assertion, il cite Alexandre qui donna, et donna encore; aussi sa générosité lui valut-elle la possession de tous les royaumes[4]. On pourrait comparer ces strophes à celles que Marot adresse à François Ier, pour l'engager à donner davantage, afin d'assurer sa gloire et sa puissance et de se faire des amis.

[1] Pf. 155.
[2] V. Raynouard V, 196.
[3] Pf. 100.
[4] Pf. 102.

C'est surtout pour la même raison que Walther comble d'éloges Herrmann de Thuringe, nul seigneur n'ayant été, au même degré que lui, constamment libéral[1]. Le prince toutefois dont il vante le plus volontiers la libéralité, c'est Léopold d'Autriche. La cour de Vienne lui paraît la plus désirable de toutes les cours, « car on y voit les mains de Léopold donner, sans jamais se lasser[2] ». Aussi appelle-t-il ce dernier sa consolation, il ne connaît personne qui lui soit comparable; son éloge n'est pas un faible éloge (ein löbelin) : « il veut, il a, il fait[3]. » A la fête de Vienne, en 1200, il donna tant, qu'on eût cru qu'il ne voulait pas vivre plus longtemps[4]. A l'assemblée de Nuremberg enfin, en 1224, les ménestrels s'en allèrent les poches vides. Mais Walther est loin de rendre Léopold le magnanime solidaire du blâme qu'il adresse à la noblesse franconienne. Il aurait donné, le poète en est persuadé, lors même qu'il aurait été seul à le faire; mais jouissant lui-même de l'hospitalité des nobles franconiens, il aurait insulté ses hôtes, s'il avait fait des dons aux chanteurs, sans que les seigneurs du pays ni le roi lui en eussent donné l'exemple[5].

[1] Pf. 109.
[2] Pf. 129.
[3] Pf. 119.
[4] Pf. 83.
[5] Pf. 161.

Walther ne se dissimule pas néanmoins l'embarras d'un prince qui voudrait satisfaire à toutes les demandes qui pourraient lui être adressées. Le landgrave de Thuringe, entre autres, lui paraît parfois dépasser la mesure ; ses fêtes sont trop coûteuses, et il ne saurait l'approuver de dépenser, comme il le fait, son bien avec ses chevaliers[1]. Il reconnaît, d'un autre côté, que les princes les plus généreux promettent souvent plus qu'ils ne peuvent tenir. « Qu'un homme libéral accomplisse « ses promesses, cela, dit-il, tient du prodige. C'est « pourquoi usez de maintes ruses, afin qu'il ne se « dispense pas de tenir ce qu'il a promis[2]. » Il va même plus loin et, après avoir recommandé une générosité qui n'eût pas été dépourvue de quelque légèreté, il conseille aux seigneurs de ne pas se croire tenus d'accorder toutes les demandes. Car « celui qui jamais ne refuse rien s'expose à « un double danger. Il lui arrive d'être dans le « besoin, ou bien il est obligé de tromper[3]. »

Quoiqu'il en soit, la décadence de la libéralité est un de ses principaux griefs contre son siècle. Loin d'être estimés comme ils le méritent, les hommes libéraux vivent dans l'affliction et on ne leur sait plus gré de leurs dons, tandis que les avares sont comblés d'éloges. Walther voit dans

[1] Pf. 90.
[2] Pf. 154.
[3] Pf. 178.

ce fait un des principaux symptômes de la scélératesse de son époque.

En Provence et en France la libéralité passe également pour la première des qualités que les poètes recommandent aux seigneurs. De nombreux sirventes sont de vrais panégyriques de cette vertu[1] et, parmi les qualités chevaleresques, les poètes estiment particulièrement celle qui consiste à « doner liement bel don[2]. »

Nous avons vu Walther faire appel à la générosité d'Othon et de Frédéric, comme le firent plus tard Marot, Scarron, Poisson et Lafontaine pour leurs protecteurs. On ne s'étonnera donc pas de voir, plusieurs siècles avant ces derniers, d'autres poètes s'adresser à la générosité, on pourrait dire à la charité des seigneurs[3].

Aussi les poètes provençaux et français se plaignent-ils amèrement de l'indifférence des barons qui ne remplissent pas ce devoir. Colin Muset se contente d'accuser de « vilénie » le seigneur

[1] Cf. Daude de Prades, Armant de Marsan.

[2] ROBERT DE BLOIS : *Baudous*, v. 3750...

[3] « Oïez il i a plus de ceus
Qui me donnent ains moins que plus ;
Et je suis cil qui ne refus
Denier, monnoie, ne maille. »

JUBINAL : *Jongleurs et trouvères : Hist. litt.* XXIII, 91 ; Ms. 7218, fol. 175, 176.

auquel il s'était en vain adressé[1]. D'autres, plus rigoureux, menacent l'avarice des nobles de la punition divine[2].

Walther, on s'en souvient, critique la parcimonie de la noblesse franconienne, et l'analiste Saxo raconte que l'empereur Henri III, lors de son mariage avec Agnès de Poitou, permit que la foule d'histrions et de jongleurs qui y avaient assisté, se retirassent les mains vides et sans même avoir eu à manger[3]. L'empereur Frédéric II lui-même, qui protégea les poètes siciliens et allemands, n'inspira pas une vive admiration au Provençaux, du moins Élie Cairel et Folquet de Romans, qui vécurent quelque temps à sa cour, sont loin de louer sa libéralité.

Quelquefois aussi les seigneurs s'irritèrent des demandes importunes des poètes; c'est ainsi que Hugues II de Rhodez répond lui-même au reproche d'avarice que lui a adressé Hugues de Saint-Cyr

> Mais me costes que dui arquier
> No feiron, o dui cavallier[4].

[1] Sire quens, j'ai viélé
Devant vos, en vostre osté;
Si ne m'avés rien doné,
Ne mes gages acquitté,
C'est vilenie.
MOUCHET, 8.

[2] *Hist. litt.* XXIII, 93. *Ms. de Berne.* 354, fol. 42.

[3] DIEZ : *Die Poesie der Troubadours.*

[4] RAYNOUARD : *Choix de poésies originales des Troubadours* v. 122. — *Hist. litt. de la France*, XVII, 442.

Aussi les princes généreux sont-ils, de la part des poète sfrançais et provençaux, l'objet des éloges les plus pompeux. Walther, on s'en souvient, ne connaît aucun prince qui soit meilleur que Léopold d'Autriche, parce que nul ne donna plus abondamment ni plus volontiers; de même, Bertram porte aux nues la munificence sans égale du prince Henri « *vas cui eran li plus lare cobeitos* [1] », et Folquet de Lunel chante les largesses et la cour brillante d'Alfons X de Castille (1252-1284) qui, après l'extermination des Albigeois, accorda un abri aux débris des troubadours. D'autres célébrèrent la libéralité de Raymond V de Toulouse (1148-1194), qui fut l'hôte de Peire Rogier, de Bernard de Ventadour et de Peire Raimon de Toulouse; celle de Raymond VI, qui reçut à sa cour Raimon de Miraval (1222-1245); celle d'Alfons II d'Aragon (1137-1196) [2].

D'autres princes cédaient aux demandes des poètes même au delà de ce que la sagesse leur eût conseillé de faire; c'est ainsi que le dauphin d'Auvergne perdit, à force de largesses, la moitié de son comté. Parfois même le désir de se montrer

[1] RAYN. II. 183. — VILLEMAIN : *Moyen âge*, 1. 129.

[2] Parmi les rois de France un des plus généreux pour les poètes fut saint Louis; en effet, un compte de 1234 nous apprend qu'il admettait en sa présence des chanteurs quatorze fois de la Chandeleur à l'Ascension, et qu'il les payait assez bien. *Hist. litt. de la France*, XXIII, 90. — DE WAILLY : *Historiens des Gaules et de la France*, XXI, 229-246.

généreux faisait commettre aux seigneurs de véritables actes de démence. Bertrand Rambaut fit semer en terre trois cents mille sols, rien qu'en deniers ; Raimon Roncus enfin fit brûler vifs trente chevaux [1].

Si Walther insiste surtout sur la libéralité, il n'a garde, d'autre part, d'oublier le courage, qui est également l'apanage indispensable de la chevalerie. Ainsi pense Wolfram ; s'il croit mériter l'amour de sa dame, ce n'est pas pour ses vers, mais pour sa valeur.

Walther était trop pénétré de ce qui constitue la dignité morale de l'homme, pour ne pas signaler aux princes d'autres vertus moins brillantes, mais plus précieuses. Il insiste sur la miséricorde et sur la justice [2], et certes dans un temps où les passions et la violence se déchaînaient presque sans frein, sa recommandation n'était pas superflue.

Il était aussi homme du monde, et il devait dire à ceux qui l'écoutaient quelles qualités pouvaient les faire valoir aux yeux des dames. Dans cet ordre d'idées, il loue le jugement, l'égalité d'humeur [3], la modestie, la fidélité [4].

Il est très-sensible, d'un autre côté, au reproche

[1] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours.*
[2] Simrock, 44.
[3] Pf. 16.
[4] Pf. 40.

que les dames font parfois aux chevaliers de ne plus trouver d'hommes de cœur pour les soutenir [1]. Sans doute, il ne pouvait se sentir atteint par cette accusation, mais il en était affligé pour son temps et pour son pays. Il est persuadé, en effet, que rien ne saurait inspirer aux dames de la sympathie pour les seigneurs comme d'apprendre que ceux-ci parlent d'elles avec éloge [2], et c'est là, à ses yeux, le principal titre de gloire du poète Reinmar, qui n'avait jamais laissé passer un jour sans glorifier les nobles dames [3]. Son opinion est partagée par Veldeke, qui ne regrette pas moins que lui le temps où l'on n'avait pas l'habitude de dire du mal des dames, et Lichtenstein se plaint également de la décadence du culte dont elles avaient été l'objet [4].

III

LA DAME ET L'AMOUR

Un des spectacles les plus singuliers dans l'histoire du monde c'est, en effet, de voir, à une époque de grossièreté et presque encore de barbarie,

[1] Pf. 67.
[2] Pf. 123. 10.
[3] Pf. 128.
[4] Uhland V, 204, 234.

apparaître tout à coup le culte de la femme, comme un remède divin, destiné à atténuer, sinon à guérir les souffrances de l'humanité.

Ce culte, si développé en Allemagne, avait ses racines dans la nature la plus intime de ce peuple; Tacite déjà constate la vénération, en quelque sorte religieuse, que les anciens Germains professaient pour la femme. Un peu altéré peut-être pendant les siècles de migrations générales qui suivirent l'établissement de l'empire à Rome, il reprit bientôt une nouvelle intensité grâce à l'influence du christianisme; la nouvelle religion, qui dans le monde grec et romain valut à la femme la plupart de ses droits, contribua puissamment chez les peuples germaniques à lui rendre l'autorité qu'elle avait exercée auparavant.

Ce ne fut pas en Allemagne cependant que le nouveau culte se manifesta d'abord. Il apparaît en Provence dès la fin du XIe siècle, en France après 1125, en Allemagne seulement vers 1180. Quoique l'influence française y ait contribué, il n'en est pas moins vrai que les causes qui le produisirent furent les mêmes dans les deux pays, et qu'il se serait manifesté en Allemagne lors même que la France ne l'eût pas précédée dans cette voie; il s'y révèle d'ailleurs avec une originalité qui interdit de la façon la plus absolue l'hypothèse d'une simple imitation.

L'Eglise, il est vrai, si puissante alors, essaya d'abord de s'y opposer, et l'on a soutenu avec

assez de vraisemblance que l'Harmonie des Evangiles fut inspirée à Otfrid de Wissembourg par le désir de combattre les tendances de son temps [1]. Mais le torrent était trop fort, et au XIIe et au XIIIe siècle, le culte de la femme défia toute résistance.

Il eut en partie pour cause et en partie pour effet le culte de Marie qui, à la même époque, prit des proportions inconnues auparavant, et l'on se rappelle que les poètes érotiques les plus fameux composèrent les chants les plus célèbres en son honneur. Il n'est pas sans intérêt de voir ces rudes chevaliers, qui ne se plaisaient que dans les combats, se faire humbles, implorer, verser des larmes et attester ainsi l'ascendant de la grâce et l'empire de l'esprit sur la matière. Lichtenstein, si maltraité par sa dame, ne s'emporte pas contre elle et continue à l'appeler bonne, pure, délicieuse. Walther ne traite pas la sienne avec plus de rigueur et, comme son émule Uhland, il ne lui demande qu'une chose, c'est de l'encourager par un simple sourire.

Les poètes de ce temps s'appelaient eux-mêmes Minnesaenger (chantres d'amour) et la plupart ont fait de l'amour le sujet unique de leurs poésies. Les assemblées princières et la vie des châteaux sollicitaient particulièrement les seigneurs à servir les dames, et bientôt ceux qui surent s'en acquitter d'une manière délicate et faire hommage à

[1] UHLAND V, 117.

celles qu'ils servaient de vers finement tournés étaient assurés d'une réputation et d'un succès exceptionnels. L'amour, au moyen âge, n'a d'ailleurs rien de commun avec la fatalité, qui saisit l'homme subitement et sans préparation; c'est une nécessité que l'on se crée en même temps qu'on la subit [1]. Tantôt les poètes y mêlent l'éloge de la nature et du printemps; tantôt ils chantent le désir, tantôt le bonheur de l'amour satisfait. Ils gémissent sur les douleurs de la séparation, ils adressent à l'Amour des invocations touchantes ou se répandent en invectives contre les espions. Les chantres d'amour allemands ont généralement dans leurs vers quelque chose de plus mesuré, de moins vif et de moins ardent que leurs émules du midi de la France; on a comparé les œuvres de ces derniers à ces tableaux de Rubens, aux couleurs vives, aux attitudes animées, et les chants allemands aux tableaux du Pérugin, moins expressifs au premier coup d'œil, mais pleins d'âme et de sentiment [2]. On peut trouver encore que le sentiment domine chez les Allemands, tandis que chez les Français et surtout chez les Provençaux c'est le raisonnement; que les Allemands célèbrent souvent les femmes en général, tandis que les Provençaux dénigrent toutes les autres dames pour exalter d'autant plus celle qui est l'objet de leur culte.

[1] V. Bossert : *Tristan*, p. 148.
[2] O. d'Assailly.

Walther, dominé par des préoccupations plus
es, consacra à son pays une partie de son
ité poétique, il était chevalier et, comme
il n'en a pas moins fait de l'Amour le
de nombreuses et belles poésies. Parmi ses
ts, les uns sont pleins de jeunesse; on dirait
récurseurs de ces chants populaires (Volks-
r) qui sont depuis quelques siècles un des
ents de la vie nationale de l'Allemagne.
res sont empreints d'un véritable lyrisme et
isent une exaltation vraie, inspirée soit par
gret, soit par la joie; quelques-uns aussi ont
aractère humoristique. Ceux qui appartien-
enfin à son âge mûr et à sa vieillesse mêlent
eusement au lyrisme des éléments dida-
es; quelquefois leur sévérité devient de l'a-
ume, mais le plus souvent ils s'élèvent dans
sereines régions de l'amour céleste.

ertaines de ses œuvres ne sont que de simples
tes peu sérieuses, mais pleines de grâce; il
ait pas de protestations passionnées, mais se
ente de demander un baiser [1]. Ou bien il se
ésente prenant un brin de paille, à la façon
jeunes filles sentimentales; il en compte les
sités et, à chaque fois, il dit d'un air à moitié
ux, à moitié enjoué : elle m'aime, elle ne
me pas, elle m'aime... [2] Uhland ne fait que

1. P. 8.
2. P. 24.

marcher sur ses traces, lorsqu'il examine pour le même motif un de ces fils légers qu'on voit à la campagne et que l'imagination populaire a appelés du nom de fils de la vierge [1]. Toutes ces pièces appartiennent à la jeunesse du poète, et font partie de ce qu'on a appelé l'amour inférieur [2].

Dans plusieurs de ses premières poésies, il montre une liberté qui frise la licence. Le genre d'amour qu'il y chante a été appelé également, et avec plus de raison, amour inférieur [3]. D'abord, il est vrai, il se contente de présenter une couronne de fleurs à une jeune fille rougissante ; une autre fois il s'enhardit et regarde sous les chapeaux des jeunes villageoises. Il propose à son amie de cueillir des roses avec elle, et lui avoue qu'il espère un baiser [4] ; il estime enfin que les dernières faveurs de sa dame méritent bien d'être recherchées [5]. Ses rêves nous retracent ses préoccupations ordinaires, dont le réalisme dépasse parfois la mesure, et il ne craint pas d'en placer l'expression dans la bouche d'une naïve jeune fille [6]. On pourrait donc reprocher leur immoralité à certaines idylles alle

[1] Uhland : *Gedichte*, p. 39.
[2] Simr. 117-124.
[3] Uhland V, 138.
[4] Pf. 8.
[5] Pf. 58.
[6] Pf. 4, 6, 9.

mandes comme à celles du midi de la France [1].

Il est un point cependant sur lequel les Allemands paraissent supérieurs aux Provençaux et aux Français. Les chants d'amour des troubadours et des trouvères s'adressent le plus souvent à des femmes mariées. Quoique l'Allemagne ne soit pas, à cet égard, à l'abri de tout reproche, nous devons avouer que dans le Midi la liberté des mœurs paraît plus grande, et les fabliaux français semblent prouver que la France du Nord suivait trop complaisamment les traces de celle du Midi. Aussi bien, si parmi les poésies lyriques françaises les unes blâment énergiquement les dames qui donnent leur cœur à un autre homme que leur mari [2], d'autres au contraire leur font un devoir de ne pas sacrifier à leur mari l'amour de leur amant [3], et les cours d'amour ne permettent pas aux dames, en se mariant, de congédier un amant. On a donc pu dire que dans le code chevaleresque l'amour et le mariage étaient considérés comme indépen-

[1] Raynouard II, 249.

[2] ... Feme feit grand dolour
Puisqu'a espousé signour,
S'autrui a son cuer doné...
Cangé, fol. 44.

[3] Mal ait qui por mari
Laist son léial ami.
Pierre Moniot. Mém. de l'Ac. des inscr. t. XXIV, p. 679.

Cette pièce est antérieure à la pièce provençale traitant le même sujet, et qui n'en est que la traduction.

dants l'un de l'autre[1]. Mais ce code avait été formulé en Provence ; l'Allemagne, au contraire, ne connut pas les cours d'amour, et les jugements dont parlent les poètes ne doivent être considérés que comme des formes de langage. Plus d'un chevalier allemand, sans doute, a chanté des femmes mariées; il n'en est pas moins certain que nous trouvons à cet égard chez la plupart des Minnesaenger, et chez Walther en particulier, une réserve qui les honore.

Un des genres par lesquels les poètes du moyen-âge ont le plus volontiers exprimé l'amour inférieur, ce sont les chants du matin (*Tuglied*)[2] ou chants de gardiens (*Waechterlied*). Les poètes provençaux en composèrent, sous le titre d'aubes (*alba*) un grand nombre, qui ont généralement un refrain; cela n'arrive que rarement chez les Français et chez les Allemands, et les plus anciens d'entre ces derniers ne connaissent même pas les chants du matin[3]. Souvent les aubes sont mises dans la bouche d'une dame[4]. Parmi les aubades allemandes, les unes n'ont rien de commun avec les provençales et paraissent ainsi être originales, tandis que d'autres, à refrain, dénotent l'imitation étrangère.

[1] Uhland V, 238, 239. — Bossert : *Tristan*, p. 153.

[2] Pr. 3.

[3] Raynouard II, 236; III, 251, 313, 342, 461; IV, 399; V, 68, 171. — Uhland V, 176, 177, 179.

[4] Wackernagel : *Alte französische Lieder u. Leiche*, 1.

Les rencontres sont amenées ordinairement par la différence de classe qui défend aux amants de se témoigner publiquement leur amour; ils maudissent la brièveté de la nuit et le jour qui commence; ce qu'il y a d'essentiel toutefois ce sont leurs adieux. Ordinairement ces chants commencent par les paroles d'un gardien, annonçant le jour. Souvent aussi le gardien n'intervient pas directement, et le poète se contente de supposer sa présence; Lichtenstein le remplace, d'une manière ce semble peu naturelle, par une jeune fille.

Bien que les sujets des chants du matin paraissent scabreux, on n'y trouve guère de descriptions licencieuses, et les poètes appuient surtout sur le danger que courent les amants et sur la douleur de la séparation. Dans celui de Walther, la dame, n'écoutant que son amour, essaie de retenir son chevalier; mais ce dernier est plus prudent et songe surtout à tromper la surveillance dont il est l'objet [1]. Le manuscrit de la bibliothèque nationale renferme plusieurs peintures représentant des scènes de ce genre. Des sujets analogues furent traités avec une certaine prédilection par les princes poètes, et particulièrement par l'empereur Henri VI; Wolfram et l'abbé de Saint-Gall en composèrent également qui devinrent célèbres.

Aux chants du matin se rattachent étroitement les chants de messagers. Tantôt ils consistent dans

[1] Pf. 3.

les recommandations que le chevalier ou que la dame adressent au courrier qu'ils chargent de transmettre leurs espérances et leurs craintes à l'objet aimé. Tantôt le messager parle lui-même. Il se contente de faire des allusions au rendez-vous désiré, ou bien il se fait l'écho des hésitations de la dame et enfin de son consentement. Dans une pièce de Walther, il demande à une dame son amour pour le seigneur qui l'a envoyé. « Dès que vous le voudrez, lui dit-il, « son chagrin se dissipera, et c'est avec joie, « grâce à vous, qu'il s'efforcera de bien agir [1]. » Souvent le poète charge de son message l'Amour lui-même, dont naturellement il vante la puissance [2]. Lichtenstein l'adresse même au carnet qu'il envoie à sa dame, et lui demande de remplir les fonctions de courrier.

Aux gardiens, qui sont les confidents discrets de son amour, Walther oppose ceux qui surveillent son amie, et l'empêchent par leur présence importune de la voir et de l'entretenir. « Ma dame, dit-il, « est doublement séparée de moi ; d'une part elle « est sévèrement gardée ; de l'autre elle est l'objet « d'honneurs excessifs... Mais si les gardiens pen- « saient me dégoûter de mon amour, ils se trom- « peraient... ils peuvent bien me priver de sa « présence matérielle, mais non étouffer ma pas-

[1] Simr., 129.
[2] Pf. 27.

« sion [1]. » Ailleurs il les défie. N'a-t-il pas les yeux de son cœur, dont les regards traversent les murs et les cloisons [2]?

Il en veut peut-être davantage à ces personnages qui épient chacun de ses regards, chacune de ses paroles, et empêchent du même coup son amie de lui faire connaître ses sentiments. « Nul, « dit-il, ne doit s'attendre à rien de bon de la « part des guetteurs... cela m'afflige; car, quand « même je pourrais la voir, il faut que je l'évite... « Puissé-je vivre assez pour me trouver seul avec « elle, et pour me voir affranchi de toute surveil- « lance [3] ! »

Et cependant il est trop bon pour leur souhaiter beaucoup de mal. « Si je les maudissais, dit-il, « je dépasserais la mesure. » Il se contente donc d'emprunter aux préjugés populaires une idée et des termes, dont les conséquences lui paraissent moins graves, en souhaitant aux guetteurs d'entendre à jeun le cri de l'âne et le coucou [4]. Lichtenstein, qui de son côté ne les aime guère, trouve cependant qu'ils ont du bon. C'est une idée paradoxale que Walther, qui est toujours naturel, n'aurait pas eue. Celui-ci ne cache pas, au contraire, l'irritation que lui inspirent tous

[1] Pf. 30.
[2] Pf. 165.
[3] Pf. 35.
[4] Pf. 34.

ceux qui troublent son amour, et particulièrement les jaloux ; il feint, dans une strophe humoristique, de faire son testament, et c'est à eux qu'il lègue toutes ses infortunes [1].

Les expressions dont se servent les poètes français et provençaux pour qualifier ces adversaires sont les mêmes que celles que nous trouvons chez les Allemands. Couci leur reproche de changer sa joie en tristesse [2]. Un autre trouvère leur en veut de le forcer de fuir la présence de celle qu'il aime [3]. La dame de Gasse Brûlé les accuse, de son côté, d'épier tous ses mouvements [4]. Jean le Taboureur de Metz se plaint de ce que, par leur faute, ses poésies elles-mêmes ne réussissent plus à calmer sa peine [5]. Jeannot Paon s'adresse à sa dame et la somme de châtier les médisants du mal qu'ils lui

[1] Pf. 74.

[2] Mès li faus enquéréour
Font œuvre malëurée,
Enging de mainte coulour
Pour changer joie en tristour.
Hist. litt. de la Fr. XIV, 881.

[3] Loing de ma dame sui souvent,
Car trop redout les mesdisans.
Hist. litt. XXIII, 805.

[4] Et si vos di trestout pour voir
Qu'en agait sont les environs...
... Mesdisant m'en ont fait partir.
S. Germ. 1989.

[5] Chans ne chansons ne rien ki soit en vie
Ne me puet mais conforteir ne aider.
Mouskет, 8.

font [1]. Un autre trouvère enfin invoque contre eux la vengeance divine elle-même [2],

Nous ne suivrons pas Walther, célébrant ou demandant uniquement les satisfactions de la passion. L'amour qu'il célèbre de préférence c'est, au contraire, l'amour du cœur, le seul qui cause les grandes douleurs et qui donne les grandes joies. Sa sévérité morale forme un contraste frappant avec la complaisance de Lichtenstein ; celui-ci, quoique marié, ne fit pas mystère, pendant la plus grande partie de sa vie, de son amour pour une autre femme. Peut-être subit-il davantage l'influence provençale qui, nous l'avons constaté, n'était pas heureuse au point de vue des mœurs ; des chevaliers italiens, et en particulier Ferrari de Ferrare, furent ses amis et ses compagnons. Il est possible également que les aventures peu édifiantes des Tristan et des Lancelot aient agi sur son imagination, car il est certain que la poésie française, celle du Midi probablement, ne lui était pas inconnue, témoin cet air étranger qui lui fut envoyé à Botzen, et dont il parle dans son récit. La comparaison entre les deux poètes, on

[1] Dame que je n'ose nomer
Faites medisans crever.

Congé, 65.

[2] Tous mesdisanz doint Dex courte durée.
...
Mainte âme en ont empirée et grevée
Par faux jangler...

Hist. litt. de la Fr. XXIII, 548.

en conviendra, est tout à l'avantage de Walther.

Un caractère particulier de l'Amour, tel qu'il l'entend, c'est de rendre timides ceux qui en sont atteints. Écoutez plutôt cet aveu plein de candeur : « Quelque temps que je me sois trouvé avec mon « amie, je savais moins lui dire que n'eût fait un « enfant, et mes sens étaient comme aveuglés... [1] » et ailleurs : « Quand parfois je m'assieds à ses « côtés et qu'elle me permet de lui parler, elle « me dépouille à ce point de ma raison, que « mon corps semble tourner sur lui-même [2] ... » L'amour qu'il chante est, à part un petit nombre de pièces, si peu grossier que plusieurs de ses poésies sont à elles seules la réfutation la plus absolue de cette manière de le concevoir. Sa seule consolation est de pouvoir conserver l'image de celle qu'il aime dans son cœur [3]. Ce n'est pas lui seul qui a ce privilége ; elle, de son côté, s'occupe de lui, tout absente qu'elle est, absolument comme il fait lui-même [4]. Uhland voit également, à l'imitation de Walther, son amie devant lui, bien qu'elle soit loin [5], et Wolfram, en se tenant dans le même ordre d'idées, se compare à un hibou qui a la vertu de voir malgré lui dans les ténèbres.

Les sentiments si souvent exprimés par Wal-

[1] Pf. 51.
[2] Pf. 54.
[3] Pf. 18, 21, 41.
[4] Pf. 41.
[5] Uhland : *Gedichte*, p. 37.

ther se retrouvent également chez les poètes provençaux et français et énoncés presque dans les mêmes termes, lorsqu'ils protestent de leur soumission à leur dame, qu'ils voient cette dernière en imagination, qu'ils se déclarent satisfaits si la dame consent à leur accorder un regard [1]. Thibaut de Navarre se dit tellement interdit en présence de sa dame qu'il ne sait que lui répondre [2]; ses saluts, au contraire, le comblent de bonheur [3].

Walther, à en croire ses poésies, aima longtemps sans retour; mais il trouve dans son art même une certaine consolation et une récompense. Sa constance constitue, à ses propres yeux, un titre à l'estime des dames, et il aime à se dire que si elle ne l'a pas encore fait réussir, elle n'en est que plus méritoire [4]. Cette résignation toutefois ne peut pas durer indéfiniment [5]. Pas d'amour sans partage. Cette devise, qu'il se répète à lui-même, il la rappelle à sa dame qu'il trouve infiniment trop prudente; si elle dédaigne ses hommages, il la menace de ne plus adresser ses éloges qu'à des femmes qui lui en sauront gré [6].

Le seul raisonnement, qu'il oppose dans les

[1] Diez : *Die Poesie der Troubadours.*

[2] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 780.

[3] Quand ma dame m'a envoyé salut
Je ne me puis ne dois de chanter taire.
Ibid. XXIII, 785.

[4] Pf. 47.

[5] Pf. 22, 26, 32.

[6] Pf. 68.

pièces qui précèdent aux froideurs de sa dame, fait place souvent aussi à de vrais regrets. « Mon cœur, « dit-il, est atteint d'une douleur dont, à cause « d'elle, je ne puis être délivré [1]. » Parmi les autres femmes qu'il a servies, il n'y en a point dont les refus l'aient rendu triste ; plus d'une, sans doute, accueillerait ses hommages avec reconnaissance ; mais il y est peu sensible [2].

D'un autre côté, son admiration n'est pas sans restriction. Son rôle de moraliste ne lui permettait pas de garder le silence sur les défauts des femmes. Ses prières du reste ne furent pas toujours exaucées, ni son amour partagé ; de là, dans certaines strophes, une amertume et une irritation, qui contrastent singulièrement avec l'enthousiasme des autres. Souvent celle à laquelle il s'adresse se montre insensible ; en vain il lui déclare son amour en termes formels ; elle ne le prend pas au sérieux et fait semblant de ne pas comprendre ce qu'il lui dit [3]. Cette tiédeur le remplit

[1] Pf. 40, 13, 45.
[2] Pf. 46.
[3] Sim. 128.

Walther :

Eime sult ir iuwern lip
Geben fur eigen, nemt den minen.
Frouwe, wollent ir den minen,
Den gaeb'ich umb'ein so schoene wip.

Frouwe :

Sit niht wan min redgeselle.
In weiz nieman dein ich welle
Nemen den lip ; ez taete im lihte we.

de chagrin, et il y oppose tristement la beauté du printemps : « Regardez tout autour de vous, s'é- « crie-t-il, tout le monde est heureux; pourquoi « faut-il que vous me refusiez toute joie [1] ? » Elle lui a fait un crime de son malheur, et l'on comprend qu'il s'en indigne; aussi lui reproche-t-il amèrement sa dureté [2], et il avoue que sa constance ne lui a encore valu que des tourments et des dangers [3]. Souvent aussi la conduite qu'il reproche à sa dame ressemble assez à de la coquetterie, car il se plaint de ce qu'elle permette à d'autres de se croire aimée [4]. Cette accusation est-elle quelque peu entachée de jalousie ? Nous ne saurions l'affirmer ; Walther d'ailleurs revient sur le même sujet : « Elle a, dit-il, deux défauts; elle « fait du mal à ses amis, et n'en fait pas à ses « ennemis [5]. » Ce n'est même qu'avec ces derniers qu'elle est aimable et elle leur parle à voix basse [6].

Puis ce sont des menaces : « Si les femmes, « dit-il, sont moins louées qu'autrefois, elles en « sont cause elles-mêmes, en ne distinguant pas

[1] Sim. 152.
[2] Pf. 49.
[3] Pf. 47.
[4] Pf. 24.
[5] Pf. 40.
[6] Pf. 46. — Jacquemin de la vente flétrit également la coquetterie de sa dame « qui de chascun qui la prie veut son ami faire. » *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 630. — Mouchet, 8.

« entre les bons et les méchants [1]. » Et il rappelle assez durement à son amie que, s'il cesse de la louer, la gloire que lui ont value ses chants s'évanouira du même coup [2]. Il est possible que l'âge mûr du poète n'ait pas été étranger au peu de succès qu'il obtint parfois auprès des dames; il accuse, en effet, l'Amour de préférer vingt-quatre ans à quarante; puis, d'un ton plus amer, il accuse sa maîtresse de frayer avec des sots, « gam- « badant avec eux comme un enfant. » Et cependant elle est plus âgée que lui; aussi se contentera-t-il de ne plus s'occuper d'elle que les dimanches [3]. Ailleurs son ressentiment l'emporte jusqu'à la colère : « Jeune seigneur, s'écrie-t-il, « vous qu'elle m'aura préféré, parce que je suis « vieux, vengez-moi et tannez sa vieille peau avec « un vigoureux bâton [4]. » « Je ne me fie pas « aux soupirs des femmes, dit Byron en quittant « son pays; une foule d'amants sècheront ces « yeux tout à l'heure baignés de larmes... mon « chien hurle seulement en attendant qu'un « autre maître lui donne à manger [5]. » L'irritation de Walther ne va pas jusque-là; mais on avouera qu'elle n'en est pas toujours très-éloignée. Aussi

[1] Pf. 68, 13.
[2] Pf. 34.
[3] Pf. 70.
[4] Pf. 34, 32, 56.
[5] *Childe Harold*, ch. 1.

n'a-t-il garde d'oublier les dames dans son testament. Il leur lègue, — sa vengeance n'est pas bien cruelle, — ses peines amoureuses [1].

La toilette elle-même n'échappe pas à ses critiques. Il paraît que les jeunes femmes autrichiennes portaient alors de très-larges chapeaux qui rendaient leurs visages presque méconnaissables. Le poète Hadoulb les signala plus tard encore aux railleries de ses lecteurs [2]; Walther lui-même en parle d'abord dans une de ses pièces légères, mais sans songer à les en blâmer, et plus tard il reproche aux dames leurs coiffures disgracieuses comme un manque de goût; il y voit un nouveau signe de décadence [3].

Il flétrit encore chez les femmes l'amour de l'or, qui va jusqu'à leur faire préférer les richesses à l'honneur [4], et il les rend responsables de la décadence des mœurs. « Il en est malheureuse-« ment ainsi... Aujourd'hui on voit bien que « l'amour ne s'obtient plus qu'au prix d'une vie « malhonnête », et il constate que plus sa conduite est digne, moins il a de succès [5]. Pour réussir auprès d'elles, dit-il, il faudrait leur sacrifier l'honneur et la félicité éternelle, et il ajoute,

[1] Pf. 74.
[2] Wackern. et Rieg. X.
[3] Pf. 189.
[4] Pf. 118.
[5] Pf. 66.

en proie à une véritable émotion : « Que Dieu châtie ceux qui pourraient le faire ! [1] »

Plusieurs poètes français accusent également les femmes d'avarice ; à les en croire, elles ne veulent du bien qu'aux amants qui ont la bourse bien garnie ou qui leur font des cadeaux [2]. Gobin de Reims a plus mauvaise opinion encore des femmes ; selon lui, le moindre présent triomphe de leur vertu [3].

Comme lui, Walther ne paraît pas avoir meil-

[1] Pr. 74.

[2] Ja n'ameront, tant soit de grand valour,
Home, s'il n'ait la borse bien garnie.
Jacques d'Amiens. — Mouchet, 8.

Cil qui feme prie
N'est jamais escoutés
S'il n'a deniés assés
Et la borse garnie.
Jacques de Hesdin. — Mouchet, 8.

Qui vuet avoir la baillie
De s'amie à son talent,
Bien gart qu'avers ne soit mie
Mais penst qu'il doinne sovent
Cote, mantel à s'amie,
Pelicon et sosquenie
Et chascun mois garnement.
S. Germ. 1989, fol. 72. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 812.

[3] Mainte feme fait por vin
Assez de desloiautez;
Por un pasté de cuisin
Ou por l'aile d'un poucin
En fait-on sa volenté.
S. Germ. 1989.

leur opinion des mœurs des femmes que de leur caractère, lorsqu'il leur recommande de donner leurs faveurs plutôt que de les vendre à vil prix[1]; quelques-unes même, s'il faut l'en croire, ont hâte d'effeuiller leur couronne virginale[2].

La dame, à laquelle il adressait alors ses hommages, fut froissée des allusions trop transparentes contenues dans sa pièce, et qui atteignaient dans une certaine mesure les femmes en général. Il reconnut qu'il avait été trop loin et promit d'être à l'avenir plus réservé[3].

Hâtons-nous de l'ajouter cependant; il est le plus souvent animé de dispositions tout autres. Il chanta, en effet, les dames dans une série de pièces qui n'appartiennent pas toutes à sa jeunesse, et qui font partie de ce que la poésie lyrique et la poésie d'amour ont de plus ardent et de plus délicat.

Les fêtes auxquelles il assista lui firent voir et connaître les plus distinguées d'entre les dames allemandes; aussi leur seul souvenir suffit-il pour le transporter de bonheur. « Que peut donner « le monde, dit-il, qui soit préférable à une « femme[4] ? » et, dans un gracieux parallèle qu'il établit entre le printemps et les dames, il fait bien

[1] Pf. 48, 1.
[2] Pf. 57.
[3] Pf. 58.
[4] Pf. 30.

ressortir ses préférences pour ces dernières [1]. Si le monde lui paraît digne d'envie, il estime qu'à elles seules en revient tout le mérite.

Il les exalte avec enthousiasme et leur sait gré en particulier de la joie que leur présence amène avec elle; car « jamais il n'y a eu de spec-« tacle aussi doux dans les airs, ni sur la terre, « ni dans les vertes prairies. Les lys et les « roses, qui au mois de mai brillent à travers « l'herbe, et le chant des petits oiseaux disparais-« sent à la vue d'une belle femme. Elle rend la « sérénité aux esprits chagrins, et dissipe sur « l'heure toute tristesse, tant est gracieux le sou-« rire de sa bouche vermeille; tant sont puissants « les rayons qui, de ses yeux, pénètrent au fond « du cœur [2]. » « Quand on est triste, dit-il encore, « rien n'est bon comme de regarder une belle « femme, souriant gracieusement à son ami [3]. »

[1] Pr. 5.

[2] Durchsuezet und gebluemet sint die reinen frouwen :
Ez wart niht so wunnecliches an ze schouwen
In lüften noch ûf erden noch in allen gruenen ouwen.
. . . .
So lieblich lache in liebe ir suezer roter munt
Und strale uz spilnden ougen schieze in mannes herzen grunt.
Simr. 83. — Lachm. 27.

[3] Vil sueziu frouwe hohgelopt mit reiner guete,
Din kiuscher lip gît wunneberndez hohgemuete.
. . . . .
Got hat gehöhet und gehêret reine frouwen,

Un des principaux reproches qu'il fait à son époque c'est que les femmes n'y sont plus honorées comme elles l'étaient au temps de sa jeunesse, et il se plaint de ce qu'aucune belle dame ne soit plus comme jadis la joie de tout un pays [1]. Il ne mesure pas à celle qu'il aime les éloges qu'il prodigue aux femmes, en général. Bien des fois il lui prête des paroles d'amour et si, malgré ses sentiments, elle lui résiste, elle lui objecte les dangers qu'ils courraient l'un et l'autre et son honneur qu'elle exposerait. Aussi est-il parfois surpris lui-même d'être aimé; sa modestie lui cache son propre mérite, et il ne dissimule pas que là où elle habite habitent mille seigneurs plus beaux que lui [2]. Dans une autre strophe, il se plaint bien de ce que son amour ne soit pas satisfait; mais il n'a garde de s'en prendre à sa dame, car elle le partage et serait disposée à accorder ce qu'il demande; cette certitude contribue bien à atténuer l'amertume de ses regrets [3]. « Les yeux, dit-il « encore, se trouvent bien de la voir, et les oreilles « de l'entendre louer [4]. » Aussi ne nous surprend-

Daz man in wol sol sprechen unde dînen zaller zît.
Fur trûren und fur ungemuete ist niht so guot,
Als anzesehen ein sehöne frouwen wol gemuot;
So si uz herzengrunde ir friunde ein lieblich lachen tuot.
SIMR. 84. — LACHM. 27.

[1] PF. 64. Cf. UHLAND V, 172. — RAYNOUARD V, 379.
[2] PF. 38.
[3] PF. 11.
[4] PF. 20.

il pas quand, d'accord avec d'autres poètes, il soutient que Dieu veut qu'on aime les femmes [1].

Chez les troubadours et chez les trouvères, l'amour devient également, comme chez Walther, la source des sentiments les plus nobles. Selon Giles de Beaumont.

« Cil qui d'amour a droite remembrance
Il ne puet pas à faintise penser [2], »

L'ardeur de son amour fait déclarer à un troubadour qu'il ne changerait pas avec les rois de France, d'Allemagne ou de Maroc [3]. Pierre Vidal appelle la dame de Montesquieu « Colombe sans fiel [4] » comme Walther a fait pour la reine Irène. Un autre place son amour même au-dessus du Paradis [5], Bonifaci Calvi enfin va jusqu'à déclarer que, si Dieu voulait aimer une mortelle, il jetterait les yeux sur sa dame [6].

L'exaltation que dénotent quelques-unes des pièces de Walther n'est pas cependant l'état ordinaire de son esprit. Il chante plutôt l'amour

[1] Pr. 3, 7. — 15, 38. *Cf.* Uhland : *Gedichte*, p. 30, 32, 35, 36. — Pr. 33, 16, *cf.* Uhland : *Gedichte*, p. 53. — Pr. 38, 53. — Simr. 84, *cf.* Uhland V, 173. — Simr. 166.

[2] *Ann. f.* 7232, T. II, p. 165. — *Hist. litt. de la France*, XXIII, 587.

[3] Diez : *Die Poesie der Troubadours*.

[4] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 150.

[5] Diez : *Die Poesie der Troubadours*.

[6] Raynouard III, 462.

moyen ou tempéré, à la façon de Reinmar et de Henri de Mohrungen, que le haut amour, conventionnel, emporté, comme firent Ulric de Lichtenstein et la plupart des troubadours. Il veut, d'un autre côté, que l'amour ne s'adresse ni à des dames qui ne voudraient ni ne pourraient le payer de retour, ni à des personnes qui en seraient peu dignes [1]. Il paraît même regretter une liaison peu honorable à laquelle il s'était abandonné, bien qu'il soutienne avec beaucoup de raison qu'il vaut mieux s'en rapporter au cœur qu'aux apparences [2]. Lichtenstein raconte, de son côté, dans sa biographie, que sa parente avait blâmé les seigneurs de son temps de ne pas assez observer les convenances, en portant leurs vœux trop haut ou en les faisant descendre trop bas.

Comme tous les poètes, Walther croit les femmes de son propre pays supérieures à toutes les autres. Plus que toutes les autres elles savent aimer d'un amour pur; plus que toutes les autres aussi elles sont vertueuses. Quiconque cherche la vertu et le pur amour, n'a qu'à venir dans la patrie de Walther, qui appelle les dames allemandes tout simplement des anges [3]. Son chant eut un grand

[1] P_F. 25.
[2] P_F. 63.
[3] Ir sult sprechen willkomen :
Der iu maere bringet, daz bin ich.
.. ..
Ich wil tiuschen frouwen sagen

et prompt retentissement. Lorsque Lichtenstein revint d'Italie, travesti en déesse Vénus, son page n'osa l'aborder directement, et c'est en chantant la première strophe de la célèbre poésie qu'il lui fit connaître sa présence.

On s'est demandé quelle pouvait être la dame à laquelle Walther avait voué son amour; mais cette curiosité n'a pas été satisfaite, le poète évitant avec le plus grand soin de la nommer ou de la faire connaître de quelque manière que ce soit. Uhland se montre en cela encore son disciple fidèle [1].

La même préoccupation se trouve chez les poètes provençaux et français [2]. Un seul trouvère,

Solhiu maere, daz sie deste baz
Al der werlte suln behagen.
.....
Tiuschiu zuht gat vor in allen.
.....
Sam mir got, so swüre ich wol daz hie diu wip
Bezzer sint dann' ander frouwen.
Tiusche man sint wol gezogen,
Rehte als engel sint diu wip getân;
Swer sie schiltet der' st betrogen
Ich enkan sin anders niht verstân.
Tugent und reine minne
Swer die suochen wil,
Der sol komen in unser lant. Da ist wunne vil,
Lange müeze ich leben darinne.

PF. 39.

[1] *Gedichte von Ludwig Uhland*, Stuttgart, Cotta, p. 49, 53.

[2] WACKERN : *Alte französische Lieder und Leiche*, 30. 3. — 34. 5.

Gilebert de Berneville fait connaître le nom de sa dame : Béatrix (Biatris) d'Oudenarde [1]. Jeannot Paon, au contraire, s'effraie de cette seule pensée [2]. Le trouvère connu sous le nom du « Trésorier de Lille » appelle sa dame : la nomper [3]. Le troubadour Folquet de Marseille appelle la sienne tantôt « Armant », tantôt « Tostemps » [4]; Rambaut de Vacqueiras « bel cavaliers » [5]; Guiraut Riquier « bel deport [6], et Guillem de Saint-Didier la désigne sous le nom de Bertran, qu'il donne également à Hugues maréchal, qui servait d'intermédiaire entre eux, et qu'il se donne à lui-même [7].

L'usage, fréquent chez les Provençaux, de se servir, pour désigner leurs maîtresses, de noms fictifs, ne se retrouve pas chez les Allemands. En effet, si Walther appelle la dame qu'il sert Hildegonde, empruntant ce nom à un ancien poème allemand [8], ce n'est qu'avec l'intention de se moquer des indiscrets. Il l'appelle encore « Faveur et Défaveur » [9]. « Je sers trois dames, dit-il dans

[1] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 583.

[2] « Dame que je n'ose nomer. »
Cangé, 65, 67.

[3] Quant de cuer et de pensement sui avec la nomper.
Hist. litt. de la Fr. XXIII, 805.

[4] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 262.

[5] Diez : *ibid.* p. 263.

[6] Raynouard III, 462.

[7] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 324.

[8] Pf. 34.

[9] Pf. 49.

« un autre passage, et j'en servirai une quatrième; « mais celle que j'aime me connaît bien ; elle a « partagé mon être de telle sorte que mon cœur « est avec elle, quoique mon corps se trouve ici [1]. » Lichtenstein fut moins heureux ; aussi est-il tout honteux de voir que son secret est découvert [2].

Toutes les précautions de Walther n'ont pas arrêté les curieux. Wackernagel et Weiske affirment que, parmi ses chants d'amour, les uns s'adressent à une fille du peuple, les autres à une grande dame [3]. Simrock, qui parle aussi du haut et du bas amour, a découvert encore l'amour tempéré, dont l'objet serait une femme de condition moyenne.

Les arguments spécieux ne leur manquent pas. Dans une de ses pièces Walther rappelle le reproche adressé à sa maîtresse d'être de basse extraction, et il termine en disant qu'il préfère le doigt de son amie orné d'un simple anneau de verre à tout l'or d'une reine [4]. Dans une autre strophe, au contraire, il semble indiquer que la dame qu'il sert appartient à une condition plus élevée que la sienne, puisqu'il se plaint de ne pouvoir l'aborder à la cour [5]. Dans plus d'un endroit enfin il déclare

[1] Pf. 35.

[2] Uhland : *Der Minnegesang*, p. 219.

[3] Wackern. VII, VIII. — Cf. Lucae : *Leben u. Dichten Walthers. v. d. Vogelweide*, p. 12. — Halle, 1867.

[4] Pf. 14.

[5] Pf. 30.

qu'il ne veut pas adresser ses vœux trop haut. Les rangs, en effet, étaient nettement séparés dans la société du XIIe et du XIIIe siècle, et les relations étaient peu fréquentes non-seulement entre les nobles et les bourgeois, mais encore entre les différentes classes de nobles. Un gentilhomme pauvre, même un cadet de grande maison, ne pouvait guère publiquement faire hommage de son cœur aux dames de la haute noblesse. Aussi Walther accepte-t-il sans murmurer que celle qu'il chante feigne de ne pas le connaître.

Les documents que nous venons de rappeler ne nous ont pas convaincu. La vie errante que Walther mena pendant près de trente ans ne nous permet pas d'admettre qu'il ait rendu invariablement ses hommages à la même dame. Il n'est pas impossible que les poésies qu'il composa à Vienne lui aient été inspirées par une passion véritable; mais, à partir de 1198, il entra directement dans la carrière de chantre d'amour; il dut s'accommoder au goût de son temps et de ses auditeurs, et l'on peut croire que la plupart des situations dont il parle ne sont que fictives. Il ne faudrait pas oublier d'ailleurs que nous ne possédons plus qu'une faible partie de ses œuvres; il serait téméraire dès lors de tirer de celles qui nous restent une conclusion trop rigoureuse.

Walther ne pouvait célébrer les mérites de sa dame, sans faire l'éloge de ses qualités physi-

ques[1]. « Où pourrais-je, s'écrie-t-il, trouver une « femme aussi belle[2] !... » Il ne s'en tient pas à des déclarations vagues; il fait son portrait et parle, sans rien oublier, de ses yeux qui ressemblent à deux étoiles, de sa tête divine, de sa bouche vermeille, de ses joues dont l'éclat rappelle les roses et les lys[3]. En un mot, c'est pour sa beauté qu'il la désigne plusieurs fois par la gracieuse épithète de « pâture des yeux » (*Augenweide*).

Ce qu'il relève particulièrement c'est l'éclat non fardé de son teint et la grâce de ses cheveux dénoués, que les plus beaux rubans ne feraient que déparer[4]. Il revient sur cette idée avec une insistance qui prouve l'importance qu'il y attache, en proclamant la grâce préférable à la beauté et aux richesses[5].

Les poètes français et provençaux, cela va sans dire, ne sont pas insensibles, de leur côté, à la beauté physique et, comme Walther, ils chantent

[1] Pf. 36, 40.

[2] Pf. 23.

[3] Ir kel, ir hende, jetweder fuoz
Daz ist ze wunsche wol getân.
Ob ich da enzwischen loben muoz,
So waene ich mê beschouwet hân :
Ich haette ungern « decke bloz ! »
Geruefet, do ich si nacket sach.

Pf. 17.

[4] Simr. 480.

[5] Pf. 37, 14.

les yeux, la bouche, la taille, les cheveux de leurs maîtresses [1]. Thibaut de Champagne place même, contrairement à Walther, la beauté au-dessus de l'esprit et de la sagesse et il estime que

« La bele ne puet mal parler
Ains est bon quanques me dira [2]. »

Aux yeux de Walther, au contraire, les qualités morales ont une valeur bien plus grande encore que la beauté physique. Aussi l'honneur figure-t-il parmi les deux qualités qu'il estime le plus chez sa dame [3]. Il loue également sa bonté. Tout en refusant, elle sourit... elle reconnaît ses bons sen-

[1] Elle a les iex rians et clers
La bouche vermeille et le vis.
Jean de Neuville : Cangé, n. 65, 66.— *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 643.

Plus est que rose vermillete.
.....
C'est simple, jone et tendrete
Et grailete par les flans.
Guyot de Dijon : S. Germ. 1989.— *Hist. litt.* XXIII, 610.

Bouche belle, endenteure
A biau parler.....
Oil, sorcil, cheveleure
Sont assez d'une teinteure
A deviser.....
Cangé, n. 67. — *Joscelin de Dijon.* — MOUCHET, 8, 655.

[2] *Hist. litt.* XXIII, 789.

[3] Pr. 40.

timents, sans qu'il ait besoin de les exprimer [1]. Il fait encore le plus grand cas de la gaieté, de la modestie, de la constance, qu'il appelle la couronne de toutes les autres perfections des dames, et il affirme qu'elle est demandée par les hommes plus que tout le reste [2]. Ce n'est pas à dire qu'il n'estime pas chez les femmes le discernement et l'intelligence. Bien au contraire. Se rappelant sans doute une formule usitée dans la scolastique, il les engage à considérer : pourquoi, comment et quand elles consentent à prononcer leur doux : oui [3]. « La femme intelligente, dit-il « dans une autre strophe, n'accordera son amour « qu'à un homme de mérite [4]. » La pureté cependant l'emporte sur toutes les autres qualités [5]; elle lui paraît trop naturelle pour qu'il insiste; mais les poètes qui vinrent après lui n'eurent pas les mêmes scrupules. Spervogel, l'auteur du roi Tirol, celui de Winsbecke et Reinmar de Zweter ne croient pas superflu de recommander la fidélité conjugale. Walther ne fait nulle part un plus bel éloge de la femme que lorsqu'il parle de l'influence bienfaisante qu'elle peut exercer. « Celui « qui est aimé d'une femme vertueuse, s'écrie-t-il,

[1] Pf. 51.
[2] Pf. 16.
[3] Pf. 170.
[4] Pf. 22, 181.
[5] Ff. 67.

« a honte de toute mauvaise action [1]. » Cette parole suffirait, ce semble, pour le justifier d'avoir parfois mal parlé des femmes.

Il nous reste à rappeler la manière dont il s'adresse à celle qu'il aime. Tantôt il lui « tu », tantôt « vous », sans qu'il soit possible de déterminer rigoureusement les cas dans lesquels il préfère l'une ou l'autre de ces expressions; mais il ne suit pas l'exemple de certains poètes provençaux pour se dire le vassal de sa dame, ni pour se mettre à genoux devant elle. Quelquefois il l'appelle « jeune fille » (*maged*); du reste, les mots dame ou femme (*wip, frouwe*) ne désignent pas toujours dans sa langue des femmes mariées [2].

Il se montre fidèle, d'un autre côté, au caractère de son temps, en se plaisant à des détails puérils, et en distinguant entre autres entre les mots amie et dame, ami et amant. « Le mot amie, « dit-il, est bien doux, mais le mot dame l'em- « porte sur tous les autres [3]. » Il ne fait pas toujours, il est vrai, la même distinction; car, dans la pièce qu'il adresse aux jaloux, il demande que celle qu'il aime soit son amie et sa dame, accouplant les deux mots, sans avoir l'air de préférer l'un à l'autre.

Il aime mieux le mot *wip* que celui de *frouwe*.

[1] Pf. 37.
[2] Uhland V, 244.
[3] Pf. 85.

« Le nom de femme, dit-il, est toujours un titre « d'honneur, non celui de dame. » « Femme, « dit-il dans la même pièce, est le plus beau nom « qu'on puisse donner; dame est une louange am- « bigüe [1]. » Reinmar, dont il n'a fait sans doute que suivre l'exemple, place également le nom de femme plus haut que celui de dame. Il n'en fut pas de même plus tard, et le chant de Walther fut le point de départ d'une lutte fameuse entre les poètes Frauenlob et Regenbogen, ce dernier soutenant la même manière de voir, tandis que Frauenlob veut remplacer le mot femme par celui de dame. Il défend son opinion avec une originalité qui tient de son époque, en affirmant que *frouwe* (dame) vient de *froude* (joie); il met l'histoire à contribution avec la même liberté que la science étymologique; Mennor, dit-il, a appelé sa femme « *frouwe* » et Jésus, s'adressant à sa mère, l'a également appelée dame et non femme. Walther, il faut le dire, tombe rarement dans ces subtilités, et ses poésies en l'honneur des dames ne respirent le plus souvent qu'une admiration sincère et sentie.

Le même côté puéril de son époque se montre cependant dans les définitions qu'il donne de l'Amour. Il se demande avec le plus grand sérieux ce qu'est l'Amour, et en particulier quel est son sexe, rappelant dans une certaine mesure l'andro-

[1] Pf. 69.

gyne de Platon [1]. Il n'est, répond-il naturellement, ni homme ni femme ; on connaît son nom, mais son essence ne saurait être définie [2]. C'est à l'usage seulement, qu'on en fait, qu'on apprend à le connaître ; quelqu'il soit, cependant, il l'invoque, car il mène au ciel [3]. Il a soin, du reste, de le décrire. L'Enéide allemande renferme un portrait très-complet de l'Amour, et Walther n'a guère fait que reproduire, en les accentuant, les détails mis par Veldeke dans la bouche de la mère de Lavinie. Il veut, avant tout, que l'amour soit sincère et il s'élève contre tous ceux qui s'en font une fausse idée ou qui abusent de ce mot pour en faire un mauvais usage. Il se met en garde contre les sceptiques qui n'y croient pas et contre les trompeurs qui, par de douces paroles, demandent aux dames un amour

[1] Lichtenstein se demande de même si l'Amour est un jeune homme ou une jeune fille. Cf. EICHHOFF : *littérature du Nord*, p. 295.

[2] PF. 184. Le trouvère Robert la Chièvre suit le même ordre d'idées, lorsqu'il dit que :

« Amors est et male et bone,
Le plus mesurable enivre,
Et le plus sage embricone,
Les emprisonnés délivre,
Les délivrés emprisone ;
L'un fait morir, l'autre vivre,
A l'un tolt, à l'autre done.
Et fole et sage est amors,
Vie et mors, joie et dolors. »

Anc. f. 7222, 7613. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 753.

[3] PF. 32.

qu'ils ne ressentent pas eux-mêmes. « Le premier, « dit-il, qui trompa une femme, s'est rendu cou- « pable envers les hommes aussi bien qu'envers « les femmes [1]. » Aussi s'étonne-t-il qu'on lui en veuille d'avoir opposé le faux amour au vrai, et demande-t-il aux dames de le soutenir si la lutte qu'il a soutenue en faveur de l'amour véritable devait lui attirer des persécutions [2].

Cet amour Walther se vante, dans une de ses plus belles pièces, et tout au déclin de sa vie, de l'avoir chanté pendant plus de quarante ans [3]. Il ne craint pas d'avouer qu'il a été au service d'une dame; mais il proclame hautement que cet amour n'a rien de coupable, et il n'hésite pas à le recommander aux jeunes gens; car ce n'est pas une passion des sens, mais un amour de cœur; il est donc la meilleure et la plus douce récompense qui doive tenter leur ambition [4]. La longue durée de certains amours, en effet, ne rappelle en rien les passions vulgaires; le refus des dames d'exaucer les vœux des chevaliers devait souvent détacher ces derniers de l'amour terrestre et les disposer à ne voir que le côté spirituel du sentiment dont leur cœur était pénétré. L'amour, ainsi entendu, rend bon; il détourne du mal celui qui s'y abandonne; il purifie et conduit à Dieu. Cela est

[1] Pr. 52, 170.
[2] Pr. 33, 43.
[3] Pr. 75.
[4] Simr. 155.

si vrai que Walther le prie d'être son guide [1].

Il y a quelques pièces toutefois dans lesquelles ce dernier se montre plus rigide encore, en condamnant absolument l'amour humain. « L'âme, « dit-il, réprouve l'amour corporel [2]. » Il regrette la légèreté de sa conduite d'autrefois et ne veut plus vivre qu'en vue d'une vieillesse honorée [3]. Il renonce donc désormais aux faveurs de sa dame, ne se proposant plus d'autre but qu'une conduite rigoureusement morale [4]. Le seul amour durable, le seul pour lequel il veut vivre encore, c'est l'amour divin.

La carrière du chantre d'amour aboutit ainsi au même terme que celle de l'homme politique. Celui-ci, après avoir attaqué avec véhémence, souvent avec passion, ceux qu'il considérait comme les ennemis de l'Allemagne, a fini par devenir indifférent à ses anciens griefs, afin de concentrer tous ses efforts sur la croisade. Le Minnesaenger a célébré avec une grâce, avec un abandon pleins de charme toutes les joies de l'amour; il a chanté les dames avec un éclat qui n'a pas été surpassé, et il conclut en s'écriant que l'amour terrestre n'est que vanité; qu'un seul amour est vrai, et fécond et digne d'être recherché, celui qui ne s'adresse plus à la créature, mais au créateur.

[1] Pf. 185.
[2] Pf. 76.
[3] Pf. 63.
[4] Pf. 57.

CHAPITRE V

LE POÈTE
DANS WALTHER VON DER VOGELWEIDE

Walther von der Vogelweide est regardé en Allemagne comme un des plus grands écrivains du moyen âge [1]. Ce jugement ne paraît pas exagéré si l'on considère le souffle poétique qui anime la plupart de ses œuvres, la supériorité avec laquelle il a traité les sujets les plus variés, la pureté et l'harmonie de sa langue et la perfection de sa versification, l'estime pleine d'admiration enfin dont il a été l'objet de la part des principaux écrivains de son temps.

[1] H. v. L. : *Gartenlaube*, 1869; cahier 2.

I

QUALITÉS POÉTIQUES DE WALTHER, SA POÉSIE LYRIQUE

Walther possède à un rare degré les deux qualités sans lesquelles il n'y a point de poésie, le sentiment et l'imagination. Cette dernière, toujours en éveil, crée les tableaux les plus variés, revêtus des couleurs les plus fraîches et les plus éclatantes et, en artiste consommé, il en reproduit les traits avec une grande fidélité. Il possède encore, au plus haut point, le sentiment de la nature, qui se traduit naturellement en malédictions contre l'hiver et en éloges du printemps.

L'hiver ne lui apparaît qu'avec ses teintes pâles, ses campagnes monotones couvertes de neige, ses gelées, l'ennui qui s'attache à ses pas comme son ombre, et il le maudit comme le pire ennemi des plaisirs champêtres et de la poésie [1]. S'il lui arrive de l'exalter, et de le trouver préférable au printemps... pour les amants [2], on peut admettre qu'il ne parle pas sérieusement [3].

[1] Pr. 1, 2.
[2] Pr. 59.
[3] Cf. Uhland : *Gedichte*, p. 9, 17, 39, 46, 49.

Qu'on se figure, du reste, la vie monotone des châteaux allemands, en hiver. Les expéditions guerrières sont interrompues comme les fêtes et les tournois. La neige et les vents battent les donjons solitaires qui sont, à ce moment, comme perdus dans les bois et au sommet des collines. La rigueur du climat, la longueur des nuits, la pâleur du soleil, l'uniformité de la vie répandent sur les mois d'hiver comme un voile de tristesse et de mélancolie. Aussi avec quelle impatience les dames et les chevaliers n'attendent-ils pas le retour de la saison où il leur sera permis de reprendre leurs danses et leurs combats ! Walther, qui s'associe de tout cœur aux occupations et aux sentiments de ses nobles hôtes, ne saurait se dispenser de parler lui aussi des tristesses de l'hiver. Tous les symptômes qui en annoncent la fin font bondir son cœur de plaisir et, comme Rutebeuf, dans son ode à saint Louis,

> Il pler, en hiver, et se gaimente
> Et se défeul, ainsi comme l'ente,
> Au premier giel.

Le printemps, au contraire, est pour Walther comme une personnification de la jeunesse et du bonheur. Absent, il lui inspire une véritable nostalgie ; son imagination lui en représente avec un rare éclat les brillantes couleurs et les plaisirs [1],

[1] Pr. 2.

et, quand il s'annonce par des symptômes bien faibles encore, quelle joie mêlée de crainte, quelle attente en quelque sorte fiévreuse! Il dépeint, d'une bouche délicate, la campagne pendant la belle saison, les arbres projetant leurs grandes ombres sur les champs de blé, et la source faisant entendre son éternel et gracieux murmure [1].

Dans de nombreux passages il chante les occupations et les plaisirs du printemps. Il suit des yeux le cortége qui se dirige vers la prairie, et attire nos regards sur la ronde de mai, dansée par de folâtres jeunes filles à l'ombre des tilleuls; ce spectacle le transporte de bonheur, quoique les traits des danseuses lui restent cachés par les chapeaux qui couvrent leurs têtes [2]. Il nous fait assister ensuite à leurs jeux, et nous les montre, semblables à Nausicaa et à ses servantes, se lançant une balle sur le bord d'un chemin [3]. Enfin il décrit le bonheur du jeune homme, tressant des couronnes pour la jeune fille qu'il aime; il cueille avec elle des fleurs, s'écartant de ses compagnes, et nous laisse entrevoir que ses désirs et peut-être son audace ne s'arrêtent pas là [4]. Aussi ne seronsnous pas surpris de trouver chez d'autres poètes les mères prémunissant leurs filles contre les

[1] Pr. 4.
[2] Pr. 6.
[3] Pr. 1.
[4] Pr. 6.

dangers des jeux du printemps, à la campagne.

L'amour de Walther pour le printemps est parfois égoïste, et il arrive que la belle saison elle-même augmente sa tristesse, quand notamment les espérances qu'il avait fondées sur elle pour se rapprocher de sa dame ne se sont pas accomplies[1]. Le plus souvent toutefois il en associe l'éloge à celui de la femme qu'il aime[2]. Le printemps possède tout particulièrement la vertu de réveiller dans son cœur les plus doux souvenirs. Aussi loue-t-il avec transport la belle saison qui lui permettra de revoir son amie et de puiser dans sa vue et dans son entretien la joie et le bonheur[3]. C'est en vue du printemps et des occasions qu'il lui ménagera que l'amant forme dès l'hiver ses projets et prépare en quelque sorte son plan de campagne.

D'autres poètes ont chanté les mêmes sentiments que Walther et ont employé les mêmes images, et nous n'avons garde de le placer, comme chantre du printemps, au-dessus de tous ses émules; mais on nous accordera qu'il s'est acquitté de sa tâche avec une grâce qui n'a guère été surpassée, au moyen-âge surtout. La nature est pour lui comme une source vive d'où jaillissent, sans jamais tarir, des images brillantes et des senti-

[1] Pf. 121.
[2] Simr. 144.
[3] Pf. 20.

ments pleins de fraîcheur. Pour exprimer les plaisirs de la jeunesse, il ne peut faire autrement que d'emprunter ses couleurs à la forêt verdoyante, au tilleul, aux champs de trèfle et en particulier à la rose. Veut-il peindre la tristesse et la mélancolie, c'est encore à la nature qu'il ira demander ses traits; mais les teintes ne sont plus les mêmes, et ce qu'il nous montre maintenant ce sont les feuilles qui tombent et les fleurs qui se fanent. Il observe aussi les oiseaux avec un soin minutieux, il ressent pour eux de véritables tendresses, et les souffrances que leur font endurer les frimas lui arrachent des plaintes amères; c'est le rossignol, le chantre par excellence, qu'il comble surtout de ses éloges. Les oiseaux sont pour lui des compagnons, et il semble croire qu'ils s'associent à ses joies et à ses peines; un oiseau est le confident discret de ses plaisirs, et son amour pour le peuple ailé est tel qu'il lui emprunte le refrain « *Tandaradei* » de l'une de ses plus gracieuses chansons [1].

Dans les poésies provençales et françaises, comme dans celles de l'Allemagne, la description de la nature occupe le premier rang, de même que l'éloge des dames. La canzone (*cansos*) provençale est uniquement consacrée à ce double objet. Mais si la forme en est plus compliquée, elle a peut-être moins de variété dans les pensées et

[1] Pr. 9.

dans les images que la « *canson* » française ou que le « *lied* » allemand [1]. Comme les troubadours et comme Walther, les poètes français chantent avec une grâce remarquable le printemps :

> « Li tans nouveaus et la doucors
> Qui nos retraist herbes et flors [2]. »

Comme lui ils célèbrent les oiseaux [3], et particulièrement le rossignol [4] et l'alouette [5].

[1] *Hist. litt. de la Fr.* XVII, 415.

[2] *Gontier de Soignies. Mscr. a. f.* n. 7222, 7364.

[3] « Les oisillons de mon païs
Ai oïs en Bretagne. »
Gasse Brûlé. S. Germ. 1989.

[4] « Li louseignols que j'oi chanter. »
Pierre le Borgne : Cf. ARTHUR DINAUX : *Trouvères de la Flandre et du Tournaisis*, p. 348-355. — *Hist. litt. de la France*, XXIII, 689.

« Trop a mon cuer esjoï
Li louseignols qu'ai oï. »
Guillaume le Vinier : S. Germ. 1989. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 592.

« Quand le rossignol jolis
Chante sur la flor d'esté
Que naist la rose et le lis
Et la rousée et vert pré... »
Couci : Hist. litt. de la Fr. XIV, 584.

[5] « Quand li rossignos s'escrie,
Que mai se vait definant
Et l'aluete jolie
Vait contremont l'air montant.
.....
Jacques de Cisoing : MOUCHET, 8. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 632.

Quelquefois aussi les poètes français reconnaissent comme Walther que les saisons autres que le printemps ne sont pas nécessairement des époques de tristesse; car, selon Maroie de Drignan :

« En tous tans se doit bien réjoïr
Belle pucèle et joïf cuer avoir [1]. »

Un autre trouvère représente même avec un véritable contentement les plaisirs de l'hiver [2].

Le genre de poésie que Marot désignera plus tard par le nom de « chants de mai » fut traité avec un véritable talent par Thibaut de Cham-

« Quand j'o chanteir l'aluete
Et ces menus osillons
Et je sens de violetes
Odoreir tous ces boussons »
.....

Joscelin de Bruges: Cf. MOUCHET, 8.
— *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 653.

[1] *Anc. f.* 7222; *suppl. fr.* n. 184. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 659.

[2] « Quant je voi lou tans refroidir
Ë geleir
E les arbres despoillier
Et yverneir,
Adonc me voil aaisier
E sejorneir
A boen feu leiz lou brazier
Et à vin cleir,
En chade maison
Par lou tans felon.

S. Germ. fol. 132. — *Ibid.* fol. 101.

pagne sous le nom de « reverdies [1] ». Thibaut composa également des « pastourelles ». Généralement on y trouve une paysanne menacée par un chevalier et sauvée par le berger Robin [2]. Souvent la pastourelle, qui est d'origine française, renferme des citations de chansons populaires, et unit ainsi le genre populaire et celui des cours, de même que le lai est une sorte de transition entre la poésie de cour et l'épopée [3]. En Allemagne la pastourelle est cultivée particulièrement par Nithart, qui y mêle des éléments français et des éléments populaires allemands, le langage de la cour et celui du village, composant ainsi des pièces qui ont tantôt une allure épique, tantôt la forme dialoguée. On peut encore comparer aux pastourelles françaises les chants allemands de vendanges [4] et les chants de moisson [5].

Aux pastourelles se rattachent encore les chansons de repas et de danse, les retrowanges (all. *Ridewanz*), qui sont d'origine populaire [6]. On trouve également sous le nom de retrowange un chant en l'honneur de la vierge Marie, de Jacques de Cambrai, dont l'allure et le rhythme rappellent du

[1] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 780.
[2] *Ibid.* XXIII, 789.
[3] WACKERNAGEL : *Altfranzösische Lieder u. Leiche*, p. 48, 49.
[4] Cf. HADLOUB, 287, 288.
[5] *Ibid.* 289 : *Cf. Godefroi de Neifen*, V. DER HAGEN I, 54[b], 55[b].
[6] WACKERN. *Altfr. Lieder u. Leiche*, p. 47.

reste les chansons de danse [1], de même qu'un autre chant en l'honneur de Marie, qui nous est parvenu, a l'allure de la pastourelle [2]; un troisième enfin, en l'honneur de Marie également, emprunte la rime grammaticale à la poésie de cour [3].

Ces différents genres furent aussi traités par les poètes provençaux sous les titres de pastoreta, vaqueyra, dansa.

Ils ne se trouvent pas tous représentés dans ce qu'il nous reste des poésies lyriques de Walther. Dans toutes les dons de la nature constituent, dans toute leur simplicité, un ornement plus beau aux yeux du poète que les plus riches atours et que les bijoux les plus précieux. C'est à la nature enfin qu'il aime à emprunter ses comparaisons pour célébrer les princes généreux, et il ne trouve aucune figure plus flatteuse, on l'a vu, pour qualifier le landgrave Herrmann que de l'appeler « la fleur de Thuringe [4] ». Mais son amour de la nature ne se révèle peut-être nullepart avec plus de grâce que dans la poésie qu'il composa en sortant d'une dangereuse maladie, ou dans son appel à Frédéric II. « La gelée, dit-il dans la première de « ces pièces, a fait souffrir les petits oiseaux, et

[1] WACKERN : *Altfr. Lieder u. Leiche*, p. 44.
[2] *Ibid.* p. 186.
[3] *Ibid.* p. 28.
[4] PF. 109.

« ils ont cessé de chanter; mais aujourd'hui j'en-
« tends leurs mélodies résonner plus charmantes
« qu'auparavant; aujourd'hui la bruyère se cou-
« vre de nouvelles fleurs. Les frimas de l'hiver
« nous ont fait beaucoup de mal, et je ne pensais
« pas que je reverrais jamais les fleurs pourprées
« de la verte prairie [1]... » La seconde pièce exprime les tristes pensées que lui inspire le sentiment de ne pas avoir d'asile. Mais, par un retour subit, il se voit en possession du fief désiré : « Zahi! s'écrie-t-il, combien alors je chanterais les « petits oiseaux, la bruyère et les fleurs, comme « je faisais autrefois! Quelles belles femmes m'ac-« corderaient leurs sourires, et comme je ferais « éclore les lys et les roses sur leurs tendres « joues [2]! »

Quelquefois le poète se transforme en peintre. Ici c'est une belle dame, bien parée, distinguée de manières, faisant son entrée dans une noble compagnie [3]; là c'est la fête à laquelle Philippe de Souabe assiste à Magdebourg [4], et les personnages du tableau se détachent comme du fond d'or d'une peinture byzantine; ailleurs il représente le Christ attaché à la croix et rendant le dernier soupir [5];

[1] Pf. 73.
[2] Pf. 149.
[3] Pf. 5.
[4] Pf. 100.
[5] Simr. 42.

on dirait une de ces toiles d'Holbein, d'une expression si vraie et si triste, si humaine, en un mot. Les couleurs ne sont pas moins vives dans la série de tableaux qu'il déroule à nos regards dans le Lai, et dont chacun est une glorification nouvelle de Marie. Les teintes sombres et les images effrayantes sont plus rares; et cependant il nous fait partager son émotion, lorsqu'il fait entendre la voix de Dieu, criant soudain au pêcheur : « Paie « sans garant, ni caution [1] ! »

L'imagination de Walther devait l'entraîner facilement sur la pente de l'allégorie ; nous n'oserions pas dire qu'il en ait fait un emploi trop fréquent, nous rappelant combien on en abusa au siècle suivant; les personnifications qu'il évoque donnent au contraire à ses poésies une vie et un mouvement véritables.

Il s'adresse à plusieurs reprises à la *Fortune* (*Saelde*), à laquelle il reproche l'usage étrange qu'elle fait de ses dons; il l'appelle, « dame Fortune » et se la représente taillant des pièces d'étoffe, dont elle se dispose à faire des habits aux mortels, et qui figurent les différents biens qui leur sont départis [2]. Dans une autre pièce il ne lui adresse pas directement la parole, mais il voit encore en elle une personne capricieuse; elle fait de riches distributions tout autour de lui, en lui

[1] Pf. 89.
[2] Pf. 189.

tournant le dos, sans daigner le regarder [1].

Il n'est pas plus content du *Monde*, ou plutôt de la *Société* (*Werlt*), à laquelle il reproche son ingratitude. « Il ne faut pas te fâcher, dit-il, ô « Monde, si je te rappelle mon salaire... mon bon- « heur est entre tes mains... comment, ô Monde, « obtiendrai-je les biens dont tu disposes [2]?... » Puis il lui fait les plus amers reproches : « Malheur « à toi, ô Monde ! dans quel triste état tu te trou- « ves ! quelles actions tu ne cesses de commettre ! « Monde, ta scélératesse est si grande que je ne « saurais la décrire [3]. »

Les qualités morales lui fournissent également des motifs heureux de personnifications. Une fort jolie pièce s'adresse à la *Mesure* (*Maze*). « La créa- « trice de tout vrai mérite, lui dit-il, c'est assuré- « ment vous, dame Mesure... c'est pour cela, ô « dame, que je recherche vos conseils ! » Puis, rappelant combien il s'est mal trouvé d'avoir adressé ses vœux trop haut, il s'en prend au *Manque de mesure* (*Unmaze*) et le somme de ne plus lui créer d'ennuis [4].

Il s'adresse encore à la *Constance* (*Staete*), mais ce n'est pas pour faire son éloge ; il prie, au contraire, « dame Constance » de le délivrer d'elle-même, vu que celle qu'il aime est aussi constante

[1] Pf. 29. 1.....
[2] Pf. 61, 62.
[3] Pf. 92.
[4] Pf. 25.

dans ses refus qu'il l'est lui-même dans sa fidélité [1].

Ailleurs il présente la *bonne éducation*, la *civilité* (*Fuoge*), comme une personne de qui il attend des consolations; ailleurs encore il s'en prend à la *mauvaise éducation* (*Unfuoge*) et, dans une violente apostrophe, il s'indigne de la victoire qu'elle a remportée [2].

La *haine* et l'*envie* (*Has, Nît*) sont à leur tour représentées comme des messagers envoyés par les hommes envieux et haineux auprès des hommes d'honneur, afin d'épier leurs faiblesses; mais elles sont obligées de revenir, sans avoir rien pu découvrir [3].

Ce goût devient une manie; ainsi, dans une pièce humoristique, il interpelle « dame fève » (*bone*), en réponse, sans doute, à une critique dont il avait été l'objet, mais dont il est difficile de préciser la portée [4].

Parmi les « dames » que créa l'imagination de Walther, il en est une cependant qu'il invoque presque comme s'il croyait à son existence, et qu'il se plait à orner des couleurs les plus brillantes, c'est l'*Amour* (*Minne*). Il l'implore contre la froideur de celle qu'il aime et, pour se la rendre favorable, il lui prodigue les plus doux noms; il

[1] Pf. 47.
[2] Pf. 61.
[3] Pf. 59.
[4] Pf. 104.

l'appelle « noble reine » et charmante, et compatissante ; il lui donne d'ailleurs les attributs de Cupidon et, comme le fils de Vénus, dame Amour lance, à l'en croire, des traits et fait des blessures [1].

Il ne la suppose pas, il est vrai, d'un mauvais caractère ; car, pour la disposer à accueillir sa demande : « Je vais voir, lui dit-il, si vous êtes bonne à quelque chose. » Il se hâte cependant de rendre hommage à son pouvoir ; il n'est pas de château, si bien fortifié qu'il soit, Walther n'a garde de l'oublier, qui puisse lui résister, et il énumère tous les miracles que peut opérer « le doux Amour » qui soumet jeunes et vieux à sa loi, et contre lequel nulle ruse ne peut servir : « Mes sentiments « ne changeront point, s'écrie-t-il en finissant ; « grâce, ô reine ! Permets que ma vie entière te « soit consacrée [2]. »

Chez les trouvères et les troubadours l'allégorie joue également un rôle assez important ; chez eux aussi l'Amour est doté d'attributs humains et, comme en Allemagne, il est femme, mais il porte une lance [3]. Thibaut de Champagne et Pierre de

[1] Pr. 26, 27.

[2] Pr. 28, 53.

[3] Si Thibaut de Champagne s'adresse à l'Amour, on sait que ce mot n'est pour lui qu'une personnification de la reine Blanche ; les expressions dont il se sert, en lui parlant, justifient cette explication, quand il dit par exemple : Trop estes trouble, et s'aveis si cler nom. (*Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 798).

Gand personnifient encore le désir, le beau semblant, la bonne espérance, le danger, bien avant Guillaume de Lorris [1].

Walther se distingue parmi les poètes de son époque par la finesse de son goût, et l'on ne saurait contester l'art avec lequel, à une époque grossière, il évita dans ses idées et dans son langage, les défauts condamnés par les civilisations plus raffinées. Nous avons dû relever néanmoins quelques expressions et quelques idées qui nous ont paru choquantes ; hâtons-nous de dire qu'elles sont très-rares.

S'il oppose les couleurs de l'été à celles de l'hiver et les fleurs à la neige, s'il décrit sa chevelure lisse autrefois, aujourd'hui inculte [2], ces antithèses et ces affectations ne se retrouvent pas dans les pièces des années suivantes et ne doivent pas étonner de la part d'un poète peu exercé encore. Dans les plaisanteries son goût est assez douteux [3]. Quelquefois elles ne portent pas seulement sur les mots quand, accusant sa dame de se dérober sans

[1] De la chartre a les cles amours
Et si i a mis trois portiers :
Biau semblant a nom li premiers,
Et Biautés, ceus en fait signours,
Dangier ont mis en l'uis devant
Un ord, felon, vilain, pesant.
Hist. litt. XXIII, 785.

[2] Pf. 2.

[3] Pf. 13, 17.

cesse devant lui, il exprime le vœu qu'elle ait les yeux sur le dos ; ainsi du moins elle serait obligée de le regarder [1]. Il ne paraît pas mieux inspiré quand, se plaignant encore de ce que sa dame ne jette pas les yeux sur lui, il lui demande de laisser tomber ses regards sur ses pieds [2], ou quand il prétend que plutôt que de vivre plus longtemps comme il fait, il voudrait manger des écrevisses toutes crues [3]. On ne saurait l'approuver enfin lorsqu'il se complait à certaines sensations et à certains tableaux sur lesquels le goût, aussi bien que la morale, devaient l'empêcher de s'appesantir [4]. On n'oubliera pas cependant que les pièces citées appartiennent toutes à sa jeunesse ; les poésies de son âge mûr sont, au contraire, d'un goût plus pur et d'une délicatesse incontestable.

Ce qui fait le principal intérêt de ses poésies c'est la grande variété de sentiments. C'est à lui, plus qu'à tout autre, peut-être, que l'Allemagne du moyen-âge doit sa poésie lyrique si riche, dans laquelle son génie s'exprime avec plus d'originalité encore que dans les épopées [5].

Souvent il exprime des sentiments plus qu'il ne raconte des faits ; souvent aussi l'action ne fait pas

[1] Pf. 29.
[2] Pf. 13.
[3] Pf. 2. — Cf. Pf. 29, 150, 143.
[4] Pf. 17.
[5] Cf. Bossert : *Tristan*, p. 37.

défaut et l'épopée se mêle en quelque sorte à la poésie lyrique. Il appartient surtout, il est vrai, à cette classe de poètes que Godefroi de Strasbourg appelle rossignols (*Nahtigallen*); mais il possède également, plus d'une de ses pièces le prouve, les qualités des poètes d'aventures appelés par Godefroi peintres (*Verwaere*). Tantôt le poète disparaît pour nous faire partager les sentiments d'autres personnages, tantôt il ne nous intéresse qu'à ses propres sentiments; mais changeant sans cesse de ton et de langage, variant à l'infini ses mètres comme ses images, ici sérieux, là humoristique, passant du simple badinage à la plainte amère, tantôt ses strophes ont la régularité mesurée du sonnet, tantôt l'inspiration et l'entrain du chant populaire.

Si son imagination a été plus fraîche avant son entrée dans la vie politique, elle a gagné, à partir de ce moment, en sobriété et en force véritable et sa poésie est devenue de plus en plus conforme aux exigences de l'art. C'est entre 1198 et 1207 qu'on peut placer le point culminant de ce développement; mais il continua dans la même voie de 1207 à 1211, pendant son deuxième séjour à Vienne et en Thuringe. Cette époque, non moins que la précédente, fut féconde en pièces remarquables qui firent de lui, pendant de longues années, le modèle et le type des poètes allemands.

Il conserva son inspiration lyrique jusque dans

sa vieillesse; mais alors elle lui arrivait surtout quand il traitait des sujets religieux; Dieu avait remplacé heureusement dans son esprit les dames, et parmi les appels, en quelque sorte désespérés, qu'il adresse à Dieu, il fait songer plus d'une fois au pathétique des psaumes [1].

II

AUTRES SUJETS TRAITÉS PAR WALTHER. — LES PROVERBES.

Walther cultiva tour à tour presque tous les genres connus de son temps, depuis le chant d'amour jusqu'à la satire politique, depuis la chansonnette badine jusqu'au lai religieux. Ses poésies peuvent être ramenées toutefois à deux catégories principales, les chants d'amour et les proverbes. Les uns et les autres ont souvent un caractère tout élégiaque, provoqué parfois par la froideur de sa dame [2], mais plus généralement par des sentiments plus élevés et moins intéressés.

Alors, comme de tout temps, c'était surtout la douleur qui inspirait les poètes. Walther verse des pleurs amers sur la mort prématurée de Frédéric

[1] Pr. 440. Cf. *Ps.* 44, v. 24. — Sam. 40.
[2] Pr. 3. 22.

d'Autriche, son seigneur et son ami. Folquet de Marseille fit, de son côté, une élégie touchante sur la mort de Baral [1], et Guiraut de Borneilh pleura la mort d'Alphonse I de Provence, un bon troubadour, enlevé à la fleur de l'âge ; il l'appelle « ignore res » (qui n'ignore rien), et le décrit comme un chevalier parfait, l'ami, le soutien, le chef des bons chevaliers [2]. La mort du jeune prince Henri, qui l'aimait si tendrement et qui ne l'écoutait que trop volontiers, arrache un cri de douleur non moins vibrant à Bertram de Born. Bertram, comme Walther, ne resta pas toujours jeune et ne laisse pas parfois de comparer la tristesse du temps présent aux joies d'autrefois. Comme Walther il constate que le monde était autrefois plus beau et meilleur qu'il ne l'est aujourd'hui [3]. Le genre élégiaque ne fut pas non plus inconnu à la France, témoin ces jolis vers de Couci sur les douleurs de la séparation :

> « Mes nul partir, sachiez, queque nus die
> N'est dolorenz que d'ami et d'amie [4]. »

On ne saurait donc prétendre que le sentiment ait fait défaut aux poètes français et provençaux. Mais la plupart d'entre eux n'ont pas l'ardente

[1] Diez : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 262.
[2] *Hist. litt. de la Fr.* XVII, 449.
[3] « Tots jorns vereyts que val mens huei que hier. »
[4] *Hist. litt. de la Fr.* XIV, 586.

piété de Walther. La licence et même l'impiété se mêlent sans cesse à leur vivacité naïve, et tandis qu'ils se pressaient à la cour un peu légère d'Eléonor de Guienne, de nombreux Minnesaenger allemands s'inspiraient de la ferveur religieuse et des vertus de sainte Elisabeth. La poésie religieuse est surtout représentée dans le Midi par la « *nobla leyczon* ». Thibaut de Champagne fit également quelques poésies pieuses, qui ne sont pas sans mérite [1]; mais en général les sentiments de piété n'apparaissent en France et en Provence que dans les chants de croisade, parfois aussi dans les descorts. Ce dernier genre, comme le lai allemand, admet la plus grande variété de rhythmes et de rimes et exclut la régularité des strophes; quelquefois même il renferme des passages en langues différentes [2]. Le fond en est aussi varié que la forme. Tantôt il traite de sujets religieux, tantôt il exprime l'espérance ou la jalousie, un éloge ou une accusation ; le descort n'appartient qu'à la poésie provençale.

Le Sirvente provençal, le Serventois français et le Proverbe (*Spruch*) allemand ne s'attachent pas davantage à un rhythme particulier. Plus intéressants que les chants d'amour, ils excluent ce dernier sentiment et se bornent généralement à louer ou à blâmer. Le serventois est plus rare en France

[1] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 793.
[2] Diez : *Die Poesie der Troubadours.*

que le sirvente en Provence ou que le proverbe en Allemagne, et consacré soit au service de l'église, soit à la croisade, soit à la défense de la morale générale [1]. Quelquefois il est rédigé sous forme de dialogue. Les proverbes allemands ne traitent que de politique ou de morale, et particulièrement chez Spervogel ils ont la même forme que les chansons. Chez Walther les deux genres sont séparés.

Ce dernier, on l'a vu, ne craint pas la peine et ne redoute pas la guerre, mais il ne la demande que dans l'intérêt des nobles causes qu'il défend. Dans le Midi, au contraire, on trouve parmi les poètes les seigneurs les plus belliqueux. Bertram de Born lance ses sirventes en guise de manifestes pour pousser Richard contre Philippe-Auguste; tantôt il est lui-même en guerre avec Richard, tantôt avec son propre frère, tantôt avec son suzerain le roi Henri II, ayant pour alliés son frère et Richard.

Le plus souvent cependant les poètes provençaux, de même que Walther, expriment bien moins leurs propres sentiments qu'ils ne redisent avec une singulière verve la pensée populaire. Tour à tour ils attaquent et blâment les seigneurs du voisinage, ils les invitent à la paix et les excitent à la croisade. Un critique éminent appelle leurs chants la presse des temps féodaux. Appris et répétés par

[1] WACKERNAGEL : *Altfranzösische Lieder u. Leiche :* 20, 21, 37, 38.

le peuple, ils étaient une force morale d'une grande puissance. Pendant que les barons injustes et féroces tremblaient sous l'anathème épiscopal, souvent un poète, un Minnesaenger de Wurzbourg ou un troubadour de Béziers, réprimait avec une chanson l'avarice et la dureté des clercs. Ici elle foulait aux pieds les anathèmes lancés contre l'empereur régulièrement et légalement élu ; là elle vengeait de ses hypocrites persécuteurs l'infortuné comte de Toulouse ; tantôt elle s'en prenait aux troncs destinés à engloutir l'or allemand au profit de l'avarice romaine, tantôt elle attaquait des vices puissants et sanctifiés.

Walther, sa vie entière la prouve, est digne de figurer parmi les meilleurs d'entre ces représentants de la justice, de l'honneur et de l'esprit dans un siècle de grossièreté et de violence. Les événements auxquels il a pris part l'ont amené, sans qu'il s'en soit douté, au seuil de la vieillesse, et il est tout effrayé en songeant à la fuite rapide du temps [1]. Cette pensée le tourmente d'autant plus que le monde, dans les dernières années de sa vie, lui paraît bien différent de ce qu'il était autrefois. « Alors, s'écrie-t-il, le monde était si beau ! [2] » Il va jusqu'à regretter d'avoir été heureux, parce que, par la comparaison, le présent lui paraît encore plus désolant.

[1] Pr. 50.
[2] Pr. 95. 12.

Aussi est-il tout disposé à partager l'opinion des vieillards, admirateurs du passé. Ils prétendaient que les joies de la terre avaient diminué; le poète a soutenu le contraire; mais il a fini par être convaincu; il a eu tort, la victoire leur reste [1]. Il ne comprend même plus qu'il y ait des gens qui dénigrent le passé. Alors l'honneur, la patrie, l'amitié, les fêtes brillantes et joyeuses animaient et réchauffaient les cœurs [2]; toutes ces joies, tous ces sentiments ont disparu, et quand l'imagination fait revivre pour un instant ces jours fortunés, ils s'évanouissent soudain et ne laissent plus aucune trace [3].

La chevalerie est en décadence comme tout le reste, et il se rappelle, comme un beau rêve, l'heureux temps où il se serait trouvé sans peine cent hommes de cœur pour forcer l'homme mal élevé à changer de conduite [4]. Alors la bravoure florissait aussi bien que la poésie, la piété et les bonnes mœurs. Mais maintenant, quel changement! « Qui aujourd'hui orne la salle des hon-« neurs? Les mœurs des jeunes chevaliers sont « mauvaises et les pages font des choses discour-« toises [5] ! »

[1] Pf. 65.
[2] Pf. 64.
[3] Pf. 188.
[4] Pf. 49.
[5] Pf. 96.

Ce qui afflige le poète plus que tout le reste, c'est la décadence de la puissance allemande [1]. Mais il n'a garde de s'en étonner. Alors l'honneur n'était pas un vain mot. « O monde, s'écrie-t-il, « demande à l'antique honneur de revenir et d'in- « struire tes sujets [2] ! »

On fait même fi de la plus ordinaire honnêteté. Les moyens dont on se sert pour arriver à ses fins lui répugnent et le révoltent; mais comment faire, parce que ceux qu'on employait jadis seraient plutôt nuisibles qu'utiles? En effet, en se conformant aux vieilles mœurs, on est perdu dans le monde, on se rend ridicule et on n'arrive à rien. Les honneurs et la fortune ne sont que pour ceux qui font le mal [3].

Un des reproches les plus graves qu'il formule contre son époque c'est le peu d'égards qu'elle professe pour l'autorité des vieillards. Autrefois le pouvoir n'était exercé que par la sagesse, par la noblesse et par la vieillesse, et les affaires s'en trouvaient bien. Mais plus tard les siéges occupés jadis par les hommes recommandables par leur naissance, leur âge et leur intelligence, restaient vides; l'empire était dirigé par un jeune prince livré à ses passions et dont les conseillers ne se recommandaient par aucune des qualités nécessaires [4]. « Tu te per-

[1] Pf. 172.
[2] Pf. 62.
[3] Pf. 66.
[4] Pf. 171.

« dras, ô monde, dit-il, si tu te livres à ta folle « jeunesse [1] ! »

A cette dernière doit appartenir, au contraire, l'action, et pour Walther l'ancienne splendeur de l'Allemagne s'explique en grande partie par la vitalité de la jeunesse, féconde en actions d'éclat [2]. Longtemps après lui Frauenlob attribua également l'impuissance de sa patrie à la mollesse des jeunes seigneurs, non moins qu'à leur grossièreté.

Avec les vices d'un autre âge, les jeunes gens, à en croire Walther, n'ont plus les qualités du leur ; ils ne connaissent plus même la joie. « O qu'ils sont tristes ! dit-il. Autrefois leur esprit « n'était pas chagrin comme maintenant ; ils ne « savent plus que se faire des soucis [3]. » « De « quelque côté que je me tourne, je ne trouve per- « sonne qui soit joyeux ; la danse, les ris, les « chants ont disparu... Jamais chrétien n'a vu « troupe aussi misérable [4]. » Aussi avec quels regrets ne se transporte-t-il pas par l'imagination à ses jeunes années ! Alors on avait le droit d'être joyeux. Mais maintenant la tristesse est si générale qu'on en voudrait à ceux qui montreraient de la joie [5].

L'absence de gaieté et d'expansion ne rend pas

[1] Pf. 62. 71.
[2] Pf. 173.
[3] Pf. 180. 18-21.
[4] Pf. 188. 21-23 ; Cf. Pf. 18.
[5] Pf. 12.

les jeunes gens plus vertueux ; bien au contraire ; leur grossièreté et leur vie dissolue n'en sont que plus révoltantes : « Autrefois on battait ceux qui « tenaient des propos insolents ; maintenant ils « s'en font gloire ; ils parlent haut et consultent « avec fracas les pures dames [1] : » La faute en est d'ailleurs aux parents plus encore qu'aux enfants. Le roi Salomon recommande de ne pas craindre l'usage des verges, mais ils n'en tiennent nul compte [2]. Aussi prie-t-il Dieu de ne pas leur donner de fils, car ils seraient pires qu'eux-mêmes. « Le diable, dit-il, me serait moins « odieux [3] ! »

Les pièces que nous venons de signaler nous permettraient déjà d'assigner à Walther une place importante parmi les poètes moralistes. Si la plupart des chevaliers poètes, contemporains des Hohenstauffen, étaient des lyriques, la poésie didactique fut cultivée presque exclusivement dans la période qui suivit. Reinmar de Zweter et le Marner furent moralistes bien plus que chantres d'amour ; et leurs poésies rappellent assez les *leycsons* des troubadours [4] et les *castoiements* des

[1] Pf. 96.

[2] Simr. 9.

[3] Pf. 94.

[4] La poésie didactique provençale comprend en outre des instructions pour les jongleurs par Guiraut de Calanson et par Guiraut de Cabreira. Ces ouvrages n'ont pas de pendant en France ni en Allemagne.

trouvères. Les Proverbes, qui constituent bien la moitié de l'œuvre poétique de Walther, sont aussi en grande partie didactiques ; il y traite les sujets les plus divers plus encore que dans ses chansons, et il y chante tour à tour l'amitié, la fidélité, la tempérance ; il s'élève contre l'inconstance et la duplicité ; il ne néglige rien enfin pour combattre la démoralisation croissante, conséquence funeste, mais trop naturelle, des dissensions civiles. Il en est épouvanté et il n'est pas éloigné de voir dans la ruine des mœurs un présage de la fin prochaine du monde [1]. Aussi loue-t-il la pudeur comme la première de toutes les vertus ; elle nous vaut de vrais amis, elle seule parfait l'honneur, elle est plus précieuse enfin que l'argent et que l'or [2]. Il ne se dissimule pas que la vraie moralité n'est pas seulement extérieure, mais qu'elle procède du cœur ; il recommande donc avant tout aux jeunes gens de préserver leur cœur de toute impureté, et insiste pour qu'ils surveillent leurs oreilles et leurs yeux, afin de ne rien entendre et de ne rien voir qui puisse les corrompre [3].

Il y a dans certaines de ses paroles une énergie calme qui rappelle Epictète et Marc-Aurèle. Il fait le plus magnifique éloge, entre autres, de l'homme dont la conduite est irréprochable [4]. « L'esprit de

[1] Pf. 84.
[2] Simr. 114. — Lachm. 141.
[3] Pf. 168.
[4] Pf. 63. 8...

l'homme, dit-il encore, doit être inébranlable comme un roc, » et il voudrait que les gens sur lesquels on ne peut pas compter, et qui se glissent hors de nos mains comme des anguilles, ne fussent pas séparés des justes dans l'éternité seulement, ce dont Walther ne doute pas, mais dès ici-bas [1]. Il ne suffit donc pas que la vie publique soit au-dessus de la critique. L'homme vraiment fort, celui qui triomphe des lions et des géants, c'est celui qui triomphe de lui-même et qui tient tous ses membres en bonne garde [2]. Aussi proteste-t-il contre les menteurs avec toute la vigueur de sa franche nature. « Ils sont honorés, dit-il, la lutte « contre eux sera longue... tous les hommes hon- « nêtes en sont troublés... ils conseillent la honte, « le péché, le déshonneur [3]. » Il ne les oublie pas dans son testament et leur lègue ses malheurs [4].

Il se prononce encore, nous l'avons vu, sur la valeur des richesses. Il ne les regarde pas comme un mal [5]; comme tant d'autres, il reproche à la fortune son aveuglement et son injustice [6]; il va jusqu'à appeler les richesses la source de la joie [7], et il déclare en propres termes que là où elles

[1] Pf. 111.
[2] Pf. 181.
[3] Pf. 42, 106 b, 139, 146, 154.
[4] Pf. 74.
[5] Pf. 81. 11.
[6] Pf. 18.
[7] Pf. 93.

manquent complétement l'intelligence elle-même s'en ressent [1]. Mais il les voudrait modérées; car, lorsqu'elles sont excessives, elles détruisent les bonnes mœurs [2]. Elles ne sont pas le bien par excellence, quoique, dans l'état actuel du monde, l'intelligence soit moins appréciée que la fortune [3]. Si Dieu donne aux uns l'intelligence et aux autres les biens de ce monde, ces derniers n'en retirent aucun avantage véritable [4]; comment, d'un autre côté, pourrait-on appeler sage un homme qui, en vue des richesses, commettrait sciemment un péché mortel ou une action honteuse [5] ?

Puis il s'élève avec véhémence contre cette soif de l'or, qui fait oublier l'honneur. Car « de la Seine à la Mur et dans tous les pays qu'il a parcourus de l'Ouest à l'Est et du Nord au Midi, la plupart des hommes se soucient fort peu de la manière dont ils gagnent leur fortune [6]. » « Monde « sans expérience, s'écrie-t-il, retiens ta bride, « regarde autour de toi; ton cœur ne se soucie « que des richesses [7] ! » Ulric de Lichtenstein, si peu austère cependant, fait le même reproche aux

[1] Pf. 103.
[2] Pf. 93.
[3] Pf. 65.
[4] Pf. 90.
[5] Pf. 171.
[6] Pf. 118.
[7] Pf. 123.

grands de son époque, et pourtant, ajoute-t-il naïvement, on ne devrait se battre que pour l'amour.

Donc l'excès paraît condamnable à Walther partout où il se rencontre et jamais peut-être la saine raison, le bon sens, qui est un des traits caractéristiques de sa poésie, ne se montrent mieux que dans les strophes où il vante la mesure et dans celles où il en regrette l'absence [1].

« Je bois volontiers, dit-il, là où l'on verse « modérément et où personne ne fait d'excès [2]. » Il en veut aux hommes dont les goûts sont ceux des femmes, et aux femmes dont les inclinations ne conviennent qu'aux hommes ; aux jeunes gens et aux vieillards, aux clercs et aux chevaliers qui n'ont pas les habitudes, ni les sentiments de leur âge et de leur condition. Il exprime sa pensée par une image originale : « Un six, dit-il, voulut deve- « nir sept. Trompé par une illusion présom- « ptueuse, il prétendait ainsi à une situation qui « n'était pas la sienne. Mais quiconque s'écarte « de la mesure s'expose le plus souvent à bien « des ennuis. Orgueilleux six, vous voilà forcé à « ne plus être qu'un trois [3]. »

La mesure était du reste un des thèmes favoris des poètes du XIIIe siècle, et Hartmann d'Aue, un des plus remarquables, s'applique particulièrement à en faire l'éloge.

[1] Pf. 179.
[2] Pf. 142.
[3] Pf. 177.

Walther n'oublie pas enfin, dans ses pièces morales, de déplorer la disparition de l'antique amitié. Cette dernière fut chantée par la plupart des poètes de ce temps, et les poèmes contemporains renferment presque tous des épisodes, qui ne sont en quelque sorte que des hymnes à l'amitié [1]. Walther n'admet pas qu'on la trahisse ni par présomption, ni par légèreté [2]. Il condamne d'autant plus sévèrement l'inconstance qu'il en fut victime lui-même [3], et il en veut spécialement à l'empereur Othon, qu'il ne nomme pas d'abord, il est vrai, mais qu'il désigne clairement en parlant de ces hommes qui sourient et dont la langue est mielleuse, tandis que leur cœur est plein de fiel... Il préférerait un franc « non » à deux « oui » qui ne sont pas sincères [4]. Ailleurs il déclare, dans un style bizarre, que « dans le doux miel d'Othon est caché un clou empoisonné [5]. »

L'éloge qu'il fait des amis n'en est que plus chaleureux. « Qu'un homme soit, dit-il, d'origine « royale, à quoi cela lui sert-il, s'il n'a pas d'amis? « La parenté est un honneur qui ne donne aucun « mérite; mais si nous avons des amis, nous « avons dû nous les faire [6]. » Mais l'amitié a bien

[1] Pf. 186.
[2] Pf. 42.
[3] Pf. 145, 175.
[4] Pf. 140.
[5] Pf. 146.
[6] Pf. 174.

dégénéré. « Autrefois, parmi cinq parents, on eût « trouvé facilement trois amis; mais aujourd'hui « on peut appeler riche en amis celui qui, parmi « vingt parents, en compterait deux [1]. »

Les amis infidèles toutefois, Walther n'en doute pas, ne tarderont pas à regretter leur conduite; le malheur les ramènera sûrement vers ceux qu'ils ont abandonnés. Et cela arrivera toujours, par la volonté expresse de Dieu [2]. Il menace d'ailleurs l'orgueilleux inconstant d'une juste réciprocité si, de son côté, il devait avoir besoin de secours contre un ennemi plus puissant que lui. « Si « quelqu'un, dit-il, se montre pour moi glissant « comme un morceau de glace..., et que je m'é- « chappe de ses mains, que personne ne me « reproche mon inconstance [3]. » Aussi demande-t-il à Dieu de séparer, dès ici-bas, les vrais amis des faux [4].

Walther fut mis en demeure, comme on l'a vu, de faire l'application de ses préceptes moraux au prince Henri, fils de Frédéric II [5]. On a vu quelquefois les théoriciens les plus illustres échouer dans la pratique; on reconnaîtra toutefois que sa position était exceptionnellement difficile; son

[1] Pf. 186.
[2] Pf. 144.
[3] Pf. 176.
[4] Pf. 141.
[5] Pf. 159 b, 168, 169, 197.

insuccès ne nous fera donc pas douter de son dévouement.

Les poésies morales de Walther rappellent celles des troubadours et des trouvères au même titre que ses chants d'amour. Jean de Mesons se plaint comme lui de l'infidélité d'un ami [1]. D'autres peignent comme lui, avec des traits énergiques, la fragilité de la vie et l'égalité de tous les hommes après la mort [2]. Le même accord se trouve dans les plaintes que les uns et les autres font entendre contre leur temps. Gontier de Soignies partage les sentiments de Walther lorsqu'il dit qu'on ne sert plus Dieu, qu'on ne récompense plus les gens d'honneur, qu'on ne trouve plus de femmes fidèles, qu'on ne sait plus aimer [3].

[1] Un en ia, dont je sais bien le nom,
Pierre le Riche; icil me traïsait,
Il m'appelait ami et compaignon,
Et par la main bêlement me menait.
Cangé 66 : *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 643.

[2] Les vaillans et les cortois
Les preus et les honorables
Ceux prendra la mort ancois.
Jean de Neuville : Cangé 65, 66. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 643.

Desous moi fu tout cist païs,
Or est mes cors vis et porris...
Onques si chier ami n'en oi
Qui vosist gésir delez moi.
Épitaphe de l'évêque Jean : Rob. de Blois : *Beaudous*, 2669.

[3] *Anc. fonds*, 7222, 7364.

Des plaintes semblables sont proférées par Hue de la Ferté [1], Aubertin d'Areynes [1], Robert de Blois [3]. Le principal grief cependant des poètes chevaliers contre leurs contemporains c'est, en France comme en Allemagne, de mal parler des femmes. Le troubadour Guiraut de Borneilh se plaint dans un sirvente, comme l'a fait Walther, de ce qu'on ose insulter impunément les dames [4]. A en croire Robert de Blois, le ciel lui-même se charge de punir ceux qui se rendent coupables de ce crime [5].

[1] Hé, loïauté, pauvre chose esbahie,
Vous ne trouvez qui de vous ait pitié!

[2] Foi, loïalté, solas et cortoisie
Voi, ce m'est vis, en maintes gens finer;
Déloïaltés est sovent essaucie,
.....
MOUCHET, 8.

[3] Doner ont en tollirtornéi.
.....
Qui porrait sans plainte soffrir
C'on voit aucune gent tollir
Sans droit lor femes et lor terre?
Et n'en devrait vengeance querre
Aux Sarrasins outre la mer,
S'on nes povait plus près trover!
Hist. litt. XIX, 830; XXIII, 736.
Fonds de Sorbonne, 1422, p. 475.

[4] DIEZ : *Leben u. Werke des Troubadours*, p. 143.

[5] Et prent d'iceux si grant vengeance
Qu'il devignent tuit si contrait,
Si bestornei, si contrefait,
Que li uns n'ait de l'autre cure.
.....
Beaudous, v. 1260.

Un autre grief, auquel les poètes ne sont pas moins sensibles, c'est la décadence de la poésie et la grossièreté de leurs contemporains, qui n'honorent plus les poètes comme on les honorait autrefois. On n'estime pas plus dans les cours une noble canzone qu'un conte léger, on ne distingue plus entre un poète véritable et un vulgaire jongleur, les seigneurs enfin exercent sur les poètes une détestable influence [1]. Il est juste de dire que la poésie morale commença surtout à être cultivée en Allemagne comme en Provence et en France quand la décadence de la poésie commença à se faire sentir.

Les sujets traités en Provence, en France et en Allemagne sont les mêmes, et l'amour et la guerre, le clergé et les croisades sont les thèmes invariables des chants des Minnesænger de la cour des Hohenstauffen comme de ceux des troubadours toulousains et des trouvères picards. Ni chez les uns ni chez les autres le drame n'avait encore fait son apparition, et le tenson provençal ou le jeu parti français n'en sont qu'un essai timide et comme un prélude, de même que les dialogues de Walther avec sa dame ou avec le Monde ; on se tromperait aussi grossièrement si l'on prétendait que de vrais drames aient existé en Allemagne, au XIIe siècle, que ne l'a fait le moine des îles d'or,

[1] DIEZ : *Leben u. Werke der Troubadours*, p. 143..... — RAYNOUARD IV. 290, 329, 376; V. 3, 342.

lorsqu'il raconte qu'un poète provençal fit une série de tragédies des divers épisodes de la vie de Jeanne de Naples.

Le tenson eut de nombreux imitateurs en France et ne fut pas inconnu à l'Allemagne, témoins les strophes échangées entre Walther et Reinmar ou sa dame, et surtout la « lutte de la Wartbourg ». Le mot tenson ou tensos désigne, en effet, une lutte, dans laquelle un poète pose une question à laquelle un autre répond. Le tenson était souvent composé réellement par deux poètes, dont la querelle était portée devant un tribunal; de là l'opinion d'après laquelle il y aurait eu de véritables cours d'amour, composées soit de seigneurs soit de dames. Souvent néanmoins le contradicteur était fictif; parfois même c'était un être immatériel, tel que Dieu ou l'Amour. Les sujets des tensons sont souvent subtiles et se ressentent même quelquefois d'une grande liberté de mœurs.

En France les tensons reçurent le nom de jeux partis; les questions et les réponses y portent, comme en Provence, sur les sujets généralement controversés par les amoureux. Ceux du roi Thibaut sont surtout restés célèbres [1].

L'amour est le thème de la plupart des tensons et, en général, de toutes les poésies lyriques, dans lesquelles, comme on l'a vu, Walter peut, pour le fond et pour la forme, être regardé comme un

[1] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 793.

véritable troubadour ou trouvère allemand. Comme ses émules provençaux et français, il ne cultiva pas, à proprement parler, la poésie dramatique, sinon inconnue encore à cette époque du moyen-âge, du moins réduite à des dialogues qui n'étaient nullement destinés à la scène. Cette forme du moins ne lui est pas étrangère [1].

L'action, il est vrai, y est presque nulle. Tantôt les interlocuteurs ne paraissent s'entendre ni se répondre, et suivent chacun un ordre d'idées particulier; tel est le dialogue dans lequel l'amant demande et la dame promet, parce qu'ils ne se croient pas entendus [2]. Tantôt nous sommes en présence d'un chevalier et d'une dame célébrant, chacun à son point de vue, le bonheur de l'amour [3]. De même, à l'origine du théâtre, les différents personnages expriment des sentiments individuels, rattachant sans doute leurs paroles à celles qu'un autre personnage vient de prononcer, mais qu'ils sont censés ne pas entendre.

Dans d'autres pièces la séparation des deux interlocuteurs n'est plus aussi nettement marquée [4]. Ils pourraient s'exprimer, en effet, de la même manière, s'ils n'étaient pas séparés. Ailleurs le poète se figure engagé dans une conversation

[1] Pf. 110; Cf. Pf. 44, v. 24. — Simr. 40.
[2] Pf. 11.
[3] Pf. 15.
[4] Pf. 16.

avec le diable [1]. Dans une autre pièce il suppose un dialogue entre Reinmar et lui-même sur l'amour, sans que la situation soit bien déterminée[2]. Il y a des pièces enfin dans lesquelles nous assistons à une conversation véritable. Ici c'est un messager que l'on annonce, et le dialogue s'engage entre une belle qui est à sa fenêtre et un chevalier qui se tient en bas; là ce sont les adieux d'un chevalier et de sa dame [3]. Dans cette dernière catégorie de pièces, comme dans les précédentes, la dernière strophe est souvent commune aux deux personnages et la versification ne diffère pas de celle des autres poésies de Walther.

Malgré la variété de ses œuvres, Walther n'est pas un savant et il n'est pas sûr qu'il ait su lire et écrire lui-même ses poésies. Parmi les héros de l'histoire profane il ne nomme qu'Alexandre, et parmi les contemporains Richard cœur de lion et Saladin; il connaît le roi Arthur par les romans français et, s'il rappelle le pape Sylvestre II ou Gerbert, ce n'est que pour l'accuser de magie [4].

[1] PF. 77.

[2] SIMR. 171.

[3] PF. 3.

[4] PF. 86. — Vincent de Beauvais, précepteur de saint Louis, raconte (*speculum historiale*) que Gerbert, devenu pape, découvrit un jour une statue d'airain. Il la touche et la statue se fend. Il descend dans une avenue souterraine et parcourt

L'histoire biblique lui est plus familière ; il cite tour à tour Esaü, Aaron, Gédéon, Salomon, Nabuchodonosor. La mythologie grecque ne paraît pas lui être absolument étrangère ; il parle, en effet, dans une de ses pièces, d'Hélène et de Diane [1].

Ses connaissances géographiques furent sans doute assez étendues, à cause de ses nombreux et lointains voyages. On ne saurait, il est vrai, admettre sur la foi de la fabuleuse « guerre des chanteurs » qu'il ait fait un séjour prolongé aux universités de Paris, de Constantinople et de Bagdad [2] ; cependant il connaît non-seulement les Welches (c'est le nom qu'il donne aux Italiens), mais encore les Russes et les Polonais [3], dont il n'a pas, sans doute, visité le pays, et qui sont pour lui des types de peuples lointains et barbares. Il n'a pas meilleure opinion du couvent de Toberlu [4], ou de Dobrilugk, qui venait d'être fondé par le margrave Thierry de

des salles éblouissantes de lumière, remplies de statues avec des diadèmes enrichis de diamants. Peu après il meurt. Le chroniqueur a l'air de croire que la puissance surnaturelle, accordée à ce pape, et qu'il tenait des docteurs arabes, tourna contre lui.

VILLEMAIN : *Moyen âge*, 1. 119.

[1] Pf. 23.

[2] Cf. EICHHOF : *Littérature du Nord*; p. 268.

[3] Pf. 180 [1].

[4] Ê deich lange in solher drû
Beklemmet waere, als ich bin nû,
Ich wurde o munech ze Toberlû.

Pf. 2.

Landsberg sur la Dober, non loin de Francfort sur l'Oder (1184); cette contrée qui, de nos jours encore, passe pour être triste et misérable, semble à Walther le séjour le moins attrayant possible.

Il visita l'Allemagne entière, c'est-à-dire les pays compris entre le Rhin, l'Elbe et les Alpes tyroliennes [1]. Il connaissait une partie de la France et de l'Italie. Nous avons supposé enfin qu'il visita la Palestine, obéissant, il est vrai, à des préoccupations religieuses plutôt que politiques.

La science des troubadours et des trouvères était également, comme celle de Walther, très-restreinte. Tous les poètes provençaux ne savaient pas écrire; de là cet éloge adressé à Elie Cairel, qui « ben escrivia motz e sons ». Souvent, en effet, les poètes dictaient leurs vers [2]. Nous avons vu comment Walther juge Alexandre. Les plus célèbres d'entre les troubadours n'ignorent pas moins complétement l'antiquité, et d'autres, tels que Bernard de Ventadour et Arnaud Daniel, convertis plus tard à la gaye science, ne lui font que de légers emprunts. En fait de livres, ils ne connaissent guère qu'Ovide et les romans de chevalerie. Aussi

[1] Pf. 39. — On remarquera que Walther ne comprend pas dans les limites de l'Allemagne le peuple qui s'en donne aujourd'hui comme le représentant le plus autorisé. La Prusse était, en effet, au moyen âge, un pays slave bien plus que germanique.

[2] « De sels qu'En Guiraut fes escrir. » — Cf. Diez : *Die Poesie der Troubadours*, p. 37.

leurs comparaisons se bornent-elles à Alexandre, Roland, Tristan, Blanchefleur. Ils croient aux présages par le vol des oiseaux, à la consultation de la Bible pour connaître l'avenir, à la nécromancie et aux formules cabalistiques ; l'influence arabe a plus de prise sur eux que celle des Grecs et des Romains[1].

Les Français, de leur côté, ne connaissent guère de l'antiquité qu'Hélène et le siège de Troie; cependant la mythologie ne paraît pas leur être entièrement inconnue ; Gautier d'Epinal rappelle, en effet, Equo et Narcissus [2]. Leurs comparaisons sont le plus souvent empruntées aux événements de la légende et les noms qu'on rencontre le plus fréquemment dans leurs poésies sont ceux de Roland et de Ganelon [3], de Merlin [4], de Lancelot et surtout de Tristan et d'Iseult [5].

La poésie cependant est indépendante de la science; Walther en est un nouvel exemple et malgré les lacunes de son instruction, qui est d'ailleurs celle de son temps, ses poésies eurent, comme peu d'autres ouvrages, le privilège d'instruire et de charmer.

[1] VILLEMAIN : *Moyen âge*, 1. 106. — Cf. *Bern. de Ventadour :* RAYNOUARD III. 62 ; *Bertr. de Born :* RAYN. IV. 143. — *Rambaud de Vaqueiras :* RAYN. IV. 278. — *G. Ademar :* RAYN. III. 193.

[2] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 574.

[3] WACKERNAGEL : *Altfranzösische Lieder u. Leiche*, 20. 3, 10.

[4] *Ibid.* 40. 5, 7.

[5] *Ibid.* 10. 4.

III

LE LAI

Il y a chez Walther un genre poétique qui diffère, par le sujet comme par la forme, des catégories ordinaires. Le lai n'appartient pas, à proprement parler, au genre lyrique, son objet étant le plus souvent de conter, d'exposer certaines vérités ou de produire certains effets rhythmiques, destinés à imiter le mouvement de la danse. Il rentre moins encore dans la poésie didactique; les vérités qu'il expose n'ont pas pour objet l'instruction; le poète y accomplit plutôt un acte de foi et rend témoignage de ce qu'il a reconnu comme vrai, lorsque toutefois il n'abandonne pas entièrement le ton sérieux, pour ne plus engager ses auditeurs qu'à la joie. Le trait caractéristique de beaucoup de lais est, en effet, la multiplicité des sujets qui sont traités souvent dans une même pièce.

En France les sujets des lais sont aussi variés que le rhythme en est divers et la forme peu déterminée. Aussi les voyons-nous assimilés par les uns aux romans [1] et par d'autres aux fabliaux; d'autres croient y trouver quelque chose d'ana-

[1] LE GRAND d'AUSSY : *Fabliaux;* t. III, p. 168. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 513.

logue à l'élégie [1], d'autres encore de petits poèmes destinés à être envoyés à des protecteurs ou à des dames [2].

Dès la fin du XIIe siècle le nom de lais est donné aux morceaux poétiques attribués aux héros anciens par les poètes, aux énigmes rimées proposées aux voyageurs par les géants, au récit des amours et des anciens travaux de Tristan, arrangé pour la harpe [3]; c'est par un lai également que le même Tristan communique son expérience dans l'art de la chasse ou de la pêche.

Les premiers lais français se composent de couplets, à rimes tour à tour plates et entrelacées; tel est celui que fit le roi de Navarre, mais qui resta inachevé; le nombre des couplets est ordinairement de dix à douze, comme dans le lai du Chèvrefeuil, mentionné plus haut, et attribué à Tristan [4]. Plus

[1] LÉVESQUE DE LA RAVALLIÈRE : *Poésies du roy de Navarre*; t. I, p. 215; t. II, p. 251.

[2] *Gloss. de Roquefort II.* 54.

[3] Jugleors
En lor vieles vont les lais vielant
Que en Bertagne firent ja li amant;
Del Chievrefoil vont le sonet disant
Que Tristan fist, que Iseut ama tant.
Chanson de geste des Loherains; *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 513.

[4] Le dernier couplet commence ainsi :
Douce, plus douce que mias,
Cist lais, qui est boens et bias,
Por vos fu fais tos novias,
Et s'il s'envieillist, soit vias.

tard la versification se compliqua de plus en plus, p. ex. dans les lais de Froissart et de Guillaume de Machau [1], sans que du reste les poètes y aient appliqué un rhythme déterminé.

Parmi les lais français, les uns traitent de sujets religieux. Tels sont les deux lais d'Ernoul le Viel. Le premier est une longue prière adressée à Notre-Dame ; le second, intitulé « le Viés Testamens et le Noviaus » et divisé en neuf couplets de très-inégale longueur, raconte la création, le déluge, le sacrifice d'Abraham etc., le rhythme changeant à chaque nouveau récit. Il s'arrête avec l'exposition rapide des cérémonies du baptême et de la pénitence [2]. Tel est encore le lai dialogué de Courtois d'Arras, sur la parabole de l'Enfant prodigue [3]. Guillaume le Vinier adresse également deux lais à la Vierge [4], et le roi de Navarre composa, de son côté, un lai pieux, plein d'élan, mais dont la facture rappelle celle des ariettes et des cavatines [5].

D'autres lais français chantent l'amour et les dames. C'est ainsi que Martin le Béguin composa

[1] *Lais inédits des* XIIe *et* XIIIe *siècles, publiés par* FRANCISQUE MICHEL, Paris, 1836.

[2] *Ernous le Viel*; *anc. f.* n. 7222, 7364; *suppl. fr.* 184; MOUCHET, 8.

[3] *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 70.

[4] *S. Germ.* 1989. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII, 596.

[5] LESVÈQUE DE LA RAVALLIÈRE : *Les Poésies du roy de Navarre.* Paris, 1742; 2 vol. petit in-8°; t. II. 158.

sous le titre de « la Note Martinet » un lai de dix couplets, où il décrit avec des détails infinis toutes les perfections de sa dame. La mesure rapide et variée des vers fait supposer que la musique devait être également vive et enjouée [1]. Le lai de Colin Muset n'est également inspiré que par la galanterie [2]. Enfin les lais de la Rose, d'Aélis, des Amans, des Pucelles, de Markiole, de Nompar, de Bel Isabel sont cadencés sur des paroles insignifiantes; leur grande réputation nous oblige à penser que la mélodie en faisait le premier, sinon le seul mérite [3].

Le plus souvent cependant les lais français étaient des poésies narratives, des nouvelles où le merveilleux et les légendes mythologiques se mê-

[1] Quand voi m'amiete
Cointe, joliete,
De fine amorete
Tout li cuers m'esclaire.
Elle est si simplete,
Si savoreusete,
Son vis, sa bouchete
Dens blans, por moi plaire
Sans terre.

2e *couplet. Anc. f.* n. 7613. *Cangé*, n. 66, 67. — La Vall. n. 59. — Mouchet, 8. *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 659.

[2] Il commence ainsi :

En ceste note dirai
Une amorette que j'ai.

Mouchet, 8.

[3] *Ibid.*

laient presque toujours aux événements historiques. On les chantait en s'accompagnant de la harpe ou de la rote. Ils n'avaient pas, à la vérité, la forme lyrique favorable à la musique, mais le chant n'en était probablement qu'une déclamation rhythmée. Les lais bretons, qui inspirèrent bon nombre de romans de la table ronde, ne nous sont pas parvenus en général dans la langue originale, et n'ont été sauvés de l'oubli que par des traducteurs. Un des plus anciens lais français est celui du Prisonnier ou d'Ignaurès, par Renaud, qui remonte au moins à l'an 1200 [1]. Les quatorze lais de Marie de France, tels que ceux de Lanval, de Gugemer, du Frêne, et ceux de Christine de Pisan ne sont que de courtes historiettes, dont la différence d'avec les fabliaux est difficile à déterminer [2].

Quant aux lais allemands, si l'on voulait les comparer à un genre plus moderne, on trouverait qu'ils ont surtout de l'analogie avec la cantate et l'oratorio [3]. Ils étaient très-communs déjà dans les

[1] Publié par MONMERQUÉ et FRANCISQUE MICHEL. Paris, 1832. *Ms. de l'Arsenal : Belles Lettres*, n. 283. — Cf. BITSON : *Ancient english metrical romances.* — ELLIS : *Specimen of the english poets.*

[2] EICHHOF : *Littérature du Nord*, p. 257. — *Hist. litt. de la Fr.* XVII. 212; XVIII. 731, 774, 777, 790; XIX. 716-722, 791-809; XXI. 763; XXII. 936. — Cf. *Lais del Désiré, du conseil, de Mélion, du Trot, de Nabaret.* — FRANCISQUE MICHEL : *Voyage de Charlemagne à Jérusalem.* — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 61-68.

[3] Cf P. WOLF : *Sur les lais allemands*, Heidelberg, 1841.

temps les plus reculés, et il en est fait mention dans plusieurs poèmes composés en haut allemand moyen; les Nibelungen et le poème du roi Roter en signalent qui auraient été chantés à l'époque de l'invasion des barbares. C'est peut-être une des raisons qui ont déterminé M. Ampère à attribuer à ce genre poétique une origine germanique.

Comme en France, les sujets traités par les lais en Allemagne sont extrêmement variés; ceux du Tannhaeuser louent Frédéric d'Autriche, les princes généreux, la science, l'amour, et finissent toujours par une invitation à danser. Le plus souvent les lais allemands consistent en plaintes amoureuses; ou bien ils sont religieux; c'est le cas du plus ancien lai allemand que nous connaissions, celui de Henri de Rugge; aussi les lais ont-ils quelquefois servi de chants d'église; il arrive enfin qu'ils se contentent de célébrer la danse [1].

Celle-ci en a été l'élément principal dans les temps anciens [2] ainsi qu'à l'époque qui suivit celle des Hohenstauffen ; dans quelques-uns cependant il n'est nullement question de danse, mais cela arrive seulement à l'époque intermédiaire à laquelle appartient Walther. Le mot lai (*leich*) lui-

[1] Uhland V. 202. — Koenighshofen et Closner se servent indistinctement des mots leich et leise; Wackern. ; *Altfr. Lieder u. Leiche.*

[2] Tacite déjà rappelle les danses des armes, exécutées par les jeunes Germains, au son des instruments. *Germ.* 24.

même semble rappeler cette destination. Il est plus juste, en effet, de le rapprocher du gothique *laïks*, danse, (*laïkan*, danser) que du latin *ludus* [1] comme le voulait Uhland, du celtique *laoidh* [2], ou du mot *lied*, selon la conjecture de M. Ampère. Les lais se bornaient souvent à préparer la danse et, d'après le témoignage de Lichtenstein, ils étaient toujours accompagnés sur la harpe ou sur la viole. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver un lai religieux de Conrad de Wurzbourg, se terminant par un appel à la danse. De là il résulte naturellement que la plupart des lais sont difficiles à comprendre; pour en avoir l'intelligence entière, la connaissance de la musique et de la danse anciennes serait nécessaire. Lorsque l'influence française commença à se faire sentir en Allemagne, le descort a peut-être agi sur le *leich* comme la chanson sur le *lied*.

Celui que nous possédons de Walther a, comme tous ceux que nous connaissons, quelque chose d'incohérent et de saccadé qui rappelle assez le dithyrambe antique. Il commence par une affirmation énergique de la Trinité et par une invocation aux trois personnes qui la composent [3]. De là il passe à Lucifer et s'élève contre ses embûches [4].

[1] Uhl. V. 201.

[2] *Dictionary of the gaelic language*. Edimburgh, 1825, I, p. 555. — Du Cange : *Gloss. lat.* au mot leudus.

[3] Pf. 80. 1-9.

[4] *Ibid.* v. 9.....

Il est très-concis par contre, comme le sont en général les poètes de ce temps, sur la personne et sur l'œuvre du Christ [1]. Il parle avec d'autant plus de complaisance de Marie [2] qu'il supplie d'intercéder auprès de Dieu pour l'humanité [3].

Le côté moral ne reste pas entièrement dans l'ombre; Walther rappelle la nécessité de la pénitence comme condition du salut [4].

Il ne passe pas davantage sous silence le thème favori de son âge mûr, le triste état de la chrétienté parmi laquelle abondent les actions antichrétiennes; il n'épargne pas la papauté et se plaint en particulier de la simonie.

Sans doute le lai n'est pas le chef-d'œuvre de Walther, les parties théologiques y dépassent peut-être la juste mesure, la poésie également y est parfois entachée d'affectation et le style n'en est pas exempt d'une certaine mignardise. Il n'en est pas moins bien supérieur à des pièces du même genre, à la Forge d'or p. ex. de Conrad de Wurzbourg, ou à un éloge du Christ, composé sous forme de Lai, et qu'on a attribué à Godefroi de Strasbourg.

[1] Pf. 80, v. 46.....
[2] *Ibid.* v. 27.....
[3] *Ibid.* v. 62..... 140.....
[4] *Ibid.* v. 90.....

IV

LA LANGUE

Il n'y a pas très-longtemps qu'on s'est remis en Allemagne à lire les Minnesaenger. Selon Goethe, ils appartiennent à un passé trop reculé pour qu'on les ait étudiés au temps de sa jeunesse. « Il aurait fallu, dit-il, apprendre d'abord leur langue, et cela ne faisait pas notre affaire » [1].

Nous n'avons garde de prétendre faire une étude quelque peu approfondie du *haut allemand moyen* (mittelhochdeutsch), dont s'est servi Walther von der Vogelweide. Le cadre de ce travail et surtout le sentiment de notre insuffisance nous imposent à cet égard une grande réserve. Nous nous bornerons à quelques observations et nous nous permettrons de renvoyer au dictionnaire de Muller et Zarncke et surtout aux travaux de Grimm, à la grammaire de Hahn (1841), au remaniement de ce dernier ouvrage par Frédéric Pfeiffer (1864), et au traité de G. Stier[2]. On consultera également avec fruit les travaux philologiques publiés en France par M. Eichhof et par M. Kirsch [3].

[1] Aus meinem Leben : L. 18.

[2] Material für den mittelhochdeutschen Unterricht... Zusammengestellt von G. Stier. 4e ed. Leipzig 1876.

[3] Les racines allemandes, par B. Kirsch. Bordeaux, Chaumas,

Nous rappellerons seulement que le *haut allemand moyen* sert en quelque sorte de trait d'union entre l'allemand moderne et le *haut allemand ancien*, le gothique, l'anglo-saxon, le frison et les autres dialectes dont se sont servis avant le XIIe siècle les peuples germaniques.

Il a des formes et des terminaisons moins variées que le haut allemand ancien; mais il a plus de fixité et exprime mieux les nuances les plus délicates du sentiment. L'époque d'ailleurs pendant laquelle il a été la langue poétique de la plus grande partie de l'Allemagne (du XIIe au XVe siècle) a été une des plus brillantes, la plus brillante selon quelques-uns, de la poésie allemande. Sans doute il n'a pas été parlé dans toutes les contrées qui aujourd'hui font partie de l'Allemagne; son nom déjà indique qu'il ne s'est pas étendu au-delà de la partie méridionale et centrale de ce pays. Les contrées qui virent fleurir la poésie des Minnesaenger étaient celles sur lesquelles s'étendait plus directement l'autorité des Hohenstauffen, la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Franconie, une partie de la Suisse, l'Alsace. Ce furent elles qui virent naître les Nibelungen, Gudrun, Tristan, Parceval et les poésies de Walther von der Vogelweide.

La langue qui a servi à ces œuvres mémorables

1866. Seconde édition du même ouvrage, augmentée de notes philologiques et d'un traité de la formation des mots. Belin et Chaumas, 1874.

a cessé, à partir du XVe siècle, d'être la langue littéraire. Beaucoup de mots et d'expressions qui en faisaient partie autrefois se sont conservés dans la langue moderne; d'autres ont disparu complétement; il y en a beaucoup enfin que nous ne rencontrons plus que dans les dialectes de l'Allemagne du Sud et qui, pas plus que les populations qui s'en servent, ne paraissent disposés à se laisser emporter par le flot qui du Nord menace leur existence.

La qualité la plus saillante de la langue des Minnesaenger, au point de vue de la poésie, c'est son harmonie et sa sonorité. Elle est inférieure, il est vrai, à cet égard, au haut allemand ancien et au gothique; mais elle l'emporte aussi bien sur le bas allemand que sur le haut allemand moderne.

Haut allemand moyen :	salben (oindre);	prétérit :	salbete.
Haut allemand ancien :	salbon	—	—	: salbota.
Gothique :	salbon	—	—	: salboda.
Haut allemand moyen :	legen (coucher),	prétérit :	legte.
Haut allemand ancien :	lesjan	—	—	: legita.
Gothique :	lasjan	—	—	: lagida.

Contrairement à l'allemand moderne, le haut allemand moyen relie généralement au radical la terminaison *te* du prétérit par un *e* euphonique. Quand le radical se termine par une dentale, l'*e* que l'on intercale dans l'allemand moderne ne se met pas, sans doute, mais l'euphonie est bien

mieux sauvegardée par la supression de l'une des dentales :

Troesten (consoler), prétérit : troste.
Künden (annoncer), — : kunde ou kunte.

L'*e* euphonique est, par contre, toujours ajouté à la 2e personne du singulier du présent, afin d'éviter toute dureté dans la prononciation :

H. all. moderne : gibst.
H. all. moyen : gibest.

Il est ajouté également, et pour la même raison, au superlatif :

H. all. moyen : term. : est.
H. all. ancien : — : ist ou ost.
Goth. : — : ists ou osts.

L'addition d'un *e* euphonique, fréquent dans les flexions, se retrouve encore dans certains mots radicaux :

H. all. mod. : nackt, nu.
H. all. moy. : naket.

D'autre part, les intonations plus sonores que produisaient, dans la langue du XIIe siècle, les voyelles placées à la fin des mots, se sont assourdies depuis; beaucoup de ces mots se terminent aujourd'hui par des consonnes, surtout par des nasales :

H all. moy. :	Dume, pouce.	H. all. mod.	Daumen.
—	Rücke, dos.	—	Rücken.

Pour éviter les consonnes nasales à la fin des mots, Walther y ajoute fréquemment *e*.

H. all. moy. : mime (abvréviation pour mineme, au mien).
H. all. mod. : meinem.

Ces exemples font ressortir un autre caractère de la langue de Walther, sa grande simplicité. Le plus souvent une voyelle longue unique lui suffit là où l'allemand moderne met une diphthongue :

H. all. moy. :	Blâ, bleu.	H. all. mod.	Blau.
	Zît, temps.	—	Zeit.
	Hûs, maison.	—	Haus.
	Rîn, Rhin.	—	Rhein.
	Sîn, son.	—	Sein.
	Zwêne, deux.	—	Zwei.

Les diphthongues n'en sont pas moins très-nombreuses dans la langue du XIIe siècle ; plusieurs même, qui faisaient partie de cette dernière, ont disparu de la langue moderne. *Ju*, *oï*, *oü*, *uo*, *oeü* ne s'y retrouvent plus. *Oeü* s'est conservé cependant dans la plus grande partie de l'Alsace, et les autres diphthongues que nous venons de nommer dans le Sundgau et en Suisse.

Certaines diphthongues anciennes ont été remplacées dans la langue moderne par d'autres, qui sont moins éclatantes :

H. all. moy. :	tiure, chère.	H. all. mod. :	theure.
—	: froîde, joie.	—	: Freude.

Il y a des mots, au contraire, qui autrefois ren-

fermaient une diphthongue, et qui aujourd'hui ne font plus entendre qu'une voyelle longue. *Lied*, chanson, dont l'*e* ne se prononce plus, renfermait une véritable diphthongue (liét), laquelle s'est conservée d'ailleurs dans l'Alsace méridionale, où l'on dit également *seite*, comme le faisait Walther, au lieu de *sagte* (disait), qui, dans le haut allemand moderne, substitue à une diphthongue très-sonore une voyelle suivie d'une gutturale aspirée, suivie elle-même d'une dentale forte. Il va sans dire que l'harmonie n'y a rien gagné.

L'examen des consonnes suggère les mêmes observations que celui des voyelles. Les muettes, en particulier, deviennent généralement moins harmonieuses à mesure que les dialectes plus anciens font place à d'autres :

Goth. papa.	H. all. anc. :	phafo.	H. all. moy. :	pfaffe, prêtre.
beidan.	—	bitan.	—	bîten, attendre.
thinda.	—	diot.	—	diet, peuple.

A la fin des mots, les consonnes sont généralement fortes dans le haut allemand moyen, tandis qu'elles se sont adoucies dans la langue moderne :

H. all. m. :	lip, gén. libes.	H. all. mod. :	Leib, gén. Leibes, corps.
—	tac, — tages.	—	Tag, — Tages, jour.

La consonne finale ne reste quelquefois douce, dans l'ancienne langue, qu'avant l, m, n, r, i, w : *mag wol*. Quelquefois aussi la consonne devient forte au commencement d'un mot, lorsque le mot

précédent se termine également par une consonne forte : *mit tem* (pour mit dem)[1]. Cependant ce cas ne se trouve pas chez Walther.

Il ne paraît pas que *v* se soit prononcé autrement que *f*. *V* se trouve ordinairement au commencement des mots, *f* à la fin ; les deux figurent indistinctement au milieu des mots : *prüevent* [2], *prüoften* [3].

W, par contre, ne se trouve qu'au commencement et au milieu des mots ; à la fin, Walther y ajoute *e* ; souvent aussi *w* disparaît complétement.

H. all. moy. : wizzen, savoir.		H. all. anc. : wizan.	Goth. vitan.
—	varwe, couleur.	—	farawa.
—	grâ, gris.	—	graw.

T également disparaît quelquefois pour augmenter la sonorité :

Angeslich, terrible (pour angestlich)
Cf. Gas, hôte (pour gast)[4].

H est toujours aspiré et prend même un son guttural. *Siht* (voit) se prononce comme *sicht*. Souvent aussi *h* est introduit dans le corps des mots, sans que nous puissions en déterminer la raison : *Michahel, Raphahel*.

[1] *Iwein* v. 7927.
[2] Pf. 151. 9, 10.
[3] Pf. 156. 8.
[4] *Tristan*, 318.

Ch s'est prononcé sans doute plus durement encore que dans l'allemand moderne; la prononciation ne doit pas avoir différé de celle qui est encore en usage dans la haute Alsace et en Suisse.

Les liquides n'ont subi aucune altération.

Goth. :	H. all. anc. :	H. all. moy. :	H. all. mod. :
jer.	jâr.	jar.	Jahr, année.
vens.	wân.	wân.	waehnen, croire.

Dans les diminutifs, *l* disparaît quelquefois, comme dans la langue moderne, lorsque le mot simple se termine également par *l*: *voegelin* (pour voegellin), petit oiseau. Walther cependant ajoute souvent *el*, au lieu de *lin*, *lein* ou *chen*, en ayant soin d'adoucir la voyelle qui précède. *Wange*, joue, devient ainsi *waengel*, comme dans le dialecte de Strasbourg.

Sch (goth. sh) se trouve déjà dans le haut allemand moyen. *S* s'est conservé toutefois devant les consonnes autres que *r*.

H. all. moy. :	slac.	H. all. mod :	Schlag, coup.
—	snîden.	—	Schneiden, couper.
—	stein.	—	Stein, pierre (pron. Schtein).

Dans l'allemand moderne, *s* s'est toujours transformé en *sch* devant une liquide, dans le dialecte allémanique aussi bien que dans la langue littéraire :

H. all. moy. : Snee.	H. all. mod. : Schnee, neige.

Z se prononçait tantôt comme *ts*, tantôt comme *ss*.

H. all. moy. : hiuze (pron. hiutze).		H. all. mod. : Hitze, chaleur.	
—	maze (pron. mase).	—	Mâss, mesure.
—	wizzen (pron. wissen).	—	wissen, savoir.

Il résulte de l'aperçu très-sommaire qui précède que la langue de Walther renferme déjà un grand nombre de formes et de mots qui se sont conservés dans l'allemand littéraire moderne. Souvent cependant on y rencontre des formes qui depuis longtemps ont disparu, et dont l'étymologie et l'examen du contexte ne suffisent pas toujours à retrouver le sens d'une manière certaine. Ailleurs les mots ont changé de signification ou, placés à côté d'autres, ils n'ont plus le même sens qu'aujourd'hui. Le plus souvent néanmoins quelques études grammaticales et l'examen des passages qui précèdent et qui suivent suffisent à les faire comprendre.

Cela a surtout lieu dans les Proverbes. L'ensemble de la strophe en fait presque toujours connaître l'objet ; l'étude des circonstances dans lesquelles elle a dû se produire suffit dès lors ordinairement à en expliquer les détails. Il importe d'ailleurs de remarquer que les Proverbes de Walther ont remis en lumière des circonstances historiques qui ne sont pas sans intérêt, et qui ne sont mentionnées qu'imparfaitement dans les chroniques ou par d'autres écrivains du temps.

1. Changements de signification :

Da signifie quelquefois : là où [1].

Des est souvent employé comme synonyme de *darum*, c'est pourquoi [2].

Sô est pris dans le sens de si [3].

Durch a souvent le sens de : en ce qui concerne, quant à, et celui de : à cause de [4].

Sie ne désigne que l'acc. sing. fém., ainsi que le nom. et l'acc. pl. masc. et fém. Le nom. sing. fém. et le nom. et l'acc. pl. neut. s'écrivent sans *e* : *si* [5].

Ein : mis pour *allein*, seul [6].

2. Changements dans les conjugaisons et les déclinaisons :

Est ou *es* : terminaisons de la 2e pers. sing. ind. prés. (H. all. anc. : *is*) [7].

Ent : terminaison de la 2e pers. pl.

[1] Da ich je mit vorhten hat,
Da vil ich nu gebieten.
Pf. 107. 2.

[2] Des bistû frowe geret.
Lachm. 5. 14. — Pf. 80. 21.
— Pf. 3. 7; 3. 13; 36. 2.

[3] Daz diu nahtegal dâ von verzaget,
Sô si gerne sunge mê.
Pf. 72. 32.

[4] Ja tun ich'z durch in ere, daz ich von hinnen gêr.
Pf. 3. 43; 23. 16; 25. 6.
68. 5; 83. 3.

[5] Pf. 72. 32, etc., etc.

[6] Pf. 13. 29.

[7] Deswar, Reinmar, du riuwes mich.
Pf. 120b. 1.

Ent ou *en :* terminaison de la 3e pers. pl. [1].

E : terminaison de la 2e pers. sing. prét. Dans les verbes forts, la voyelle qui précède prend l'inflexion [2].

Ent : terminaison du part. prés [3].

Wesen : infinitif du verbe substantif (sanscrit *vas*).

Was : prét. du même verbe.

Sûln et *wellen :* auxiliaires servant à former le futur, remplacés par *werden ;* l'usage s'en est conservé en anglais.

Tun (angl. to do) suivi de l'infinitif, employé à la place de la forme simple du verbe [4].

E s'ajoute ordinairement à la terminaison *em*, de la déclinaison forte de l'adjectif [5].

Iu : terminaison des adjectifs plur. neut [6].

3. Abréviations et contractions :

En mis pour den, celui-ci [7].
Dien — diesen, celui-ci [8].
Abeme — ab deme, de celui-ci.
Welen — welchen, auxquels.
Iu — iuch, à vous.
Mahtu — magst du, peux-tu.
Woltste — wolltest du, voulais-tu.
Dazt — dass du, que tu.

[1] Hân pour hant ou habent.
[2] Ich gap
Du gaebe
Er gap.
[3] Tribent.
[4] Si tuen bewarn.
Pf. 80. 88.
[5] Eineme, mineme.
[6] Beidiu, driu, siu.
[7] Pf. 81b. 24.
[8] Simr. 497; Lachm. 87. Pf. 468; 40. 45: Das ziemt wol dien jungen.

4. Mots disparus :

Vischaere.	H. all. anc.	*fiscāri.*	H. all. mod	: Fischer, pêcheur.
Handelunge.	—	*hantalunga.*	—	Handlung, action.
Küneginne.	—	*küninginna.*	—	Koenigin, reine.
Malhe.	—	*malaha.*	—	..... poche.
Beseme.	—	.....	—	Besen, balai.
Wan.	—	.....	—	man, on [1].

Dur (goth. thairh. — H. all. mod. : durah), pour, a changé à la fois d'orthographe, de prononciation et de signification [2].

Zuo (devant une voyelle zuoz). All. mod. : zu, vers.

Deste (des et diu instrumental). All. mod. : desto, d'autant [3].

Dester minre. — All. mod. : desto minder, d'autant moins, prend la forme du comparatif pour les deux mots [4].

Swâ. — All. mod. : wo, là où [5].

Swie. — All. mod. : wie, comme [6].

Swanne, aussi souvent que [7].

Dannen, d'où [8].

Dan (avec le subj.) si... non, a disparu de l'allemand moderne, après s'y être conservé pendant quelques siècles sous la forme de denn [9].

[1] Wan siht wol dort wer hie gelogen hat.

[2] Got wolde dur uns sterben.

[3] Deste tiure.

[4] Cf. Dester mer.

Nibelungen, 334. 2.

[5] Pf. 30. 7 ; — Pf. 42. 9 ; — Pf. 58. 7 ; — Pf. 69. 3.

[6] Swie sie sint, so wil ich sin.

[7] Swann' ich sie sihe.

[8] Do fuor er dar dannen în sin vater sande.

[9] Diu werlt entste dan schiere baz,
So wil ich leben so ich beste mac
Und minen sanc ufheben.

Niht, rien, se décline contrairement à l'usage moderne; souvent aussi il est pris adverbialement [1].

Nieman (H. all. anc. : nêoman, nioman) personne;

— all. mod. : niemand [2].

Niene, nienen, ne pas, nulle part (H. all. anc. : niêo in eru; allémanique : nienes) ont disparu complétement de la langue littéraire.

Sam. All. mod. : sammt, ainsi que [3].

Wan. All. mod. : wenn nicht, sinon [4], est pris quelquefois dans le sens de : car [5].

Alde, ou, a complétement disparu [6].

Unz, jusqu'à ce que, aussi longtemps que [7].

5. Ressemblance avec les dialectes allémaniques.

La langue de Walther, aussi bien que celle de Wolfram et de Godefroi de Strasbourg, ressemble bien moins à l'allemand littéraire, originaire de la Saxe, qu'aux dialectes qui se parlent encore de nos jours en Autriche, en Bavière, en Souabe et

[1] Daz ich niht rehte minne.

[2] Daz mich enmac getroesten nieman, sie entuoz.

[3] Sie zerge sam der liehten bluomen schin.

[4] Was wil dus mê Werlt von mir wan hohen muot?

[5] (Dans *Iwein* : Wande)
Her habest ich mac wol genesen
Wan ich wil iu gehorsam wesen.
Pf. 434. 1, 2.

[6] Ich hât ein schoenez bild erkorn,
Und owê daz ich'z je gesach,
Ald' ie so vil zuoz ime gesprach.

[7] Ich hân gedrungen unz ich niht mê dringen mac.
Die wile unz ich din beiten sol.

surtout dans la Suisse allemande, dans la partie centrale et méridionale du grand duché de Bade et en Alsace. Sans entrer dans cette étude, nous ferons remarquer, en feuilletant les poésies de Walther, les souvenirs que sa langue rappelle sans cesse à ceux qui ont entendu parler et parlé eux-mêmes plusieurs d'entre les dialectes allémaniques.

Hân et *sîn*, infinitifs des auxiliaires, employés par Walther, ont subsisté jusqu'à ce jour dans le centre et le sud de l'Alsace, dans le Brisgau et en Suisse.

Hân est encore dans la plus grande partie de l'Alsace, comme chez lui, la 1re, la 2e et la 3e pers. plur. ind. prés. et désigne même, dans la Lorraine allemande, la 1re pers. sing. du même temps. Cette addition de l'*n* à la 1re pers. sing., très-fréquente dans le haut allemand ancien, rare dans le haut allemand moyen, a disparu dans l'allemand moderne.

N est quelquefois supprimé par Walther à l'infinitif [1]; cette suppression, inconnue à l'allemand saxon, est constante dans la langue alsacienne.

Gesîn (dialecte de Strasbourg : *gsin*), part. passé de sîn, être. D'autres poètes du moyen âge ont également employé *gewest* [2], de la racine sanscrite *vas*, comme il arrive encore dans la Basse-Alsace et dans le Palatinat bavarois. Ces mêmes contrées ont encore conservé la forme *gehât*, qui se trouve dans le haut allemand moyen, pour le part. passé de *hân*, et la Lorraine allemande la forme *gehân*, qui remonte également au moyen âge.

Zwên (allemand littéraire *zwei*), deux ; fém. *zwô* [3] ; formes

[1] Scheide.

[2] Frauenlob, 163.

[3] La forme zwô se retrouve également au XVIe siècle, dans l'est de l'Allemagne.

communes à Walther et aux dialectes allémaniques de nos jours, de même que :

Mé (allemand littairaire *mehr*), plus.

Genúmen (all. litt. *genommen*), pris.

Kúmen (all. litt. *gekommen*), venu ; ces deux participes ont conservé, dans la langue allémanique, l'*u* gothique que Walther déjà remplace quelquefois par *o*, comme le fait toujours l'allemand littéraire.

Bî (goth. bi; h. all. anc. bî; h. all. mod. bei), auprès de.

Mîns (all. litt. meines), le mien.

Mîme (all. litt. meinem), au mien.

Dó (all. litt. *da*), là.

Ufgeben (all. litt. aufgeben), imposer.

Ces citations, qu'il serait facile de multiplier, confirmeront peut-être les témoignages de connaisseurs et de maîtres tels que Goethe et Herder, et rappelleront à ceux qui ne connaissent pas les productions allémaniques les qualités poétiques de la langue qui se parle en Suisse, en Alsace et dans le sud-ouest de l'Allemagne [1]. Elle ne mérite point le dédain dans lequel elle est tenue par la plupart des Allemands du Nord. Elle est, au contraire, bien plus que celle qui a prévalu, la fille de la langue harmonieuse et poétique des Minnesaenger, et plus d'une fois elle s'est montrée digne de sa mère.

La langue des Minnesaenger, ainsi que nous

[1] HEBEL : *Allemanische Gedichte* ; — ARNOLD : *Der Pfingstmontag* ; — les poésies lyriques et humoristiques de HIRTZ ; — les nombreuses pièces de vers en dialecte alsacien, auxquels l'esprit particulariste a donné le jour, comme protestation indirecte contre la conquête prussienne.

l'avons indiqué dans l'introduction, fut peu familière aux poètes provençaux et français. Celle des troubadours et surtout celle des trouvères ne furent, au contraire, pas inconnues aux poètes allemands, quoique les ressemblances que l'on peut constater entre les poésies provençales, françaises et allemandes, tiennent bien moins à une étude approfondie des œuvres des troubadours et des trouvères de la part des Minnesaenger, qu'aux rapports qui existaient entre la France du Nord et l'Allemagne et à la conformité de la vie et des goûts des chevaliers provençaux, français et allemands.

Ainsi la langue des tournois en Allemagne est toute composée de mots français, et le mot *turnei* lui-même est d'importation française. Beaucoup d'autres mots français pénétrèrent également en Allemagne, contrairement à ce qui avait eu lieu au commencement de l'époque féodale, où de nombreux éléments germaniques acquirent droit de cité dans la langue française. *Hoevisch, toerperlich* sont la traduction exacte des mots français courtois, vilain; *underkussen* est imité du français entrebaisier, *underminñen* de entramier [1]. Veldeke

[1] Cf. Der iu maere bringet daz bin ich.
WALTHER v. d. V.
Je suis cil qui mieux aura servi.
COUCI, p. 37.
Je suis cil qui plus a de tourment.
Ibid.

emprunta à Chrestien de Troyes non-seulement les sujets de ses pièces et de nombreuses descriptions, mais encore des mots de sa langue, tels que *poisun, pris, prisen, klären, verklären*. Le Tannhaeuser, Wolfram, Godefroi employèrent également beaucoup de mots français, tels que *schanzun, pasturele, retriuwange, solate, rundâte, stampenie*.

Des ressemblances non moins frappantes existent entre les images et les locutions dont se sont servis les poètes des différents peuples dont nous nous occupons; ils ont donc dû connaître les œuvres des poètes étrangers.

Ainsi tantôt le poète se compare à Tristan, buvant de la coupe enchantée [2]; tantôt il déclare l'amour de sa dame préférable à une couronne [3], ou même au Paradis [4]. Ou bien il le représente purifiant le cœur, comme le feu purifie l'or [5]; ou il affirme que l'amour empêche de vieillir [6]. Ailleurs, parlant de sa dame, il s'étonne qu'étant

Sêt mîne triuwe.

WARTHER v. d. V.

Teneis ma foi.

WACKERN. *Alt. fr. Lieder u. Leiche.*

[1] *Tristan*, v. 2292, 8062, 19214.

[2] RAYN. III. 105; DE LA BORDE, 70; MAN. I. 20 a. *Poeti del primo secolo* I. 322.

[3] RAYN. III. 294; LA REVALIÈRE II. 21; MAN. I. 178 a.

[4] RAYN. III. 121; LA REV. II. 69; MAN. II. 44 b.

[5] RAYN. III. 276; MAN. I. 96 a. *Poeti*... I. 167.

[6] RAYN. III. 4; DE LA BORDE, p. 6; MAN. I. 6.

si belle, elle soit si cruelle [1]. Lorsque le poète allemand dit à sa dame que, pour le déterminer à la quitter, il faudrait qu'elle cessât d'être belle [2], il reproduit une idée exprimée avant lui par un poète provençal [3].

On pourrait croire encore que Walther lui-même a servi de modèle au roi de Navarre, lorsqu'après avoir volé un baiser à sa dame, il se déclare, en badinant, disposé à le rendre [4]; Rodolphe de Neufchatel enfin imita en allemand, strophe par strophe, une pièce de Folquet de Marseille.

On peut regretter que les Minnesaenger n'aient pas, dès le XIIe siècle, fixé la langue allemande [5], qui, sans être moins riche, eût gagné ainsi en

[1] RAYN. III. 289; DE LA BORDE II. 204, MAN. II. 54 a.

[2] MAN. I. 144 a.

[3] *Mscr.* III. 149.

[4]
D'une chose ai grand désir
Que vos puisse tolir
Ou emblier
Un doux baisier;
Que si corrocier vos en cuidoie,
Volentiers le vos rendroie.
DE LA REVALLIÈRE II. 213.

Si hat ein kussen daz ist rot,
.....
Swie dicke so siz wider wil
So gibe ichz ir.

[5] PF. 17. 34... 40. — La même idée se retrouve chez Reinmar le Vieux. V. D. HAGEN I. 178.

[5] Cf. HEINRICH : *Parceval*, 206.

sonorité et en éclat. Mais l'inspiration poétique ne saurait suffire pour arrêter une langue; il y faut le travail et la science, et les chevaliers poètes, artistes avant tout, eussent dédaigné assurément, pour conserver leurs poésies, de faire œuvre de clercs et de vilains.

V

LA VERSIFICATION

La versification de Walther est aisée, quoique savante. Il fit faire un pas important à la poésie, d'accord avec un petit nombre de ses contemporains, en dégageant les strophes lyriques du caractère tout épique que conservait l'ancien style, tel qu'il se retrouve en particulier chez Kurenberg, Aïst et Sevelingen. Il marcha, en effet, résolument sur les traces de Veldeke, le plus ancien des grands poètes allemands du XIIe siècle, et s'efforça, comme lui, d'introduire en Allemagne la poésie française et provençale, tout en gardant une attitude plus indépendante.

Les poètes provençaux s'étaient appliqués, plus que leurs émules du Nord et de l'Allemagne, à la forme de leurs œuvres ; de là les mots *lima*, *bastir*, *afinar*, *labor*, *esmerar*, qu'on y rencontre fré-

quemment [1]. Les vers de Bertram de Born lui-même frappent par leurs coupes savantes et par leurs cadences symétriques, aussi bien que ceux du moine de Montaudon et de Rambaud d'Orange [2], et l'on trouve poussé à la dernière perfection, dans la poésie provençale, comme chez Walther, l'art d'entrelacer les rimes, la science du mètre et le calcul des consonnances habilement mêlées.

Jamais les poètes allemands ne s'avisèrent même de certains raffinements, dont la poésie de la France méridionale montre des exemples, et les descorts qui renfermaient dans une même pièce des strophes successives, et dans la même strophe des vers de plusieurs langues, n'ont aucun équivalent dans la langue des Minnesaenger [3]. La forme acquit même une importance telle, aux yeux des poètes du Midi, que chez plusieurs l'harmonie seule tient lieu de poésie ; et, tandis que leurs idées et leurs sujets sont fort monotones, leurs mètres varient presque à l'infini.

Les pièces des Minnesaenger, à l'imitation de

[1] Diez : *Die Poesie der Troubadours*, p. 37.

[2] Raynouard V. 264. — *Ibid.* V. 411. — Cf. Pf. 2; Lachm. 110. 13.

[3] Ce genre poétique, qui appartient en propre à la langue d'oc, renferme, sans aucune régularité, les rhythmes les plus divers; on n'y trouve aucun retour de refrains et nulle répétition de certaines phrases musicales, comme dans le Lai allemand. — Cf. *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 521.

celles des troubadours et des trouvères, comprennent généralement plusieurs strophes. Les strophes (*cobla*) de la chanson (*trobar, obra, chantar, sonnet*) provençale sont ordinairement semblables, et admettent les combinaisons les plus variées. Tantôt elles sont inventées par le poète, tantôt imitées d'un autre [1]. Le nombre des strophes dans les chansons allemandes est le plus souvent de trois, ce qui n'arrive qu'accidentellement dans celles de la Provence [2].

Sans doute Walther ne réunit pas toujours plusieurs strophes (*gesetz*) pareilles, pour en faire une chanson (*liet*), et les strophes isolées sont encore chez lui les plus nombreuses; les proverbes mêmes n'en renferment généralement qu'une seule; il est vrai encore que le lien qui unit ses strophes est souvent très-faible [3]. Il n'en a pas moins un mérite réel d'avoir ainsi ouvert à la poésie allemande de nouvelles voies.

Le nombre et la nature des vers qui forment ses strophes présentent la plus grande variété. Otfrid de Wissembourg, l'auteur de l'Harmonie des Évangiles, n'avait employé que des strophes de quatre vers, avec deux rimes; mais, dès le IXe siècle, dans le Ludwigslied et dans le chant de la Samaritaine, nous trouvons des strophes de

[1] Diez : *Die Poesie der Troubadours*, p. 38.
[2] Raynouard V. 287, 298.
[3] Pf. 63.

six vers, avec trois rimes. Bientôt un refrain vient s'ajouter à la strophe ou, à défaut de refrain, le sixième vers est sensiblement plus long que les précédents [1]. Les grands poèmes du temps de Walther, les Nibelungen, Gudrun, Parceval sont composés également de strophes qui leur sont propres, mais qui sont conservées invariablement du commencement à la fin. Walther, par contre, était poète lyrique et pouvait dès lors varier ses strophes à l'infini.

Si l'on considère chacune de ces dernières en particulier, la critique peut porter sur trois objets, les paroles (*das wort*), la prosodie (*der ton*) et l'air (*die weise*). Il était rigoureusement interdit à tout poète allemand, de par les lois du Parnasse, d'emprunter à un autre l'un de ces trois éléments, et le Marner appelle Reinmar de Zweter « voleur de tons » pour n'avoir pas observé cette règle. Beaucoup de poètes même inventaient un nouveau mètre pour chaque nouvelle pièce qu'ils composaient.

Walther ne se conforma pas toujours à cette loi. Sans doute tous les mètres dont il se sert lui appartiennent en propre; mais il faisait le plus souvent un certain nombre de pièces sur un même mètre. Il est vrai qu'elles se rapportent généralement au même sujet; on les comparerait volontiers à une série de sonnets composés sur des sujets de même nature.

[1] V. d. Hagen II. 376b.

Cette remarque s'applique surtout aux proverbes, pour lesquels il s'est contenté de huit mètres. Chacun sert pour un certain nombre de pièces, et il est généralement abandonné, quand le mètre suivant est abordé. Aussi ne risque-t-on guère de se tromper, en suivant pour le classement des proverbes de Walther l'ordre des tons. Comme on l'a vu, il correspond presque partout à l'ordre historique [1].

Tous les tons ont un trait commun, la division des strophes en trois parties. Les poètes provençaux insistent peu sur cette division, les Allemands au contraire y attachent une grande importance. Ils appellent *stolle* chacune des deux premières de ces parties qui, à l'époque la plus brillante de la poésie des Minnesaenger, sont sem-

[1] Uhland et Simrock ont essayé de faire ce classement :

1 Ton de la cour de Vienne (Wiener Hofton) : SIMR. 2-19.
2 Ton du roi Philippe (Koenig Philippston) : SIMR. 19-29.
3 Second ton en l'honneur de Philippe (Zweiter Philippston) : SIMR. 29-34.
4 Premier ton on l'honneur d'Othon (Erster Ottenton) : SIMR. 34-40.
5 Second ton en l'honneur d'Othon (Zweiter Ottenton) : SIMR. 40-75.
6 Ton du roi Frédéric (Koenig Friedrichston) ou ton du blâme d'Othon (Otto's Rügeton) : SIMR. 75-95.
7 Ton en l'honneur de Katzenellenbogen (Bogners Ton) : SIMR. 95-102.
8 Ton en l'honneur de l'empereur Frédéric (Kaiser Friedrichston) : SIMR. 102-136.

blables, et les deux ensemble forment l'*aufgesang*; la troisième se nomme *abgesang*.

On remarquera l'analogie de cet usage avec la poésie grecque; les *stollen* rappellent la strophe et l'antistrophe et l'*abgesang* est l'image de l'épode. On peut comparer encore les strophes allemandes aux strophes saphiques et alcaïques des anciens, ainsi qu'aux octaves et aux sonnets des Anglais et des Italiens. La canzone italienne se compose aussi de trois parties, mais les deux premières n'y sont pas toujours semblables, ce qui arrive également chez Walther. Le décime espagnol présente enfin une analogie assez grande avec les strophes allemandes.

Walther s'applique beaucoup à la versification de ses poésies. Il y a moins d'art, il est vrai, dans la prosodie des proverbes, et la division en trois parties, bien qu'ordinaire, n'y est pas constante. Dans les chansons, au contraire, la forme est traitée avec le soin le plus minutieux. Les *stollen* précèdent ordinairement l'*abgesang*, comme le demande l'oreille. Quelquefois cependant ce dernier se place entre les deux *stollen*, ce qui arrive souvent aussi dans la canzone. Quelle que soit sa place, elle reste la même dans les différentes strophes dont peut se composer une pièce [1]. Quelquefois même il manque absolument, par exemple dans le Chant du Matin de Walther.

[1] Pr. 7.

Ordinairement les trois éléments de la strophe sont d'égale longueur ; souvent néanmoins le premier *stolle* ne comprend que deux vers, tandis que les deux autres parties sont plus longues ; parfois encore les deux *stollen* sont d'égale longueur, mais diffèrent de l'*abgesang*.

La strophe allemande à trois parties est empruntée à la France. Elle ne se trouve, en effet, que dans la poésie lyrique, généralement imitée des Français et non dans les proverbes, qui appartiennent en propre aux Allemands, ni dans les chants populaires, tels que ceux de Nithart. Chez les Minnesaenger, comme chez les poètes français, l'épode rime ordinairement avec la strophe et avec l'antistrophe [1], la dernière strophe est souvent allongée et l'épode l'est dans la même proportion que la strophe et que l'antistrophe.

Les pièces à plusieurs strophes renferment fréquemment un refrain, qui se répète identiquement dans chacune d'elles. Le plus souvent il se place à la fin des strophes ; parfois cependant il se trouve au commencement. Il consiste ordinairement en un ou plusieurs mots semblables ; quelquefois aussi il ne comprend qu'une exclamation, telle que *hei*, *owe*, ou *tandaradei* [2].

Les chansonniers français et provençaux aussi mettent fréquemment un refrain à la fin de leurs

[1] Cf. V. d. Hagen : *Veldeke* I. 38 a. — Walth. v. d. V. 13.
[2] Uhland V. 495-499. — Pf. 9. 8.

strophes. Chez les Provençaux il se rencontre également au milieu de la strophe ou même au commencement. Le refrain des poésies françaises n'est pas seulement une imitation de la poésie provençale ; il est dû encore à l'influence de la poésie ecclésiastique [1], ou de la poésie populaire [2]. Souvent même les poètes ne font qu'emprunter le refrain d'une chanson populaire [3]. Quelquefois il consiste en plusieurs vers répétés après chaque strophe [4]. Parfois aussi il se borne à un seul mot ; tel que « Triquedondaine [5] » ou « Tirelibondaine [6] » ou « Hurelaribu [7] ou à plusieurs mots n'ayant pas de sens par eux-mêmes [8].

[1] Cf. Allelula, Kyrie.

[2] Wackern. *Altfr. Lieder u. Leiche*, 1, 2, 4, 6.

[3] Wackern. *Ibid.* 30.

[4]
Là où fins cuers s'umélie
Doit-on trouver
Merci, aie,
Pour conforter
« Valara. »
Thibaut de Champ. : Hist. litt. de la France, XXIII. 780.

Et la mort est au degré
Qui me defie.
Gilebert de Berneville : Hist. litt. de la France, XXIII. 586.

[5] *Mscr. de* La Vallière, anc. f. n. 6989, fol. 109.

[6] *Ibid.* fol. 135. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 829, 830.

[7] *Jacques de Cisoing :* Mouchet, 8. — *Hist. litt. de la Fr.* XXIII. 632.

[8] Eh! par li doureles vadou vadu vadourenne.
Gilebert de Berneville. S. Germ. 1989. — *Hit. litt.* 580.

Les chansons sont souvent précédées ou suivies d'une strophe, l'Envoi (prov. *tornada*, all. *geleit*), servant en quelque sorte d'adresse à l'œuvre du poète. Elle est rare chez les Allemands et moins commune chez les Provençaux que chez les Français [1]. La *tornada* provençale est généralement un épilogue tout personnel, s'adressant soit à la dame, soit au messager chargé de lui transmettre les vers du poète, soit à la chanson elle-même [2]; elle forme rarement une strophe séparée.

L'Envoi français s'adresse quelquefois au messager [3], mais le plus souvent à la poésie elle-même, que le poète adresse tantôt à sa dame [4], tantôt à

[1] Wackernagel s'est certainement trompé, en prétendant que l'Envoi était rare chez les poètes français, et en essayant d'expliquer cette rareté par l'affirmation, un peu légère, qu'en France la poésie avait été étrangère à la vie du peuple. Il a eu tort également de soutenir que l'Envoi ne s'adresse qu'à la poésie elle-même, et non à un messager. WACKERN. *Altfranz. Lieder u. Leiche*, 12. 5; 13. 6.

[2] DIEZ : *Die Poesie der Troubadours*.

[3] Copin Doucet, proi vous que faites tant
Que en maint lieu faites chanter ce chant,
Que ma dame le puist sovent oïr,
Et Diex me laist encor de li joïr.
Alart de Caus; Hist. litt. de la Fr. XXIII. 523.

[4] Chancon, va t'en ù je t'envoierai
De par Andriu, à la belle accomée;
Dis li que jà de li ne partirai.
Mscr. de l'a. f. 7222, fol. 440.
Suppl. fr. n. 184, fol. 437;
Hist. litt. de la Fr. XXIII. 548.

une ville [1], ou à un puy, ou concours poétique [2], tantôt à un seigneur, ami ou protecteur de poète [3], tantôt même à Jésus-Christ [4].

La prosodie du Lai présente des difficultés particulières. Il a une grande extension et renferme des mètres nombreux et variés. Il ne serait pas

Chancon va t'en à ma dame.
.....
Giles de Vieux maisons. S. Germ. 1989.

Chanconette, tu t'en iras
A m'amiete, si li di...
Jean de Neuville : Cangé 65, 66; *Hist. litt...* XXIII. 644.

[1] Chancon, va t'en à Cortrai, sans séjour.
.....
Gilebert de Berneville. S. Germ. 1989.

[2] Chancon, va-t-en, sans loisir,
Au puy d'Arras te fai oïr.
Andrieu Contredit; a. f. 7222, 7618; *S. Germ.* 1989.

[3] Chancon, va-t-en à monseigneur Erart.
Cardon de Croisilles. S. Germ. 1989.

Va t'en, Chancon, sans nul atendement
Droit au bon comte où toute honor s'aaire,
Qui de Forois est sire et essanplaire.
Eustache le peintre. MOUCHET, 8.

Chanconete por voir
A celi qui tant seit valoir
Tu feras en Flandre savoir
Phelippe... *Gautier d'Épinal.* — *Hist. litt.* XXIII. 574.

[4] Chancon, va t'en en paradís laiens
A Jhesu Crist, si li requier et prie
Qu'Andrieu me rende et mon signor d'Arsie.
Joscelin de Dijon. — MOUCHET, 8, p. 655.

exact, sans doute, de prétendre qu'il n'obéit à aucune loi ; mais ces lois sont difficiles à établir, et à tout instant celles qu'on serait tenté de formuler et que justifieraient de nombreux exemples sont démenties par des exemples contraires. Généralement on peut y signaler toutefois une strophe et une antistrophe ; mais celles-ci ne sont pas suivies de l'épode, laquelle d'ailleurs ne saurait y trouver place, le poème continuant encore.

La prosodie allemande repose moins sur le nombre et sur la quantité des syllabes que sur l'accentuation. Lachmann, Zarncke et d'autres critiques distinguent plusieurs degrés parmi les intonations que les poètes du moyen-âge donnent aux syllabes. Ces intonations peuvent être ramenées à trois et les syllabes partagées en syllabes accentuées, en syllabes qui se prononcent sans accent, enfin en syllabes muettes [1].

Il faut se rappeler qu'en allemand le ton principal appartient dans chaque mot à la syllabe radicale, si toutefois elle n'est pas précédée d'une ou de plusieurs syllabes qui, en attirant l'accent, modifient le sens du mot [2]. La syllabe qui, dans chaque mot, a le ton principal, peut toujours être

[1] *K. A. Hahn's mittelhochdeutsche Grammatik, neu ausgearbeitet von Friedrich Pfeiffer. Zweite Ausgabe* Frankfurt a. M. 1871.

[2] Gûot — ûebergûot.
Gân — zûogâh.

accentuée, et il est rare qu'elle ne le soit pas.

Il arrive ainsi que la première syllabe de chaque mot a ordinairement l'accent, à moins toutefois que le mot ne commence par un préfixe : *be*, *ge*, *emp.* etc., ou par une des syllabes *al*, *un*, *ur*. L'accent manque encore quelquefois à la première syllabe, pour empêcher la succession immédiate de plusieurs syllabes accentuées ou de plusieurs syllabes qui se prononcent sans accent ; l'harmonie de la langue demande, en effet, qu'on alterne entre les unes et les autres.

Dans la poésie allemande primitive on se contentait de compter les syllabes accentuées, sans tenir compte de celles qui ne l'étaient pas ; c'est ainsi que dans tout le poème d'Otfrid chaque vers renferme quatre syllabes ayant l'accent. Il en est de même dans la poésie épique et narrative antérieure à Henri de Veldeke ; avant lui aussi l'accent était toujours mis sur la dernière syllabe, que la rime en eût une seule ou plusieurs. Ce fut lui enfin qui introduisit l'usage de placer régulièrement une syllabe se prononçant sans accent entre deux syllabes accentuées, et, à partir de lui, toutes les autres syllabes, qui peuvent se trouver entre deux syllabes accentuées, sont toujours muettes.

Souvent, en effet, dans les manuscrits, des points sont placés sous certaines lettres, et indiquent que ces lettres ne se prononcent pas à la lecture. Les lettres muettes, il est vrai, ne

s'écrivent pas toujours, et il arrive que des mots de deux syllabes qui, d'après les règles de la prononciation, devraient avoir une syllabe muette, ont une seconde forme monosyllabique[1].

Généralement l'usage des syllabes muettes présente chez les poètes allemands une grande analogie avec l'élision dans la poésie latine. Cette dernière a lieu en allemand entre un *e* qui termine un mot et un autre *e* qui commence le mot suivant[2], entre un *e* final et une autre voyelle qui commence le mot suivant[3], entre deux *i*[4], entre *o* et *i*[5]; entre *a* et *e*[6]; entre *u* et *e*[7]; les monosyllabes eux-mêmes sont sujets à l'élision; cela n'a pas lieu seulement pour l'article et pour le pronom relatif[8], mais encore pour les pronoms per-

[1] So súln die nidern úmb (pour úmbe) das ríche ráten.
Ee

[2] Son spotte er niht darumbe mîn.
Ei

[3] Swenne ir guote.
Eo
So wollte ouch ich vil gerne froîde han.
Ie

[4] Zahi *wiech* (wie ich) dann sunge von den vógellinnen.
Oi

[5] So rehte reine *sost* (so ist) ir lip.
Dar

[6] Er rihtet in *dar* (da er) vóget in ist.

[7] So *d'uz* (du ez) ze gúoten dingen wóltes kéren.
D'e

[8] Do fúort er mînen krenchen trit in *d'erde*
Diech (pour: die ich) lebt áne sórge *d'z* (daz) hérze!

sonnels [1], pour certaines formes des verbes [2], ou pour des mots invariables [3]; il arrive encore que deux voyelles brèves, séparées ordinairement par une consonne, se fondent en une seule [4].

L'élision n'est pas toutefois de rigueur entre deux voyelles qui se suivent. Les poètes postérieurs évitent, il est vrai, les hiatus avec le plus grand soin; mais à l'époque de Walther ce raffinement n'était pas encore entré dans l'usage [5].

L'emploi le plus fréquent que celui-ci fasse des abréviations et des syllabes muettes se trouve dans la syllabe unique ou dans les syllabes (Auftackt) qui souvent sont placées au commencement du vers; grâce à elles, le vers ne commence pas toujours par une syllabe accentuée.

C'est à ces dernières qu'il faut attribuer également la présence, dans la poésie des Minnesaenger, des pieds. Servant, en effet, de prélude à un vers,

[1] Súnder schéiden *êst* (es ist) al ein
Und nímt dir *swázt'* (swaz du) uns hást benómen
Do wíss ich wól *dázt* (daz du) allenthálben álso táete.

[2] Dâbí vert éinr in stárken bennen,
Dèrst (der ist) geheizen brânt.
Wér sol ríhten? *hie 'st* gekla get.

[3] Den wée, daz jéman *drúffe* (darauf) háb, der ín her wider vélle.

[4] *Gelegn* pour gelegen
Pflegn pour pflegen.

[5] *Die ez*
Dánne d*ie ez* gérne hóerent.
Und *sie áb* den búrgen stíze.

elles sollicitent la répétition de la même mesure au commencement du vers suivant; de là dans la poésie lyrique allemande des iambes, des trochées, des anapestes, des dactyles, à l'exemple des poètes anciens et des lyriques français. En effet, tandis que dans la poésie narrative on ne fait guère que compter les syllabes accentuées, on compte, dans la poésie lyrique, les syllabes, quelles qu'elles soient. Ce ne fut que plus tard, à partir de Nicolas d'Ieroschin, que l'on commença à scander également les vers narratifs.

Les pieds dont Walther se sert de préférence sont le trochée et l'iambe; souvent il paraît avoir adopté l'un ou l'autre par hasard plutôt que pour tout autre motif; on peut dire néanmoins que les chansons sont presque toujours indifféremment trochaïques ou iambiques, tandis que l'iambe domine incontestablement dans les proverbes. Les vers dactyliques sont beaucoup plus rares, cependant il s'en trouve des exemples, destinés ordinairement à produire des effets d'harmonie imitative[1].

Comme chez Walther, le mètre le plus commun dans la poésie française est le vers iambique, ordinairement de dix syllabes; souvent, néanmoins, les vers iambiques y alternent avec des vers tro-

[1] Wól mich der stúnde daz ích si erkánde,
Díu mir den líp und den múot hat betwúngen.
Fr. 7,

chaïques, généralement plus courts[1]. Quelquefois aussi la poésie française prend une allure épique; c'est ainsi qu'Aidefroi le Bastard emploie tantôt l'alexandrin, tantôt le vers de dix syllabes.

Dans la poésie provençale les pieds généralement usités sont, comme en France et en Allemagne, l'iambe et le trochée, tantôt employés d'une manière suivie, tantôt alternant, et surtout le vers iambique de dix syllabes.

Les analogies que l'on constate en considérant la nature des vers se rencontrent également quant à la rime. Là encore les Provençaux furent les maîtres des Français et des Allemands et, dès la période la plus florissante de leur poésie (1140-1250), ils y cherchèrent des complications que n'atteignirent pas leurs émules. Ils connaissent les rimes masculines (all. *stumpf*), qui ne renferment qu'une syllabe, et les rimes féminines (all. *klingend*), qui en renferment deux ou plusieurs; tantôt ils appliquent leurs rimes dans chaque strophe isolément et tantôt ils les étendent à plusieurs strophes consécutives.

Les Français se montrèrent moins rigides[2], quoique dans les jeux partis de Thibaut de Champagne on rencontre non-seulement l'hémistiche et les rimes masculines alternant avec les rimes fé-

[1] WACKERN. *Altfranz. Lieder u. Leiche*, 15, 18, 32, 33, 34, 39, 42, 49.

[2] *Ibid.* 4, 13, 23, 24...

minines, mais en général une précision et une élégance remarquables et la même versification employée dans les questions et dans les réponses. Le plus souvent cependant les mêmes rimes ne s'étendent pas, chez les trouvères, à toutes les strophes d'une même pièce[1], et la rime se borne en général à une seule strophe, chaque strophe ayant son système particulier. Quelquefois, comme chez les Provençaux, la rime du premier vers de chaque strophe est répétée dans le premier vers des strophes suivantes[2]. Ailleurs le dernier vers d'une strophe rime avec le premier de la strophe suivante[3]. Ailleurs encore les poètes français n'hésitent pas à se servir, pour leurs rimes, des flexions grammaticales[4]. Souvent aussi le système adopté est abandonné[5]. On trouve enfin, comme en Provence, la même rime à la fin de tous les vers d'une même strophe.

Les poètes allemands négligèrent longtemps ce puissant élément de grâce et d'harmonie, et, avant

[1] La Ravallière II. 9, 20, 24, 33, 35, 38.

[2] Wackern. *Altfranz. Lieder u. Leiche.* 2, 9, 30, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 43, 47.

[3] Wackern. : *Ibid.* 24, 27.

[4] .... Plaint.
.... Plaindre.
.... Faindre.
.... Faint.
Wackern. *Ibid.* 28.

[5] Wackern. *Ibid.* 7, 14, 26, 34.

[6] Wackern. *Ibid.* 1.

Veldeke, leur manière de rimer resta très-imparfaite. Les plus anciens poètes se contentèrent de l'allitération qui ne consiste que dans la répétition des mêmes sons au commencement de deux ou de plusieurs mots qui se suivent. Des poètes de l'époque la plus brillante, Godefroi de Strasbourg et après lui Conrad de Wurzbourg, conservèrent un goût prononcé pour cette forme primitive de la rime[1].

Walther et la plupart des poètes de son temps usèrent peu de l'allitération. Leur manière de rimer diffère peu de celle qui est encore en usage de nos jours et qui consiste dans la répétition des mêmes voyelles accompagnées des mêmes consonnes, à la fin des vers[2]. La seule condition qu'ils s'imposent, outre la reproduction des mêmes lettres, c'est que la voyelle qui forme la rime ou, si cette dernière renferme plusieurs syllabes, que la première de ces syllabes soient accentuées. Ils ont soin également, contrairement aux Français, de ne faire rimer entre eux que les radicaux des mots. Souvent néanmoins leurs rimes ne sont pas semblables ; ils font rimer des syllabes longues

[1] Mit *lebendem libe* sterben muoz.

[2] Frô — alsô ;
Hô — dô ;
Klâgen — erslâgen ;
Getrâgen — krâgen ;
Swaere — maere ;
Kanzelaere — kameraere.

avec des brèves, des syllabes sonores avec des syllabes muettes [1].

Il n'en est pas moins vrai que l'art de la rime fit de grands progrès depuis Veldeke. Avant lui on se contentait des rimes masculines; ce fut lui qui, à l'exemple des Français, introduisit également les rimes féminines. Celles-ci renferment tantôt deux syllabes, dont la première est longue et dont la deuxième consiste en la lettre *e* [2]; tantôt elles comprennent trois syllabes, dont la première est brève et la deuxième muette [3]. Walther en fait un usage fréquent.

Ordinairement ses rimes se trouvent dans deux vers consécutifs, le premier vers de la strophe rimant avec le deuxième, et le troisième avec le quatrième; cela a déjà lieu chez Otfrid.

Souvent les rimes se croisent, c'est-à-dire que les vers qui riment entre eux sont séparés par un ou par plusieurs autres [4].

[1] Schoene — krône (Walther v. d. V.).

[2] Ouwe.

[3] Gebenne — lebenne
(prov. gebnē — lebnē).

[4] Junger man wis hohes *muotes*
Dur die reinen wol gemuoten *wip*,
Fröwe dich libes und *guotes*
Und wirde deinen jungen *lip*;
Ganzer froide hast du *niht*,
So man die werdekeit von wibe an dir niht *siht*.
Mit valscheloser güete *lebt*
Ein man der mir wol jemer *mac*

Souvent aussi la même rime se reproduit dans un grand nombre de vers, dont les combinaisons présentent une remarquable variété. Quelquefois, en effet, les rimes se suivent coup sur coup, avec une abondance et une sonorité étonnantes. Une des premières pièces de Walther[1] comprend, à l'exemple des Provençaux et des Français, cinq strophes de sept lignes chacune ; dans la première strophe chacun des vers se termine par *a*, dans la deuxième par *e*, etc. Nous trouvons des tours de force semblables chez Bernard de Ventadour[2] et chez le moine de Montaudon qui, dans sept strophes consécutives de neuf vers, donne la même rime aux quatre premiers vers ainsi qu'aux cinq derniers de chacune d'entre elles[3].

Walther ne se contente pas de faire rimer entre elles les fins des vers ; la rime s'étend encore aux mots par lesquels plusieurs vers consécutifs commencent. D'autres fois elle est appliquée à deux mots qui se suivent[4] ; c'est ce que les Allemands

Gebieten swaz er ere *wil*.
Sin staete mir mit froide *gebt*
Wan ich sin vil schône *enflac* :
Daz komt von grôzer liebe *vil*.

[1] Pf. 2.
[2] *Mscr.* 7693, p. 109.
[3] Raynouard V. 264.
[4] Waere — maere..... Cf. Bartsch : Der innere Reim in der höfischen Lyrik.
Germania, 12. 129.

appellent *Schlagreim*. D'autres fois encore le commencement et la fin d'un même vers riment entre eux[1]; les Allemands appellent cela du *pauses*. Quelquefois la rime se trouve au milieu du vers, correspondant au premier ou au dernier mot de celui-ci.

Dans d'autres pièces la même rime se rencontre, comme en France, au commencement d'un vers et à la fin du vers suivant[2]. Il n'est même pas rare qu'une même rime se répète dans plusieurs strophes; les Allemands appellent cette combinaison des grains (*Kœrner*); nous trouvons ainsi chez Walther deux strophes de sept vers, le cinquième vers de la première rimant avec le cinquième de la seconde[3]. C'est encore ainsi que Rambaud d'Orange met dans six strophes consécutives le mot *lenga* au cinquième vers; dans une autre pièce le quatrième vers de chaque strophe se termine par le mot *genta*[4].

Il arrive encore que les deux derniers mots d'un vers riment avec les deux derniers du vers suivant[5]. Enfin certains mots qui terminent le

[1] *Ein* klôsenaere, ob erz vertruge? ich waene er *nein*.
Daz und ouch mê vertrage ich doch durch *etezwaz*.

[2] *Lobe* ich des libes minne, deis der seele leit;
Si giht er sî ein lüge, ich tobe.

[3] Lachmann, 110. 13.

[4] Raynouard V. 411.

[5] Den verbiute ich *minen sanc*
Und ist âne *minen danc*.
Pf. 56. 14, 15.

vers ne riment avec aucun autre mot; on les appelle des orphelins (*Waisen*) [1].

Le soin minutieux que Walter apporte à la rime dans ses chansons ne doit pas nous surprendre, si nous nous rappelons que ces dernières supposent toujours une mélodie, tandis que les proverbes pouvaient être seulement récités. Les poètes allemands, et Walther non moins que les autres, rappellent souvent leurs *chants;* c'était même parmi eux un usage fréquent d'inventer pour chaque pièce de vers une nouvelle mélodie, aussi bien qu'un nouveau mètre. De là, entre autres, le soin avec lequel ils partageaient leurs strophes en trois parties. Souvent même à une nouvelle mélodie et à un nouveau mètre venait s'ajouter un nouveau pas de danse.

Les maîtres chanteurs des siècles suivants ont conservé l'usage de se servir pour chacune de leurs pièces d'un nouvel air; quelques-unes de leurs annotations musicales ont été conservées, tandis qu'il ne reste aucune trace des airs composés par les Minnesænger [2]. Il nous est donc impossible de nous rendre un compte exact des mélodies

[1] Cela a lieu dans Pf. 21 pour le sixième vers de chaque strophe, et dans Pf. 45 et Pf. 77 pour le huitième. Cf. Uhland V. 190... Hahn : Mittelhochdeutsche Grammatik... 176.

[2] Raynouard V. 219, 396. — Les savants qui ont essayé de retrouver les mélodies des poésies des trouvères, n'ont pu se mettre d'accord, jusqu'à ce jour, sur la valeur des annotations musicales, qui se trouvent dans quelques manuscrits.

sur lesquelles se chantaient les poésies de Walther. Nous pouvons cependant, en ne considérant que l'allure de quelques-unes de ses pièces, nous faire une idée de sa grâce et de son sentiment musical. Tantôt, en effet, le mouvement exprimé par les paroles est rendu par le rhythme des strophes avec une exactitude frappante, qui suffirait presque à faire comprendre le sens des paroles [1]; tantôt les mots seuls et la cadence des vers font entendre comme la mélodie d'une danse gracieuse [2]. Que serait-ce si l'air de la pièce nous avait été conservé!

La versification de Walter est digne, d'après ce qui vient d'être établi, de la pureté de sa langue et de l'intérêt de ses sujets, et l'on ne saurait l'accuser d'en avoir négligé aucun élément. Au contraire, l'excès de soin qui se trahit dans plus d'une pièce, et qui se rencontre fréquemment dans le siècle suivant, a paru peu digne du grand poète, qui généralement évite aussi bien l'affectation que la négligence. Cette raison a paru suffisante à des critiques autorisés pour contester l'authenticité de certaines poésies qui nous sont parvenues sous son nom [3].

[1] Pr. 1.
[2] Pr. 6.
[3] Sum. 136

VI

WALTHER ET LES AUTRES POÈTES ALLEMANDS

Aucun poète allemand, avant Goethe, n'a joui auprès de ses contemporains et de ses successeurs d'une gloire plus incontestée que Walther. Les plus grands poètes de son temps le proclament leur modèle, et les écrivains des siècles suivants se vantent d'être ses disciples. Le témoignage que lui rend Godefroi de Strasbourg est concluant à cet égard. Il l'appelle « le maître des rossignols » et le reconnaît, comme dirait Montaigne, comme « le maître de chœur des poètes de son pays », depuis la mort de Reinmar le vieux. Rodolphe d'Ems et Ulric de Lichtenstein, qui furent également des poètes très-goûtés, rendent à plusieurs reprises hommage à son génie. Ce dernier l'imite dans quelques-unes de ses pièces. Lorsqu'il voit en imagination des jeunes filles qui dansent le long du chemin, le fond et la forme de sa strophe dénotent une réminiscence de Walther. C'est encore à son exemple qu'il parle de la grâce de Dieu, du bien-être, de la fortune et de l'honneur, en regrettant

[1] *Tristan*, v. 1218, 1219.

que tous ces biens ne puissent pas être acquis à la fois. On se rappelle enfin le témoignage qu'il rend à l'immense notoriété dont jouissaient les poésies de Walther, lorsqu'il raconte que son page l'aborda en chantant la première strophe de la pièce de ce dernier, en l'honneur des femmes allemandes.

Le seul des contemporains et des rivaux de Walther, dont la gloire balance la sienne, c'est Wolfram d'Eschenbach. C'est lui que Frédéric Schlegel a proclamé le plus grand poète de l'Allemagne, et de nos jours encore ses admirateurs, non contents de le regarder comme le plus illustre des conteurs allemands [1], le célèbrent encore comme le prince de Minnesaenger [2]. Cet avis, on l'a vu, n'est pas celui de tous les juges compétents. Walther et Wolfram sont d'ailleurs assez éminents pour se disputer le premier rang. Walther est plus simple, ses poésies lyriques sont moins passionnées, il est moins brillant et moins épique ; mais hâtons-nous d'ajouter que Wolfram lui-même a reconnu son influence et son génie.

On sait que Walther était particulièrement estimé de l'empereur Frédéric II, et l'on se rappelle qu'il eut pendant quelque temps des relations suivies avec le margrave de Misnie, que de nombreux témoignages représentent comme ayant été

[1] HEINRICH : *Parceval*, 4, 189.
[2] *Ibid.* 3, 5.

poète également et comme un bon juge en matière de poésie. On ne saurait douter dès lors de l'autorité de Walther, ni du rang éminent qu'il occupait dans l'opinion des premiers d'entre ses contemporains.

Parmi ces derniers, celui dont il paraît avoir fait lui-même le plus grand cas, c'est Reinmar-le-Vieux. Il était le poète le plus admiré de la cour de Vienne, et peut-être de l'Allemagne, à l'époque des premiers succès de Walther ; celui-ci peut même être considéré comme son disciple, pendant les premières années qu'il passa à Vienne. Comme lui, il dut sa première gloire à ses chants de mai et au caractère gracieux et tout lyrique de ses poésies. Comme Reinmar aussi, il s'adressa de préférence aux sentiments intimes de l'homme. Mais bientôt il le dépassa, grâce au caractère contemplatif des œuvres qui suivirent. Ses proverbes et particulièrement les strophes qui traitent de la patrie et de l'église le firent monter plus haut encore.

Il paraîtra peut-être sec et d'une délicatesse douteuse, si on le compare à Reinmar ou à un autre poète de la cour de Vienne, Frédéric de Hufen ; mais il ne se contente pas d'être, comme ces derniers, seulement un chantre d'amour. Il tient le milieu, que l'on considère soit l'époque de son activité poétique, soit les genres qu'il cultiva, entre Reinmar-le-Vieux et Remnar de Zweter ; il a plus d'idées que le premier et ne se borne pas,

comme lui, à ne composer que des chants d'amour; il a plus d'éclat que le second et ne s'adonne pas presque exclusivement au genre didactique.

Il semble même que la gloire grandissante de Walther rendit Reinmar jaloux et qu'il craignit d'être dépossédé du premier rang qu'il occupait. Il est probable qu'il contribua, par l'influence qu'il exerçait à Vienne, à en rendre le séjour moins agréable à Walther, et qu'il ne fut pas étranger à sa détermination de quitter la cour de Léopold, en 1198. Quoiqu'il en soit, des dissentiments ont dû s'élever entre eux. Walther, en effet, s'adressant à lui après sa mort, lui dit : « Ce n'est pas toi que je pleure, o Reinmar; je pleure ton noble art, qui n'est plus.... [1] » Mais ils furent légers, si du moins nous en croyons Walther, et ne durèrent pas longtemps. Le dialogue qu'il suppose engagé entre Reinmar et lui n'en trahit rien et semble prouver, au contraire, la sympathie la plus complète pour celui qui avait été son maître [2].

Les strophes qu'il consacra à la mort de Reinmar, sauf le passage que nous venons de signaler, ne contiennent aucune irritation. Au contraire, il déplore cette mort et loue Reinmar avec effusion de n'avoir pas laissé passer un jour sans dire du bien des femmes; il ne voudrait pas lui survivre, et il reconnaît tout ce que l'art véritable a perdu

[1] Pf. 128.
[2] Simr. 171.

en lui, n'eût-il fait qu'une seule pièce, qu'il a soin de rappeler.

La mort de Reinmar n'inspira pas des regrets moins vifs à Godefroi de Strasbourg, aux yeux de qui il fut le prédécesseur immédiat de Walther ; il l'appelle « le rossignol de Haguenau et le porte-étendard, qui marcha à la tête de toute la phalange poétique de son temps[1]. »

Malgré sa modestie, Walther est obligé de s'élever sans ménagements contre les mauvais poètes, notamment à trois époques, pendant son séjour prolongé à Eisenach, lorsqu'il fut l'hôte de Bernard de Carinthie, enfin vers la fin de sa vie, où il essaya par ses avertissements d'arrêter la décadence morale, poétique et artistique de son pays. A Eisenach, en particulier, il condamne sévèrement la poésie grossière qui menace de tout envahir. « Malheur à vous, chants courtois, s'écrie-« t-il, des sons grossiers vont-ils donc vous bannir « de la cour ?.... Je voudrais presque que Dieu « maudît ceux qui s'en rendent coupables !... « Dame grossièreté, la victoire est à vous. Ceux « qui jettent le trouble au milieu des chants véri-« tables sont bien plus nombreux que ceux qui les « écoutent volontiers. Mais moi je veux suivre les « anciens préceptes.... Ceux qui font un bruit si « coupable me font sourire de colère ; comment « peuvent-ils se plaire à toutes les choses incon-

[1] Pf. 128. — Simr. 68, 69. — Uhland V. 76, 77.

« venantes qu'ils font? Ils ressemblent aux gre-
« nouilles d'un étang, auxquelles leurs coassements
« font tant de plaisir que le rossignol en perd tout
« son entrain et ne veut pas chanter davantage[1]. »

Il ne peut s'empêcher, en effet, de constater que la poésie est moins cultivée parce qu'elle est moins estimée. L'âge assurément et ses nombreux désenchantements augmentaient ses dispositions mélancoliques. Cependant si nous nous reportons aux années si malheureuses du premier quart du XIIIe siècle, si nous étudions d'autre part certaines œuvres littéraires de cette époque, nous serons moins tentés de mettre maints jugements portés par Walther sur le compte de l'illusion et nous constaterons, de notre côté, un commencement non équivoque de décadence dans la poésie allemande.

Walther ne se lasse donc pas de jeter un regard douloureux sur le passé, alors que les chants des poètes étaient accueillis avec enthousiasme[2]. Plus tard cependant cette faveur s'est refroidie, le goût s'est corrompu, et les strophes, qui jadis excitaient des applaudissements unanimes, sont désignées sous des noms injurieux[3]. Sans doute il ne craint pas que les hommes de goût jugent aussi sévèrement ses poésies courtoises. Mais, s'il allait subir à

[1] Pf. 72.
[2] Pf. 68.
[3] Pf. 107.

son tour l'influence de certains habitués de la Wartbourg? Car l'entourage grossier, au milieu duquel il vit, ne le rassure nullement[1].

Et ce n'est pas seulement à la cour d'Eisenach que la grossièreté menaçait de tuer la véritable poésie. Les bavards, qui se payaient de mots et ne se souciaient pas de l'art, avaient envahi les cours des moindres seigneurs. Aussi Walther avertit-il le Bogner que la présence d'un seul maître à son château lui vaudrait plus d'honneur que celle de mille bavards[2].

Sa passion l'entraîne même plus loin, et il somme les princes de mettre un terme à un pareil abus. « Si quelqu'un, dit-il à Herrmann, nous ren-« dait notre joie, et faisait triompher la vérité et « les convenances, ah, quel bien on dirait de « lui!... Hélas! pourquoi nul ne le fait-il?... Si « quelqu'un imposait silence à la grossièreté et « la bannissait des châteaux... avec quel plaisir on « chanterait encore! Si on lui interdisait l'accès « des principales cours, alors mon désir serait « pleinement satisfait[3]. » Walther ne se prononce pas ouvertement contre Herrmann, non plus que contre Bernard de Carinthie, auquel il recommande d'ailleurs sans détour de débarrasser sa cour de la poignée de chanteurs bruyants, qui la

[1] Pf. 108.
[2] Pf. 180.
[3] Pf. 72.

déshonorent, afin que leur place soit prise par des gens bien élevés [1].

Il serait intéressant de savoir quels sont les poètes grossiers contre lesquels s'exhale la verve de Walther. Ses œuvres ne nous fournissent aucune indication précise à cet égard. Une fois seulement il nomme Seven, à qui il reproche de faire un mauvais usage de son talent; encore la pièce dont il s'agit n'a-t-elle pas toujours été regardée comme authentique [2]. Dans une autre strophe il accuse un poète médiocre, Wiekmann, d'autres l'appellent Volknant, d'avoir osé placer ses chants au-dessus des siens, et il traite fort durement sa présomption [3].

Mais il en veut surtout à ceux qui ne se plaisent qu'aux fêtes bruyantes et surtout aux disputes des paysans, qui en font le principal objet de leurs poésies, et qui ne réussissent que trop à mettre ces dernières à la mode. Nithart, car c'est lui qu'il paraît avoir principalement en vue, atteignit l'apogée de son succès entre 1230 et 1236; mais il s'efforçait depuis 1215 de donner à la poésie des allures plus populaires, et la rendait ainsi le plus souvent triviale [4].

L'animosité de Walther dut être provoquée par

[1] Pf. 125.
[2] Simr. 95.
[3] Simr. 32; Uhland V. 60, 73.
[4] Cf. Wolfram; Uhland V. 71, 250.

le caractère de la poésie de Nithart, mais aussi par les plaisanteries de mauvais goût que celui-ci s'était permises contre lui, en se demandant entre autres comment s'appelait la dame de Walther, Pô, Alsace, ou de quel autre nom? Gedrut, l'émule de Nithart, ne ménage pas plus le poète Wachsmut de Kunsingen et tous ceux qui, au gré de ces auteurs grossiers et réalistes, exprimaient des sentiments dont la délicatesse leur paraissait raffinée à l'excès. Ulric de Winterstetten entra, à son tour, dans la même voie, et les invectives de Walther doivent dès lors s'adresser également à lui. Ce groupe poétique, peu recommandable assurément, peut rivaliser avec la chevalerie de ce temps, comme l'attestent non-seulement Walther, mais encore les témoignages peu susceptibles d'exagération d'Ulric de Lichtenstein et de Conrad de Wurzbourg.

Malgré les saillies de Nithart et de ses émules, la gloire poétique de Walther ne fit que grandir après sa mort. Les maîtres chanteurs qui continuèrent, avec moins d'éclat sans doute, les traditions des chantres d'amour, firent le plus grand cas de lui; il passa même plus tard pour un des douze maîtres qui avaient inventé la poésie allemande, du temps d'Othon-le-Grand. Il n'y a pas eu à la verité, d'écoles de poésie au XIIe et au XIIIe siècle; son influence ne s'en fit pas moins sentir directement sur l'activité poétique des âges suivants, et les maîtres chanteurs adoptèrent

même trois de ses tons, comme le prouve le recueil de Colmar.

Il eut cependant des disciples sur lesquels il agit d'une manière beaucoup plus directe que sur les maîtres chanteurs. Le plus célèbre fut Ulric de Singenberg, écuyer tranchant de l'abbé de saint Gall. Il suit exactement la manière de Walther dans la plupart de ses pièces, si bien qu'elles ont été confondues avec les siennes dans la majeure partie des manuscrits, et que pour plus d'une on se demande qui des deux en est l'auteur. L'estime et l'affection que Singenberg lui témoignait se montrent avec éclat dans la touchante strophe qu'il composa sur sa mort : « Le maître de notre « doux chant, y est-il dit, celui qu'on appelait de « la Vogelweide, a entrepris le voyage dont il ne « sera fait grâce à nul d'entre nous, pas plus « qu'à lui-même. A quoi lui sert tout ce qu'il a « appris au monde? Sa haute intelligence s'est « éteinte. Nous ne pouvons lui souhaiter qu'une « chose, maintenant que son doux chant s'est « évanoui, c'est que le doux père céleste le re- « çoive en grâce. » Hugues de Trimberg déplore également la mort de Walther, dans son « Coureur », en termes plus simples, mais non moins touchants :

« Le seigneur Walther de la Vogelweide,
Ah, celui-là me ferait pitié, qui pourrait l'oublier ! »

Au nom de Singenberg se rattache encore celui de Leuthold de Seven, Tyrolien comme

Walther, et dont les poésies sont également confondues avec les siennes dans les manuscrits; il existe cependant une certaine différence entre la manière de Seven et celle de Walther [1].

Un autre disciple de ce dernier, et presque son contemporain, c'est le poète connu sous le nom désormais fameux de Tannhaeuser. Non-seulement il accorde à Walther un des principaux rôles dans « la guerre des chanteurs » en plaçant dans sa bouche l'éloge de Philippe-Auguste; souvent encore il l'imite dans d'autres pièces, dans celle entre autres où, comme il arrive à Lichtenstein, son imagination lui représente des jeunes filles de la campagne se livrant à de joyeuses rondes. La décadence de la poésie est cependant très-visible dans les œuvres qui lui sont attribuées, n'en fallût-il comme preuve que les nombreux mots français qu'on y rencontre.

Les successeurs de Walther, Frauenlob, Regenbogen, le Marner, qui suivirent, avec moins d'éclat, il est vrai, ses traditions poétiques, sont unanimes à le louer, et des réminiscences de ses poésies ne sont pas rares chez les écrivains des siècles suivants; c'est ainsi que nous trouvons chez Hadloub une pièce qui rappelle, à s'y mé-

[1] Pf. Introd. Wackern. u. Rieger, XXI, XXII. — Schrott: *Gazette d'Augsbourg*, 5 juillet 1874.

prendre, une des premières et des plus célèbres de notre poète [1].

Son action politique et religieuse eut des imitateurs comme ses œuvres lyriques, et le chroniqueur styrien Ottokar de Horneck (XIVe siècle) se vante de marcher sur ses traces.

Comme le roi de Navarre, il est cité, vanté, critiqué non-seulement par ses plus célèbres émules, mais encore par les poètes des âges suivants. Si Dante rencontre au Purgatoire l'élégant Sordello, qui lui paraît presque l'égal de Virgile, et s'il relègue en enfer Bertram de Born, un tronc hideux portant sa tête par les cheveux [2], si Sordello, de même, est imité, et commenté, et paraphrasé, mainte poésie de Walther, son chant sur les femmes allemandes comme sa pièce des cuisiniers, passent de bouche en bouche et servent de thèmes à ses contemporains et à ses successeurs.

A peine les lettres allemandes furent-elles sorties de leur long sommeil, que le nom de Walther fut rappelé un des premiers à la mémoire de ses compatriotes. Goldast, dès la fin du moyen âge, puis Opitz ont voulu lui rendre hommage. Ce qui ajoute encore à sa gloire c'est que des écri-

[1] Under der linden an der heide... PF. 9. — Cf. UHLAND : *Der Minnegesang*, p. 279.

[2] E l'capo tronco tenea per le chiome
Pesol con mano a guisa di lanterna.
Inferno, 28.

vains illustres le célèbrent comme leur modèle. Hauff le cite avec une véritable vénération [1] ; Tieck se déclare son disciple dans ses « chants d'amour », et Gleim a composé des « poésies d'après Walther von der Vogelweide ».

Les arts s'apprêtent, de leur coté, à rehausser sa gloire. Un comité s'est formé à Wurzbourg, afin de lui élever un monument dans cette ville[2], et le paysagiste bavarois Seelos a terminé depuis peu un tableau représentant le Vogelweiderhof, près de Leyen, que le publiciste, qui en rend compte, appelle « la patrie du plus illustre chanteur allemand du moyen âge[3] ».

[1] *Lichtenstein*, p. 32, 62, 63.
[2] Ueber Land und Meer, 1874; n. 34.
[3] *Ibid.* n. 33.

CONCLUSION

En assistant par la pensée aux diverses phases de cette longue et belle vie de Walther, on se défend avec peine d'une profonde émotion et presque d'un sentiment de reconnaissance. La bravoure, l'honneur, le patriotisme, l'amour ne semblent-ils pas rivaliser et solliciter à l'envi notre admiration et notre sympathie? La barbarie, les trahisons, les cruautés ne semblent-elles pas plus d'une fois s'effacer à ses accents, pour ne plus laisser paraître que les côtés vraiment héroïques d'une des plus tristes époques de l'histoire? En effet, la Poésie, vraie fille du ciel, rend tendres et aimantes les âmes passionnées, elle fait oublier pour un temps les calamités de la plus cruelle des guerres, elle transforme en une bravoure pleine de générosité les instincts farouches des rudes chevaliers.

Sans doute, Walther s'est trompé; plus d'une fois la passion l'a entraîné trop loin et ses juge-

ments manquent de calme. Mais, le dirons-nous? il nous plait encore et se fait peut-être aimer davantage par les côtés moins parfaits et tout humains de son caractère.

En présentant, dans cette étude, l'image d'un poète si profondément différent de nos poètes du moyen âge, nous ne nous flattons pas d'avoir mieux fait connaître en France une époque et un pays sur lesquels des écrivains éminents ont étendu leurs savantes et fructueuses recherches. Nous nous estimerions suffisamment récompensé s'il nous était donné de faire partager à quelques-uns notre respect pour un poète trop peu connu encore. Si les chants et si la vie de Walther pouvaient faire pénétrer dans les cœurs de quelques-uns de ceux, qui peut-être liront ce livre, quelque chose de son amour de la patrie, de son respect pour les femmes, de sa haute idée de l'honneur et de la dignité humaine, de tous les sentiments, en un mot, qui rendent l'âme grande et forte, nous estimons que nous n'aurions pas perdu notre peine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

Célébrité renaissante de Walther von der Vogelweide. — Influence de la poésie provençale sur la poésie française, de la poésie française sur la poésie allemande. — Importance politique et religieuse du XIIe et du XIIIe siècle. — Travaux scientifiques sur Walther. — Le mscr. des Manesse ; peintures. — Les deux mscr. de Heidelberg. — Éditions de Pfeiffer, Lachmann, Wackernagel et Rieger, Simrock. — Travaux français.

I. — L'HOMME DANS WALTHER VON DER VOGELWEIDE.. 33

1. Le lieu de naissance de Walther ; la Suisse, l'Autriche, la Franconie, le Tyrol. L'Innervogelweiderhof 34

2. Date de la naissance de Walther..... 46

3. Mort de Walther. — Le cloître du Nouveau monastère de Würzbourg 48

4. Caractère de Walther. Son activité, son esprit rêveur, sa bonté, son humeur tantôt joyeuse, tantôt sérieuse, tantôt triste..... 51

II. — WALTHER CONSIDÉRÉ COMME HOMME POLITIQUE. 63

1. Patriotisme de Walther..... 63

Idée qu'il se fait du rôle de l'Allemagne. — Différence entre ses proverbes et les sirventes des troubadours. — Il n'est ni guelfe, ni gibelin. — Triste état de l'Allemagne à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle. — Sa splendeur sous Henri VI. — Quelle idée Walther se fait de l'autorité impériale.

2. Walther et Philippe de Souabe..... 82

Les prétendants, à la mort de Henri VI. — Élection de Philippe de Souabe. — Élection d'Othon de Brunswick. — Couronnement de Philippe à Mayence. — Activité déployée par Walther en sa faveur. — Succès de Philippe; ses revers; ses libéralités; sa mort.

3. Walther et Othon de Brunswick..... 97

Rupture d'Othon avec Innocent III. — Élection de Frédéric de Hohenstauffen. — Walther soutient Othon. — Désastre de ce dernier à Bouvines.

4. Walther et Frédéric II..... 105

Walther passe à Frédéric II. — Son gouvernement. — Walther et l'archevêque de Cologne. — Régence du prince Henri.

5. Relations personnelles de Walther avec les souverains d'Allemagne..... 114

Il demande un fief à Othon. — Ses griefs contre ce prince. — Frédéric II lui accorde un fief à Würzbourg. — Sa joie; son désappointement. — Ses fonctions pédagogiques.

6. Walther et les princes allemands..... 127

1. Vienne. Les trois séjours de Walther en Autriche. — Les ducs Frédéric et Léopold. — Avarice de la noblesse. — 2. Eisenach. Herrmann et Louis de Thuringe. — Vie bruyante de la Wartbourg. — Gérard Atze. — La guerre des chanteurs. — 3. Meissen, la Bavière, la Carinthie, Médlik, Aquilée, le Bogner.

III. — Walther von der Vogelweide et l'église.. 134

1. Walther adversaire de l'Église..... 135

Son hostilité contre Innocent III et contre Grégoire IX. — Son attitude et celle des troubadours pendant la guerre des Albigeois. — Son indépendance vis-à-vis de l'autorité spirituelle de l'Église. — Avarice du clergé; la vente des indulgences; vie licencieuse des clercs. — L'ermite.

2. Le chrétien dans Walther von der Vogelweide..... 178

Profondeur de son sentiment religieux. — Ses prières. — La fin du monde. — Son ascétisme. — La pénitence. — Absence de fanatisme. — La Trinité; Dieu; Jésus; Marie; hymnes en son honneur; invocations que lui adresse Walther. — Les anges. — Réminiscences bibliques. — Les légendes.

3. Walther et la croisade..... 197

Walther auxiliaire de la papauté; il pousse les princes à la croisade. Walther hostile à la croisade. Dans sa vieillesse, il en est le champion ardent. — Chants de croisade des troubadours et des trouvères. — Les adversaires de la croisade : les princes, le clergé, le pape. — Expédition de Walther en Palestine; objections tirées de son âge avancé et de ses poésies; époque de son départ. — Ses deux chants de croisade.

IV. — Le Chevalier dans Walther von der Vogelweide..... 218

1. Condition sociale de Walther..... 219

Sa noblesse. — Les cierges du duc de Bavière et de Frédéric II. — Walther considéré comme chevalier poète; la viole; les jongleurs. — Le voyage de Walther à Paris. — Faut-il lire, au lieu de Seine, Reine, Sain, Saône? — Walther aux cours plénières. — Quels cadeaux les princes faisaient aux poètes en Allemagne, en

Provence et en France. — Haute idée que Walther a de son art.

2. Les qualités chevaleresques..... 237

Walther défenseur des lois de la courtoisie. — La libéralité. — Éloges qu'il prodigue à Herrmann de Thuringe et à Léopold d'Autriche. — Inconvénients d'une générosité excessive. — Panégyriques de la libéralité en Provence et en France. — Autres qualités recommandées par Walther.

3. La Dame et l'Amour..... 247

Le culte de la femme et de Marie, en Allemagne. — Les Minnesaenger sont plus mesurés que les trouvères et que les troubadours. — Poésies lyriques de la jeunesse de Walther ; l'amour inférieur. — L'amour et le mariage. — Les aubes; les chants de messagers. — Les gardiens, les guetteurs, les jaloux, les médisants. — L'amour du cœur. — Reproches et menaces que Walther adresse à sa dame. — Lyrisme de la plupart de ses chants d'amour. — Le haut amour et l'amour tempéré. — Éloge des femmes allemandes. — Walther ne nomme pas sa dame. — Éloge de la beauté. — Distinctions subtiles : femme ou dame? Définitions de l'amour. — Condamnation de l'amour humain.

V. — Le Poète dans Walther von der Vogelweide. 284

1. Qualités poétiques de Walther. Sa poésie lyrique..... 285

Le sentiment de la nature. — Malédictions contre l'hiver ; éloge du printemps; les fleurs et les oiseaux. — Chants de mai des troubadours et des trouvères : raverdies, pastourelles, retrovanges. — Qualités pittoresques de la poésie de Walther. L'allégorie : la Fortune, le Monde, la Mesure, l'Amour. — Le goût de Walther. — Richesse de son imagination.

2. Autres sujets traités par Walther. — Les Proverbes..... 302

Le poète élégiaque dans Walther. — Le sirvente, le serventois et le proverbe. — Walther moraliste. — Il regrette le passé. — Reproches et conseils qu'il adresse aux jeunes gens. — Protestation contre l'amour des richesses. — Éloge de la Mesure, de l'Amitié. — Poésies morales des troubadours et des trouvères. — Plaintes contre la décadence de la poésie. — Dialogues de Walther, le tenson et le jeu parti — La science de Walther et celle des poètes provençaux et français.

3. Le Lai..... 326

Multiplicité des sujets traités dans les lais. — Les lais français; sujets religieux et galants; le lai considéré comme poésie narrative. — Antiquité des lais allemands. — La célébration de la danse en est l'élément principal. — Le lai de Walther; l'élément théologique y domine.

4. La Langue..... 334

Le haut allemand moyen. — Son harmonie, sa simplicité — Les diphthongues, les consonnes. — Mots ayant changé de signification; changements dans les conjugaisons et les déclinaisons; abréviations et contractions; mots disparus. — Ressemblance avec les dialectes allémaniques. — Emprunts faits par les Minnesaenger aux Trouvères.

5. La Versification..... 352

Application des poètes provençaux à la forme. — Les strophes de Walther. — Variété de ses mètres. — Les trois parties de la strophe. — Le refrain. — L'envoi. — La prosodie du lai. — L'accentuation. — L'élision. — Les pieds. — La rime. — Analogies entre les Provençaux, les Français et les Allemands. — L'air.

6. Walther et les autres poètes allemands..... 375

Sa réputation auprès de ses contemporains et de ses successeurs. — Wolfram d'Eschenbach. — Reimnar-le-vieux. — Walther combat la poésie grossière de son temps. — Quels conseils il donne au landgrave Herrmann. — Nithart et les poètes réalistes. — Les maîtres chanteurs. — Ulric de Singenberg et Leuthold de Seven. — Le Tannhæuser. — Les imitateurs modernes de Walther.

CONCLUSION..... 388

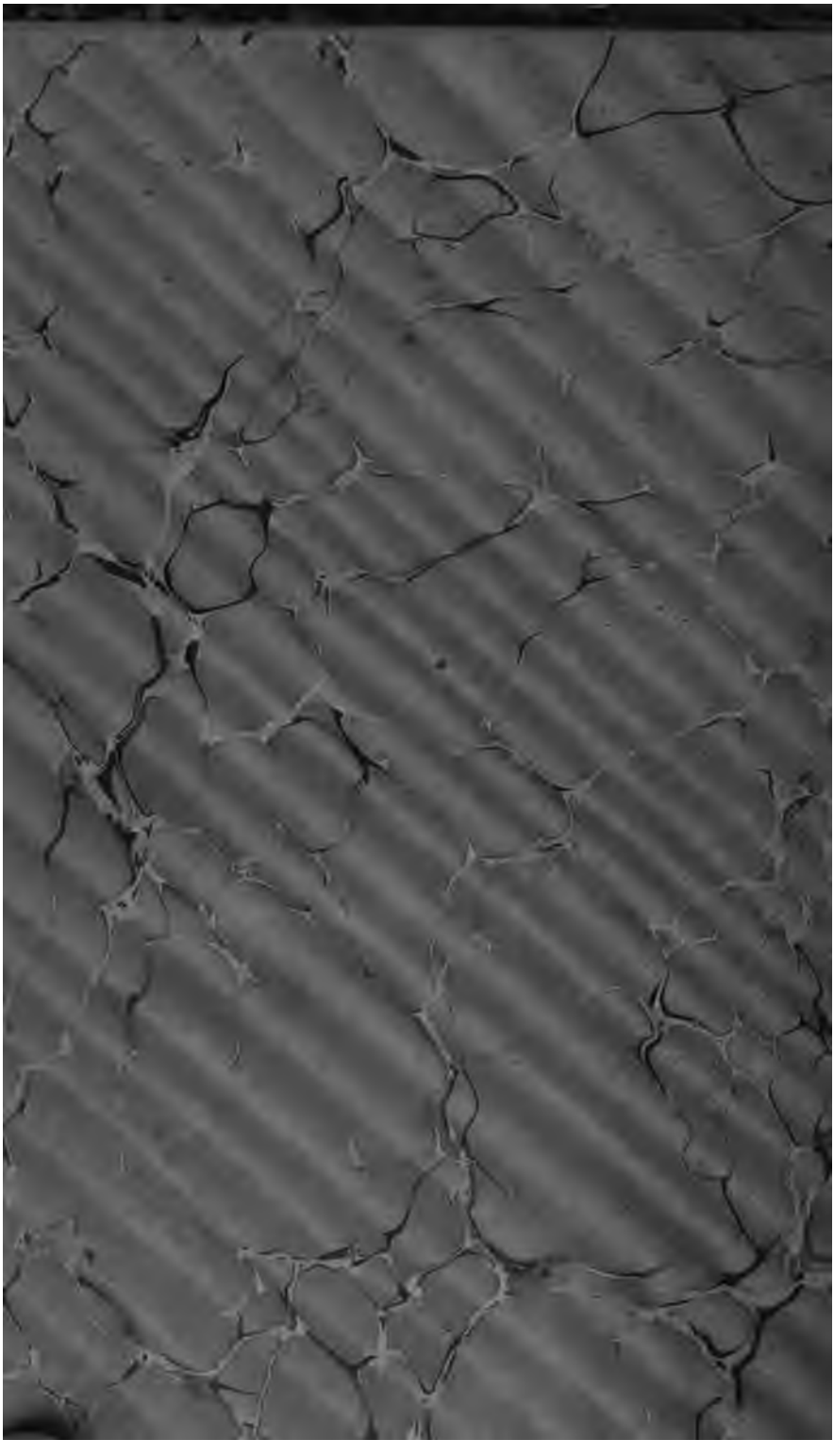
FIN DE LA TABLE

Imprimerie de Poissy — S. LEJAY et Cie.

ERRATA

Page 19, ligne 18, et page 265, ligne 8, lisez : *Hadloub.*
Page 20, ligne 19, au lieu de : *miniatatae*, lisez : *miniatae.*
Page 31, ligne 6, au lieu de : *leurs disciples*, lisez : *leur disciple.*
Page 45, ligne 5, au lieu de : 1190, lisez : 1198.
Page 78, ligne 6, au lieu de : *Commène*, lisez : *Comnène.*
Page 83, ligne 9, lisez : *Hohenstaufen.*
Page 152, ligne 5, au lieu de : *heure*, lisez : *époque.*
Page 164, ligne 11, au lieu de : *tentés*, lisez : *tenté.*
Page 170, ligne 24, au lieu de : *ces*, lisez : *ses.*
Page 173, ligne 24, au lieu de : *instance*, lisez : *insistance.*
Page 199, ligne 9, supprimez le premier *encore.*
Page 263, ligne 12, au lieu de : *aimée*, lisez : *aimés.*
Page 287, ligne 4, au lieu de : *bouche*, lisez : *touche.*
Page 292, ligne 1, au lieu de : *reverdies*, lisez : *raverdies.*
Page 320, ligne 5, au lieu de : *témoins*, lisez : *témoin.*
Page 339, ligne 19, au lieu de : *thinda*, lisez : *thiuda.*
Page 348, note, ligne 3, au lieu de : *auxquels*, lisez : *auxquelles.*
Page 377, ligne 29, au lieu de : *Remnar de Zweter*, lisez : *Reinmar de Zweter.*

HSS/1062/12



PT 1673 .L3 C.1
Un trouvere allemand :
Stanford University Libraries
3 6105 039 585 836

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBR
STANFORD, CALIFORNIA 94